150444/n°1

COVRS DE MEDECINE

CONTENANT

Toutes les choses qui perfectionnent & composent l'homme, celles qui le conseruent, celles qui le destruisent & enfin les moyens de le restablir en santé parfaitte & de guerir les maladies, par les experiences

DV MOVVEMENT CIRCVLAIRE DV SANG ET DES ESPRITS, AVEC

LA PARAPHRASE

Des liures de l'Anatomie. Du Cœur. Des Glandes. De la Nature des Os. Des lieux ou parties de l'Homme. Des Accouchemens à sept mois & à huit. De la Conception & Superfœtation. De la dissection de l'enfant dans la matrice. De la Generation des dens. Des maladies des Filles. Du Regime de viure. Des Songes. De l'Aliment. De l'vtilité des choses Humides. Des Humeurs. Des Flatuosités. Du Mal de Saint. Des Maladies aigues. Des Crises. Des iours Critiques.

ET AVTRES OEVVRES DV GRAND

HIPPOCRATE

Ou les causes, les signes & les symptomes de toutes les Maladies s'expliquent nettement, auec leur guerison, par les lumieres

DV MOVVEMENT CIRCVLAIRE.

Par M. C. TARDY, *D. R. en la faculté de Medecine.*

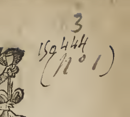
A PARIS.

Chez { L'AVTEVR à la Fleur de Lys d'Or, ruë S. Martin, ou il expliquera les difficultez de ceux qui le visiteront, il fera voir les causes de plusieurs Maladies cy deuant inconnuës & il enseignera les moyens de les guerir.
IEAN DV BRAY Marchand Libraire, ruë S. Iacques aux Epys.
CLAVDE BARBIN, au Palais, sur le Degré deuant la Sainte Chappelle, au Signe de la Croix. }

M. DC. LXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY, ET APPROBATION.

1554



A MONSIEVR GVENAVT DOCTEVR REGENT EN LA FACVLTE' DE MEDECINE DE PARIS.

 *ONSIEVR,*

Il y auroit de l'injustice à produire en public vn Ouurage qui contient les veritables sentimens d'Hippocrate, & à ne les point faire paroistre sous l'adueu de vostre nom, puisque vous estes aujourd'huy le modelle des plus excellens Medecins, comme cet Autheur incomparable l'a tousiours esté iusqu'à nous : Car vous connoissez si bien les maladies & vous sçauez si parfaictement les moyens de les chasser, qu'il est vray de dire que vostre façon de guerir est entierement conforme à celle de

ce grand Genie. Nous aprenons de ſes eſcrits qu'il employoit les tithymales, la coloquinthe, l'hellebore & autres violens remedes, & qu'il en produiſoit des effects ſi extraordinaires & ſi merueilleux, qu'ils ſembloient ſurpaſſer les forces de la nature; & nous reconnoiſſons que c'eſt de vous que nous tenons l'induſtrie de dompter auec l'antimoine les maladies les plus rebelles, où les remedes doux ſont inutiles. C'eſt pourquoy, MONSIEVR, tenant d'Hippocrate & de vous ce que ie ſçay de meilleur, ie me ſens obligé de rechercher voſtre faueur contre la malice de ceux qui rejettent la veritable Medecine & de vous en offrir les plus ſolides maximes que i'explique. J'oſe eſperer de voſtre bonté que receuant ce petit Ouurage, comme vn teſmoignage aſſeuré de ma reconnoiſſance & de l'honneur que ie vous dois, vous me permettrez auſſi de publier que ie ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-
obligé ſeruiteur

TARDY.

PREFACE.

SAINCT AVGVSTIN dit que ce n'eſt pas vne arrogance que de chercher ou de dire la verité, ie l'ay cherchée dés l'âge de quinze ans dans les eſcris du grand Hippocrate & d'Ariſtote, auſſi bien que dans le ſein de la Nature, par vne inclination naturelle & curieuſe de ſçauoir toute choſe. Ie l'ay deſcouuerte & faict voir en pluſieurs ſubjects excellens, par vn trauail opiniatre & continuel de trente ans dans Paris, aux lieux publics & à la veuë de tous. Ie n'ay peu viure content de l'honneur d'eſtre Docteur en Medecine, ſi ce n'eſtoit dans l'Vniuerſité de Paris qui ſeule eſt capable de rendre l'honneur à la vertu, comme elle en eſt le ſejour. I'y voulus paroiſtre & y ſouſtenir la verité propoſant en public vne partie de mes remarques en trois theſes principales & quodlibetaires toutes remplies & tiſſuës de principes admirables & ſecrets du diuin Hippocrate, c'eſt à dire de la nature. Mais quoy l'enuie ioüa ſon jeu, quelques-vns me firent paſſer pour vn arrogant inſuportable, & d'autres pour vn ridicule d'aduancer des principes & des propoſitions qu'ils croyoient ſans fondement, venuës de mon caprice, & en vn mot elles furent bien receuës de peu de perſonnes. La honte que i'en eus ioincte à la connoiſſance de mes propres forces me fit entrer dans vne indignation tres-iuſte. Aduerſus Creſc.

C'eſt pourquoy pour venger cette injure faicte à la Verité, ie mis la main à la plume & donnay en peu de temps au public deux traittez ſur deux points difficiles de la plus belle de mes theſes qui monſtre parfaictement la nature & la connexion de toutes les choſes qui font la ſanté & la mort, la maladie & la gueriſon, la concluſion eſt que le ſeptenaire n'eſt pas critique par ſa propre force. Dans le premier de ces Traittez i'examine par l'Analytique la propoſition de la theſe & i'eſclaircis trois demonſtrations qui la concluënt, ayant faict voir le bel arrangement de toutes ſes parties. En ſuitte ie monſtre que la definition de criſe qui commence la theſe eſt d'Hippocrate & meilleure que la vulgaire qui eſt celle de Galien, parcequ'elle eſt imparfaicte & compriſe en la mienne; Enfin ie m'eſtens au long ſur toutes les parties de cette definition. Septenarius non eſt vi propria criticus.

Dans le ſecond Traitté i'agite vne propoſition de cette meſme theſe, qui eſt d'vne demie ligne tirée de la fin du troiſieme corollaire, qui monſtre la force ſureminente du ternaire pardeſſus les autres nombres, & que le ſeptenaire eſt compoſé de trois ternaires. La propoſition eſt que l'infuſion de l'ame de l'homme arriue du troiſieme iour iuſques au ſeptieme à comter depuis la reception de la ſemence, & ne ſe faict iamais pluſtoſt que le troiſieme iour, ny plus tard que le ſeptieme, quoy qu'elle arriue touſiours en vn moment.

I'auois reſolu d'eſcrire auſſi exactement ſur tous les autres points de cette meſme theſe, dont i'auois les matieres eſbauchées, & d'acheuer vn ouurage qui pourroit eſtre ſouhaité par les ſçauans qui verront ces eſchantillons; mais ie m'aperceus que ce ſtile eſtoit vn peu trop releué pour pluſieurs de qui ie voulois eſtre entendu. C'eſt pourquoy quittant la ſcience des criſes ou des gueriſons que la nature faict d'elle-meſme, ie m'apliqué à parler de celles que l'art de la Medecine enſeigne, & ie mis au iour la methode de purger d'Hippocrate ou pour mieux dire ſa practique entiere compriſe en la derniere de mes theſes, à laquelle ſelon l'ordre de l'eſcole i'auois preſidé quelques mois auparauant.

L'année 1646. ſuiuant le meſme project i'enſeigné publiquement en nos Eſcoles mes Commentaires ſur le Liure qu'Hippocrate a faict des maladies des filles, où ie fis voir que tous ſes raiſonnemens preuuent la circulation du ſang, ou la ſuppoſent pour principe & pour fondement, & ont eſté mis au iour en l'année 1648. Or dés l'année 1642. i'auois ietté les fondemens de cette doctrine & demonſtré par la premiere theſe que ie ſouſtins, n'eſtant encore que Bachelier; que la circulation des Cieux & du Soleil engendre toutes choſes & les faict eſtre, agir & mouuoir en circuits.

Ce mouuement produit tous les autres, il leur ſert de borne & de regle eſtant ſeul egal, exempt de limites, touſiours en ſon commencement auſſi bien qu'en ſa fin, il eſt ſeul capable de durer eternellement & de donner l'eſtre à ſa mode auec viciſſitude à toute choſe, comme toutes choſes l'imitent & le repreſentent en ce qu'elles peuuent. Car non ſeulement tous les corps ſe forment en rond & principalement ceux des animaux, mais auſſi toutes leurs parcelles dans leſquelles les eſprits, le ſang & les autres humeurs auec les maladies qui en naiſſent, les ſymptomes & leurs criſes, où leurs gueriſons s'agitent en cercle, afin que tout ſe face à l'imitation de l'Vniuers & de Dieu meſme. La preuue de cette theſe que i'ay ſouſtenuë le premier dans l'Vniuerſité de Paris commence par là, elle continuë par la generation de l'homme &

conclud par sa naissance qui n'est iamais si parfaicte que lorsqu'elle arriue à dix mois qui est le commencement de la quatrieme saison, qui faict l'année Medecinale & la plus parfaicte reuolution du Soleil; parce qu'il faut que l'ouurage le plus accompli s'acheue par la reuolution la plus parfaicte & la plus accomplie du plus noble de tous les agens. Ie donné cette doctrine au public comprise dans mes Commentaires sur les Liures des accouchemens à sept & à huict mois d'Hippocrate l'année 1650. & fut retardé de quelques mois, par la ialousie de ceux qui ont tousiours essayé de trauerser iniustement mes desseins.

En cet Ouurage ie monstre & fraye le chemin qui conduit euidemment à la perfection de cette sublime & tant desiree science des crises que i'ay commencé de produire, car les maladies, la santé & la mort arriuent à tous les hommes & se font par les mesmes circuits de temps que les auortemens, les conceptions & les couches, lesquels circuits estans parfaictement demonstrez, s'ensuit aussi necessairement la connoissance de ceux ausquels la maladie, la santé & la mort arriuent, (c'est à dire la science des crises.) Hipp ad calcem l. de sept partu.

Ainsi mes abbregez contiennent les semences tres-fecondes & les principes inesbranlables pour demonstrer la verité de toutes les propositions qu'on peut faire dans la theorie ou dans la practique de la Medecine, parcequ'ils renferment en peu de mots tout ce qu'il y a de plus beau dans les ouurages d'Hippocrate & d'Aristote. De là vient que tous les Escris que i'ay produit en suitte ont vne liaison parfaicte, & ne se demantent en rien, parcequ'ils sont apuyez sur des principes qui sont les veritables lois de la nature; lesquels principes estans en petit nombre s'entretiennent parfaictement & seruent de fondemens à d'autres qui sont en plus grand nombre, qui tous ensemble dans vn excellent arrangement & dans leur mutuelle dependence font l'admirable establissement de l'œconomie de la nature, qui est le vray pourtraict de la sagesse incrée.

Ces ouurages ont veritablement agreé à plusieurs & ont fermé la bouche à ceux qui contrefont les gens de bien, & quant à ceux qui m'ont tousiours persecuté & qui neantmoins n'ont iamais osé m'attaquer en face, ils en ont esté si surpris qu'à present ils ne peuuent & n'osent me desnier l'honneur & l'approbation qu'ils me doiuent, bien que malicieusement ils continuënt à ne me la rendre iamais parmi les ignorans & le vulgaire, parcequ'ils croyent mal à propos que la reputation d'autruy retranche de la leur, & que produire quelque chose de beau c'est bastir sur leur ruine. L'enuie les aueugle & les rend incapables de conceuoir les belles choses; ioinct qu'elle se trouue d'ordinaire en ceux

qui d'ailleurs ne sont pas beaucoup clairuoyans, parceque ce vice est vn venin qui corrompt la lumiere de l'ame & luy oste le veritable discernement, ne plus ne moins que la bile en la iaunisse respanduë sur vn œil luy faict paroistre les obiects autrement qu'ils ne sont, ou dans vn estomach aporte preiudice dans l'vsage du meilleur aliment par vne corruption indubitable.

Ainsi l'enuie faict prendre d'vn mauuais sens & mal interpreter tout ce qui est de plus ingenu dans les mœurs & de plus releué dans les sciences. C'est folie de la vouloir combatre, il n'y a point d'armes capables de vaincre ce phantosme qui croist autant que la vertu, la meilleure de toutes c'est le mespris dont elle est tres-digne, puisqu'elle est seule qui d'entre les vices ose bien affronter la mesme vertu qui est l'vnique object de toute sorte d'honneur & de reuerence.

Le traittement que i'ay receu de ces gens-là sans doute m'est tres-fauorable, puisqu'il me donne autant de tesmoins & de tres-equitables Iuges qu'il y a de personnes d'esprit qui liront mes ouurages, quoy que ie sois contrainct de les produire moindres en toutes choses que les precedens, qui ont esté formez pour les sçauans sur les incomparables genies d'Aristote & du grand Hippocrate. C'est le subiect de la plainte de quelques-vns qui disent que mes escris sont difficiles; Ie l'aduouë, c'est pour cela qu'ils leurs sont presentez, qu'ils connoissent de là l'estime qu'on a faict de leur merite, s'ils ne les conçoiuent pas ie n'en suis pas coupable, le Soleil n'est pas moins lumineux si les yeux d'vn hybou ne le peuuent souffrir.

Enfin la malice qui n'a pû condamner m'a pratique ni mes escrits s'efforce de m'en oster l'honneur, quelques-vns estendent ce que i'ay mis en peu de mots à l'imitation d'Hippocrate, d'autres en grossissent leurs Liures, & se sont addressez principalement à mes remarques Anatomiques, dont mes escris sont tout remplis. On n'a pas obmis ce que i'ay diuulgué de viue voix enseignant publiquement en presence des plus habiles Anatomistes en qualité de Professeur en Chirurgie depuis l'année 1645. iusques à 1650. Mais ce qui est de plus euident & de plus grande importance regarde la circulation du sang, & la distribution de l'artere carotide que i'ay tant de fois demonstrée publiquement auant que de la faire imprimer, & cette descouuerte a contrainct à se desdire tout a faict & publiquement ceux qui m'en veulent oster l'honneur, parceque cette distribution declare le passage de la circulation du sang qu'ils voudroient bien s'approprier bien que ie l'aye publiquement soustenuë le premier en these dans les Escoles de Medecine, dés l'année 1642. & l'ay depuis tousiours employée dans mes

escris,

escrits, & mesme l'année 1646. ie l'ay publiquement enseignée dans mes Commentaires sur le Liure des Maladies des Filles qui depuis ont veu le iour en l'année 1648. comme il paroit dans l'ouurage qui a pour titre *Commentaires sur le Liure d'Hippocrate des maladies des filles, où il est aussi traitté des maladies de la teste, & de toutes les autres qui viennent des defauts de la circulation du sang qui sont de quatre sortes, sçauoir lorsqu'elle s'arreste entierement en vne veine ou en plusieurs; lorsqu'elle est trop lente; lorsqu'elle se depraue & se faict inegalement, & enfin lorsqu'elle se faict precipitamment & trop vitte, auec leur traittement & guerison, le tout par vne continuelle explication de diuers textes d'Hippocrate tres-difficiles, qui sont demeurez sans estre expliquez iusques à nous.* Vne chose si publique n'a pas empesché qu'õ n'y ait mis la main sans me nommer, & qu'on ne s'aproprie l'honneur qui m'apartient d'auoir apliqué le premier le mouuement circulaire à la practique; mais il ne me sera pas mal-aisé de faire voir par la suitte de ce traitté que toute cette doctrine vient d'vn mesme genie se trouuant apuyée sur de mesmes principes.

Il y en a qui demeurent incapables des plus difficiles fonctions de Docteur, qui sont d'escrire & d'enseigner, parcequ'ils n'ont pas plustost receu cette qualité qu'ils mesprisent l'estude, ils rejettent les Liures, comme s'ils estoient trop sçauans & se contentent de faire la Medecine dont ils ignorent les maximes les plus importantes; & ce qui est encore pis & presque inconceuable, ils sont si temeraires que de mespriser ces excellentes fonctions, d'escrire & d'enseigner. Ils veulent que le iour manque de lumiere & que ceux qui esclairent les autres ne voyent goute, puisqu'ils osent bien dire que ceux qui enseignent publiquement la Medecine & les moyens de bien guerir, ne sont pas eux-mesmes plus capables de guerir les malades. Mais qu'ils sçachent que tous les grands hommes ont escri, & qu'Hippocrate qui estoit incomparable en sa practique a tout enseigné par escrit & que ce qu'il a dit est vray, *Que la science ordonne & commande & qu'elle rend les succez heureux, lorsque celuy qui la possede veut s'en seruir.* Or la marque la plus asseurée que ie me suis acquis cette connoissance & que i'ay descouuert vne partie des secrets du grand Hippocrate, ce sont les bons succez que reçoiuent ceux que ie traitte des maladies les plus malignes, où l'on voit d'ordinaire que ie reussis à souhait, ou que s'il s'en rencontre quelqu'vne qui ne soit pas guerissable, i'en fais les preiugez si prescis & si conformes à leurs issuës que i'euite le blasme, & que bien loin d'en auoir du reproche i'en reçois mesme quelquefois de l'honneur, si bien que les malueillans n'õt iamais eu l'occasion de me faire reproche d'aucun funeste euenement arriué par ma faute. Et quant à la doctrine, ie projette de

L. de locis in hom. f. 73. v. 45.

continuer d'en produire des fruicts, comme i'ay tousiours faict cy-deuant; & de mettre en lumiere le veritable restablissement de la Medecine tant theoretique que practique du grand Hippocrate qui consiste en la descouuerte de plusieurs de ses principes inconnus iusques à nous, parceque i'en ay les matieres toutes prestes, lesquelles ie produiray piece à piece à mesure que i'en auray le temps & que le seruice que ie dois à mes amis pourra me le permettre. Ie m'arresteray dauantage à la practique de ce diuin Autheur que ie deduiray tout au long commençant par ses maximes generales & par les differentes methodes qu'il employoit à guerir ses malades, pour venir à sa Therapeutique particuliere & m'estendray sur le destail de chaque maladie. Dans ce traitté ie reprendray tout ce que i'ay cy-deuant aduancé dans celuy que i'ay faict de la methode qu'Hippocrate obseruoit à purger ses malades, qui est vn veritable abregé de toute sa practique, puisqu'il en contient les fondemens solides & toutes les semences. En sorte que la piece que ie promets sera d'autant plus grande que cette methode d'Hippocrate surpasse la these que i'ay soustenuë qui est leur abregé & qui ne contient que les fondemens qui seruent à toutes deux. Au reste parceque l'impression Grecque d'Hippocrate faicte à Basle est la plus correcte & la mieux receuë ie continuë à la citer par tout, si ce n'est sur les Liures d'Hippocrate expliquez par Galien où ie cite aussi le cinquieme tome de l'impression Grecque de Basle qui contient tous les Commentaires de Galien sur Hippocrate, de mesme que i'ay faict cy-deuant en tous mes Ouurages Latins, cottant les pages & les lignes prescises.

Les principales fautes suruenuës en l'impression.

Page 4. ligne 11. la fuite *lisez* l'abaissement. p 67. l. 13 la pericarde *lisez* le pericarde. p. 77 l. 34. *lisez* aucunement egal p. 80 l 26. *rayez* aussi. p. 109. l. 23 les reçoit *lis.* le. p. 118. l. 33. aisément *lisez* absolument. p. 113. l. 38 puisqu'elle *lis* puisqu'il.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 4. iour de Decembre 1654. Signé par le Roy en son Conseil FLORIOT. Il est permis à Maistre Claude Tardy Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, de faire imprimer, vendre & debiter vn Liure par luy composé intitulé *Traitté du Mouuement circulaire du sang & des esprits*, auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient d'en vendre ny debiter pendant le temps de cinq ans, sans le consentement de l'Exposant, à peine de mil liures d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est porté plus au long par la Lettre de Priuilege.

TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES ET des Articles du traitté du mouuement circulaire du ſang & des eſprits.

Des moyens dont la nature ſe ſert à perfectionner l'homme.

Du premier moyen qui eſt le meſlange.

CHAPITRE I.

Du meſlange des elemens qui compoſent les humeurs.

CHAPITRE II.

Du meſlange des humeurs & des eſprits qui compoſent la ſemence.

CHAPITRE III.

Du meſlange & vnion des qualitez qui compoſent le temperament.

Du ſecond moyen qui eſt la ſtructure.

DV MOVVEMENT CIRCVLAIRE DV SANG ET DES ESPRITS.

AVANT-PROPOS.

Des moyens dont la Nature se sert à perfectionner l'Homme.

LORS qu'vn ouurier a tant d'industrie que de composer des ouurages tres-excellens d'vne matiere de fort peu d'importance,& de les mettre au plus haut poinct de la perfection par des moyens tres-foibles; on admire aussi-tost la sublimité du genie qui fait de si rares chefs-d'œuures de choses tres-petites; Car la marque la plus asseuree de la force & de l'industrie d'vn ouurier est de produire des ouurages admirables par de foibles moyens : de là nous connoissons la difference des ouuriers ordinaires & de l'autheur de la Nature,á qui seul il appartient de suppleer au defaut des moyens & de la matiere, puis qu'il a fait de rien le premier homme, & que nous subsistons par des moyens tres-foibles. Car l'homme est produit & se forme des superfluitez de la nourriture & des excremens ordinaires,ce sont ses elemens & la matiere dont il est fait & dont il se nourrit auant sa naissance; la bassesse de ces choses-là n'est que trop connuë.

La Nature se sert de trois moyens pour le faire naistre, luy donner l'accroissement,& pour le rendre capable de tant d'actions excellentes; le premier de ces moyens est le meslange de ces mesmes humeurs superfluës. Le second est la structure des parties du corps qui se forment de ce meslange, & qui produisent toutes leurs actions par le moyen du mouuement circulaire du sang & des esprits, qui est le troisiesme de ces

moyens, & le dessein principal que ie propose en cet Ouurage. C'est pourquoy traictant les deux premiers moyens plus succinctement, ie m'arresteray dauantage à ce troisiesme, & feray voir ce qu'il contribuë pour l'establissement d'vne santé parfaite, par le denombrement de tant de fonctions differentes, en la perfection desquelles elle consiste.

Cependant il n'est hors de propos d'examiner la foiblesse de chacun de ces trois moyens, faisans reflexion sur ce qu'ils sont en eux-mesmes, & de leur propre nature, & de considerer en suite ce qu'ils sont entre les mains de Dieu toutes puissantes, parce que de là nous connoistrons euidemment que la Nature agit d'vne façon toute differente de celle des ouuriers ordinaires qui ont besoin de grand nombre de machines, & de puissans outils pour produire & faire paroistre de tres-petites choses, & que la Nature sur de tres foibles fondemens, & par des moyens tres-petits establit toutes ses merueilles, parceque d'autant plus qu'vn agent est fort, moins il dépend des moyens & de la matiere, mieux il supplée à leurs deffauts.

Du premier moyen qui est le meslange.

LEs trois moyens dont la Nature se sert à perfectionner l'homme au plus haut poinct, sont beaucoup plus vils & de moindre consideration que les humeurs mesmes & que les superfluitez ordinaires, comme il est aisé de le faire voir. Car le meslange qui est le premier de ces trois moyens, est vn mouuement de choses contraires & de differente nature propres à se lier ensemble, lesquelles estant separees, viennent à se ioindre par l'impression des causes exterieures, iusques à ce qu'elles se diuisent en parcelles imperceptibles, & se communiquent reciproquement leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne composer toutes qu'vne mesme chose.

Or il n'y a rien qui ait moins de part à l'estre que le mouuement qui est le genre du meslange; ce qui a donné sujet à plusieurs sçauans de l'antiquité de soustenir qu'il n'y en a point du tout, & mesmes nous n'en sommes entierement conuaincus que par la seule experience; l'on ne sçait pas bien encor à present ce qu'il est, au moins on en doute aussi bien que du temps, & l'on pourroit dire qu'ils sont si prez du rien qu'en effect ils sont & ne sont pas, puisque le mouuement n'est point du tout que dans la disposition qui est en vn mobile de continuer d'acquerir vne chose ou de la perdre, ce qu'estant arriué, le mouuement n'est plus. Le mouuement est vn acte imparfait de deux choses imparfaites

qui n'est point au mobile, qui n'est point au mouuant, mais seulement qui de celuy-cy passe à l'autre; Il coule en sorte que l'on peut tousiours dire qu'il n'est point, puis qu'il est successif, comme vn momēt de temps qui roule apres vn autre, & qui n'a iamais de tout, ny de partie.

Ce sont-là les qualitez du meslange, venons à sa matiere & à ses autres causes, & nous verrons que tout son appareil n'est que foiblesse & defaillance; Il a pour matiere des choses de qualitez contraires & de nature tres-differentes qui doiuent s'allier & se ioindre dans vne meslée si égale que tous les combatans y demeurent vaincus & se mettent en pieces imperceptibles y estans contraints par vne force estrangere qui les pousse à la charge pour les faire perir, & cela sans doute arriueroit si les choses violentes estoient capables de durée, mais ces ennemis abbatus desirans leurs anciennes forces & leurs qualitez vehementes par les principes de leur nature, ils minutent sans cesse la retraite en leurs places, & n'y manquent iamais, d'où vient que toutes les choses d'icy bas ont si peu de durée.

De là nous voyons la nature & la foiblesse du meslange qui est le premier moyen dont la nature se sert pour nous rendre capables de si grandes choses; Voyons en suite de quelle façon la nature le releue & le fait valoir. Mais auant que de porter nos pensées plus loing, & de produire nos sentimens sur ce sujet, commençons par ceux qu'Hippocrate, ce grand & incomparable genie de la Medecine, nous a laissé sur le meslange des Elemens qui composent les quatre humeurs, dont en suite nous dirons aussi le meslange & les mouuemens, & tout ce qu'ils contribuent pour la conseruation de la santé, suiuans par tout cet Oracle comme le depositaire infaillible & le plus fidele interprete de tout ce qu'il y a de plus caché dans la Nature.

CHAPITRE PREMIER.

Du meslange des Elemens qui composent les humeurs.

ART. I.

Que l'eau & le feu bien vnis cōposent & conseruent toutes les choses viuantes. Hipp. l. 1. de diæta f. 82. v. 22. & seq. tum l. 2. f. 96. v. 10. & seq.

TOVTES les choses viuantes, tous les Animaux, & les Hommes mesmes se produisent & subsistent par le moyen de deux choses qui sont à la verité tres-differentes en leurs qualitez, & qui neantmoins sont tres-propres & tres-vtiles à seruir ensemble aux actions de la vie: I'entens l'eau & le feu, c'est à dire, la chaleur & l'humide, car ces deux choses seules bien iointes & bien alliées sont capables non-seulement de se maintenir en leur perfection par des assistances mutuelles,

mais aussi d'establir & de conseruer toutes choses en l'estat que nous les voyons : Au lieu que si elles se destachent & qu'elles viennent à faire bande à part, elles ne sont plus propres à rien, ny à elles-mesmes. Faisons donc voir les forces & les qualitez de chacune de ces deux choses en particulier.

Le feu seul est capable d'establir & de changer tout en tous les corps elementaires, parce qu'il est le maistre & l'inuincible seigneur de toute la nature inferieure ; la subtilité de sa substance incorruptible & la vehemence de ses qualitez luy donnent cet aduantage, & sans doute il auroit bien-tost deuoré toutes les choses elementaires s'il n'estoit empesché par la fuite, plustost que par la resistance des autres elemens qui sont ses ennemis, qui dans le temps du combat s'abaissans au dessous de luy par leur pesanteur, aident sa legereté à l'esleuer en sa sphere comme en son throsne qui est en haut.

ART. 2. *Qu'il est impossible que l'eau ou le feu surmontent entierement.*

QVant à ce qui regarde le principe materiel & contraire au feu qui est l'eau ou l'humide, il est capable de composer & de nourrir tout en toute chose, si bien que l'vn & l'autre de ces deux elemens surmonte en quelque façon, & se trouue aussi surmonté, plus ou moins selon le meslange de leurs forces. Car il est impossible que l'vn ny l'autre surmonte entierement, parce qu'il faut que ce feu perisse manquant d'aliment apres auoir dissipé l'humide & reduit sa matiere à sec, ou qu'il tire d'ailleurs sa nourriture.

Que si au contraire ce feu vient à s'esteindre iusques à la derniere estincelle par l'abondance de l'humeur, ses nobles agitations cessent veritablement & s'esteignent auec luy, Mais cette masse d'humeur, apres auoir secoüé le joug de la domination legitime de la chaleur naturelle, n'en demeure pas libre & triomphante pour cela, parce qu'estant incapable d'agir & de s'ayder, elle tombe incontinent dans la tyrannie violente de la pourriture & de la chaleur estrangere qui la dissipe & la consume en vn moment ; car à l'instant le vif saisit le mort, la nature ne laisse rien d'inutile, elle est si mesnagere qu'vne chose n'est pas plustost perie que sa matiere est employée ou par des causes immediates & prochaines, ou par les generales qui ne manquent iamais, la matiere inuite l'ouurier de soy-mesme, desireuse qu'elle est de nouuelles formes.

Ce sont-là les raisons pour lesquelles il est impossible que l'vn ny l'autre de ces deux elemens surmonte entierement ; car si l'vn d'eux estoit tout a fait destruit par son ennemy, celuy qui demeureroit victorieux conuertiroit bien-tost tout en soy, & rien de ce que nous

voyons ne subsisteroit en nature, au lieu que demeurans tousiours dans l'égalité de leurs forces, nous verrons aussi les mesmes choses tousiours ensemble, d'vn costé la naissance & la mort de l'autre.

ART. 3. *Que la semence & toutes les choses qui naissent ne contiennent rien de terrestre.*

AInsi donc Hippocrate veut que toutes les choses viuantes prennent leur naissance du meslange de ces deux elemens seuls, parce qu'ils possedent les quatre qualitez premieres, & que tout se produit par le moyen d'vne forme & d'vn subiect conuenable, d'vne matiere propre & d'vn agent. Or le feu est le plus penetrant & le plus efficace de tous les agens; l'eau est la plus souple & la plus traictable de toutes les matieres; en sorte qu'estans meslez ensemble ils ne sont pas seulement capables de donner la consistance à toutes choses, mais aussi de produire la dureté dans les parties solides & dans les os mesmes: puisque les semences toutes pures dont ils sont formez ne retiennent rien du tout de terrestre. Cette verité s'esclaircit euidemment par la resolution des semences de tous les animaux, dont les plus fecondes sortent des lieux où la nature les fabrique en forme de gresle solide, à cause du meslange de la chaleur & des esprits, qui venans apres à se dissiper, laissent de l'eau toute pure, sans qu'il y paroisse rien de terrestre.

La naissance de tous les oiseaux & de plusieurs animaux aquatiques & terrestres qui font des œufs & qui s'en engendrent, nous esclaircit aussi de cette mesme verité, puisque les œufs se refoudent & se fondent presque entierement en eau, & principalement le blanc, lequel sans contredit sert de matiere aux os & à toutes les parties solides. On ne peut pas dire qu'ils se durcissent par le meslange de la terre qui vient des aliments, puisqu'ils ont desia des os tous durs & tous solides, n'ayans iamais pris aucune nourriture estrangere, lors que leur mere rompt la cocque qui les enferme & les faict éclorre. Ioint que les os sont de couleur toute contraire à la terre, & se font de la partie la plus gluante de la semence, laquelle ayant aussi beaucoup de gresse & d'humidité radicale, se durcit & s'espoissit aussi-tost par la vehemence de la chaleur qu'elle contracte facilement, & de là les os retiennent tousiours la blancheur & le lustre de leur ancienne matiere. Cela se connoist en ce qu'ils font feu plus long-temps qu'on ne se figureroit, & qu'ils font beaucoup moins de cendre que toutes les autres parties.

ART. 4. *Que la nourriture introduit dans les choses viuan-*

QVe si la continuation de la nourriture introduit dans les os de la terre, & qu'elle s'y mesle par le succez du temps, c'est faute de la chaleur naturelle & de la coction des humeurs, qui ne peut paruenir à la perfection de celle de la semence, d'où la terre est rejettée, parce qu'el-

tes l'excrement sec & terrestre qui fait la vieillesse & la mort.

le est excrement, & par ce moyen le terrestre aride enfin l'emporte & surmonte l'humide qui se diminuë tous les iours par l'ineuitable & continuelle agitation de la chaleur naturelle & de ce pernicieux meslange. Car si nous pouuions reparer cet humide en pareil degré de perfection rejettans tousiours cet excrement terrestre, nous reculerions aussi la vieillesse, & l'empescherions de venir, il n'y a que ce moyen seul de l'arrester, & qui est impossible à l'homme.

De là l'on peut iuger qu'Hippocrate a fort bien connu la matiere & l'origine des choses viuantes, & que ceux qui font naistre les humeurs du meslange des quatre elemens ne l'entendent pas, puisque mesme il n'a iamais trouué raisonnable de les y comparer : & en effect en tous ses ouurages il ne fait mention que de l'eau & du feu pour seruir de principes aux quatre humeurs, & à toutes les choses viuantes. Car au Liure qu'il a escrit des humeurs ; & en celuy de la nature, ou plustost de la vegetation de l'homme, traictant à fond des quatre humeurs, il ne les compose ny ne les compare point aux elemens, mais aux quatre saisons qu'il reconnoist pour leurs vrayes causes efficientes, d'où ils tiennent ce qu'ils sont & toutes leurs qualitez.

CHAPITRE II.

Du meslange des humeurs & des esprits qui composent la semence.

ART. I. *Que les perfections de l'homme renaissent de la semence qui les contient toutes en abbregé.*

Ἐκ πολλῶ μικρὸν ἀνακεφαλαιῦται. Arist. in prob.

ON peut dire, sans violer la pureté des oreilles, que la semence est composée du plus pur des humeurs & des esprits tirez des trois parties principales qui nous soustiennent, & qui gouuernent toute nostre nature. Et bien dauantage, ces humeurs & ces esprits reçoiuent encore de nouueaux degrez de perfection beaucoup plus releuez dans les lieux que la Nature a faits auec vn admirable artifice, & qu'elle a destinez pour ce sujet. Puisque d'vne grande abondance de ces excellentes matieres, elle en rejette la plus part & que son meslange & ses coctions ordinaires estans acheuées, il en reste fort peu qui compose ce merueilleux racourci.

Il est bien difficile d'attaindre & de paruenir au plus haut poinct d'vne perfection tres-eminente, & lors que l'on en est vne fois descheu, d'y retourner & de la reprendre, c'est vne chose impossible. La semence est paruenuë à cette perfection sublime & tres-releuée, elle contient toutes les qualitez de la nature humaine, d'autant plus excellemment

qu'il eſt mal-aiſé de reduire les grandes pieces en de tres-petits abregez, ſans quelque deſchet conſiderable. La ſemence des hommes qui eſt l'abregé de toute leur ſubſtance & de leurs facultez, par l'entremiſe de laquelle ils s'expriment dans leur poſterité, ne deſchet en rien du tout, elle reprend les qualitez de la nature humaine qu'elle contient toutes eminemment, elle remet en evidence ce qu'elle cache, elle déploye toutes les choſes qu'elle enferme, & qui ſont au deſſous de ſes perfections excellentes. Les trois parties principales poſſedent toutes les qualitez des autres, & la ſemence les contient toutes enſemble en abregé, c'eſt pourquoy toutes ces choſes renaiſſent & reuiennent facilement, reprenans leurs anciennes formes à meſure que ce threſor ineſtimable vient à déployer les richeſſes qu'il enferme en vne ſi petite maſſe.

ART. 2. *Que le temperament des parties nobles renaiſt plus certainement de la ſemence, que les lineaments.*

La ſemence retient de nos deuanciers les qualitez qui forment nos parties, elle redonne en tous & par tout la meſme ſtructure & le temperament qui nous eſtablit en nature; elle nous rend ſemblables à nos ayeuls en toutes choſes, & iuſques aux moindres lineaments; & en vn mot, elle nous faict tout ce que nous ſommes. De là nous pouuons remarquer que nous auons beaucoup plus de reſſemblance auec nos parens à l'eſgard des parties principales que des autres, & que nous les repreſentons beaucoup moins par les lineaments du viſage, & par le dehors de nos corps, que dans le naturel & dans le temperament des entrailles. Parce que les lineaments & toutes les qualitez de l'habitude de nos corps ne ſont que des dependances & des ſuites de la nature & du temperament des parties principales & des autres qui ſont au dedans.

Les parties principales meritent ce nom, parce qu'elles gouuernent toutes les autres, ſi bien qu'ayans les humeurs produites & tirées de celles des parens, nous tenons auſſi beaucoup de leurs mœurs & de leurs inclinations, meſme que bien ſouuent nous auons les qualitez naturelles de l'eſprit toutes ſemblables. La reſſemblance & l'idée des parties du dehors s'efface & s'altere aiſement par les moindres impreſſions eſtrangeres, & renaiſt quelquefois tres-long-temps apres par la force du temperament des predeceſſeurs qui ſe conſerue en ſa vigueur; Cette reſſemblance eſt peu conſiderable, & n'eſt qu'vne dependence pour laquelle la nature n'a iamais de deſſein.

ART. 3. *Que la perfection de la ſemence depend du meſlange & de la coction.*

Cette pretieuſe ſubſtance reçoit deux aduantages dans les lieux que la nature a faicts pour ſeruir à la generation, ſans leſquels toutes les qualitez excellentes qu'elle tient des principes ſe diſſiperoient en fort peu de temps. Ces deux aduantages conſiſtent au meſlange des

humeurs & des esprits qui la composent, & dans leur raffinement ou coction. La coction digere & surmonte tout ce qu'il y a dans ces humeurs d'impur & de terrestre, ou le rejette dans les veines, & par ce moyen elle purifie & perfectionne entierement l'humidité radicale, qui est le veritable aliment de la chaleur naturelle & le soustien de toutes les facultez qui nous gouuernent. Et quant au meslange, les trois differentes matieres qui sont doüés de qualitez toutes contraires, & les trois sortes d'esprits differens s'vnissent par son moyen & s'allient si estroitement, qu'encore qu'elles viennent de parties qui ont des qualitez toutes contraires, l'vnion s'en faict neantmoins si estroite & si parfaite qu'elles deuiennent inseparables.

Cette verité se fait voir, en ce que les qualitez contraires des trois principes subsistent ensemble, & se trouuent toutes en chaque partie de leur subiect, puis qu'il n'y a si petite partie de la semence qui n'ait la force de former vn enfant, bien qu'il soit composé de parties toutes contraires. Et en ce que les parties genitales euidemment sont faites pour ce meslange, puis qu'il est impossible de s'imaginer & de se former vne idée de quelque organe plus propre & mieux ordonné que ces lieux-là pour faire vn meslange tres-exact de plusieurs matieres que l'on voudroit parfaitement vnir & lier ensemble. C'est ce que i'ay faict voir clairement, expliquant l'Aphorisme 63. du 5. Liure d'Hippocrate qui contient merueilleusement bien toutes les causes de la sterilité des hommes, lequel auoit esté rejetté mal à propos par Galien, & qui depuis auoit esté condamné par tous les autres Interpretes, iusques à nous.

En nos remarques Anatomiques.

ART. 4. *Que les forces de la matiere de la semence s'vnissent de mesme que les vaisseaux qui la conduisent.*

LEs trois vaisseaux qui contiennent & qui portent les esprits chargez de toutes les qualitez des trois principes & du plus pur du reste de la nourriture, s'entr'ouurent & s'entre-communiquent par vne infinité d'anastomoses qui sont des embouchures mutuelles & tres-frequentes, iusques à ce qu'insensiblement ils s'vnissent, & de trois vaisseaux n'en font qu'vn. La Nature n'a produit cette conformation particuliere que pour ioindre & mesler aussi petit à petit ces matieres, ces esprits & ces facultez toutes ensemble, & pour enfin paruenir au plus haut poinct de l'admirable vnion qui se faict de tant de forces & de qualitez ramassées en vne tres-petite masse, qui se compose ainsi de plusieurs pieces differentes parfaitement vnies. L'excellence de cette preparation de la semence faict qu'vn vieillard caduc & tout vsé ne laisse pas quelquefois d'engendrer des enfans robustes & tres-vigoureux, parce que la vieillesse arriuant par vn excrement terrestre, & par les impuretez qui abondent extremement dans le sang des vieillards, ces

excrements se rejettent & la semence ne se faict que de ce qu'il y a de plus pur & de plus subtil.

DE là l'on peut juger aisément qu'Hippocrate a fort bonne raison d'appeller la semence vn excrement tres-fort & tres-efficace, puis qu'elle est capable non seulement de former vn enfant dans les entrailles d'vne femme, mais aussi qu'elle a la force de luy fournir la nourriture & l'accroissement, attirant le sang le plus pur des extremitez du corps de la mere, ce qui ne se peut faire sans des forces tres-considerables. Ioinct que c'est vne chose euidente que la semence accroit notablement le cœur & la vigueur à ceux qui la conseruent ou qui la possedent. — ART. 5. *Que la semence est vn excrement tres-fort.* Initio libri de genit.

Ainsi nous voyons que les femmes saines, sobres & qui ont accoustumé de trauailler ou de faire exercice, se trouuent plus fortes & plus vigoureuses durant le temps de leurs grossesses; ainsi nous voyons que tous les animaux en ces temps-là nous font bien ressentir leur courage. Et mesme bien souuent les femmes en reçoiuent beaucoup plus de soulagement que de tous les autres remedes. Cet effect vient de la chaleur de la semence & de l'enfant nouuellement formé qui repare & augmente euidemment les forces de la mere, en sorte qu'elle est capable de rendre toutes ses actions beaucoup plus parfaites & de chasser les maladies. Au lieu que nous voyons des hommes qui par l'vsage de la femme le plus moderé se trouuent entierement abbatus, & que si nous considerons ceux qui sont dans ces excez, nous les trouuerons tousiours foibles & languissans en ce qu'ils font.

LE cerueau souffre dauantage & faict plus grande perte que les deux autres principes, parce qu'il est mol & de mesme substance, il est directement opposé aux parties genitales qui s'eschauffent par les mouuemens & par les euacuations trop frequentes, & mesme bien souuent par l'imagination toute seule. En sorte que ces vaisseaux, qui sont fort longs & fort estroits, & par consequent tres-propres à faire attraction, se trouuans en chaleur & tous espuisez par cette incontinence ne manquent point sans doute d'exiger beaucoup plus que le superflu. — ART. 6. *Que le cerueau souffre dauantage en l'action venerienne que les autres principes.*

Le cœur & le foye dont les forces & les qualitez sont considerables apres auoir donné leur superflu resistent aisément à ces attractions violentes & desmesurées & ne se laissent pas enleuer ce qui est necessaire à leur subsistence. Le cerueau seul, les nerfs & toutes les parties semblables qui en dependent se trouuent disposées à tout souffrir & à

ſe laiſſer deſpoüiller du plus pur & du plus neceſſaire de leur aliment, puiſque meſme le froid & l'humide qui ſont les qualitez dont ils ſont doüez de leur nature, ſont capables d'eſteindre en toutes les parties les facultez que la nature leur a données d'attirer l'aliment & de le retenir. C'eſt la raiſon pour laquelle la teſte, tous les organes des ſens & particulierement l'œil, parce qu'il eſt foible & deſnué de chaleur, deperit & ſouffre notablement de ceſte ſorte d'incontinence.

ART. 7. *Que la ſemence contient la veritable parque & la deſtinée.*

LEs ouurages qui ſe font d'vne meſme matiere deuiennent plus accomplis, lors qu'vn plus grand nombre d'excellens ouuriers, qui ont des qualitez & des induſtries differentes y trauaillent conjoinctement, que lors qu'il y en a moins. Ainſi l'ouurage d'vne ſeule faculté ne paruient iamais à la perfection d'vn chef-d'œuure qui eſt entrepris auec les forces des trois parties principales, & particulierement lors qu'vne quatrieſme faculté differente & conſiderable y adiouſte de nouueaux degrez de perfection. Or le reſtabliſſement de l'humidité radicale qui deperit tous les iours par l'action de la chaleur, eſt l'ouurage d'vne ſeule faculté que nous appellons naturelle, comme nous appellons vitale celle qui repare & qui conſerue la chaleur.

La production de la ſemence qui eſt la production de l'humidité radicale meſme, puiſqu'elle y eſt toute contenuë, c'eſt le chef-d'œuure des trois principales facultez, puiſqu'elles contribuent toutes ce qu'elles ont de meilleur. Les admirables qualitez de la vertu qui nous faict naiſtre s'y trouuent toutes de ſurcroiſt, ie nomme ces qualitez admirables, parcequ'elles produiſent l'homme, & qu'elles viennent d'vne tres-noble faculté qui reſide en vn lieu où ſe voit la plus excellente conformation qui ſe remarque en tout le corps, car il n'y en a point qui ſoit ſi propre à faire vne tres-parfaite coction, & qui employe vne ſi merueilleuſe varieté de differens organes. L'humidité radicale eſt donc ce rare chef-d'œuure & la partie qui ſert de borne à noſtre vie, ſelon qu'elle eſt plus abondante & qu'elle a les qualitez capables de l'entretenir plus ou moins & de ſeruir de nourriture à la chaleur.

La chaleur arreſte & determine l'humidité radicale qui eſt la parque & la partie limitée μοῖρα πεπρωμένη.

L'humeur eſt fluide & vague de ſa nature, elle eſt tres-imparfaicte & meſme elle n'a point de conſiſtence que par la chaleur naturelle qui eſt l'agent dont elle eſt la matiere, & qui ſubſiſte autant qu'elle eſt propre à l'entretenir. La chaleur donc arreſte l'humidité radicale qui eſt la veritable parque & cette partie limitée qui faict que nos iours ſont contez & nous rend incapables de viure & de paſſer audelà de ce terme & de ſes limites. Ainſi les perfections excellentes de l'humidité radicale ſont qu'il eſt impoſſible que la nourriture la repare ſuffiſamment, puiſ-

qu'elle eſt le chef-d'œuure de ſix facultez principales qui ſe rencontrent au pere & en la mere & que les qualitez admirables de deux vertus generatiues s'y trouuent encore de ſurcroiſt.

ART. 8. *Que la ſemence vient de tout le corps & reproduit toutes les parties.*

LE plus pur des humeurs tiré des parties principales ſert de matiere à la ſemence, c'eſt pourquoy les quatre humeurs parfaictement vnies ſous les apparences du ſang qui predomine, ſont les premieres pieces de ce threſor ineſtimable qui viennent à ſe manifeſter & qui rentrans en euidence ſe reueſtent de leurs ornemens naturels & reprennent leurs qualitez anciennes. Le ſang donc s'aduance le premier & faict paroiſtre en ſa couleur vermeille l'abondance d'vne chaleur celeſte & toute diuine qui eſt eſtroittement vnie auec vne humidité tres-pure & tres-exquiſe.

Les humeurs ſont auſſi-toſt ſuiuies des parties principales puiſqu'il eſt bien raiſonnable que les ruiſſeaux faſſent paroiſtre leur ſource & qu'ils nous conduiſent à la deſcouuerte de leur origine. Les parties principales precedent de bien peu toutes celles qui leur ſont ſemblables & qui ſont de leur dependence, leſquelles eſtans bien joinctes & bien alliées toutes enſemble par l'ame aidée de la chaleur naturelle, eſtabliſſent & compoſent l'admirable edifice du corps humain. Ainſi toutes les parties renaiſſent de la ſemence parcequ'elle vient des trois parties principales qui contiennent eminemment toutes les autres.

Redit ad vniuerſum corpus, quia prodit ab vniuerſo.

CHAPITRE III.

Du meſlange & vnion des qualitez qui compoſent le temperament.

ART. I. *Des eſpeces de temperament, de ſes cauſes & des qualitez qui le compoſent.*

CETTE diſpoſition naturelle de toutes les parties qui produit vn ſi grand nombre de fonctions excellentes s'appelle la ſanté, elle dépend d'vne conuenable ſtructure & proportion de ſes organes & d'vn temperament propre à les employer & à les faire agir. Or n'y ayant aucune partie quelle qu'elle puiſſe eſtre exempte des qualitez premieres & actiues & qui ne ſoit auſſi dépendente d'vne des principales en ſon temperament & en ce qu'elle faict, il s'enſuit qu'en toutes les parties dans l'eſtat naturel il ſe trouue double temperament, l'vn eſt propre & né dans le lieu meſme, l'autre y eſt eſtranger & s'appelle influent, parcequ'il vient & ſubſiſte par l'impreſſion du temperament des autres parties principales qui leur ſont contraires & qui rendent

les humeurs diſſemblables.

Il faut remarquer que ces parties principales auec toutes celles de leur dependence ayant vn temperament tout ſemblable font vne guerre immortelle auec les autres parties principales & auec toute leur ſuite, parcequ'elles ont des qualitez contraires. En ſorte que dans ce combat naiſt vn troiſieſme temperament qui eſt different de celuy des parties, à cauſe que par vne neceſſité d'agir qui eſt en toutes les choſes naturelles, tout autant qu'il y a de parties principales ou autres elles s'entre-combattent & communiquent ſans ceſſe reciproquement toutes leurs qualitez, du meſlange deſquelles reſulte & ſe produit vn temperament qui eſt celuy de toute la perſonne.

Cela ſe faict principalement par l'entremiſe des quatre humeurs qui ſont la matiere du corps,& qui ſont doüées de qualitez qu'elles tiennent des parties dans leſquelles elles paſſent ou deſquelles elles ſont produites, car le ſang eſt chaud & humide, le phlegme eſt froid & humide, l'humeur melancholique eſt froide & ſeiche, & la bile chaude & ſeiche. C'eſt pourquoy toutes ces humeurs,bien proportionnées en leur quantité & doüées de qualitez conuenables, doiuent premierement eſtre meſlées ſi exactement qu'elles paroiſſent aucunement deſpoüillées de leurs qualitez pour compoſer toutes enſemble vne ſeule ſubſtance que nous appellons vulgairement la maſſe du ſang, ſi bien qu'en ce combat & meſlange chaque humeur pert quelque choſe du ſien pour en acquerir vne autre beaucoup plus excellente qui eſt l'vnion.

ART. 2. *Des moyens de conſeruer le temperament & l'vnion de ſes qualitez.*

MAis il eſt impoſſible que ce temperament & parfaite vnion ſubſiſte bien long-temps,ſi les meſmes moyens qui la produiſent ne la conſeruent auſſi. Or cette vnion tres-eſtroitte ſe faict par pluſieurs mouuemens & diuerſes alterations qui toutes ſe terminent auec la perte ou l'acquiſition de fort peu de degrez de quelques qualitez contraires, ſi bien que peu de temps y met la fin & qu'il faut neceſſairement que les viciſſitudes en ſoient tres-frequentes.

La nature, qui n'eſt autre choſe que le temperament, ne peut du tout ſouffrir les alterations continuées iuſqu'au plus haut poinct & dernier degré de ſes qualitez & qui s'eſleuent beaucoup au deſſus de la mediocrité ſans y trouuer ſa perte & ſon entiere diſſolution. Elle ne peut non plus demeurer en vn meſme eſtat, parcequ'elle eſt vn principe de mouuement qui eſt neceſſité d'agir & qui ne peut ſuſpendre ſon action ; reſte donc qu'elle aille & qu'elle vienne, qu'elle acquiere & qu'elle perde auec viciſſitude vn degré de qualité plus ou moins pour ſubſiſter en ſoy-meſme, c'eſt à dire en nature. *Aph. 3. ſect. 1.*

Les mouuemens d'eschauffer & de raffraichir sont les plus frequents & qui pressent dauantage, parcequ'ils se font entre deux qualitez qui sont les plus actiues & les plus importantes de toute la nature & lesquelles, pour tout dire en peu de paroles, font la vie & la mort, c'est pourquoy ces alterations qui emportent toutes les autres en l'homme, sont de moindre estenduë. La qualité du froid n'entre point du tout en la composition des parties ny du temperament, elle n'y est iamais receuë que pour y faire violence à la chaleur & pour en domter les excez, car elle engourdit les parties & leur oste le mouuement, elle interdit la personne de toutes les actions de la vie esteignant les esprits qui sont les vrais outils & les liens de l'ame, enfin l'excez du froid n'est autre chose que la mort.

Du second moyen qui est la structure.

LA structure proprement ditte, & sans y comprendre le temperament, l'vsage & l'action, n'est autre chose qu'vne disposition naturelle des parties dependante de certaine grandeur, consistence, situation, nombre & figure interieure & exterieure, qui les rend propres à seruir; Ie dis propres à seruir, parceque toutes ces choses dont la structure depend sont entierement oisiues & incapables d'agir de leur chef, puisqu'elles ne sont toutes que des manieres de subsister qui ne sont point distinguées des parties, & qui n'aportent rien de surcroist. ART. I. *En quoy consiste la structure, ses qualitez & ses vsages.*

Or il n'y a rien de plus bas parmy les choses qui possedent l'estre que les simples manieres de subsister & principalement celles qui suiuent la matiere qui n'est propre qu'à receuoir les impressions estrangeres. Mais voyons comment la nature faict valoir la structure, qui est le second moyen qu'elle employe & comment elle la releue de sa veritable bassesse.

LA structure des parties les rend propres à seruir à l'ame, parcequ'elle s'y loge & s'y establit auec la chaleur naturelle & ses facultez comme en son propre domicile, & en la demeure qui luy est plus conuenable, ce qui a donné subject au grand Hippocrate d'intituler vn Liure qu'il a escrit des maladies qui arriuent aux parties du corps humain, *Des lieux en l'Homme.* ART. 2. *Que la diuersité de la structure est cause de la varieté des actions.* De locis in homine.

La structure des parties ne sert pas seulement de lieu tres-propre à la chaleur naturelle pour se conseruer, & pour se perfectionner, mais elle luy donne aussi le moyen d'agir & de faire toutes les actions de la

vie,& bien dauantage elle eſt la cauſe & l'vnique ſource de leur agreable diuerſité, puiſque la chaleur naturelle qui eſt vne en toutes les parties & le ſeul & meſme principe agiſſant, par le moyen de la diuerſité de la ſtructure qu'elle employe, faict toutes les actions diſſemblables.

ART. 3. *Que la chaleur naturelle faict ſeule toutes les actions.*

CEla vient de ce que tout ce qui ſe reçoit eſt receu à la maniere & ſelon la capacité de ce qui reçoit, & de ce que l'ouurier eſt contrainct & obligé de s'accommoder à la portée de ſes outils & de ſon ſubject. Or la chaleur naturelle vne & meſme eſt receuë dans les parties du corps qui ſont tres-differentes, elle y eſt comme dans ſon ſubject, elle y trauaille comme ſur ſa matiere, elle s'en ſert comme de ſes outils, c'eſt pourquoy la ſtructure des parties faict la diuerſité des facultez & de toutes les actions de la vie.

Cela ſe voit plus ſenſiblement aux mouuemens volontaires qu'aux autres actions, à cauſe que les parties qui ſont agitées de ces mouuemens ſont tres-differentes en leur conformation, & que les muſcles qui les remuënt ſont auſſi fort diſſemblables en leur ſtructure, ſi bien que la faculté motiue vne & meſme, par le moyen de la chaleur & des eſprits iſſus de meſme ſource & portez par des nerfs tout ſemblables, faict neantmoins vne ſi grande diuerſité de fonctions differentes & toutes contraires, qu'il y a beaucoup de ſubject d'en admirer la varieté. La chaleur du Soleil faict preſque la meſme choſe, car ſelon les diſpoſitions des matieres & ſelon la diuerſité qui ſe rencontre en elles, elle en produit des animaux de differente ſorte, des plantes, des mineraux & d'autres choſes tres-diſſemblables, bien que viſiblement elle ſoit vne & meſme. Ainſi la lumiere & la flamme paroiſſent auſſi fort differentes par la diuerſité des ſubjects & de leurs matieres & font paroiſtre les objects tout diſſemblables à ce qu'ils ſont en eux-meſmes.

Mais retournons à noſtre ſubject, les ames raiſonnables, qui ſont de meſme origine & de ſemblable qualité ne retiennent rien de ſemblable dans les hommes à cauſe qu'il y a touſiours quelque diuerſité dans la ſtructure interieure de leurs corps auſſi bien que dans l'exterieur. Et cela ſe faict parceque tous les agens ſont contraincts en quelque façon de s'accommoder à leurs organes, bien qu'ils ſe les approprient & ſe les ajuſtent aucunement ſelon leur inclination & principalement l'ame qui reſide au dedans des ſiens & ſert de principe interieur à leurs mouuemens. Cela eſtant ainſi nous ne deuons point nous eſtonner ſi la chaleur naturelle vne & meſme, dans les parties du corps differentes en leur ſtructure, ne manque iamais à faire des actions diſſemblables.

ART. 4. *Que la difference des maladies ne vient que de la diuersité de la structure.*

CEla arriue de la mesme façon dans le naturel, que nous le voyons arriuer par la maladie, lorsque la chaleur estrangere & fievreuse vient à s'emparer de tout le corps, elle faict diuerses maladies dans les differentes parties dont elle offense le temperament & les actions par vn simple excez de chaleur. Ou bien lors qu'vne humeur corrompuë se respand en plusieurs parties ensemble, ou en diuers temps, elle produict des maladies toutes dissemblables & des symptomes differents en chacune de ces parties, parceque ayans des conformations diuerses & des fonctions differentes, il se faict diuers symptomes par leur lezion differente.

Ainsi la fluxion qui tombe de la teste en la poictrine empesche la respiration, en l'estomach elle degouste & faict vomir, dans les boyaux elle faict diarrhœe, flux de sang & diuers autres accidens selon les diuerses qualitez de sa matiere & les differens lieux qui la reçoiuent. Ce sont-là les raisons pour lesquelles la chaleur vne & mesme & sans aucune difference establit toutes les facultez & leur faict faire des actions entierement dissemblables, par la seule diuersité de la structure & fabrique des parties, laquelle aussi de sa part est l'vnique source & le principe de cette varieté d'actions, parcequ'elle est le siege & le sejour de la chaleur naturelle. Et bien dauantage, la structure est aussi le moyen qu'elle employe pour faire ces mesmes actions.

C'est pourquoy si nous prenons garde attentiuement à l'ajancement de chacune de ces parties, & à la gentillesse de chaque parcelle qui la compose nous remarquerons qu'elles ont toutes ensemble vn arrangement admirable dans l'ajustement propre à faire leur operation, bien que la chaleur seule & les esprits la produisent. I'ay donné quelques exemples illustres de cette verité dans mes obseruations Anatomiques qu'il n'est pas à propos de redire, bien qu'ils facent à nostre subject. Ie me contenteray de raporter icy pour exemple la structure des parties organiques les plus simples de toutes qui sont les vaisseaux du sang.

ART. 5. *Que les veines & les arteres sont vtiles par le moyen de leur longueur & de leur petitesse ioinctes ensemble.*

LE corps de l'homme se nourrit par le moyen des veines & des arteres qui portent le sang par tout & sont de grande vtilité par leur longueur & par leur petitesse joinctes ensemble. Or il arriue tousiours dans les ouurages de la nature, aussi bien qu'en ceux de l'art, que les choses qui succent & attirent par des conduicts ou par des emboucheures longues & estroittes, attirent puissamment & sans peine auec peu de force; & qu'au contraire, s'il est question de chasser & d'expulser, cette mesme conformation est tres-propre à le faire aussi, auec

Hipp. l. de veteri Med. f. 11. v. 35.

grande vehemence & tres-facilement, c'est à dire auec peu de force. Si bien qu'vn agent foible & imbecille, attirant ou expulsant quelque matiere par vn canal fort long & estroit, l'emporte sur vn autre agent beaucoup plus fort qui attire ou qui expulse quelque chose, par vn canal bien plus court & plus large.

Ainsi la nature a donné des vaisseaux tres-longs & tres-estroicts au fœtus, dont la chaleur est imbecille, afin d'attirer le sang le plus pur qui se trouue dans les entrailles de la mere & le separer par cet artifice, comme nous le ferons voir cy-apres. De cette mesme façon les parties de l'exterieur du corps, dont la chaleur est beaucoup plus foible que celle des parties du dedans & des entrailles, attirant la nourriture par des vaisseaux qui sont les plus longs & les plus estroicts de tous, n'y reüssissent pas moins que celles du dedans, encore qu'elles possedent toute la chaleur, que leur situation semble aduantageuse, & qu'elles attirent & reçoiuent par des conduicts tres-courts & tres-larges. Ainsi l'on peut dire que la nature tres-sage faict de necessité vertu.

Il arriue aussi de là, que la saignée du pied qui se faict d'ordinaire de la saphene, qui pour sa longueur est la plus petite de toutes les veines, faict vne reuulsion bien plus forte & remuë bien dauantage toute la masse des humeurs, que la saignee des bras & des parties superieures; Il seroit superflu de raporter icy d'autres exemples, les Liures de Galien sur l'vsage des parties & ceux des autres Anatomistes en fourniroient grand nombre de tres-considerables, ie les passe sous silence & tout ce qui est de l'inuention des autres autant que ie le puis, pour me restraindre à mes remarques particulieres.

ART. 6. *Que la loy des membres dépend de la vehemence de l'agitation de la chaleur.*

DOnc tout le corps de l'homme & celuy de toutes les choses viuantes est faict d'vn grand nombre de parties differentes en leur structure qui sont toutes ioinctes & liées ensemble au dedans par leur propre substance & par leurs nerfs, par leurs veines & par leurs arteres, auec les principes, dont elles tiennent le temperament, la nourriture & l'action. Et ces mesmes parties sont aussi ioinctes & liées au dehors par le moyen du cuir & des autres tegumens communs qui les enueloppent estroictement & qui les enuironnent de toutes parts.

En sorte que l'homme est composé de ce grand appareil d'organes dont il n'y en a pas vn qui ne soit tres-propre & tres-sortable à faire quelque action differente des autres, & ce par le moyen de la chaleur toute seule, selon qu'elle est plus ou moins forte. Car la presence & la perpetuelle agitation de la chaleur naturelle, en vn organe tout propre & tout ajusté pour vne action, ne l'inuite pas seulement à la faire,

mais

mais bien dauantage il semble qu'elle l'y pousse & l'y contrainct en quelque sorte. Ainsi nous voyons que les oiseaux qui sont en l'air ne peuuent se mouuoir qu'ils ne volent, les animaux nouueaux nez se dressent sur leurs pieds, plustost qu'autrement, ils courent & font d'eux-mesmes & sans aucun maistre tout le reste des actions de la vie.

Ils y sont poussez par cette loy des membres qui consiste en l'agitation de la chaleur naturelle des parties si sortables & si preparées pour faire leurs actions, qu'il est impossible qu'elles en fassent d'autres. La main n'est capable que de prendre, de tenir, de donner & de faire ce qui dépend de ces trois choses; le né n'est propre qu'à respirer & à flairer, la bouche n'est faite que pour manger & pour parler; le mesme se peut remarquer en toutes les actions de nos membres, mais qu'vne partie face les mouuemens & produise les actions d'vne autre, c'est ce qui est inconceuable & qui ne s'est iamais veu; c'est renuerser la nature dont l'ordre faict la beauté.

ART. 7. *Que presque tous les symptomes des maladies viennent de la diuersité de la structure.*

DE là l'on peut tenir pour chose asseurée, que la diuersité de la structure des parties donne subject à la chaleur de produire vne si grande varieté d'actions quand on est en santé, & que dans la maladie cette mesme diuersité de structure aporte vne grande varieté de symptomes, parceque chaque action lezée s'accompagne d'vn grand nombre d'autres symptomes & fascheux accidens qui paroissent en l'habitude du corps & dans les excremens. En sorte que la structure estant cause de la diuersité de toutes les actions de la vie, elle est aussi cause de la varieté de tous les symptomes qui arriuent quand elle est offensée, lesquels ensemble se trouuent presque innombrables, quand bien mesme la structure qui en est la source ne seroit pas notablement alterée.

De là tirons pour consequence certaine, que la structure estant cause de cette grande diuersité dans les actions, vn tres-grand nombre de maladies en procede aussi, & presque tous les symptomes en general qui arriuent tres-rarement par la chaleur & l'intemperie, encore que plusieurs Medecins s'en seruent à tout propos, comme si elle estoit la seule cause de tous les symptomes. Cela vient de ce qu'vn chacun n'a pas pris la peine de s'acquerir vne parfaite connoissance de la structure & de tout ce qui la regarde, c'est pourquoy ils ont recours à l'intemperie comme à vn abrys fauorable à leur paresse & comme à vne couuerture asseurée de leur ignorance; Cela faict que ces gens-là n'entrent point dans les secrets, ny dans les rares pensées d'Hippocrate, parceque cet homme incomparable explique presque toutes les plus grandes difficultez de la Medecine par la structure des parties, comme par leur pro-

pre source & par leur veritable origine.

De là l'on peut voir que la structure qui ne consiste qu'aux simples façons de subsister des parties de nostre corps, peut par l'artifice admirable de la nature entrer en concurrence auec la chaleur naturelle mesme & disputer, pour ainsi dire, le poinct d'honneur auec elle.

Du troisiesme moyen qui est le mouuement circulaire du sang & des esprits.

ART. I. *De la nature du mouuement & de ses especes.*

L'ART & la Nature different en ce que l'art n'agit qu'au dehors & s'arreste apres auoir faict son ouurage, la Nature au contraire agit principalement au dedans & ne cesse iamais, parce qu'elle faict partie des choses dans lesquelles elle est principe de mouuement. En sorte que d'vne espece de mouuement elle passe à vn autre, elle en souffre & en faict plusieurs à la fois, & apres vn moment de repos dans l'acquisition des choses elle ne cesse d'en recercher d'autres plus parfaites, tellement que si cela ne se peut & qu'elle ait attainct le plus haut poinct de la perfection dont elle est capable, il faut neantmoins qu'elle continuë necessairement & qu'elle trauaille à sa propre ruine. C'est ce qui a faict dire au Genie de la nature Aristote, que le changement est comme vne vie commune à toutes les choses naturelles, parce qu'il est leur proprieté principale & plus essentielle, attendu que le lieu, le temps & les autres ne leur arriuent qu'en consequence du mouuement.

Or sans nous arrester à la generation & à la corruption, qui s'acheuent entre des termes contradictoires & qui par consequent se font en vn moment, nous dirons que le mouuement est vn acheminement & vn passage d'vn estat en vn autre par vn milieu, si bien que le mouuement consiste en vn delaissement successif d'vne chose & en l'acquisition d'vne autre qu'on appelle terme, dont il y a trois genres differens, sçauoir la quantité, la qualité & le lieu, qui font trois sortes de mouuemens differens. Le mouuement qui se termine à la quantité s'appelle accroissement si elle augmente, ou diminution si elle decroist. Le mouuement qui se termine à la qualité, s'appelle alteration qui a tout autant d'especes differentes qu'il y a de qualitez sensibles, & prend le nom de la qualité qu'on acquiert, comme par exemple d'eschauffement, humectation, blanchissement, à cause de la chaleur, de l'humidité & de la blancheur.

Le mouuement qui se termine à l'acquisition d'vn lieu, s'appelle

mouuement local &a six especes à raison des trois dimensions, dont la premiere est la longueur qui commence en haut & finit en bas; la seconde, la largeur qui va de droict à gauche; & la troisiesme qui est la profondeur s'estend du deuant en derriere, de façon que tous ces changemens se font tousiours entre deux contraires qu'on appelle les termes ou les limites du mouuement; parce qu'il y va finir & ne se faict iamais autrement, puisque de la petitesse on passe à la grandeur, du froid à la chaleur, & ainsi du reste des autres mouuemens. Or le mouuement local est le plus excellent de tous & principalement celuy qui se faict en rond, puisque le cercle est la plus noble & la plus admirable de toutes les figures, dont le mouuement circulaire a toutes les perfections, sur lesquelles il encherit autant que l'acte surmonte la puissance en noblesse & que la forme est plus excellente que la matiere.

ART. 2. *Que le mouuement perfectionne toutes les choses naturelles.*

LEs qualitez qui viennent des principes de la nature, conseruent les choses & les perfectionnent au degré le plus releué, ainsi nous voyons que le temps, le lieu & la grandeur conseruent & perfectionnent toutes les choses naturelles. Or le mouuement est la principale de toutes les proprietez qui s'y rencontrent, & par consequent il n'y a point de doute que le mouuement ne conserue & ne perfectionne toute chose plus aduantageusement qu'aucune autre de leurs proprietez.

Pour ce subiect il n'y a point de chose naturelle qui ne soit sans cesse agitée de la plus part des mouuemens cy-dessus denommez; les plus nobles s'agitent en de differentes & tres-admirables manieres, comme les corps celestes, les plus basses & les plus viles ont moins de changemens, parce qu'elles sont toutes materielles & sans mouuement de leur part, elles sont neantmoins sans cesse dans la vicissitude de diuerses alterations par l'attouchement des contraires qui les enuironnent & par les influences des causes vniuerselles & celestes.

Les choses mediocres, comme les animaux & principalement l'homme, seruent perpetuellement de theatre à toute sortes de changemens, puisque nous souffrons en plusieurs façons & tres-sensiblement des causes vniuerselles & de tout ce qui nous enuironne. D'ailleurs nous sommes composez d'vne infinité de parties tres-delicates qui sont doüées de temperamens tout contraires, & qui agissent & souffrent toutes reciproquement les vnes des autres, ioinct que les trois parties principales trauaillent sans aucun relasche, & font toutes sortes de mouuemens depuis le premier moment de la naissance iusques au dernier souspir de la vie. C'est ce qui faict qu'Hippocrate enseigne, que la plus parfaite santé depend du meslange d'vne eau tres-subtile & tres- L.1. de diæta f.87. v.36.&37.

legere, c'eſt à dire, tres-propre à changer & à ſe meſler ſans ceſſe & d'vn feu tres-delié & capable de touſiours agir, afin que les qualitez de ces deux principes produiſent des mouuemens continuels, puiſque la ſanté conſiſte en la perfection de tant d'agitations differentes.

ART. 3. *Qu'il n'y a que l'exercice & la circulation du ſang capables de conſeruer la ſanté.*

TOus ces mouuemens ne ſuffiſent pas pour la conſeruation d'vne ſanté tellequelle, bien loin de la mettre au meilleur eſtat qu'elle puiſſe eſtre, ſi la perſonne entiere n'a ces agitations vehementes du mouuement qui ſe faict de lieu en autre, parce qu'il n'appartient qu'à luy ſeul d'y mettre la derniere main. Ainſi l'air ſe corromproit en fort peu de temps s'il n'eſtoit agité en ſa partie ſuperieure, & emporté comme la ſphere du feu par l'impreſſion & la rapidité des cieux, & ſi ſa moyenne region n'eſtoit nettoyée par les vents que l'on appelle à bon droict les balays de l'air, & qui ne ſont pas meſme inutiles à ſon plus bas eſtage, qui eſt auſſi ſans ceſſe agité des mouuemens de tous les animaux. De meſme l'eau dormante ſe corrompt incontinent, c'eſt pourquoy l'aucteur de la nature a donné tres-ſagement à ce vaſte empire des eaux des mouuemens continuels de flux & reflux pour la purifier & ce par le moyen du Soleil, & d'autres agitations encor des vents & des poiſſons meſme qui ſont ſes creatures & ſes habitans ordinaires.

La maſſe du ſang qui faict la mer du petit monde ſe corromproit auſſi bien-toſt, ſi le cœur qui en eſt le Soleil ne l'agitoit & ne le promenoit dans les veines & dans les arteres d'vne partie du corps en vne autre ſans aucune intermiſſion, en ſorte que du foye il entre dans la veine caue qui le communique au ventricule droit du cœur, d'où il paſſe par les vaiſſeaux du poumon dans le ventricule gauche & de là par la grande artere en tous les membres, d'où rentrant dans les veines, il retourne encor en la plus grande qui eſt la veine caue, pour acheuer ſon tour & continuer ſans ceſſe le meſme circuit de tout le corps.

ART. 4. *Des raiſons qui ont obligé l'Aucteur à traitter du mouuement circulaire & à ſuiure l'ordre qu'il y garde.*

LA neceſſité de ce mouuement local, dont la maſſe du ſang eſt ſans ceſſe agitée, m'a ſemblé de ſi grande importance pour la conſeruation de la ſanté & de la vie meſme, que i'ay creu que i'eſtois obligé de faire part au public des lumieres que ie me ſuis acquiſes ſur ce ſubiect. Et afin d'y mieux reüſſir & de faire entendre plus clairement mes penſées, ie debiteray les remarques que i'ay faites ſur cette matiere, auec vne methode la plus facile & la plus naturelle qu'il me ſera poſſible. Nous dirons donc que l'homme ne ſe peut conſiderer qu'en quatre differents eſtats, le premier eſt celuy de parfaicte ſanté; le ſecond eſt celuy de la diſpoſition à la maladie: le troiſieſme eſt l'eſtat de la ma-

ladie mesme, & enfin le dernier & le quatriesme estat, c'est celuy de la conualescence. Or le mouuement circulaire est tres-considerable en toutes ces dispositions differentes, comme nous le ferons voir par la suite de ce discours. Mais auparauant que d'entrer en matiere, faisons reflexion sur ce qu'il est en soy-mesme & de sa nature pour en connoistre la foiblesse, parcequ'il est le principal & le dernier des trois moyens dont la nature se sert à perfectionner l'homme.

Nous remarquerons donc que le mouuement circulaire a les mesmes deffauts que le meslãge, puisqu'ils ne sont presque qu'vne mesme chose, que le mouuemẽt est leur genre cõmun, & que le meslange est l'vne de ses principales vtilitez & de ses plus considerables effects. La plus grande perfection du mouuement circulaire consiste en ce qu'il faict couler le sang & les esprits en toutes les parties où ils produisent toutes les merueilles que nous voyons en l'homme. Or cet escoulement est vne chose si facile à changer & qui reçoit si aysément quelque alteration remarquable, qu'il y a lieu de s'estonner qu'elles ne sont pas plus frequentes, car si la nature ne conduisoit l'abondance du sang auec vne extreme sagesse, les desordres & les confusions en arriueroient à tout moment, comme nous le ferons voir en la seconde partie de cet Ourage.

Cette sage maistresse enuoye le sang & les esprits en ses organes, à proportion qu'ils en ont besoin & ne manquent iamais à mesure qu'ils doiuent faire leurs fonctions, de la mesme maniere que nous voyons ces admirables machines composées d'vne infinité de petits ressorts qui en font ioüer en mesme temps quãtité d'autres beaucoup plus grands, par le moyen de l'air ou des eaux qui se communiquent auec tãnt d'artifice & de justesse, que non seulement les esprits du vulgaire en demeurent estonnez, mais aussi les plus sages & les plus aduisez en sont surpris, bien que toutes ces merueilles dependent de peu de choses & de moyens tres-foibles.

C'est pourquoy si nous faisons reflexion sur les matieres dont nous sommes faicts, sur la nature du meslange qui les rend propres à nous composer & à nous nourrir, si nous considerons la delicatesse & la subtilité de la pluspart de nos organes, & que nous obseruions l'extreme foiblesse de ces escoulemens merueilleux du sang & des esprits qui donne le mouuement & l'action à tous nos membres, nous connoistrons euidemment que tout cet appareil n'est que bassesse & qu'infirmité qui nous doit donner grand subiect de rentrer en nous-mesme, & d'admirer l'intelligence infinie qui forme vn corps si noble & si majestueux de la matiere la plus vile & la plus corruptible de toute la nature & qui le-

faict agir par des moyens si foibles.

Nous auons dict que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, sçauoir en son naturel qui est l'estat de parfaite santé, dans la cheute de cet estat naturel qui nous conduit à la maladie, dans la maladie mesme & enfin dans la conualescence qui est le quatriesme estat & le retour à la santé. Et parceque l'estat naturel est la regle & la mesure des trois autres & que la santé parfaicte donne euidemment à connoistre toutes les dispositions à la maladie, comme la ligne droitte nous faict connoistre les obliques, puisque nous ne sommes malades qu'autant que nous sommes esloignez de cet estat, nous diuiserons nostre ouurage sur ce subiect en deux parties.

Dans la premiere nous traitterons de tous les mouuemens du sang & principalement du mouuement circulaire comme il est en l'estat naturel & de santé parfaicte. En la seconde partie nous traitterons de ce mesme mouuement comme il est aux trois autres estats, & nous y ferons voir les principales & les plus vtiles de nos remarques en la doctrine d'Hippocrate sur ce subiect, puisqu'elles seruent à la guerison de toutes les maladies & à la conseruation de la santé. En cette seconde partie nous reprendrons les mesmes raisons que nous auons employées pour l'explication du Liure d'Hippocrate des maladies des Filles & de toutes les autres qui se produisent des defauts du mouuement circulaire, i'y en adiousteray beaucoup d'autres & feray voir que i'ay faict le premier l'application du mouuement circulaire dix ans auparauant ceux qui se la veulent attribuer, & que bien dauantage elle est si parfaicte & si vtile pour la connoissance & pour la guerison des maladies, qu'il est impossible d'y rien adiouster qui ne se raporte à mes diuisions & qui ne se trouue expliqué par les maximes que i'en ay aduancées.

Au reste, nous diuiserons la premiere partie de ce traitté en six Sections, & en la premiere nous parlerons de la noblesse des parties, puisque la plus noble est le siege de l'ame, & qu'elle faict toutes les actions par le moyen du sang & des esprits que le mouuement circulaire communique. En la seconde, non seulement nous prouuerons l'existence du mouuement circulaire par le tesmoignage des sens & de la veuë mesme, mais aussi qu'il est impossible que toutes les parties ne le produisent, puisqu'elles font par son moyen toutes les actions de la vie, nous continurons par ses vtilitez qui sont communes à tout le corps, & viendrons en suite à celles qui sont particulieres à chaque lieu.

Cependant il semble que la resolution que ie prens d'escrire sur vn si beau subiect m'oblige à deduire tout au long les sentimens & les opinions differentes des anciens Medecins & de tous les modernes qui en

ont escrit deuant moy, faisant voir les raisons & les motifs differens qui les ont engagé en des sentimens si contraires & monstrer en suite les poincts en quoy ils conuiennent & ceux ou leurs opinions sont differentes. Ie pourrois mesme retrancher ce qu'il y a de mauuais, & employer seulement ce qu'il y a de bon & de solide dans leurs sentimens, pour me seruir à l'establissement de ceux que ie pretens mettre au iour, commençant par les choses qui sont hors de doute & qui sont receuës d'vn chacun, afin de mieux affermir la doctrine que i'enseigne.

Mais parceque ie pretens d'estre en ce rencontre, comme i'ay tousjours esté, vn fidele & perpetuel Interprete des sentimens du grand Hippocrate qui nous a laissé cette doctrine tres-importante diuinement exprimée, & que i'ay cy-deuant commencé d'expliquer par mes Commentaires sur son Liure des maladies qui arriuent aux Filles ; & depuis en ceux que i'ay faicts sur les Liures du mesme Aucteur touchant les accouchemens à sept & à huict mois, ie suis engagé, ce me semble, de continuer dans le mesme dessein. C'est pourquoy sans m'arrester aux opinions des autres Escriuains, lesquelles se forment comme des phantosmes & qui sont de fort peu de poids, ie ne m'appliqueray qu'aux demonstrations solides du grand Hippocrate sur lequel i'appuiray toutes mes raisons qui preuuent euidemment l'existence & la necessité du mouuement circulaire du sang, toutes ses parties, ses suites, & ses circonstances par leurs causes & par leurs effects.

Et neantmons ie ne dois pas oublier en ce rencontre l'honneur qui est deu aux merites d'Harnay, ce grand homme Anglois, qui le premier de tous les modernes s'est apperceu de la necessité de ce tournoyement du sang & qui nous a fourni beaucoup de bonnes raisons & d'experiences pour l'establir & le remettre en lumiere, apres tant de siecles qui l'auoient enseuely dans l'ignorance, & ie ne me descharge pas tout a faict de la peine d'entreprendre en temps & lieu l'examen entier des opinions des modernes, la petitesse de l'ouurage que ie fais à present ne le permet pas, puisque la diuersité que ie rencontre entre eux requiert mesme vn volume plus grand que celuy-cy. Ioinct que i'ay bien de la repugnance de m'engager à censurer les pensées d'autruy, bien que ie voye beaucoup d'apparence d'y reüssir auec honneur.

Il y a trois façons de combattre les opinions fausses & contraires à la verité ; la premiere est celle qui renuerse les fondemens, qu'on apelle les premisses ou les propositions aduancées qui les soustiennent & qui concluënt pour leur deffense. La seconde s'addresse directement à la conclusion faisant voir qu'elle est fausse, parceque l'attribut ne conuient pas au subiect, ou qu'il ne luy conuient pas de la façon qu'on le-

dict. Et la troisiesme enfin & la plus illustre maniere de destruire les opinions fausses est celle qui sans s'arrester à les combatre establit la verité si solidement & la faict voir auec tant d'euidence que l'esclat de sa beauté dissipe aisément les ombres qui s'opposent à ses lumieres. Et c'est de cette derniere façon d'agir contre les opinions fausses que ie pretens me seruir plustost que des deux autres, pour destruire tout ce qui est contraire à la verité des maximes que i'aduance qui ne sont point autres que celles de l'incomparable Hippocrate, comme il paroistra euidemment aux gens d'esprit qui prendront la peine de conferer tous mes escrits auec les Oracles de ce diuin Auteur.

SECTION PREMIERE.

DE LA NOBLESSE DES PARTIES.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualitez & des effects des parties nobles.

ART. I. *Qu'il y a des parties nobles, leur nombre, leur nature & leur office.*

C'EST vne verité receuë de tous les Sçauans qu'il se rencontre en l'homme des parties principales d'où les autres dependent, elles sont ainsi nommées parcequ'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie, & parcequ'elles fournissent à tout le corps vne vertu pour agir, ou du moins qu'elles communiquent vne matiere commune à tous nos membres. Ces Raisons ont obligé tous les Medecins à reconnoistre & à receuoir trois parties principales qui sont le foye, le cœur & le cerueau; celuy-cy reside au lieu le plus esleué comme le maistre en son throsne, afin de pouruoir à tous les organes des sens, & à toutes les parties du dehors qui seruent aux mouuemens pour mieux regler leurs actions. Le cœur est au milieu comme vn Roy qui faict largesse de ses salutaires influences & de sa chaleur à toutes les parties, & le foye qui est la source des humiditez nourrissantes, faict le sang pour l'entretien de tout le corps & le distribuë par les veines qui sont les conduicts par où il communique à toutes les parties cette agreable matiere, ses douces vapeurs & toutes ses qualitez; de mesme que le cœur enuoye toutes les siennes par les arteres & le cerueau par les nerfs, comme par de petits canaux dont les passages sont imperceptibles, à cause de la subtilité des esprits animaux: en sorte qu'il est aisé de conclure de là qu'il y a trois parties principales &

qu'il

qu'il n'y en a pas dauantage, puisqu'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie & que toutes les autres dependent de leurs influences, & des matieres qu'elles communiquent.

PResque tous les Sçauans modernes & des derniers siecles, donnent la preeminence entre ces trois parties nobles & le lieu d'honneur au cerueau, puisqu'il est l'origine de toutes les connoissances sensitiues & des mouuemens volontaires, il a l'honneur d'estre le throsne & la demeure ordinaire de la sagesse, du iugement & de la memoire, & mesme il est le siege de l'intelligence des premiers principes & des choses tres-releuées; bref le nom des facultez du cerueau l'emporte, elles ont esté nommées par les Sçauans de tous les siecles, les facultez principales, parcequ'elles font des actions illustres & diuines & qu'elles gouuernent toutes les actions des autres facultez. ART. 2. *Raisons de part & d'autre & premierement pour la preeminence du cerueau.*

C'est vne verité tres-asseurée qu'il y a vne mutuelle dependance entre toutes les parties du corps humain, en sorte qu'elles sont faictes les vnes pour les autres, & toutes ensemble pour vne principale, puisqu'elles ont esté formées pour la plus excellente action de cette partie qui est le but & la fin de toutes les autres. Or il n'y a point de doute que les fonctions de toutes les parties de l'homme ne se raportent à celles du cerueau, puisque mesme le genie de la nature Aristote, les appelle diuines, tres excellentes & qui doiuent selon l'ordre de nature, auoir la prerogatiue de conduire & de gouuerner, parcequ'elles ont des objects tout diuins & qui donnent des contentemens merueilleux & tres-solides sans aucun meslange d'impureté. Il dict dauantage, que la vie de l'esprit est toute diuine & qu'elle tient beaucoup de l'immortalité, puisqu'elle consiste à viure selon ce qui est de plus considerable en nous, car bien que l'esprit ne paroisse en façon quelconque à nos sens, ses actions neantmoins sont d'autant plus sublimes & plus honorables qu'elles sont imperceptibles & separées de la masse du corps, c'est pour cela mesme qu'il veut que le souuerain bien de l'homme consiste aux fonctions tres-releuées de l'esprit, plustost qu'en celles des vertus qui dependent du corps & de plusieurs circonstances. En vn mot les actions de l'esprit, qui sont celles du cerueau, nous distinguent des bestes & nous aprochent de Dieu. L. 10. Ethic. cap. 8.

Dauantage, si nous considerons attentiuement nostre corps nous reconnoistrons aisément qu'il est faict pour seruir au cerueau dont l'action principale est la connoissance des choses qu'il ne sçauroit auoir sans le ministere des sens, puisqu'il faut qu'il soit instruict par le moyen des especes qu'il reçoit de leurs organes, & que pour en faire la recher-

che & la descouuerte le mouuement local est necessaire qui se faict par les nerfs, les muscles & les tendons qui se doiuent attacher sur les os,& sur les cartilages pour rendre les mouuemens fermes & asseurez. Toutes ces choses doiuent estre ioinctes ensemble par des liens dont il y en a de particuliers à chaque partie,& d'autres qui sont communs & qui enuironnent tout au dehors comme la peau; les vaisseaux font aussi le deuoir de liens communs au dedans de nous, quoy qu'ils ayent d'autres fonctions bien plus nobles, puisqu'ils portent les influences & le sang du cœur & du foye communicans la nourriture & la vie qui sont absolument necessaires à ce grand assemblage de tant de parties differentes, en sorte qu'elles ne sont faictes & ne subsistent toutes que pour le seruice du cerueau.

De plus la grandeur, la figure & la taille du corps dependent absolument du cerueau; puisque la teste n'est faicte que pour le cerueau seul, & qu'Hippocrate enseigne que la grandeur & la taille de tous les os dependent de ceux de la teste, parcequ'ils retiennent tous vne proportion auec ceux où ils s'articulent & s'attachent; ainsi les os du bras s'attachent à l'espaule, la cuisse s'emboiste dans le trou de la hanche qui s'articule auec les vertebres, afin que toutes ensemble elles seruent à contenir & à donner passage à la moüelle du dos qui est vn alongement du cerueau dont elle tient la grosseur & la figure Ces raisonnemens sont tres-veritables & se tirent des effects & des consequences; mais prenons les choses en leur origine afin d'en rendre vn iugement plus equitable.

Part 2 sect. 1. l. 6. Epid.

ART. 3. *De la distinction des facultez & des parties.*

TOutes les choses naturelles se distinguent par leur forme & par le mesme principe qui leur donne le premier establissement. C'est pourquoy l'homme estant establi par vne forme tres-accomplie nous pouuons aussi remarquer vne grande suite de differens effects considerables qui procedent immediatement d'vne si noble source. I'entens vn grand nombre de facultez parfaictement distinguées les vnes des autres dont les forces paroissent en tous ses membres & ne se trouuent iamais aux autres animaux. Voyons les parties du dehors qui ne sont que des productions de celles qui sont au dedans, afin que de là nous conceuions vne estime suffisante de l'excellence de leur principe, puisque la distinction tres-accomplie qui se trouue en tous ces membres du dehors, est vne marque asseurée d'vne distinction bien plus grãde qui est au dedans,& qui consiste aux qualitez de ses principes. Car la distinction du dehors paroist principalement en la situation de ses parties, qui depend des qualitez des principes.

Ainsi l'Ame de l'homme dont la naissance est celeste & toute diuine dresse son corps & l'esleue tout droit au lieu de son origine, afin que l'homme en la considerant sans cesse en aprenne les merueilles & sçache qu'il est faict pour y retourner. La nature luy fournit vn premier & principal moyen qui est tres-propre & tres-efficace à la seconder en l'establissement de cette demeure qui est la chaleur, puisque s'esleuant naturellement soy-mesme elle le porte aussi droit à la sphere du feu comme à son centre. Car la tres-parfaicte & tres-abondante chaleur de l'homme ne laisse & ne souffre rien du tout d'impur & de terrestre dans le meslange de sa matiere capable de l'abatre, comme les autres animaux. ART. 4. *Que l'Ame de l'homme l'esleue droit au Ciel.*

De là l'homme reçoit vne distinction tres-parfaicte auec vn arrangement merueilleux de tous ses membres qui gardent vne situation toute conforme à celle de ce grand monde ayant ses parties basses apuyées sur la terre qui en est le centre & le visage esleué droit au ciel qui est la partie la plus haute & la circonference de cet Vniuers; afin que sur ce modelle, dont il est vne copie tres-acheuée, il imite plus auantageusement son aucteur en toutes choses. ART. 5. *Que la situation des parties de l'homme est conforme à celle des parties de l'Vniuers.*

Car si l'homme n'estoit naturellement droit, ce qui luy donne la facilité de toute sorte de mouuemens, la main demeureroit aneantie dans la bassesse de l'vsage du pied, & d'vn apuy tres-mesprisable; La main, dis-je, ce prodigieux instrument des instrumens, ayant seul la vertu de tous les autres, & qui est la marque la plus asseurée de la sublimité du genie qui forme & qui gouuerne l'homme, puisqu'elle est tres-commode pour fabriquer les artifices & toutes les machines imaginables qui peuuent seruir en paix & en guerre & à tonte sorte d'ouurage.

Ainsi la moins considerable des trois dimensions, qui est la longueur, se distingue & produit en l'homme des effects tres-remarquables, par la vigueur de la chaleur naturelle qui le releue & luy donne l'accroissement, puisque l'accroissement commence en la premiere conformation par la teste, qui se voit alors beaucoup plus grosse que tout le reste du corps ensemble, & qu'il continuë par la bouche, qui est partie de ce mesme membre, où est le principe de la longueur & de l'accroissement en toutes les choses viuantes. Car la racine mesme, qui est la bouche des plantes, est aussi la premiere porte de leurs alimens. ART. 6. *Que la distinction des parties vient de l'abondance de la chaleur.*

La vertu de la mesme chaleur naturelle produict des effects de distinction tres-euidente en la diuision des parties droittes & gauches qui font la largeur de nostre corps & sa seconde dimension, puisque nous les voyons toutes en l'homme beaucoup plus separées que dans

les autres animaux. Et mesme en la poictrine, où est le sejour de l'Ame & de la chaleur, nous remarquons vne largeur considerable soustenuë par le sternon & par les costes qui sont courbées en forme de demy cercle, au lieu qu'aux autres animaux elles sont presque toutes droittes, d'où vient qu'ils ont la poictrine en pointe, estroitte & serrée.

Ainsi nous voyons tous nos membres sans aucune confusion dans vn arrangement agreable parfaictement separées en leur structure & en leur masse, d'où nous pouuons inferer qu'ils le sont bien dauantage en leurs qualitez, puisqu'elles sont les causes de la distinction des parties; Et en effect les qualitez se trouuent beaucoup plus eminentes, & beaucoup moins confuses par le meslange des contraires, dans les parties principales de l'homme, que dans celles des autres animaux, puisqu'il ne s'en rencontre aucun qui ait le cerueau si froid, si humide & si ample que luy. Il a le cœur plus chaud que tous les autres, puisqu'il iouyt d'vne vie bien plus longue qu'aucun des animaux dont nous ayons la connoissance, & mesme nous n'en descouurons aucun qui produise tant d'humidité nourrissante & de sang que l'homme, ce qui est vne marque euidente de la grande humidité de son foye.

ART. 7. *Que les quatre qualitez sont tous les mouuemens de la nature & qu'elles distinguent les parties nobles.*

IL y a quatre qualitez premieres & principales dont toute la nature dépend, la chaleur & l'humidité sont les plus nobles & tiennent lieu de forme: la froidure & la seicheresse sont en quelque façon des defauts & des priuations de ces deux nobles qualitez & principalement la derniere qui est tres-pernicieuse aux choses viuantes, puisque la seicheresse suppose formellement l'absence de l'humidité radicale (qui est le fondement de la vie) & l'aneantissement de la chaleur qui succombe aussi-tost faute de l'humide qui est son aliment ordinaire. Tous les mouuemens de la nature se font entre ces quatre qualitez, elles sont les veritables sources & les principales causes de tous les changemens qui arriuent en nous, elles composent tous nos membres, & le temperament qui est leur forme & la nature mesme des parties qu'elles separent & qu'elles distinguent, puisqu'elles leur donnent le premier establissement. C'est pourquoy nous voyons qu'en l'homme ces qualitez sont parfaictement distinctes & separées les vnes des autres, en sorte que les parties qui les possedent en vn degré plus eminent s'apellent principales, ainsi le froid qui domine au cerueau faict qu'Hippocrate appelle la teste la citadelle du froid & des humiditez pituiteuses, de mesme qu'il appelle le foye la source des humiditez nourrissantes, & le cœur le sejour de l'Ame & de la chaleur naturelle.

ART. 8. *Que la chaleur est la principale qualité du temperament.*

AInsi la nature n'a faict que trois parties principales, parcequ'il n'y a que trois qualitez importantes à la vie; la chaleur est la principale & la plus necessaire, soit à l'art qui n'acheue aucun de ses ouurages sans feu, soit à la nature qui ne faict rien du tout sans chaleur. Il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne face des effects au dedans de nous mesmes, beaucoup plus releuez que ceux qu'elle faict au dehors agissant de sa propre force; bien qu'elle en faict de tres-considerables, puisqu'elle separe toutes les choses differentes, elle les purifie & les met à l'espreuue auec vne grande efficace. Cette qualité merueilleuse ne manque point au dedans de nous mesmes de faire plus aduantageusement tous les mesmes effects & plusieurs autres encore beaucoup plus excellens, puisqu'elle est soustenuë par la plus noble forme de toute la nature, dont elle reçoit les influences qu'elle communique en des lieux tres ajustez & tres-conuenables à faire toute sorte de mouuemens, & qu'elle y rencontre vne matiere tres-exquise & tres-propre à composer tous les ouurages les plus accomplis qu'on se pourroit imaginer. L'Ame de l'homme est cette forme dont la chaleur est le premier & principal organe, elle trauaille sans aucune intermission dans toutes les parties qu'elle establit, qu'elle distingue, & qu'elle separe les vnes des autres estant la qualité maistresse du temperament, qui est la forme & la nature de nos membres & le veritable & seul principe de toutes les actions de la vie. La froidure est son ennemie, puisqu'elle produict tous les effects contraires à cette ouuriere incomparable, & que mesme elle arreste toutes les actions de la vie, elle engourdit les membres & rend tout le corps immobile, bref elle esteint la chaleur & ses agitations perpetuelles, ce qui la rend tres-digne d'estre appellée l'ennemie capitale de la nature humaine. La partie qui sert de demeure à vne qualité si maligne & si contraire à la nature, bien loin de meriter l'honneur & la prerogatiue au prejudice du cœur qui est le sejour ordinaire de l'Ame & de la chaleur naturelle, dans le sentiment de plusieurs, pourroit deschoir du rang qu'on luy donne entre les autres parties principales.

L'excellence d'vne partie ne vient point de la structure, puisqu'elle est entierement oisiue, comme nous l'auons monstré cy-deuant, & qu'elle tire toutes ses perfections de la chaleur naturelle. Or la chaleur est d'autant plus foible au cerueau que la froidure y est eminente, & neantmoins parceque les parties tirent leur excellence des facultez qu'elles reçoiuent, de leurs fins, de leurs objects & de leurs actions ordinaires, toutes ces choses se trouuent si sublimes & si releuées dans le cerueau que s'il en est la seule & principale cause, il faut sans contre-

dict que les autres parties principales luy cedent absolument le premier lieu. Que si au contraire nous reconnoissons que la chaleur & les esprits enuoyez du cœur en toutes les parties & au cerueau mesme y produisent tous les mouuemens & toutes les fonctions de la vie, nous pourrons dire auec justice que le cœur est la principale partie & que toutes les autres n'operent que par la dependance de ses influences.

CHAPITRE II.

Que le cœur est la principale des parties nobles & la seule cause de toutes les actions.

ART. I. *Que le cœur estant faict le premier aide à produire le reste des parties.*

C'EST vn sentiment veritable & receu de tous les Sçauans, qu'en tous les ouurages d'Intelligence ou de nature il se rencontre tousiours vn premier & vn dernier, c'est à dire vn arrangement & vne mutuelle dependance des parties qui le composent, en sorte que toutes les choses bien ordonnées reconnoissent tousiours vn premier principe d'où elles dependent. Or il n'y a pas lieu de douter que l'homme ne soit le chef-d'œuure de la nature & de la plus sublime intelligence, où nous reconnoissons vn arrangement merueilleux de tous les membres qui le composent auec dependance. C'est pourquoy nous deuons conclure que le cœur est ce premier principe, parceque la nature employe tous ses soins & tout ce qu'elle a de plus excellent pour le produire le premier dans le lieu le plus aduantageux, comme l'apuy de tout son edifice & le souuerain maistre de son œconomie, afin que ses fauorables influences & ses nobles agitations donnent la naissance & les mouuemens necessaires à toutes les autres parties. Car ce qu'il y a dans la semence de plus exquis, de plus chaud & de plus proche de l'acte, descoulé de cette mesme partie des parens, rentre le premier en nature, puisque aidé par la vertu generatiue de la matiere, il reprent tous les mouuemens & toutes les forces du cœur qui est en quelque façon l'homme tout entier, parcequ'il contient eminemment les facultez de tous ses autres membres. I'entens la vertu formatrice qui est vne production de la faculté vitale de ceux qui engendrent & qui deuient propre au cœur de l'enfant qui se forme. En sorte que le cœur sert de fondement & de principe pour faire renaistre toutes les autres parties que la semence enferme en puissance

plus esloignée dans son merueilleux racourcy. Parce qu'il faut necessairement que ce qui n'a pas l'estre le reçoiue de ce qui le possede,& que ce qui est plus en acte aide la naissance & forme toutes les autres parties qui sont plus froides & plus materielles.

Toutes les parties dépendent du cœur en leur naissance & en leur premiere conformation,puisqu'elles en dépendent absolument en leur subsistence,en tous leurs mouuemens,& mesme en la guerison des maladies qui leur arriuent; parceque toutes les choses naturelles tirent leurs premiers establissemens des mesmes causes qui les conseruent & qui communiquent les mouuemens salutaires. C'est vne marque infaillible qu'vne chose donne l'estre lors qu'elle donne les moyens de le conseruer & d'agir.

ART. 2. *Que rien ne se faict qui n'aide à se faire soy-mesme.*

RIen ne se faict dans la nature qui n'ayde à se faire soy-mesme & dont vne partie ne produise les autres, ainsi les plantes iettent leurs racines en terre & poussent vn petit germe en haut qui produit le tronc, & les branches commençant par vn principe tres-efficace & tres-petit qui est au milieu comme le cœur qui forme toutes les parties seruant de fondement & de baze pour prendre leur accroissement en toutes les dimensions.

Cette verité se descouure à l'œil en toutes les semences & aux œufs, & ie ne sçay pas d'où vient qu'il y a des esprits qui l'osent reuoquer en doute, puisqu'vn si grand nombre d'hommes illustres, & mesme Hippocrate & Aristote,en ont faict l'experience qui doit passer pour irreprochable & tres-certaine, car ils asseurent vnanimement qu'ayans faict couuer des œufs par des poulles à plusieurs & diuerses fois,ils ont descouuert à l'ouuerture de ces œufs que le troisiesme iour on a de coustume de voir vn point qui palpite & tressaille: Ces tesmoins illustres ont reconnu que ce point tressaillant n'est autre chose que le cœur, puisque le iour suiuant qui est le quatriesme on void des filamens rouges dont quelques-vns vont au blanc de l'œuf, & d'autres au moyeu, & que mesme le cinquiesme iour on descouure, proche de ce point qui est vermeil & tousiours palpitant,deux autres points qui sont la teste & le foye qui se distinguent euidemment, le sixiesme & septiesme iours on void la structure de ces parties principales fort auancée, si ce n'est que le foye est encore tout blanc.

ART. 3. *Que la conformation de l'homme est difficile à descouurir.*

IL n'est pas si aisé de voir la mesme chose en l'homme, à cause de la rareté des auortemens & que la pluspart de ceux que nous voyons sont accompagnez de pourriture ou n'arriuent pas au mesme iour pre-

cis où l'on peut discerner le commencement de la conformation du cœur tout seul & sans aucune apparence des autres parties; bien que nous en ayons plusieurs histoires tirées des bons Aucteurs & d'Hippocrate mesme qui confirment nos propres experiences & nous obligent de croire que la conformation des parties de l'homme commence par le cœur comme celle de tous les autres animaux & de toutes les plantes.

L'ordre que la nature garde en la conformation des autres parties confirme cette verité, puisqu'elle se depesche de perfectionner les premieres celles qui sont plus necessaires, au lieu qu'elle tarde de faire & d'acheuer celles dont l'vtilité n'est pas si pressante, ainsi les dents & la gresse ne s'engendrent que long-temps apres la naissance, les parties genitales ne s'acheuent qu'en l'aage de puberté, le mesme arriue aux mammelles & à quelques autres parties qui se fortifient chacune en temps & lieu, ce mesme ordre se garde aussi dans toutes les actions de la vie. Or le cœur euidemment est plus necessaire que tous les autres membres, puisque les plus imperceptibles manquemens de ses salutaires influences sont accompagnez d'vn desordre vniuersel en toutes les facultez, & que la priuation de ses fauorables assistances nous faict mourir en peu de temps.

ART. 4. *Le sentiment d'Hippocrate touchant la conformation.* Statim initio l. de locis in hom. & l. de ossium natura f. 61. v. 11 l. 1 de diæta f. 86. v. 24.

NOus deuons nous arrester à ce qu'Hippocrate dit enseignant que la semence contient ensemble toutes les parties, & qu'il n'y a point de premiere entre elles ny de derniere, puisque le corps de l'homme est faict en cercle où toutes les parties sont esgalement premieres & dernieres, le manquement de celle qu'on croiroit la moindre faict l'aneantissement des autres & rompt tout leur commerce; bien que celles qui sont, de leur nature, de plus grande importance & plus considerables paroissent les premieres. Car la conformation de tous les membres ne se faict pas en mesme temps, elle dépend de l'efficace de la chaleur & de la matiere qui les compose, en sorte que la conformation se faict plustost où ces deux choses se trouuent plus abondantes. Or le cœur les possede toutes deux en vn point de perfection où pas vne des autres parties n'approche, puisqu'elles tiennent toutes de luy la chaleur, dont il est la source inespuisable, & qu'il possede les fontaines & les fleuues qui baignent tous nos corps & qui composent tous nos membres. C'est pourquoy nous deuons conclure, que non seulement le cœur s'establit & se forme le premier, mais bien dauantage qu'il produit toutes les autres parties, puisqu'il possede tres-abondamment la matiere qui les compose & la chaleur qui en est l'ouuriere. C'est vne chose

asseurée

asseurée qu'il communiqne la chaleur qui faict leur premier establissement, puisqu'il donne celle qui faict leur subsistence durant toute la vie. Le cœur donc est le premier qui iouit de la vie, puisqu'il la communique à tous les autres membres & qu'euidemment il est le dernier qui la pert.

CEtte verité suffisamment prouuée nous faict voir, que le cœur est vn Soleil viuant qui gouuerne tout ce petit monde, comme le chef-d'œuure de ses vertus excellentes, puisqu'il faut necessairement que ce qui donne le premier establissement dans la nature, communique aussi tous les mouuemens qui s'en ensuiuent; car toutes les parties demeureroient tout a faict insensibles & despourueuës de mouuemens, si la nature n'auoit formé le cœur au milieu de nous mesmes qui nous releue au dessus de toutes les choses naturelles, par le moyen de sa chaleur, de ses mouuemens & de sa lumiere. Car ses esprits sont plus lumineux & plus esclairans que le Soleil, puisqu'ils desconurent & nous font connoistre tout ce qui peut estre connu, & que mesme l'œil s'esleue au dessus du ciel & voit toute cette grande machine, tous ses mouuemens, & tout ce qui se passe en l'autre extremité de l'Vniuers. Ces mesmes esprits sont si subtils & si prompts qu'ils se portent aux extremitez du corps en vn moment, en sorte que nous n'auons pas plustost formé la volonté de faire vne chose, qu'elle est executée par les esprits, qui se rendent en ces lieux aussi viste que la pensée mesme qui l'ordonne; ils sont tres efficaces, puisque nous tenons d'eux toutes nos forces. Enfin le cœur possede les mesmes aduantages dans le petit monde que ceux dont le Soleil iouit dans l'Vniuers, par le moyen de sa lumiere, de sa chaleur & de ses mouuemens infatigables.

ART. 5. *Que le cœur est la cause de toutes les actions.*

LE Soleil est vn ouurier vniuersel qui faict par ces moyens tous les effects de la nature, il produit tout dans l'Vniuers & iusques au centre de la terre; Il agite & promene sans cesse la grande masse de la Mer; Il est le maistre de l'Air & de toutes les choses viuantes; Il oste & donne la vie, & tout cela ne se faict que selon les differentes dispositions des subiects qu'il rencontre. Il produit au milieu de l'homme, pour ainsi dire, vn lieutenant qui forme son corps & qui le gouuerne à la façon de l'Vniuers; Car le cœur, cet astre viuant, n'employe que la chaleur qui est sa lumiere portée par les esprits en toutes nos parties, pour y faire toutes les actions, dont cette chaleur merueilleuse est la source vnique & tres-feconde. En sorte que la chaleur toute seule, enuoyée du cœur par tout le corps, rend les actions differentes, à cause

ART. 6. *Que le cœur est vn Soleil viuant qui produit tous les effects de la nature humaine.*

de la grande varieté qui se trouue en la structure des parties, de mesme que la chaleur du Soleil toute simple produit tous les effects de la nature qui sont tres-differents, à cause des dispositions dissemblables qu'il rencontre en sa matiere.

ART. 7. *Si la chaleur du cœur seule faict toutes les actions, ou si elle concourt seulement auec la chaleur qui est particuliere à chaque partie.*

TOute la difficulté consiste à sçauoir si la chaleur du cœur toute seule faict toutes les actions ordinaires, ou si elle concourt seulement auec la chaleur qui est particuliere à chaque partie & ne les produit que conjoinctement auec elle. Ce dernier sentiment est bien plausible & semble veritable, parceque toutes les parties en la premiere conformation se font de la semence qui contient la chaleur & l'humidité radicale, en sorte que ces qualitez composent le temperament & leur nature qui ne peut manquer d'estre vn principe agissant. Car bien que les parties principales se soient appropriées les qualitez considerables & qu'elles les possedent en degré tres eminent, afin d'en estre les reseruoirs & de les communiquer à celles de leur dépendence, si est-ce qu'il n'y en a pas vne qui n'ait part à la chaleur & à l'humidité radicale, puisqu'elles iouissent de la vie, qu'elles font toutes quelque action vitale qui leur est propre ou qui leur est commune auec d'autres.

ART. 8. *Que la chaleur du cœur faict seule toutes les actions.*

MAis si nous penetrons plus auant, nous remarquerons que la chaleur naturelle des parties moins nobles & celle du cerueau mesme est veritablement si foible & si languissante, que sans la chaleur emanée du cœur & sans ses fauorables influences, elles demeureroient immobiles & nous serions froids comme le marbre, insensibles comme les plantes, & attachez à la terre à la façon des Zoophytes. Car la chaleur naturelle des animaux & des plantes mesmes est beaucoup plus forte & plus efficace que celle du cerueau de l'homme & de toutes les parties moins nobles, si nous la considerons seule & sans le meslange de celle qu'elles reçoiuent sans cesse du cœur.

La constitution merueilleuse de la nature humaine se faict auec vne distinction tres-parfaite, puisque cette nature tres-sage separe les vertus qui composent son temperament en des lieux differens tres-propres à le conseruer en ses qualitez eminentes, & tres-ajustez pour faire separément les fonctions de toutes ses vertus, & de là vient que l'homme iouit de la vie plus long-temps que tous les autres animaux & a des fonctions differentes en grand nombre & tres-releuées, en sorte que la chaleur naturelle de l'homme est presque toute dans le cœur & tres-foible dans les autres membres & principalement au cerueau, où regne le froid qui est son ennemy.

Au lieu que la chaleur naturelle des plantes & des animaux imparfaicts est confuse & respanduë presque par tout egalement, puisqu'elle n'a point de lieu determiné pour sa propre demeure. C'est pourquoy nous voyons que la chaleur naturelle, & qui est propre à chacque partie du corps humain, demeure entierement inutile & perit aussi-tost, si elle n'est soustenuë par la chaleur emanée du cœur & par les influences de cet astre viuant qui la conserue & qui faict conjoinctement auec elle toutes les actions de la vie.

Or les fonctions doiuent plustost estre attribuées à la chaleur du cœur qu'à celle qui est propre aux parties, puisque tant s'en faut qu'elle soit la maistresse & qu'elle face les actions, qu'elle perit aussi-tost si elle est vn moment despourueuë de ses irradiations; & mesme que si sa chaleur & ses esprits ne sont en grande abondance les actions ne se font point du tout. Cette verité paroist au sommeil où toutes les actions animales cessent, parceque les esprits & la chaleur vitale se retirent au dedans, & ne vont iusques au cerueau que tres-foiblement & seulement pour y conseruer la vie; au lieu que dans le resueil, on faict les actions animales toutes ensemble, à cause que les esprits & la chaleur du cœur se respandent en abondance en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires.

LE cœur donc est le principe qui communique & qui conserue la vie qui n'est autre chose que la participation & la iouissance de la chaleur emanée du cœur en toutes les parties, pour y demeurer en l'humidité radicale dans vne agitation continuelle, afin d'y produire toutes les actions dont elles sont capables, car l'alliance du mouuement auec la chaleur est si estroite que de les separer c'est les destruire, puisque la chaleur & la nature sont vne mesme chose & qu'il est impossible que la nature subsiste sans mouuement. ART. 9. *Ce que c'est que la vie & de quelle sorte elle commence.*

Or le mouuement & l'agitation de la chaleur, en quoy la vie consiste, n'est pas vnique & simple, elle contient toutes les especes de changemens que nous auons cy-deuant raportées joinctes ensemble. Car toutes les humiditez qui viennent à s'eschauffer s'enflent notablement & se rarefient, puis apres cette chaleur enfermée se faict vne ouuerture au dehors, par où elle expulse impetueusement la vapeur bruslée qui est son excrement, & respire au mesme temps en attirant l'air à soy par cette mesme ouuerture, pour se raffraichir & se conseruer. En sorte que la chaleur est sans cesse dans l'agitation de ces deux mouuemens alternatifs d'attirer la nourriture & d'expulser le superflu, de s'eschauffer & de se raffraichir. La vie commence de cette maniere en toutes

Hippoc. initio l. de natura pueri.

Arist. 3. de gener. anim. cap. 11.

les choses viuantes, la chaleur venant à se renfermer dans vne humidité bien cuite & bien digerée.

Ἄνεμος ψυχὴ. Ζωὴ.

La connoissance de ces mouuemens continuels & contraires en quoy la vie consiste a donné subiect aux anciens d'imposer à l'Ame le nom qu'elle porte qui signifie en langue Grecque vn souffle & vn vent rafraichissant ; ils ont nommé la vie du mot d'eschauffement & d'ardeur qui luy est plus naturel.

ART. 10. *Qu'il y a cinq degrez de vie differens & que le cœur en est la seule cause.*

NOus auons cette maniere d'agitation continuelle de la chaleur commune auec les plantes & auec les animaux les plus imparfaicts. Il y a vn degré de vie tres-releuée, mais toute contraire qui consiste au repos & en vn calme tres-agreable, dans la connoissance des choses que l'homme a commune auec Dieu.

Entre ces deux extremitez il y a trois autres degrez de vie qui consistent en des mouuemens bien plus nobles & en des actions bien plus considerables, que celles de la vie qui nous est commune auec les plantes, puisque le premier de ces trois degrez de vie contient les alterations & les mouuemens qui se font en toutes les actions sensitiues, le second & le troisiesme qui sont l'appetit & la faculté motiue contiennent tous les mouuemens vehemens des humeurs & de tout le corps.

L'homme a la faculté vitale de la premiere sorte & proprement dicte qui regarde la conseruation de la chaleur tres-eminente, à cause que sa chaleur est tres-vnie & qu'elle est allumée dans vne humidité radicale tres-exquise & tres-abondante ; Cette chaleur est aussi logée dans vne partie tres-conuenable pour se communiquer à tout le corps & pour faire les fonctions vitales de toutes les especes que nous auons raportées, puisqu'elles ont le nom de la vie qui consiste en la chaleur qui en est l'ouuriere, & qui ne les faict differentes qu'à cause de la diuersité des lieux où elle est receuë & où elle s'agite. C'est pourquoy nous deuons conclure que toutes les actions doiuent estre attribuées à la chaleur du cœur qui est cette partie merueilleusement bien ordonnée, pour la communiquer & pour rejetter les excremens fuligineux qui l'estouffent.

Et mesme, ce qui semble bien plus difficile, le cœur est propre à iouir en mesme temps & tout ensemble de plusieurs sortes de raffraichissemens capables de maintenir la chaleur naturelle en vn temperament & en vne moderation merueilleuse, car si la nature n'en auoit trouué le secret, l'humidité radicale qui est capable de nous faire subsister vn grand nombre d'années, se dissiperoit en fort peu de temps.

SECTION SECONDE.

DE L'EXISTENCE ET DE LA necessité du mouuement circulaire.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere preuue tirée de la necessité du raffraichissement du sang.

GALIEN á mon aduis n'a pas eu des sentimens proportionnez á l'excellence & á la dignité de l'ouurier, qui a faict le prodigieux chef-d'œuure de la nature humaine, & qui a construit l'incomparable edifice de l'homme & de ses membres qui sont si bien arrangez & si diuinement alliez ensemble, lorsqu'il a dict simplement que la structure de l'homme est la production d'vn ouurier sage & bien aduisé; Car cet ouurage inconceuable n'est pas vne simple production d'vn ouurier tres-sage & tres-aduisé, puisque l'homme seul est le prototype & le modelle tres-accomply de tous les plus admirables artifices, en sorte qu'il est impossible d'imiter ou de pratiquer aucun art, dont la nature humaine n'ait en soy le veritable modelle & le parfaict original.

ART. I. *Que la nature humaine est le parfaict original de tous les arts.*

Σοφοῦ τινὸς δημιουργοῦ τέχνημα.

Hippocrate a tres-bien connu cette verité, lors qu'il a dict que les hommes n'apprennent point à descouurir les choses secrettes & diuines par le moyen de celles qui sont euidentes & connuës, puisqu'ils employent des artifices semblables à ceux dont la nature humaine se sert, sans connoistre qu'ils imitent cette prodigieuse ouuriere, parceque Dieu, dit-il, donne aux hommes assez d'esprit pour imiter ses ouurages, encore qu'ils n'en connoissent pas les merueilles.

l.1. de diæta f. 82. v.31.

AInsi considerons l'admirable industrie de cet art que nous appellons Chymie, & nous trouuerons qu'elle imite de bien prez en plusieurs choses la nature de l'homme & principalement en ce qu'elle gouuerne le feu, & qu'elle sçait les moyens de dompter cet inuincible seigneur de toute la nature; Car elle peut le conseruer tousiours egal, ou le diminuer, ou l'accroistre selon la quantité de l'air qu'elle luy donne & le pouuoir d'entreprendre sur l'aliment solide qu'elle a dans ses fournaises.

ART. 2. *Que la Chymie imite la nature du cœur.*

Cet art imite la nature qui gouuerne la chaleur naturelle & qui tempere le feu qui est allumé dans le cœur, car cette prodigieuse nature a formé des passages propres à mesurer ses matieres afin de mesnager l'humidité radicale. Elle ne fournit pas seulement vne eau dans le pericarde qui est, pour ainsi dire, l'estuy du cœur, afin de l'humecter & de le raffraischir, en luy seruant d'vn bain continuel en tous ses mouuemens, elle enduit d'vne gresse tous ses vaisseaux & sa baze où la chaleur est plus vehemente, & bien dauantage elle attire l'air du dehors par des conduicts tres-ajustez à mesure que la chaleur s'augmente, afin d'en domter les excez.

ART. 3. *Que le cœur est la fournaise de la nature humaine & que le sang luy sert de principal & continuel raffraichissement.*

CEs moyens à la verité sont tres-considerables, & neantmoins tous ensemble ils n'ont pas la force de reprimer la violence de la chaleur & de moderer ses mouuemens impetueux, si le sang qui coule insensiblement & par mesure aux cauitez du cœur, qui sont ses fournaises, n'auoit des qualitez proportionnées & tres-aduantageuses pour l'adoucir & la temperer, puisqu'il touche immediatement & qu'il baigne au dedans tous les lieux, où la chaleur est allumée.

Car la nature donne vne suffisante ouuerture au sang pour entrer aisément de la veine caue dans le ventricule droit du cœur, lors qu'il vient à se dilater, en sorte neantmoins que son reflus en cette mesme veine est impossible, puisque son ouuerture ferme estroittement du dedans au dehors, auec trois membranes en forme de battans à trois pointes qui se nomment à cause de cela les valuules tricuspides ou triglochines, & donnans l'entree dans le cœur empeschent la sortie. C'est pourquoy le sang en la contraction du cœur est contrainct de passer entierement au poumon par la veine arterieure qui faict vn ample & tres-libre passage du dedans du cœur au dehors, ayant trois membranes en forme de croissant si bien ajustées que joinctes ensemble elles ferment exactement le passage du dehors au dedans & empeschent le retour du sang que le ventricule droit du cœur pousse en toutes ses contractions en cette veine arterieuse & au poumon, d'où il est attiré sans cesse à trauers sa substance & par les emboucheures & frequentes anastomoses de la veine arterieuse & de l'artere veneuse dans le ventricule gauche du cœur.

ART. 4. *Que le poumon n'est faict que pour le raffraichissement du sang.*

OR le poumon n'est faict que pour le raffraichissement du cœur & de toute la masse du sang qui passe continuellement de l'vn de ses vaisseaux en l'autre, où il prend beaucoup plus de fraicheur qu'en aucune autre partie, puisque l'air qui penetre abondamment & sans cesse, par la bouche & par les narines aux poumons, le touche imme-

diatement & ſe meſle pour entrer enſemble au ventricule gauche du cœur. Car s'il eſt vray ce qu'Hippocrate aſſeure que les veines ſont les ſouſpiraux de nos corps, à cauſe que leur delicateſſe n'arreſte pas les ſubſtances chaudes, ſubtiles & flatueuſes, & qu'elles reçoiuent aiſément l'air qui nous enuironne & qui s'inſinuë par les pores iuſques au dedans du corps & des entrailles meſmes pour les raffraichir, il n'y a pas lieu de douter que le cœur & le ſang ne reçoiuent vn bien plus grand raffraichiſſement par le moyen du poumon. Car cette partie ſi rare, ſi mouuante & ſi propre à raffraichir, n'eſt faicte que pour ſeruir d'eſuentail, par maniere de dire, & pour rejetter plus abondamment & comme à plain canal toutes les vapeurs chaudes & bruſlantes de la maſſe du ſang & du cœur. Car le poumon faict vne attraction frequente & copieuſe de l'air qu'il communique en ſorte, que le ſang en reçoit vn raffraichiſſement tres-notable qui le rend propre à temperer la chaleur en ſon foyer.

l de morbo facro f. 124. v. 17. & ſeq.

Le raffraichiſſement du cœur ne ſeroit pas conſiderable & nous n'en receuſions pas grande vtilité, ſi la maſſe du ſang ne couloit au poumon de l'vn de ſes vaiſſeaux à l'autre & iuſques aux extremitez de ſes lobes, qui ſont les cinq parties où ſa ſubſtance eſt diuiſée, pour entretenir aiſément le commerce de l'air qui eſt ſi neceſſaire à la maſſe du ſang.

Cette verité paroiſt en ce que les bronches du poumon qui ſont les rameaux de l'aſpre artere qui portent & qui conduiſent l'air ſont placez iuſtement au milieu des deux vaiſſeaux qui contiennent le ſang. En ſorte que les rameaux de l'artere veneuſe ſe voient tous au dedans du poumon : ceux de la veine arterieuſe occupent le derriere, afin que toutes les diſtributions de l'aſpre artere, eſtans au milieu, elles reçoiuent aiſément les vapeurs fumeuſes & bruſlantes des deux vaiſſeaux du poumon qui prennent leur origine du cœur. Et bien dauantage tous ces rameaux de l'aſpre artere, qui ſont les bronches du poumon, ſont compoſez de petits cartilages de figures toutes differentes & merueilleuſement arrangez depuis la gorge iuſques aux extremitez du poumon, & liez enſemble auec vne membrane fort delicate, afin que ces conduits faicts d'vne infinité de pieces ſolides & toutes differentes ne s'affaiſſent iamais entierement & qu'elles tiennent les paſſages, qui ſe forment dans les interualles de leurs figures differentes, touſiours ouuerts à des matieres dont la communication eſt ſi neceſſaire & ſi preſſante.

Art. 5. *Que l'air qu'on reſpire, les bron-*

LE poumon eſt froid & ſec de ſa nature, parcequ'il eſt faict de parties toutes ſpermatiques & de la portion du ſang la plus ſeiche & la plus eſcumeuſe, qui eſt l'excrement & le reſte de la conformation

uages & les humiditez du cerueau raffraichissent le sang dans le poumon.

du cœur, il se refroidit & se desseiche encor bien dauantage par l'attouchement continuel de l'air que nous attirons sans cesse & qui penetre en toutes ses parties, en sorte que le poumon, de grossier, rouge & pesant qu'il est auant la naissance, se blanchit & deuient si leger qu'il nage dessus l'eau, à cause du meslange de l'air qui le rarefie.

Hipp. l. de corde f.55 v.1.& seq. ad 14.
l.6.Epid.sect.3. part.33.

Ces qualitez le rendent tres-propre à temperer le cœur, puisque les choses seiches & rares attirent l'air & reçoiuent aisément les humiditez de toutes parts, & de là vient que le poumon s'abreue & s'humecte d'vne partie de toutes les liqueurs que nous prenons & sur tout si on les auale insensiblement, comme quand on hume & qu'on tire l'air & la liqueur ensemble, car la nature tient le larynx tousiours ouuert à l'air & à ces humiditez salutaires.

Ex Hipp. purgandi methodo f. 13. & 14.

Le cerueau mesme, qui est la citadelle & le throsne du froid & des humiditez pituiteuses, est au lieu le plus eminent & le plus aduantageux, pour raffraichir toutes les entrailles & seruir au poumon de perpetuel arrosoir; puisque le phlegme le plus subtil degoute naturellement & sans cesse de la teste dans la gorge & dans le poumon, pour temperer le cœur & la masse du sang. Car le sang de la veine caue qui sert à raffraichir le ventricule droict du cœur, s'y eschauffe en sorte qu'il seroit incapable de seruir au ventricule gauche qui est beaucoup plus chaud que le droit s'il ne se refroidissoit auparauant que d'y entrer. C'est pourquoy la nature a tres-sagement trouué le moyen d'humecter & de raffraichir le sang, dans le circuit qu'elle luy faict faire aux vaisseaux du poumon, d'autant que le ventricule gauche est plus chaud que le ventricule droit du cœur. Et ce mouuement circulaire est tres-vtile au sang pour l'empescher de se corrompre, ou de se brusler excessiuement, & ne l'est pas moins au cœur qui en reçoit vn raffraichissement tres-necessaire.

De là nous voyons que toutes les parties contribuent au raffraichissement du cœur & de la masse du sang, afin que la chaleur naturelle dont le cœur est le foyer s'entretienne des alimens ordinaires, & mesme se raffraichisse des humiditez superfluës; & que l'humidité radicale, qui est le veritable aliment, se conserue & se mesnage iusques à l'extreme vieillesse.

ART. 6.

Que la structure du cœur & de ses vaisseaux achene la conuiction du mouuement circulaire.

LA structure du cœur, celle du poumon & de toutes les parties qui les composent monstre euidemment cette verité, puisque la veine caue se communique par vne grande ouuerture au ventricule droit du cœur qui en reçoit vne grande abondance de sang qu'il enuoye au poumon par la veine arterieuse, qui pour le contenir est presque egale en grosseur à la veine caue & à la grande artere mesme. L'artere veneuse,

veneuse, qui acheue le tour & qui verse le sang dans le ventricule gauche du cœur, est aussi de pareille grosseur, en sorte que ces quatre vaisseaux sont les plus amples de tout le corps. Et c'est vne chose ridicule de dire que la veine arterieuse & l'artere veneuse ne sont faictes que pour la nourriture & la vie du poumon, puisqu'elles sont presque aussi grosses que la veine caue & que la grande artere qui suffisent à la nourriture & à la vie de tout le corps; car la veine arterieuse & l'artere veneuse ont esté faites de cette grandeur, afin de seruir de passage à toute la masse du sang.

Les valuules tricuspides & les valuules sigmoides, qui empeschent le reflus & qui contraignent le sang de faire le tour, acheuent la preuue & la conuiction entiere & parfaicte du mouuement circulaire en ces parties. Car le reflus du sang en la veine caue estant impossible, il entre en la veine arterieuse, d'où le retour est pareillement impossible, à cause qu'elle est munie de trois valuules faictes en forme de croissant ou de la lettre sigma qui leur donne le nom de sigmoides & permettent l'entrée libre dans la veine arterieuse, & faisant vn cercle complet ioinctes ensemble empeschent le reflus & le retour dans le ventricule droit du cœur.

Le sang passe continuellement de là dans l'artere veneuse que la nature a faite tres-delicate, afin qu'elle reçoiue & conduise le sang dans le ventricule gauche du cœur & qu'elle l'attire sans cesse auec l'air. Cette artere a des valuules tricuspides, qui empeschent le retour du sang au poumon, toutes semblables à celles qui empeschent son reflus en la veine caue. Le ventricule gauche du cœur, en ses continuelles contractions, pousse le sang qu'il a receu de l'artere veneuse par la grande artere en toute l'estenduë du corps, comme le ventricule droit l'enuoye par la veine arterieuse au poumon.

ART. 7. *Que le sang coule continuellement & passe de la veine arterieuse en l'artere veneuse & iamais à trauers la cloison mitoyenne.*

IL y a aussi des valuules sigmoides à l'entrée de cette grande artere semblables à celles de la veine arterieuse qui sont si estroittement ioinctes ensemble, qu'il est impossible qu'il retourne vne goutte de sang dans le cœur, & mesme si on en faict l'espreuue, il est impossible d'y faire passer vne goutte d'eau, ou du vent, bien que l'on souffle auec violence en la grande artere ou en quelqu'vn de ses rameaux.

I'ay faict plusieurs fois cette experience, comme Hippocrate l'a descrite à la fin du Liure du cœur, où il confirme cette verité, & raporte encore vne autre experience qui faict voir que le sang passe de la veine arterieuse & de l'artere veneuse dans le ventricule gauche du cœur, puisqu'en tous les animaux esgorgez ce ventricule se trouue entiere-

ment desnué de sang, bien qu'il y en ait dans le ventricule droit & dans la grande artere. Car cela vient de ce que le poumon cesse de se mouuoir & meurt quelque temps auant le cœur qui bat le dernier & nommément son ventricule gauche; c'est pourquoy le ventricule droit demeure plain, ne pouuant communiquer le sang au ventricule gauche qui s'espuise, parcequ'il ne reçoit rien, bien qu'il continuë de pousser le sang & les esprits en la grande artere, iusques au dernier battement. Car si le sang passe du ventricule droit dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne qui les separe, il ne faut point douter que le ventricule gauche ne l'attire du ventricule droit, dans vne necessité si pressante & dans vne extreme inanition, puisque le sang est l'aliment de la chaleur & le soustien de la vie.

De là vient aussi que nous trouuons tousiours fort peu de sang dans les vaisseaux du poumon, parceque le cœur continuë de l'attirer autant qu'il en est capable & iusques à la dissipation de toute la chaleur naturelle, bien que le poumon demeure immobile par le deffaut des nerfs & des muscles qui seruent à la respirasion, ou mesme par l'extinction de sa propre chaleur.

Ainsi nous pouuons aprendre de cette experience, qu'il n'y a point de necessité capable d'obliger la nature à faire passer le sang de la cauité droite du cœur en la gauche à trauers la cloison mitoyenne, non seulement à cause de son espoisseur & solidité, mais parceque la nature a diuisé le cœur des plus parfaicts animaux en deux cauitez, comme en deux fournaises joinctes ensemble dans vne mesme enceinte, afin que la chaleur fixe allumée dans toutes les parties qui les forment & qui les enuironnent se fortifie de toute part, estant estroittement vnie, & qu'elle puisse aussi se conseruer par les raffraichissemens proportionnez & necessaires, les receuant en deux differens lieux, où elle les partage. Car la chaleur en s'vnissant euite l'extinction qui se faict par la violence des contraires & du froid qui est son ennemy; & se garentit de la dissipation qui arriue par les semblables & par vn subit embrasement de toute l'humidité radicale en diuisant les raffraichissemens en ses deux ventricules. Ainsi l'admirable nature de l'homme entretient sa tres-abondante chaleur estroittement vnie, & partage en plusieurs endroits les raffraichissemens conuenables, qu'elle reçoit par le moyen de deux circuits differens à mesure & proportion de la necessité qu'il y a d'en reprimer la violence & les excez.

CHAPITRE II.

Seconde preuue tirée des qualitez du sang.

LES animaux imparfaicts, dont la nature est plus imbecille, ont des raffraichissemens à proportion de la chaleur qui les anime; ainsi la chaleur des Zoophytes & de plusieurs especes d'insectes reçoit assez de raffraichissement du seul attouchement de l'air ou de l'eau qui les nourrit & qui les enuironne. Il y en a d'autres qui ont vn peu plus de chaleur & viuent dauantage, dont la partie qui faict le milieu de leur corps en deuant qui correspond à la poictrine, faict des plis en se dilatant & en se reserrant sans cesse auec vicissitude & brouissement, comme s'ils respiroient, à mesure que l'air penetre entre les plis & reprime la chaleur; les mouches à miel & plusieurs autres insectes se raffraichissent en cette façon.

ART. I. *Que tous les animaux se conseruent par le moyen des elemens où ils se produisent.* Arist. l. de respir. cap. 4. 5. & 6.

Il y a des animaux plus parfaicts que tous ces insectes & qui sont sanguins, comme presque tous les poissons & quelques autres animaux encor dont la chaleur est mediocre & qui, pour ce subject, n'ont qu'vne cauité dans le cœur. Ces animaux attirent au dedans d'eux-mesmes & rejettent par la bouche l'air ou l'eau qui les raffraichissent assez par le seul attouchement des parties voisines du cœur; en sorte neantmoins que cet attouchement est si necessaire que nous les voyons languir & mourir s'ils viennent à manquer du raffraichissement qu'ils en reçoiuent. Ainsi tous les poissons perissent hors de l'eau, ou dans l'eau mesme, si on empesche les vicissitudes qu'elle a d'entrer & de sortir de leur bouche: Cette sorte de mort arriue par les semblables, & par l'embrasement ou l'excez de chaleur, aussi-tost qu'elle manque de ses raffraichissemens ordinaires & se nomme estouffement.

Le poumon de tous les oiseaux a peu de sang, il est faict comme vne esponge & se trouue attaché par tout contre les costes, afin de receuoir & de contenir vne quantité d'air capable de les raffraichir par le seul attouchement de cette partie, & de leur donner moyen de faire vn vol vehement & de quelque durée, selon leur nature & differente façon de viure.

TOus les animaux à quatre pieds & qui viuent sur terre ont les poumons sanguins & possedent bien plus de chaleur que les oiseaux, & neantmoins ils en ont beaucoup moins que l'homme; car la chaleur de l'homme est incomparablement plus pure, plus efficace & plus abon-

ART. 2. *Que la chaleur de l'homme a besoind'vn raffraichissement plus*

familier que celuy de l'air.

dante que celle de tous les autres animaux. Et cette verité ne paroit pas ſeulement en l'excellence de tant d'actions differentes qui preuuent la nobleſſe de ſon temperament, elle ne ſe faict pas voir en la ſeule diſtinction de ſes membres, & en la merueilleuſe fabrique & conformation de ſon corps, elle eſclate iuſques en ſes excremens, où nous voyons les coctions tres-parfaictes & la ſeparation des ſubſtances qui ne ſe remarquent iamais en ceux des autres animaux; puiſque les excremens des beſtes brutes retiennent quaſi les qualitez de leurs alimens & qu'ils font en parfaicte ſanté des vrines troubles, confuſes, & toutes ſemblables à celles des hommes qui doiuent perir en peu de temps, par la violence des maladies les plus mortelles.

Ce ſont là les raiſons pourquoy la chaleur de l'homme ne ſe raffraichit pas aſſez par la ſeule communication des qualitez de l'air qui eſt touſiours trop aigre & trop eſloigné de noſtre nature, nous auons beſoin de raffraichiſſemens beaucoup plus familiers & plus efficaces, & d'vne liqueur abondante & tres-douce comme le ſang qui a toutes les qualitez conuenables pour humecter, raffraichir & temperer la chaleur naturelle.

ART. 3. *Que le ſang raffraichit la chaleur aux deux cauitez du cœur par deux circuits differens.*

LA nature donc employe le ſang pour le raffraichiſſement du cœur & pour la nourriture de la chaleur naturelle, puiſque le mouuement circulaire qui ſe faict de la grande artere en la veine caue raffraichit le ventricule droit du cœur, & que le mouuement circulaire qui ſe faict aux vaiſſeaux du poumon tempere le ventricule gauche.

Car encore que la chaleur qui eſt allumée dans la cauité gauche ſoit bien plus vehemente que celle de la droitte, & que le mouuement circulaire qui ſe faict de l'vne des cauitez du cœur à l'autre, par les vaiſſeaux du poumon, ſoit beaucoup plus court, que celuy qui ſe faict de la grande artere en la veine caue, qui ſont deux vaiſſeaux qui ſe diſtribuent par toute l'eſtenduë du corps, ſi eſt-ce pourtant que le raffraichiſſement de la chaleur ſe faict aux deux cauitez du cœur egalement & tres à propos, puiſque la nature de l'homme ſe fabrique des conduicts tres-ajuſtez, pour attirer le ſang & receuoir les raffraichiſſemens neceſſaires à meſure qu'elle en a beſoin.

Ioinct que le ſang, en fort peu de temps & dans vn petit interualle, ſe tempere & ſe raffraichit dauantage aux vaiſſeaux du poumon, qu'en toute l'eſtenduë du corps & de la veine caue en beaucoup de temps, puiſque les vapeurs brulantes s'exhalent du poumon tres-aiſément & qu'il ſe faict en cette partie vn continuel meſlange de l'air & du ſang auec les humiditez froides & pituiteuſes qui tombent ſans ceſſe du cerueau.

Tract. noſtro de Hipp. purg. methodo c.13. & 14.

L'homme donc a le poumon rempli d'vne plus grande quantité de sang & plus espuré qu'aucun des autres animaux, à cause que la chaleur naturelle tres-pure & tres-abondante qui est allumée dans son cœur a besoin d'vn plus grand raffraichissement & produit dauantage de sang: en sorte que de la connoissance du poumon des animaux nous pouuons iuger des perfections & de la quantité de la chaleur naturelle & de toutes les qualitez de leur nature.

Ainsi l'homme a la figure droitte, non pas comme dit Aristote, à cause qu'il a beaucoup de sang au poumon, mais il a beaucoup de sang au poumon, parceque sa chaleur est tres-pure & tres-abondante. Car c'est l'excellence & la pureté de la chaleur de l'homme qui faict qu'il a besoin d'vne plus grande quantité de sang pour se raffraichir & qu'il a la teste esleuée droit au Ciel, à cause que sa chaleur tres-pure ne souffre rien de terrestre & de grossier en la masse du sang capable de l'abatre, comme le reste des animaux, de là mesme nous iugeons de la longueur de sa vie & de toutes ses excellentes qualitez.

Art. 4.

Qu'il est impossible que le sang passe de l'vne des cauitez du cœur à l'autre à trauers la cloison mitoyenne.

Concluons donc que le sang ne passe point du ventricule droit du cœur dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne, puisque ce seroit la mesme chose que si le cœur de l'homme n'auoit qu'vne seule cauité, & qu'il y auroit confusion des matieres que les deux cauitez contiennent, à cause de la facilité du passage de l'vne à l'autre, joinct que la cauité gauche qui est la plus chaude & le sejour de l'ame manqueroit du raffraichissement necessaire.

Car s'il est vray que la nature faict les raffraichissemens en tous les animaux à proportion de l'excez de la chaleur, il n'y a pas lieu de douter que la cauité gauche du cœur estant beaucoup plus chaude que la droitte, cette sage ouuriere n'employe des raffraichissemens en plus grand nombre, & bien plus efficaces pour la temperer. Or si le sang passe à trauers la cloison mitoyenne du cœur, tant s'en faut que sa cauité gauche ait des raffraichissemens en plus grand nombre & plus efficaces que la droitte, qu'elle se trouueroit despourueuë du plus considerable de tous, puisque la cauité droitte reçoit de la veine caue vn sang humide, raffraichissant & bien temperé, au lieu que la cauité gauche, receuant ce mesme sang à trauers la cloison mitoyenne & venant immediatement de la cauité droitte, le trouueroit eschauffé par excez, tout bilieux & entierement incapable de donner aucun raffraichissement. Donc la nature enuoye le sang de la cauité droitte du cœur aux vaisseaux du poumon, pour le raffraichir & l'humecter d'autant plus en ce mouuement circulaire que la cauité gauche a besoin d'vn plus

grand raffraichiſſement, & que ſa chaleur eſt beaucoup plus allumée que celle de la droitte.

Parmy ceux qui croyent que le ſang paſſe à trauers la cloiſon mitoyenne du cœur, il y en a qui diſent que dans la reſpiration violente, le ſang retourne de l'artere veneuſe en la veine caue, & qu'il refluë par l'anaſtomoſe du cœur qui ne ſe voit qu'aux enfans auant la naiſſance, & qui eſt preſque entierement bouchée, ſi quelquesfois elle ſe trouue en d'autres âges. Ce ſentiment eſt bien ridicule, puiſque les choſes naturelles ſe rencontrent en tous les hommes, & que ce mouuement circulaire ſeroit tout à faict inutile & contraire à celuy qui ſe faict au fœtus, où le ſang paſſe de la veine caue en l'artere veneuſe & de là dans la cauité gauche du cœur; Car l'entrée de cette cauité eſt ſi large & ſi ouuerte qu'il eſt preſque impoſſible que le ſang coule en vn autre lieu, ſi bien que la ſtructure de cette cauité paroit faicte pour attirer le ſang & toute propre à le receuoir. Ioinct qu'on peut remarquer aux enfans à l'entrée de l'anaſtomoſe veneuſe, vne membrane qui empeſche le reflus du ſang dans la veine caue.

Ces perſonnes-là parlent du corps de l'homme de meſme que de quelque machine faite à la main, comme s'il n'eſtoit pas conduict par vne tres-ſage nature qui tire les humeurs en vne quantité conuenable, & qui faict chois des bonnes rejettant les mauuaiſes; en ſorte que le cœur n'attire de le veine caue que la quantité de ſang qui luy eſt neceſſaire, & ne faut point douter que cette excellente partie n'attire le plus pur & ne face chois du plus exquis & du meilleur, puiſqu'elle eſt la plus forte & que meſme elle le purifie pour les autres. Car toutes les productions de chairs, de greſſes, de poils & d'autres choſes eſtranges ſont tres-rares & n'arriuent iamais dans le cœur, que par des intemperies vehementes & par vne extreme corruption de la maſſe du ſang; ioinct qu'elles commencent à ſe former en la veine caue, ou dans les vaiſſeaux du poumon & ſe meſlent parmi les pointes des valuules tricuſpides auſquelles on les trouue ordinairement attachées. Nous parlerons plus amplement de toutes ces matieres, lors que nous ferons voir que preſque toutes les maladies du poumon n'arriuent que par le manquement du mouuement circulaire du ſang en cette partie, ce qui eſt vne verité de ſi grande importance que nous ſerons obligez, pour ce ſubiect, de l'eſclaircir en la ſeconde partie de cet Ouurage.

ART. 5. *Que le ſang qui eſt l'aliment le*

LE cœur donc ayant beſoin d'vn raffraichiſſement conſiderable, à cauſe de la vehemence de la chaleur qui eſt allumée dans ſes cauitez, il eſt abſolument neceſſaire qu'il attire vne grande abondance de

sang, puisque cette liqueur exquise qui est sa plus delicieuse nourriture, est seule capable de la temperer. Car toutes les choses viuantes se raffraichissent par le moyen de l'aliment qui les soustient, puisque la chaleur naturelle, en faisant sans cesse toutes les actions de la vie s'agite aussi continuellement, ce qui ne se peut faire sans vn eschauffement considerable, & sans que la chaleur consume quelque chose de l'humidité radicale & de la substance des parties. C'est pourquoy la nature a donné l'aliment qui repare aussi-tost ce qui est dissipé de la substance & qui reprime la chaleur en l'humectant & la raffraichissant, parcequ'il est contraire à la chaleur en ses qualitez, & qu'en la substance il est semblable.

plus exquis est aussi le plus puissant raffraichissement & que sa masse faict le circuit de tout le corps plusieurs fois en vn iour.

Hipp. 6. Epid. part. penultima sect. 5. f. 518 v. 45. & Arist. ad calcem l. de vita & morte.

Cette mesme nature donne le sang, qui est vn aliment tres-delicat, aux animaux les plus accomplis, afin de les nourrir & de les temperer suffisamment; or tous les alimens du dehors que nous prenons d'ordinaire en produisent bien moins, que ce que la cauité droite du cœur en attire continuellement de la veine caue, car cette cauité contient à la fois plus d'vne once de sang, sa chaleur l'attire aidée de sa structure aduantageuse & de ses mouuemens continuels, elle le reçoit de la veine caue à pleine ouuerture en ses dilatations qui sont si frequentes qu'elles montent à deux mille & plus en vne heure, comme chacun en peut faire le comte en soy-mesme.

Or il y a bien de l'aparence que le cœur, en vingt-cinq ou trente de ses contractions, expulse au moins autant de sang qu'il en contient en l'vne de ses cauitez à vne fois, puisqu'il en expulse en chaque contraction & qu'il les faict toutes afin de se deffaire de celuy qui s'eschauffe & d'en attirer des veines en toutes ses dilatations d'autre plus doux & plus temperé pour s'humecter & se raffraichir. En sorte que tant s'en faut que le sang qui s'engendre des alimens que nous prenons iournellement satisface aux attractions continuelles & au raffraichissement du cœur, que tout le sang qui est en nous, conformement à cette supputation, peut passer en quatre ou cinq heures de l'vne des cauitez du cœur à l'autre, & passant par les veines entrer dans les arteres, & faire en vn iour naturel quatre ou cinq fois le circuit de tout le corps. Car le sang passe des veines par le cœur aux arteres & des arteres dans les veines à trauers la substance des parties par le moyen des pores & des embouchures mutuelles, qu'on appelle anastomoses, qui vnissent en grand nombre de lieux les veines & les arteres.

Les playes des arteres nous font assez connoistre combien de sang elles reçoiuent en tous les battemens du cœur, puisqu'elles le jettent en abondance & le respandent auec eslancement à mesure & de-

mesme façon qu'elles le reçoiuent à chaque battement du cœur, en sorte qu'on s'estonneroit de voir en fort peu de temps vne euacuation desmesurée & tous les vaisseaux entierement espuisez. I'aduouë qu'en ces occasions violentes le sang va bien plus viste qu'en son mouuement naturel, mais aussi ie croy qu'on en peut tirer vne preuue euidente du mouuement circulaire, puisque le cœur enuoye le sang par les arteres en plus grande abondance que nous n'en faisons d'ordinaire des alimens que nous prenons.

CHAPITRE III.

Autres preuues tirées des facultez & de la structure des parties.

ART. I. *Raison tirée de la structure du cœur & de ses facultez.*

LE cœur a deux vaisseaux qui sont la veine caue & l'artere veneuse pour attirer le sang en ses deux cauitez, leurs entrées sont munies de membranes comme de petites ecluses ou de valuules appellées tricuspides qui empeschent le reflus du sang qui se feroit en ces mesmes vaisseaux qui le fournissent. Ces cauitez ont aussi deux autres vaisseaux pour enuoyer le sang, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, dont les entrées sont munies d'vne autre sorte de petites ecluses ou de valuules appellées sigmoides qui empeschent le reflus, qui se feroit aux mesmes cauitez & qui rendroit les agitations de ce noble principe entierement inutiles. Dans les dilatations où le cœur attire le sang de la veine caue en sa cauité droitte & de l'artere veneuse en sa cauité gauche, les valuules sigmoides se dilatent & ferment estroittement les entrées des deux autres vaisseaux, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, par où le cœur expulse quand il vient à se reserrer. Et dans les contractions du cœur, les valuules tricuspides s'opposent au reflus du sang qui regorgeroit dans les mesmes vaisseaux qui le fournissent, sçauoir en la veine caue de la cauité droitte, & de la gauche en l'artere veneuse; & par ce moyen la nature faict continuellement couler le sang de lieu à autre.

Or le sang estant poussé du cœur il est aussi poussé des grosses arteres, il l'est aussi des mediocres & des petites, puisqu'elles ont toutes les mesmes mouuemens & la contraction qui faict couler le sang & qui l'expulse hors de leurs cauitez; en sorte qu'il est impossible qu'il entre ailleurs que dans les veines qui les accompagnent par tout & qui s'vnissent auec elles en grand nombre de lieux.

Ainsi la nature employe les valuules du cœur pour la continuation du

du mouuement circulaire, & les facultez d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu qui sont naturelles à toutes les parties procurent l'vtilité publique en mesme temps qu'elles trauaillent pour leur propre aduantage.

Les animaux qui n'ont point de poumon n'ont tous qu'vne cauité dans le cœur, qui reçoit le sang de la veine caue en se dilatant & qui le renuoye par les arteres en toutes les parties lorsqu'elle se reserre. Or le mouuement circulaire, qui consiste au passage du sang de la veine caue par le cœur en la grande artere qui le communique derechef à la mesme veine, paroit euidemment en tous ces animaux si on les ouure tout en vie. Ioinct que la petitesse de leur corps, le peu de sang qui est en eux & la tardiueté du mouuement du cœur qui se voit long-temps auant qu'ils meurent, donne moyen de s'esclaircir de cette mesme verité, car le circuit que le sang faict dans le poumon des animaux parfaicts, pour le raffraichissement de la cauité gauche, en obscurcit la connoissance.

ART. 2. *Raison tirée de la structure & des facultez des veines & des arteres.*

LA structure des veines & des arteres ne nous esclaircit pas moins du mouuement circulaire du sang, que celle du cœur, puisqu'elles ont aussi de petites ecluses ou des valuules qui le conduisent empeschans le reflus & le retour par le mesme vaisseau. Les arteres en la contraction qu'elles ont, de mesme que le cœur, expriment & poussent le sang iusques aux extremitez du corps, d'où les petites veines estans espuisées le succent & le raportent dans les grandes qui vont toutes à la veine caue, qui l'attire aussi de toute part, afin de le fournir à la cauité droitte du cœur & de satisfaire à ses attractions continuelles, si bien que le sang s'attire sans cesse d'vn lieu en vn autre, & qu'il est impossible qu'il aille des parties nobles par les veines aux extremitez. Car encore que les veines & les arteres soient bien differentes, elles ont neantmoins vne infinité d'anastomoses ou embouchures mutuelles qui les vnissent ensemble en toutes les parties, afin que le sang estant poussé d'vne part, & tiré de l'autre, coule sans cesse, passant des arteres dans les veines, & qu'il retourne à son principe pour se rallier en ses ventricules, s'y recuire & y reprendre toutes ses excellentes qualitez.

La nature donc a formé des valuules en ses vaisseaux qui facilitent le mouuement continuel du sang du dedans au dehors par les arteres, & en a faict d'autres qui le ramenent du dehors au dedans par les veines, puisqu'elles luy donnent libre passage en son retour des extremitez aux entrailles, & qu'elles empeschent le mouuement contraire, car ces valuules sont si ajustées pour s'y opposer, qu'il est impossible de faire couler le sang droit aux extremitez par les veines.

Cette verité ne se voit pas seulement aux corps morts, elle se descouure aussi clairement aux personnes viuantes, dont la maigreur faict paroistre les veines, car au petit interualle qui est depuis le coude iusques au poignet, où les veines sont superficielles, il se faict deux ou trois petites tumeurs aux endroits où les valuules arrestent le sang, lors qu'on le veut contraindre de couler vers la main, au lieu que nous voyons que le sang coule a l'aise si on passe la main sur les veines commençant du poignet droit au bras, & que les valuules permettent le passage sans resistence & sans former aucune tumeur.

ART. 3. *Raison tirée de la ligature qui se faict d'ordinaire à la saignée.*

LA ligature qui se faict d'ordinaire en l'operation de la saignée nous faict voir que le sang des veines de la main monte en celles du bras, puisqu'elle remplit & grossit les veines du coude qui sont au dessous de la ligature, & que celles qui sont au bras paroissent toutes vuides. Que si la ligature se faict au poignet, les veines de la main s'enflent & se remplissent aussi-tost, & celles du coude & du bras demeurent toutes plates, parceque la ligature serrant les veines qui sont molles & superficielles, arreste le mouuement du sang qui de la main monte au bras, & que les arteres en communiquent sans cesse aux veines de la main & en aportent de nouueau, ne se pouuant comprimer à cause qu'elles sont plus dures & plus profondes que les veines ; la mesme experience se peut faire en toutes les parties.

Ainsi la saignée du bras reussit mieux aux personnes maigres lorsque le bandage n'est que mediocrement serré, parcequ'il empesche le sang de remonter en comprimant la veine & luy permet la descente n'estant pas capable de comprimer l'artere ; au lieu que le bandage estroit & serré bouche & comprime l'artere & la veine tout ensemble, à cause de la rondeur de l'os du bras : C'est ce qui a faict dire au grand Hippocrate que le bandage ordinaire à la saignée faict rejaillir le sang, & que celuy qui est violent l'arreste. Car le bandage violent n'empesche pas seulement le sang de rejaillir, arrestant son mouuement circulaire, mais il arreste aussi le battement de l'artere, il estouffe la chaleur naturelle & produit la gangreine, empeschant la communication de la chaleur & des esprits. La plus euidente demonstration de toutes se tire de l'ouuerture du bas ventre des animaux tout en vie, car si on descouure la veine Iliaque, ou celle de la cuisse & qu'on les lie, on voit que la partie de la veine qui est au dessus de la ligature & du costé du corps se vuide, à cause de l'attraction continuelle du cœur qui l'espuise ; & que la veine qui est au dessous de la ligature & du costé du pied se remplit excessiuement & s'enfle, à cause de l'abondance du sang

3. Epid. sect. 3. t. 316. 7. 6. & 7.

qui remonte au cœur & qui est arresté par la ligature.

DE là nous voyons que les parties qui sont au dessous des bandages qui se font aux dislocations, aux blessures & en toutes les autres maladies des extremitez s'enflent & s'engourdissent, à cause de l'abondance du sang qui s'arreste.

ART. 4. *Autres raisons tirées de diuers lieux.*

Le mesme arriue aux parties qui demeurent bandées trop long-temps auant qu'on ouure la veine, car elles s'enflent tellement qu'on est contrainct d'oster la ligature, afin que l'escoulement du sang qu'elle arreste les desenfle & que faisant paroistre la veine il donne moyen de faire la saignée. Et pour faire voir la verité de ce que i'aduance si l'on deserre trop la ligature, ou qu'on l'oste tout a faict apres que la veine est ouuerte, le sang s'arreste, ou il rejaillit bien moins qu'auparauant, à cause qu'il monte tout droit en haut à l'essselle: de mesme si l'on presse la veine, auec le doit ou auec vne bande au dessous de l'ouuerture, le sang s'arreste aussi-tost, parcequ'il n'a pas coustume de descendre par les veines & de couler des parties superieures; que si au contraire on faict la mesme chose au dessus de l'ouuerture, on voit que le sang rejaillit & vient en abondance. De mesme on voit aux grands vlceres des bras & des jambes, où les veines sont toutes mangées que l'effusion du sang ne s'y faict que par les bouts des veines qui viennent des extremitez & que celles qui sont du costé du corps en respandent fort peu.

De là nous voyons que les bandages & les remedes froids & astringens, employez au dessous des playes des veines, profitent dauantage que si on les applique au dessus, le contraire arriue en celle des arteres, & mesme dans les amputations des membres les malades meurent en peu de temps de l'excessiue euacuation du sang qui se faict par les arteres, si on ne les lie ou si on ne les brule auec diligence, au lieu que le sang des veines s'arreste de soy-mesme & se retire remontant droit au cœur.

On peut remarquer que le sang qui vient des petites veines est plus beau, plus pur, & plus vermeil que celuy des grandes, à cause qu'il sort presque immediatement des arteres du cœur qui est le lieu où il se faict & où l'on peut dire qu'il s'affine; C'est pourquoy la saignée de ces veines-là faict tomber en foiblesse, plustost que celle des autres, le sang qui en sort faisant vne plus grande dissipation de la chaleur & des esprits.

LA grande artere a beaucoup moins de rameaux que les veines, parceque le sang se porte aux extremitez par les arteres auec vne ex-

ART. 5. *Raison tirée de*

La pluralité des arteres ombilicales.

tréme viteſſe, & coule doucement dans les veines en ſon retour : de ſorteque les arteres en petit nombre ſuffiſent à reſpandre la meſme quantité de ſang par tout le corps, que deux fois autant de veines en reconduiſent & en raportent au ventricule droit du cœur.

Il n'y a que le nombril où nous voyons deux arteres & vne ſeule veine, mais cette ſtructure particuliere au fœtus (qui eſt l'enfant auant que de naiſtre) eſt faicte auſſi pour vn ſubject qui luy eſt tout particulier & n'eſt point autre que le raffraichiſſement du cœur. Car le fœtus eſtant enfermé tres-eſtroittement dans la matrice en ſon arrierefais & plongé dans ſes eaux, reçoit vn auſſi grand raffraichiſſement par le moyen des vaiſſeaux du nombril, que par la jouiſſance de l'air qu'il reſpire & qui l'enuironne de toutes parts apres qu'il eſt né, puiſque l'obſtruction des vaiſſeaux du nombril le faict mourir auſſi ſubitement que celle des parties qui ſeruent à la reſpiration. Cela vient de ce que le nombril rejette les vapeurs qui l'eſtouffent & communique à la veine caue & au cœur le ſang qui a les qualitez d'adoucir & d'humecter beaucoup plus efficaces & plus familieres à noſtre nature que l'air, puiſqu'il penetre au dedans de toutes les entrailles & qu'il touche immediatement par tout.

Car le ſang qui eſt dans les reuolutions du cordon, qui contient les vaiſſeaux du nombril, ſe raffraichit autant que dans le poumon meſme, puiſqu'il eſt entierement plongé dans l'eau qui poſſede inſeparablement les qualitez d'humecter & de raffraichir. Ioinct que les arteres ombilicales eſtant en plus grand nombre, rejettent auſſi plus abondamment les fumées bruſlantes & facilitent le raffraichiſſement de la chaleur & la circulation du ſang par leur agitation continuelle.

Les preuues de l'exiſtence du mouuement circulaire, que nous venons de raporter, ſe tirent de l'experience & de ce qui paroit à nos ſens, nous les continurons par le denombrement de ſes vtilitez qui ſont communes à tout le corps, d'où nous viendrons en ſuitte à celles qui ſont particulieres à chaque lieu, puiſque l'vtilité d'vne choſe eſt ſa fin & que les plus certaines & les plus euidentes demonſtrations de la nature ſe tirent de la cauſe finale. Nous l'eſtablirons auſſi par ſes autres cauſes par toutes ſes diuiſions & par ſa definition eſſentielle & nous finirons en dernier lieu par les demonſtrations qui preuuent que le mouuement circulaire ſe faict au fœtus, parceque toutes les lumieres ſe communiquent & ſe fortifient mutuellement.

Ariſt. cap. 2. l. 2. Phyſ.

SECTION TROISIEME.

DES VTILITES DV MOVVEMENT circulaire qui sont communes à tout le corps.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere vtilité commune.

NOVS auons dict que le mouuement conserue & perfectionne toutes les choses naturelles, parcequ'il est la premiere & la principale des proprietez communes qui s'y rencontrent & qui se produisent de leur propre nature, Nous auons aussi faict connoistre que tous les mouuemens en general se reduisent à trois sortes, à raison des trois termes qui sont la quantité, la qualité & le lieu, & qui font aussi trois sortes d'agitations differentes. ART. 1 *Que le sang est vne matiere propre à tout.*

Nous disons en suitte que le sang est la matiere de nos corps, il compose & faict subsister les parties les plus dures & les plus solides, il contient euidemment toutes les humeurs & les parties molles & bien dauantage il est la matiere des esprits qui font la liaison de l'ame auec le corps. Car les esprits qui sont tres-subtils & tres-purs retiennent l'ame & luy donnent moyen de faire toutes les actions de la vie, seruans de vehicules pour conduire aux parties les plus esloignées les facultez qui produisent toutes sortes de mouuemens & qui nous font faire tant d'actions si merueilleuses, qu'elles aprochent mesme de celles de la diuinité. C'est pourquoy la nature employe tous ses soins & ses artifices à perfectionner au plus haut point cette matiere, qui est son vray thresor & le soustien de toutes ses forces, puisqu'elle est le subiect des trois diuerses facultez & l'estoffe la plus exquise qui compose les trois sortes d'esprits qui nous rendent capables de tant de fonctions excellentes.

OR le mouuement est le moyen le plus aduantageux pour esleuer le sang à de si rares qualitez. Car il s'agit de produire vne matiere qui ait tant de souplesse qu'elle soit propre à tout, qui serue à des agens entierement contraires, qui entre en des ouurages tout a faict dissemblables & qui s'employe par des voyes toutes differentes. Enfin pour ART. 2. *Que le sang reçoit toutes ses qualitez du mouuement circulaire.*

faire l'homme qui eſt ce chef-d'œuure tres-exquis & tres-delicat il faut vne matiere capable de receuoir & de conſeruer toutes ſortes de formes & d'impreſſions eſtrangeres, & qui n'ayant point du tout de forces particulieres ny de qualitez vehementes en puiſſe receuoir de grandes & de tres-efficaces.

Le ſang eſt cette eſtoffe tres-ſouple & tres-propre à toute choſe, parcequ'il eſt indifferent à receuoir les impreſſions des trois parties principales qui ſont entierement contraires, il compoſe & nourrit le cœur qui eſt dur, chaud & ſec, auſſi bien que le cerueau qui eſt mol & humide & qui eſt la ſource & le ſejour du froid, il eſt la nourriture de trois ſortes d'eſprits qui ſont tres-efficaces & tres-ſubtils; Il ſert de matiere aux parties ſolides, aux cartilages, aux nerfs & aux os meſmes; bref le ſang deuient tout en toutes les parties.

ART. 3. *Que les trois parties principales perfectionnent le ſang.*

LA nature employe donc toutes ſortes de mouuemens pour produire cette excellente eſtoffe; les quatre ſaiſons de l'année, qui contiennent les influences & les qualitez de toutes les cauſes vniuerſelles, joignent leurs forces & leurs vertus à celles des parties principales qui agiſſent au dedans de nous-meſmes. Car le foye façonne le ſang des alimens que nous prenons & l'augmente en nos veines, le cerueau l'eſpoiſſit & l'altere en le raffraichiſſant; le cœur le rarefie, l'eſchauffe & le promene ſans aucune intermiſſion; en ſorte que les trois principes luy communiquent toutes les ſortes de mouuemens.

Ces trois parties poſſedent en eminent degré les qualitez abſolument neceſſaires à la vie qui ſont la chaleur, la froidure & l'humidité, par le moyen deſquelles la maſſe du ſang reçoit vne continuelle viciſſitude d'alterations toutes contraires. Car ces alterations s'entreſuiuent à meſure que le ſang agité par le cœur paſſe aux autres parties principales qui luy donnent leurs qualitez & ſecondent le coeur en cet ouurage attirant & renuoyant le ſang pour le faire couler.

ART. 4. *Que les quatre ſaiſons gouuernent toute la nature*, Ex libris de aëre, locis & aquis, de humoribus, & de nat. hum. pene integris.

D'Ailleurs les quatre ſaiſons, qui contiennent les quatre qualitez premieres au plus haut point, emportent & changent toute la nature elementaire & la gouuernent entierement. Elles alterent nos corps, elles changent les temperaments, elles conuertiſſent les humeurs les vnes aux autres par la force de leurs qualitez, en ſorte que les changemens des quatre ſaiſons changent auſſi les humeurs à leur tour & ſuiuent enſemble cette viciſſitude, ſans aucun relaſche auec dependence de la reuolution du Soleil qui les engendre.

Les ſaiſons n'impriment pas ſeulement les qualitez premieres, elles

s'accompagnent de toutes sortes d'alterations, elles font tous les autres mouuemens, & mesme elles donnent naissance à toutes choses, elles les conseruent & les font perir par les mesmes moyens, & par les mesmes reuolutions qui les produisent.

NOus voyons par experience que l'humeur pituiteuse domine en Hyuer, & qu'elle surmonte en ses qualitez, aussi bien qu'en sa quantité, les trois autres humeurs qui composent ensemble la masse du sang. Car la froidure & l'humidité qui dominent en cette saison, produisent cette humeur semblable qui remplit tout le corps & qui s'esgoute en abondance par la bouche & par les narines, elle engendre des toux & des defluxions, elle faict la palleur aux visages, elle rend les hommes engourdis, enclins au sommeil, moins prompts & bien plus patiens, en vn mot nous voyons en Hyuer que le phlegme domine aux hommes sains & aux malades.

ART. 5. *Que les quatre saisons produisent les quatre humeurs, qu'elles les changent à leur tour les vnes aux autres.* Ex Hipp l de nat. hum. f. 13. v. 51. & seq.

Le Printemps venant à son tour, rencontre les corps pleins de phlegme qui se change insensiblement par le relaschement des froidures qui se moderent & s'adoucissent, les tiedeurs de l'air & des pluyes fondent la plus fluide partie de ce phlegme & le changent en sang qui deslors commence à dominer en nos veines à cause de la chaleur & de l'humidité qui sont les qualitez du Printemps & du sang. Cette humeur paroit au Printemps en toute l'habitude & principalement aux visages qui deuiennent vermeils; le sang produit alors tous les effects de la gayeté, dont il contient les qualitez: en vn mot il nous restablit en ieunesse & ne faict guieres de maladies qui ne soient salutaires & qui ne nous deliurent de plus grands maux.

Eodem l f. 14. v. 51. & seq.

L'Esté succede au Printemps, lorsque l'humidité se tourne en seicheresse & que l'aproche du Soleil augmente la chaleur. Or ces qualitez qui dominent en l'air se communiquans à nos corps, le sang se change en bile qui est vne humeur chaude & seiche, le phlegme qui est son ennemy s'affoiblit & se trouue en nos veines en tres-petite quantité. Ainsi nous auons tousiours ces quatre humeurs meslées ensemble, en sorte que les qualitez des saisons qui succedent l'vne à l'autre augmentent aussi l'vne de ces humeurs, la releuent & la fortifient pour dominer & preualoir à son tour & chacune en sa saison.

Eodem f. v 30 & seq.

CEtte vicissitude des qualitez & des humeurs qui surmontent & qui sont surmontées à leur tour conserue la nature, puisqu'elle est vn principe de mouuement & qu'elle ne peut cesser d'agir sans se destruire. Cette mesme vicissitude de vaincre & d'estre vaincu conserue aussi

ART. 6. *Que les vicissitudes des humeurs & des qualitez des quatre sai-*

sons entretiennent la nature. Hipp. l. de nat. hum. f. 15. v. 14. Eodem f. v. 55. & seq.

les humeurs, soit que nous les considerions ensemble en la masse du sang, soit que nous les considerions employées en la composition de nos corps dans la constitution de la nature qui dépend du temperamẽt.

Comme l'année participe à tous les effects du chaud, du froid, du sec & de l'humide, & que toutes les choses du monde subsistent ensemble, en sorte qu'elles se soustiennent toutes par des assistences reciproques & mesme si necessaires, que si l'vne venoit à manquer les autres se dissiperoient en fort peu de temps & s'aneantiroient d'elles-mesmes. Et en effect toutes les pieces de l'Vniuers sont faictes les vnes pour les autres & se raportent toutes de mesme façon que les elemens qui se nourrissent reciproquement les vns des autres & se soustiennent par des qualitez & des vertus toutes contraires. Car l'esloignement du Soleil & ses regards obliques, faisans les rigueurs de l'Hyuer, tout nostre hemisphere n'est que neige & que frimas, én sorte que cette continuation seroit capable de glacer nostre humidité radicale & de destruire la chaleur en toutes choses.

Hipp. l. de nat. hum. f. 10, pene integro.

De mesme si l'vne des humeurs qui composent l'homme estoit aneantie il periroit incontinent, puisque nous experimentons que l'vne de ces humeurs estant reduite à trop petite quantité nous deuenons aussitost malades de ce manquement & que la maladie se faict d'autant plus grande que cette humeur se diminuë dauantage. Et il est sans doute que nous ne pouuons rien moins attendre qu'vne mort subite apres l'entier aneantissement d'vne des humeurs, puisque le temperament periroit par le deffaut des qualitez de cette humeur qui le composent, & que les qualitez de l'humeur contraire à celle qui seroit destruite s'esleueroient au plus haut point de leurs forces, n'estans point refrenées par leurs contraires, ce qui est ruiner le temperament & la nature de l'homme.

ART. 7. *Quelles vicißitudes les plus courtes sont necessaires à la nature de l'homme.*

LEs vicissitudes des quatre saisons sont à la verité tres-puissantes & contiennent toutes les autres, mais elles sont de longue estenduë pour beaucoup de choses exquises & delicates, comme sont tous les animaux & le temperament de l'homme qui requiert des changemens tres-frequens.

Il y a d'autres vicissitudes qui sont de moindre durée & qui contiennent aussi toutes les qualitez ; la Lune en vn mois faict l'Esté, l'Automne, l'Hyuer & le Printemps par l'accroissement & par la diminution qu'elle reçoit de l'aproche & de l'esloignement du Soleil. Ce grand flambeau de l'Vniuers en son tour journalier les contient toutes en abregé, le matin respond au Printemps, le milieu du iour à l'Esté, le soir represente l'Automne, & enfin les rosées, les pluyes & les freicheurs

de la

de la nuict nous font bien reſſentir qu'elle poſſede en peu de temps toutes les qualitez de l'Hyuer. Et par ce moyen la nature vniuerſelle s'accommode aux natures particulieres & fournit à leurs neceſſitez faiſant des viciſſitudes tres-puiſſantes & de longue durée pour faire naiſtre & pour conſeruer les choſes groſſieres & terreſtres ; elle en a qui ſont de moindre force & de moindre eſtenduë, ſelon la portée de ſes ouurages les plus delicats.

Ainſi les trois principes, aidez des influences des cauſes vniuerſelles & des qualitez des quatre ſaiſons, changent ſans ceſſe les quatre humeurs & leur impriment ſans aucun relaſche toutes ſortes de mouuemens. Et ces viciſſitudes n'arriuent pas ſeulement à toutes les humeurs joinctes enſemble, puiſque nous voyons que chaque humeur en particulier s'augmente euidemment & ſe remuë en la partie de la iournée qui luy eſt plus ſemblable; toutes les maladies bilieuſes ont le ſoir leurs redoublemens, la nuict augmente celles que la pituite produit; & meſme en ſanté, bien que les humeurs ſoient parfaictement vnies, nous en voyons pourtant les effects tres-ſenſibles, car on eſt plus peſant & plus endormi ſur la fin de la nuict, le iour nous rend plus prompts & plus intelligens, il en eſt de meſme de tous les autres effects des humeurs.

CHAPITRE II.

Seconde vtilité commune.

ART. I. *Que le mouuement circulaire perfectionne le ſang en toutes choſes.*

LE mouuemement perfectionne toutes les choſes naturelles, puiſque l'excellence de tous les agens de la nature & de l'art meſme, conſiſte en l'exercice de leurs fonctions ordinaires, & que la plus eminente perfection de la matiere dépend de ſon indifference & de la capacité qu'elle a de receuoir toutes ſortes de formes & d'impreſſions eſtrangeres. La frequence & la varieté de tant de flus & reflus; & de differens mouuemens qui ſe font en nous, ſont des preuues aſſeurées de l'excellence du temperament des parties de l'homme qui en eſt l'ouurier, & de la ſoupleſſe de la matiere qui les compoſe & qui les ſouſtient toutes.

Les plus grandes & les plus fortes alterations reiterées pluſieurs fois ne ſeroient pas capables toutes ſeules de former les metaux & les choſes les plus groſſieres dans le ſein de la terre, ſi le mouuement local qui eſt abſolument neceſſaire au meſlange n'en eſtoit la principale cauſe. C'eſt pourquoy le ſang, qui eſt la plus exquiſe & la plus noble eſtoffe

de toute la nature, merite vn bien plus grand artifice. Il eſt euident que ce precieux threſor ne reçoit pas ſi peu de façon comme quelques-vns ſe figurent; les mouuemens les plus nobles y ſont requis & ne perdent rien pour cela de leur dignité, bien qu'ils ſoient employez tous enſemble, dans vn arrangement merueilleux pour luy donner ſa derniere perfection.

ART. 2. *Que le mouuemẽt circulaire faict la coction des humeurs dans les cauitez du cœur.*

LA nourriture & la matiere des plantes meſmes les plus viles ne ſe faict pas que toutes les ſortes de mouuemens n'y ſoient employees, le Soleil l'attire & la meſle tres exactement, il l'humecte & la deſſeiche, il l'eſchauffe & la refroidit, il l'eſpoiſſit & la rarefie pour enfin la precipiter ſur la terre & paracheuer le meſlange en ſes entrailles. Car on void que le Soleil attire grande quantité de vapeurs & d'exhalaiſons de la terre & des eaux en la moyenne region de l'air par le moyen de ſa chaleur, il les promene, il les meſle, il les change les vnes aux autres, auant que de les abandonner en les renuoyant & les reſpendant ſur la terre, pour la rendre feconde & tirer de ſon ſein toutes ſortes de plantes & d'animaux.

De meſme le cœur meſle les humeurs qui viennent des lieux les plus eſloignez & les plus diſſemblables, puiſqu'il les attire du cerueau, du foye, de la ratte, & de toutes les extremitez de nos corps, en ſes cauitez où il les agite, il les meſle exactement toutes enſemble & les change tellement les vnes aux autres que de quatre humeurs toutes contraires il n'en faict qu'vne.

ART. 3. *Que le meſlange corrige les mauuaiſes qualitez des humeurs & en produit de bonnes.*

C'Eſt en ſes ventricules où elles ſe communiquent aiſément toutes leurs vertus & où elles ſe deſpoüillent de toutes leurs qualitez vehementes & de tout ce qu'elles ont d'indigeſt, de groſſier & d'impur, c'eſt là où elles reçoiuent de nouueaux degrez de chaleur & d'vne coction plus accomplie, puiſque la coction conſiſte au meſlange de plusieurs choſes entierement contraires en leurs qualitez leſquelles eſtans ſeparées viennent à ſe ioindre enſemble par l'impreſſion d'vn agent qui les diuiſe en parcelles imperceptibles, iuſqu'à ce qu'elles s'entre-communiquent leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne compoſer toutes qu'vne ſeule choſe par le moyen d'vne alliance tres-eſtroitte. Car les choſes contraires eſtans ainſi confuſes enſemble, elles ſe deſpoüillent toutes de leurs qualitez particulieres & deuiennent entierement ſemblables & de meſme nature, ce qui faict qu'elles s'vniſſent parfaictement, & que de pluſieurs choſes elles n'en compoſent qu'vne ſeule.

Ainſi les quatre humeurs s'entre-communiquent leurs qualitez les vnes aux autres. Car le phlegme fixe la bile auec ſa froideur, ſon humi-

dité & sa viscosité naturelle, il arreste ses violences & modere si bien ses mouuemens soudains & precipitez, que de pernicieuse elle se rend tres-vtile. La bile au contraire qui a pour ses qualitez ordinaires la chaleur, la seicheresse & la subtilité, digere & cuit le phlegme, elle le rarefie, elle luy donne tous les mouuemens & l'empesche de nous tenir accablez en vn engourdissement perpetuel. L'humeur sanguine considerée sans les autres en sa propre nature, est la plus fauorable de toutes & celle qui nous est plus amie, puisqu'elle a les deux principes de la vie qui sont la chaleur & l'humidité, elle adoucit l'aigreur de la bile noire & brulée, elle delaye sa seicheresse, elle tempere son acrimonie & la rend capable de fournir des esprits en grande abondance. L'humeur melancholique qui est l'ennemie du sang & de la vie mesme, le garentit de la pourriture, elle luy donne la consistence & contribuë beaucoup à la perfection de toutes les actions principales.

Ainsi les quatre humeurs, qui sont ennemies capitales & qui se font les vnes aux autres vne guerre immortelle, perdent dans le meslange toutes les malignes & dangereuses qualitez qu'elles ont estans seules & separées, elles conseruent toutes les bonnes & acquierent en ce meslange de nouuelles facultez, si nobles & si merueilleuses que releuant l'homme infiniment au dessus de tous les autres animaux, elles l'aprochent de Dieu.

ART. 4. *Que la santé dépend du meslange des humeurs.* Hipp. l. de nat. hum f. 10. v. 23. & seq. Eodem f. v. 37. & seq.

LA santé consiste au meslange de ces quatre humeurs, & n'est iamais plus accomplie que lors qu'elles ont vne alliance tres-estroitte, car si l'vne des humeurs vient à se détacher des autres, elle reprent aussi-tost les qualitez vehementes qui luy sont naturelles, n'estant point corrigées par le meslange de l'humeur contraire qui seule est capable de les reprimer.

Et bien dauantage cette humeur qui se separe de la masse du sang ne produit pas seulement vn grand mal dans le lieu d'où elle sort, parce qu'elle y cause de l'inanition & de l'intemperie, puisque l'humeur auec laquelle elle y estoit meslée a ses qualitez qui deuiennent aussi-tost excessiues n'estant plus temperée par l'humeur contraire qui la laisse, mais cette mesme humeur qui se separe des autres faict encore d'autres maladies où elle va s'arrester, car si elle ne sort par les conduits ordinaires & qu'elle tombe sur quelque membre, sans doute elle offense ses actions, puisqu'elle ne peut manquer d'y faire vne plenitude & de l'intemperie.

ART. 5. *Que l'vnion des humeurs est vne*

DE là les animaux qui sont plus proches de leur naissance iouissent d'vne santé plus parfaicte, puisqu'ils sont moins esloignez de leur

marque de ieunesse ou de santé, & leur desvnion de vieillesse ou de maladie.

premier establissement qui retient la perfection du meslange des humeurs qui la produisent, & qui ne sont iamais si bien vnies & si estroittement alliées que dans la semence & au temps le plus proche de celuy qui nous faict naistre, si bien qu'à mesure que nous aduançons en aage & que nous vieillissons, les humeurs se destachent les vnes des autres, elles prennent des qualitez excessiues & venans à se separer elles nous aprochent aussi de la derniere dissolution qui est la mort.

Cette verité paroit à la veuë du sang des jeunes gens & de ceux qui sont en parfaicte santé, qui est tout egal & tres-exactement meslé, au lieu qu'en celuy des vieillards on voit les humeurs presque toutes separées, ce qui arriue faute de chaleur naturelle & de coction. De mesme on voit que la bile & le phlegme sont tousiours separez dans toutes leurs euacuations generales & particulieres; & au contraire la chaleur naturelle faict le meslange, l'espoisseur & la coction en toutes les choses où elle a quelque vigueur.

Le meslange & la cuisson ne sont qu'vne mesme chose & neantmoins il semble qu'il y a quelque difference considerable entre eux, parceque le nom de meslange exprime dauantage la confusion des choses qui se meslent, & que le nom de cuisson nous donne à connoistre le changement des qualitez qu'elles reçoiuent reciproquement les vnes des autres & leur alteration mutuelle.

ART. 6. *Que les cauitez inegales sont vtiles à faire le meslange.*

LE meslange ne se faict iamais mieux que dans les parties les plus inegales & où la chaleur est plus vehemente, puisque la chaleur y faict tous les mouuemens necessaires, & que les matieres se diuisent aisément en de tres-petites parties dans les lieux où il y a de plus grandes & de plus frequentes inegalitez, & pour ce subject la nature en a formé dans toutes les parties où elle est obligée de faire quelque meslange considerable. Or il n'y a point de lieu qui ait tant de chaleur naturelle & qui ait des cauitez si raboteuses que le cœur, c'est pourquoy le meslange & la coction des humeurs ne se peuuent iamais faire si aduantageusement en aucune autre partie.

De la structure & de l'vsage des oreilles du cœur.

Il a deux eminences qu'on apelle les oreilles du cœur, qui sont à sa base au dessous des valuules tricuspides & aux ouuertures de la veine caue & de l'artere veneuse qui sont les deux vaisseaux qui conduisent le sang en ses deux ventricules, elles sont creuses & inegales & ont des agitations continuelles & toutes semblables à celles du cœur, puisqu'elles en sont parties. Car ces deux eminences attirent le sang & se dilatent au mesme temps que le cœur s'ouure & s'allonge, elles renuoyent le sang & se ferment aussi lors que le cœur d'où tous leurs mouuemens

Sect. 4. cap. 2. art. 5. huius operis.

dépendent, le pousse & se reserre. Elles ont eu cette structure & ces mouuemens pour seruir au meslange du sang & le pousser dans les ventricules du cœur entre les pointes des valuules tricuspides, qui forment la pluspart de ses inegalitez & ont le mesme vsage, qui est le meslange.

ART. 7. *Que la chaleur vnit les quatre humeurs & reiette les impuretez qu'elle separe.*

C'Est la premiere & la principale proprieté de la chaleur que de separer les choses differentes, & d'vnir ensemble toutes celles qui sont semblables & de mesme nature, & bien que les quatre humeurs ayent des qualitez toutes contraires elles sont neantmoins semblables en leur substance, puisqu'elles nourrissent toutes & qu'elles composent l'homme.

Les choses qui s'vnissent auec vne troisieme, ayant les mesmes qualitez, sont aussi parfaictement semblables entre elles & sont capables de s'vnir. C'est pourquoy la chaleur allie les humeurs toutes ensemble & ne les vnit iamais si parfaictement que lors qu'elle est plus forte & plus abondante. Or le cœur est la veritable fournaise de la nature & le foyer de la chaleur, puisqu'elle a plus de vigueur & de force en ce lieu-là qu'en aucun autre. Ainsi nous voyons de nos yeux qu'il allie tres-estroittement les quatre humeurs en vne mesme masse qui est celle du sang, à cause qu'elles sont semblables à nostre nature, & qu'il separe les serositez, à cause qu'elles sont differentes; & au contraire les serositez se meslent dauantage dans les veines & dans les autres parties où les humeurs se voyent bien plus separées les vnes des autres, parcequ'elles n'ont pas assez de chaleur pour les entretenir vnies & au mesme estat qu'elles les reçoiuent du cœur & des arteres.

Arist. cap. 1. l. 4. Meteor.

ART. 8. *Que le mouuemẽt circulaire acheue la coction des humeurs dans les deux cauitez du cœur.*

DE là nous connoissons que le mouuement circulaire du sang est tres-vtile, & que c'est le veritable moyen par lequel cet ouurier tres-efficace acheue de perfectionner l'excellente matiere qui compose nos membres, puisqu'il a toutes les qualitez necessaires pour reparer les manquemens des humeurs & de la coction, les ralliant ensemble autant de fois qu'elles rentrent en ses cauitez & qu'elles passent de l'vne à l'autre. Le ventricule droit commence le meslange de la masse du sang, le gauche acheue & rend l'vnion plus parfaicte, car ils font tous deux le mesme ouurage, puisqu'ils ont tous deux les mesmes qualitez & ne sont doubles que pour le rendre plus accompli.

ART. 9. *Que les arts font toutes leurs merueilles par le meslange.*

LE meslange est vn moyen si propre à produire des effects considerables, auec des choses de tres-peu d'importance que la nature l'employe pour l'establissement des plus rares & des plus exquis de ses chefs-d'œuures.

Les meſtiers meſme & tous les Arts les plus admirables, à l'imitation de la nature, s'en ſeruent à perfectionner les plus nobles & les plus accomplies de leurs productions. Et pour commencer par la plus excellente & la plus releuée de toutes les Sciences qui eſt la Medecine, elle inuente des compoſitions toutes nouuelles, meſlant des ſimples qui contractent de ſi heureuſes alliances qu'elles conſeruent & perfectionnent toutes les bonnes qualitez qu'elles auoient, elles corrigent les mauuaiſes & produiſent des vertus ſecrettes & propres à la gueriſon des maladies les plus opiniaſtres.

La Politique eſtablit les eſtats les plus floriſſans de perſonnes qui ſont de naiſſance & de condition toute differente, elle procure vne liaiſon tres-eſtroitte entre le Prince & le ſubject, entre le ſeigneur & le vaſſal, entre le pauure & le riche, ſi bien que de gens ramaſſez & de differente profeſſion elle en faict des ſocietez tres-excellentes & fondées ſur les intereſts de toutes les parties.

Tous les arts en general ne peuuent rien produire de rare ny d'excellent que de choſes les plus contraires & les plus ennemies; on s'en peut eſclaircir par le denombrement. Car ceux qui ont pour objects les alimens ou les breuuages ne font iamais rien d'agreable à la bouche ny d'vtile à la nourriture que par le meſlange des choſes dont les qualitez ſont differentes; ainſi nous voyons que les choſes acres, aigres, ou ſalées releuent la ſaueur de celles qui ſont douces ou huilleuſes & meſme qu'elles rendent delicieuſes celles qui ſemblent tout a faict inſipides. Le meſlange des couleurs differentes, l'arrangement qu'on en faict les employant enſemble & meſme en les couchant les vnes ſur les autres, aporte vne varieté tres-agreable à la veuë.

Les ouurages que nous admirons auiourd'huy ce ſont la verniſſure & les incruſtations, qui ne ſont, apres tout, que certaines poudres & quelques gommes deſtrempées & reduites en vne maſſe flexible, laquelle plus elle eſt maniée, paiſtrie & broyée, plus elle eſt propre à la fabrique de ces pieces de relief & de ſes ouurages incruſtez, qui egalent en beauté, non ſeulement l'eſclat de l'or & du marbre naturel, mais encore aprochent ſi fort de leur peſanteur & ſolidité qu'ils paſſent, ſans contredict, pour des ornemens ſinguliers & des plus grandes merueilles de noſtre temps. Cette verité ſe deſcouure encore ſenſiblement à l'oreille, puiſque les agreemens & tous les charmes de la Muſique & des concerts ne viennent que de la diuerſité des tons qui ſont tous diſſemblables.

Tout cela ſe faict, parceque les organes des ſens ſont composez du meſlange des quatre humeurs & que leur perfection conſiſte en la pro-

portion des qualitez contraires; C'est pourquoy les objects ne peuuent estre agreables, s'ils ne sont composez de choses differentes & qui gardent entre elles vne proportion conuenable & toute conforme à celle des organes des sens.

Les choses les plus contraires & les plus opposées les vnes aux autres contribuent dauantage aux establissemens les plus accomplis, puisque celles qui sont moins differentes y sont les moins vtiles, car les choses semblables ne s'accommodent en rien du tout, & mesme elles sont incapables d'agreer à la nature, puisqu'elle consiste au mouuement qui n'arriue iamais qu'entre des termes entierement contraires, & que la ressemblance est vn empeschement naturel du mouuement & son ennemie, si bien que les changemens les plus frequents & les plus diuersifiez sont les plus agreables au sens & à la nature. De là nous voyons que les plus exquises & les plus rares productions des arts se font par le meslange à l'imitation de la nature. Hipp.l.1. de dia. a f.55.v.24.& seq.

CHAPITRE III.

Troisieme vtilité commune.

ART. I. *L'alliance de la pourriture & de la vie, leurs causes & leurs qualitez.*

LA pourriture & la vie reçoiuent egalement pour principes la chaleur & l'humidité. La vie consiste en l'agitation perpetuelle de la chaleur naturelle qui se loge dans l'humidité radicale, comme en son propre domaine qu'elle cultiue & qu'elle remuë sans aucune intermission. La pourriture se faict & s'augmente par le repos & par vn calme pernicieux de cette mesme humidité qui n'estant cultiuée suffoque la chaleur naturelle, sa legitime maistresse, qui luy donne tous les mouuemens salutaires en luy procurant vn commerce continuel & tres fauorable; car la pourriture n'est autre chose qu'vne corruption de cette chaleur naturelle residente en l'humidité radicale d'vn chacun qui se faict par la chaleur de la chose qui contient & qui touche immediatement ce qui se pourrit.

La naissance & la pourriture commencent par des dispositions de leurs subjects toutes contraires; la naissance rencontre l'humidité tres-imparfaicte, sans aucunes bornes & qui manquant des limites qui luy sont vtiles, les reçoit de la chaleur naturelle qui l'accomplit en toute chose, iusqu'à ce que la chaleur estrangere estant deuenuë la plus forte elle destruit & dissipe cette chaleur douce & naturelle. Car alors l'humidité radicale demeure en proye, se trouuant abandonnée par la per-

te de la chaleur qui la protegeoit, en ſorte que la pourriture rencontre l'humidité radicale tres-accomplie & la laiſſe, pour ainſi dire, toute deſolée, puiſqu'elle la deſpoüille de tous ſes plus beaux ornemens. La nature en cette façon roule ſans ceſſe dans vne viciſſitude immuable de pourriture & de naiſſance qui conſiſtent en des diſpoſitions toutes contraires de meſmes principes qui ſont la chaleur & l'humidité.

ART. 2. *Des choſes qui ſont faciles à ſe corrompre & des moyens de les conſeruer.*

DE là nous voyons que toutes les choſes humides ſe corrompent facilement, puiſque neceſſairement elles ſont ſubjectes à ces viciſſitudes & que de leur nature elles ſeruent de matiere & dépendent de quelque agent qui les termine & qui les employe.

Les humiditez les plus fortes & qui ont des qualitez vehementes reſiſtent dauantage & ne ſe laiſſent pas corrompre aiſément. Mais celles qui ſont toutes indifferentes, & qui ſont des pures matieres & deſpoüillées de toutes ſortes de qualitez actiues, comme ſont les liqueurs inſipides, huilleuſes & principalement celles qui ſont compoſées de pieces differentes & qui ſont les plus douces, entre leſquelles le laict & le ſang tiennent le premier lieu, ces liqueurs, dis-je, ſe corrompent ſi facilement qu'il y a lieu de s'en eſtonner. C'eſt pourquoy le ſang ayant toutes les qualitez de la matiere la plus ſouple & la plus traictable de toutes & ſe trouuant capable de receuoir tres-facilement toutes les impreſſions eſtrangeres, la nature n'a point eu d'expedient plus aduantageux pour le garentir de la pourriture, que la viciſſitude de toutes ſortes de mouuemens.

ART. 3. *Que le mouuemẽt circulaire garentit le ſang de pourriture.*

OR de tous les mouuemens celuy qui ſe faict de lieu à autre eſt le plus propre à conſeruer le ſang en ſa pureté, c'eſt pourquoy la nature s'en ſert & l'employe pour luy procurer meſme les autres mouuemens, puiſque coulant d'vne partie principale à vne autre, il reçoit diuers changemens ſelon leurs qualitez differentes. Car le ſang s'eſchauffe & ſe rarefie notablement dans le cœur, le cerueau l'eſpoiſſit & le refroidit, le foye l'humecte & l'augmente par le moyen des alimens, & en vn mot le mouuement local luy procure tous les autres mouuemens ioincts enſemble.

Le plus parfaict mouuement local eſt de deux ſortes celuy qui ſe faict tout droit & celuy qui ſe faict en rond; celuy-là ſe termine bien-toſt ſe faiſant en vn ſubject de mediocre eſtenduë, mais le mouuement qui ſe faict en rond, dure touſiours & produit tous les autres, il leur ſert de borne & de regle, eſtant ſeul egal, ſeul exempt de limites, qui eſt touſiours en ſon commencement auſſi bien qu'en ſa fin & ſeul capable d'vne durée continuelle.

Ce ſont

Ce sont les raisons pour lesquelles la nature a choisi ce mouuement illustre, pour faire toutes les merueilles que nous voyons en l'homme qui est le petit monde, puisque ce mesme mouuement produit tous les prodiges de ce grand Vniuers & soustient puissamment l'admirable œconomie de toute la nature dans ses vicissitudes immuables. Voyons les autres vtilitez de cet admirable mouuement, afin que nous passions à ses differentes parties, à ses circonstances & à toutes ses rares qualitez, pour enfin venir à ses effects & montrer que les actions les plus considerables & que nous admirons en tous les animaux & en nous mesmes, ne se font que par son entremise.

ART. 4.

Que le mouuemēt circulaire donne au sang des vicißitudes tres-frequētes de tous les autres mouuemens ioincts ensemble.

C'Est vn grand aduantage au sang de se garentir de la pourriture ayant toutes les dispositions imaginables pour se corrompre facilement. On peut dire neantmoins que c'est bien peu de chose à l'egal d'estre doüé & reuestu de toutes les qualitez de l'estoffe la plus parfaicte qui soit en la nature; Mais que ne peut-on point dire de cette faculté merueilleuse du sang de pouuoir communiquer à toutes les parties tous les mouuemens, tous les sentimens & la vie mesme. C'est cela sans doute qu'on doit appeller vn tres-grand aduantage, puisqu'il surpasse infiniment tous les autres, & les contient eminemment, aussi est-ce la prerogatiue singuliere du mouuement circulaire.

Car, comme il est le plus noble & le plus parfaict de tous les mouuemens, il garentit non seulement de pourriture la masse du sang, mais il luy communique de plus tous les autres mouuemens ioincts ensemble, par des vicissitudes si courtes & si reserrées dans l'estenduë du temps & du lieu qu'elles s'entresuiuent immediatement; en sorte que la chaleur estrangere ne sçauroit surprendre le sang qui coule en sa façon naturelle pour luy faire quelque impression pernicieuse & maligne.

ART. 5.

Que le mouuemēt circulaire produit au sang les qualitez des trois principes.

CAr lorsque le cœur pousse le sang, sa masse eschauffée se dilate, comme vn feu subtil & s'accroit merueilleusement, elle s'emporte & se guinde en vn moment, comme vn esclair, iusques aux extremitez de nos corps aidée par les esprits dont elle est toute pleine & qui se forment de sa propre substance, elle y combat le froid, elle empesche la pourriture, elle y donne la vie, bref elle y conserue le sentiment, le mouuement, & toutes les fonctions animales.

Les extremitez sont toutes nerueuses & le cerueau-mesme dont elles dépendent en est vne, elles sont toutes contraires au cœur en leurs qualitez aussi bien qu'en leur situation. C'est pourquoy le sang y prend aussi-tost des qualitez differentes, car il s'espoissit, il se refroidit & s'hu-

mecte aux extremitez, y contractant en peu de tẽps toutes les proprietez du phlegme. Cette verité ne paroit pas si manifeste aux autres extremitez du corps humain, cõme on la descouure au cerueau qui degoute en la bouche & par les narines des phlegmes que nous trouuons euidemment froids, espois, & humides. Car bien qu'on se pust imaginer que le sang qui coule au dedans des vaisseaux de la teste ne prend pas ces mesmes qualitez, l'on void neantmoins que celuy que l'on tire d'ordinaire à ceux qui ont des rhumatismes prouenans de morfondure de cette partie, se trouue meslé de phlegme espois & blanchastre, à cause que la foiblesse, qui vient de l'intemperie, l'arreste trop long-temps au cerueau qui le change en cette humeur crasse & visqueuse qui paroit sur la surface.

En parfaicte santé le sang passe des arteres dans les quatre sinuositez du cerueau, qui attire par ses petites veines ce qui est propre à sa nourriture; le reste coule & descend dans les deux sinuositez laterales, & de là dans les veines grosses & considerables qui sont en la gorge, pour le porter dans la veine caue & le rendre au cœur qui est le maistre de tous ses mouuemens.

ART. 6. *Que le mouuemẽt circulaire produit au sang les qualitez des quatre saisons.*

LE sang donc coulant egalement se refroidit, s'humecte & s'espoissit mediocrement au cerueau, si bien qu'il acquiert les qualitez familieres à la pituite & deuient tel en cette partie qu'il est en toute sa masse en Hyuer; & sans doute le cerueau ne manque pas de luy communiquer ses qualitez, puisqu'il est au corps humain le sejour & la source du froid & des humeurs visqueuses. Le sang reçoit au cœur toutes les qualitez de l'Esté, le foye luy communique celles que nous reconnoissons au Printemps; en sorte que le mouuement circulaire luy donne en vne seule reuolution toutes les vicissitudes & les qualitez de toutes les saisons de l'année en le faisant passer par le milieu des parties principales qui ont toutes les forces & les qualitez de ces quatre saisons.

CHAPITRE IV.

Quatrieme vtilité commune.

ART. I. *Que le mouuemẽt circulaire donne au sang son principal raffraichissement.*

L'AIR qui nous touche & qui nous enuironne penetre par les pores & par les narines au dedans du corps & iusques au milieu du cerueau, dont il a les qualitez ordinaires. Or les qualitez du cerueau s'entretiennent par ce continuel attouchement de l'air qui est presque

tousiours froid, & qui l'est quelquefois auec tant de vehemence, qu'à peine pouuons-nous euiter qu'il n'arreste & ne fige le sang dans les parties plus esloignées qui en deuiennent toutes liuides & engourdies. C'est pourquoy nous ne pouuons douter que le sang, ayant acquis les qualitez de l'humeur pituiteuse qui domine extremement en la partie de sa masse qui retourne des extremitez & du cerueau mesme, pour se rendre en la veine caue & rentrer dans le cœur, ne luy soit tres-vtile, puisqu'il donne vn raffraichissement tres-necessaire & tres-aduantageux à cette partie qui est le foyer & le centre de toute la chaleur.

Ex l. nostri de Hippocratica purgandi meth. f. 14. integro ac potis. v. 3. & seq. tum v. 11. & seq. tum ex l. de partu f 42. pene integro. tum l. de Virg. morbis f. 39.

Le feu naturel est allumé si vigoureusement en cette partie, qu'il perit en vn moment s'il est despourueu de quelqu'vn de ses raffraichissemens ordinaires, la priuation de l'air l'estouffe en vn instant, le deffaut de quelque serosité qui se trouue dans la pericarde le faict languir & l'aneantit, il en est de mesme de plusieurs autres choses qui l'humectent & qui le raffraichissent.

L'air a de tres-notables aduantages, à cause que sa fraicheur se communique facilement par sa grande subtilité qui le faict penetrer par tout, & neantmoins parceque c'est vn corps simple & qui reçoit trop aisément les excez des qualitez qui estouffent ou qui esteignent la chaleur, il ne touche pas le cœur immediatement & nous le rejettons aussi-tost qu'il a donné ses qualitez au sang & au poumon, en sorte qu'il ne faict qu'entrer & sortir. Mais quant à ce qui regarde le sang, il est si necessaire & de si grande importãce que toutes les autres choses ensemble ne sont point capables d'entrer en comparaison auec luy touchant le raffraichissement de la chaleur naturelle, sans parler de ses autres vsages.

Car le sang dans son indifference incline à la froideur & à l'humidité receuant ces deux qualitez plus facilement que les autres, parceque l'eau predomine notablement en sa composition, comme il paroit euidemment en ce que le sang s'y resoult presque tout, & de ce que nous auons faict voir quelle est la matiere du corps des animaux & de leur semence; Ioinct que les choses indifferentes inclinent plustost d'elles-mesmes au deffaut qu'à ce qui est de plus parfaict, or le froid est vn manquement, dont la chaleur est la perfection, c'est pourquoy la chaleur est difficile à conseruer & le sang de soy-mesme retourne incontinent à la froideur.

CHAPITRE V.

Cinquieme vtilité commune.

Que le mouuemẽt circulaire communique l'aliment, la chaleur & la vie.

LA nature tres-aduisée procure la continuation de cet admirable mouuement d'attirer & d'expulser le sang de lieu en autre & de le promener par tout le corps, parcequ'il est tres-commode pour distribuer la nourriture en toutes les parties, & que non seulement il fournit la matiere qui les compose, mais qu'il communique aussi l'ouurier & la forme qui est la chaleur. Car la chaleur & les esprits, qui portent & qui charrient le sang, s'en seruent comme de leur matiere & de leur subject qu'ils perfectionnent en toutes choses & qu'ils employent à toutes les actions de la vie; puisqu'il est impossible qu'ils demeurent oisifs en aucune partie sans s'agiter & sans l'esmouuoir à produire les fonctions où elle est destinée. Si bien qu'il est euident que les parties reçoiuent de ce mouuement la nourriture, la chaleur & la vie qui consiste en l'exercice de leurs actions ordinaires.

Les quatre vaisseaux du cœur, qui comprennent toutes les arteres & les veines, sont les agreables ruisseaux & les fleuues feconds qui seruent à l'entretien de tout le corps & qui portent la vie, puisqu'ils fournissent les esprits, le sang & la chaleur; en sorte que la vie s'escoule & se perd en mesme temps qu'ils viennent à s'espuiser & à tarir.

Les fontaines & toutes les eaux viues rendent les campagnes agreables & fertiles par leur fluidité, puisque le mouuement perfectionne & purifie. Les eaux croupissantes au contraire, & qui meritent le nom de mortes se corrompent facilement & n'engendrent que des animaux venimeux, elles ne donnent que des plantes inutiles & rendent la terre incapable de porter aucun fruit; de mesme si le sang croupissoit en nos veines nous le verrions corrompre en peu de temps & sentirions toutes les facultez languissantes, puisque la plenitude ne produit ces effects pernicieux qu'à cause qu'elle empesche ou qu'elle diminuë ce mouuement salutaire.

CHAPITRE VI.

Sixieme vtilité commune.

Que le mouuemẽt circulaire facilite l'expulsion des excrements.

ET tant s'en faut que la circulation du sang empesche la separation des humeurs vitieuses, en les meslant parmi les bonnes, qu'elle donne à la nature occasion de les separer & de les exclure, puisque la chaleur & le mouuement ont la force de purifier & de separer les choses dissemblables.

Le mouuement circulaire facilite aux parties l'attraction de l'aliment

qui leur est necessaire, & ce mouuement mesme rend plus aisée l'expulsion de ce qu'il y a de mauuais ou de superflu ; puisque toutes les choses qui sont en mouuement s'attirent & se rejettent auec moins de peine, & que celles qui demeurent immobiles ne se voyent iamais attirées ny rejettées sans violence.

Le sang qui est la matiere la plus indifferente & tres-susceptible des perfections les plus releuées, satisfaict à tous ses desirs & à son inclination naturelle, qui est le changement de qualitez, puisque sans cesse il acquiert de nouuelles formes & qu'aisément il les rejette par le moyen de cet illustre mouuement.

De là nous pouuons inferer que la nature tire de tres-grands aduantages du mouuement circulaire, puisque la fluidité donne au sang toutes ses perfections eminentes, que le cœur en reçoit la subsistence & les raffraichissemens necessaires, & qu'il communique à tout le corps la chaleur & les mouuemens. Car le cœur attire le sang notablement empiré de son esloignement & beaucoup refroidi dans toute l'habitude, pour se nourrir & pour temperer l'excez de sa chaleur, puisqu'il en deuient plus fort & plus alaigre à continuer ses mouuemens salutaires, & le sang se perfectionne par de nouueaux degrez de chaleur & de coction plus accomplie : de sorte que le mouuement circulaire est tres-vtile au sang, au cœur & à toute l'œconomie de la nature.

Les vtilitez du mouuement circulaire que nous auons raportées sont communes à tout le corps, il y en a grand nombre d'autres qui sont particulieres à chaque partie, dont nous parlerons cy-apres, puisqu'elles subsistent toutes, qu'elles agissent & qu'elles reçoiuent toutes leurs commoditez par son moyen.

SECTION QVATRIEME.

DES CAVSES DV MOVVEMENT circulaire, de ses parties & de ses vtilités particulieres.

CHAPITRE PREMIER.

Des diuisions du mouuement circulaire.

ART. I. Definition du mouuement circulaire tirée de sa principale diuision.

LES mouuemens de la nature se font tout droit & par deux agens, l'vn pousse & renuoye la matiere apres l'auoir tenuë suffisamment

& s'en estre serui, l'autre l'attire en mesme temps pour en iouir & s'en accommoder à son tour. Ainsi le sang à de coustume de se communiquer aux parties, puisqu'elles l'attirent toutes & retenant ce qui est propre, elles renuoyent le reste aux autres qui l'attirent à leur tour & l'employent l'vne apres l'autre. De sorte que les parties font en mesme temps des actions toutes contraires, bien qu'elles n'ayent qu'vn mesme but qui est de s'entre-aider, & font ensemble le mesme ouurage qui est la distribution du sang qu'elles s'entre-communiquent toutes.

Hipp l.1. de diæta f. 85. v. 13. & seq. & alibi passim.

Hippocrate les compare aux scieurs de bois, qui s'accordent vnanimement & ont le mesme dessein de fendre le bois en plusieurs pieces & font ensemble cet ouurage auec vne seule & mesme scie, bien qu'ils l'entreprennent & l'executent par des moyens tout differens & par des actions entierement contraires; puisque l'vn d'eux pousse la scie & que l'autre la tire en mesme temps. Car ainsi chacun des scieurs pousse & tire à son tour, & celuy qui tire en bas la scie, oblige aussi son compagnon de la pousser tousiours tout droit en mesme temps; que s'ils ne gardent entre eux cette intelligence & qu'ils pensent l'emporter l'vn sur l'autre, ils tombent aussi-tost en desordre & n'aduancent rien du tout.

Il en est de mesme des actions de la nature, car le cœur & le reste du corps attirent & repoussent le sang à leur tour, puisque toutes les parties l'attirent & le reçoiuent en mesme temps que le cœur l'expulse & le renuoye; si bien que sans cesse ils font le mesme ouurage ensemble par des actions toutes contraires & qui neantmoins entretiennent l'admirable œconomie de la nature. Au lieu que si quelqu'vne des parties l'emporte sur les autres, attirant ou repoussant plus fort que de coustume; tant s'en faut qu'elle en vienne en meilleur estat, que nous voyons aussi-tost vn estrange desordre aux mouuemens de la nature & toute son œconomie renuersée, puisque le sang s'arreste en vn lieu qu'il accable au mesme temps que le reste du corps en demeure espuisé.

Le cœur donc enuoye les humeurs continuellement par les arteres à tout le corps & les retire à soy par les veines, tout ce qui en dépend faict de mesme à l'imitation du principe; si bien que le mouuement circulaire est vne continuelle action des parties qui tirent toutes l'aliment & qui renuoyent le superflu. Le mouuement circulaire est faict & se compose de ces deux actions differentes & se diuise en l'attraction de l'aliment & en l'expulsion du superflu; le cœur en est le centre & la premiere cause, puisqu'il n'y a que luy qui renuoye le superflu par les arteres à tout le corps & qui tire la nourriture par les veines; le reste des parties faict le contraire, tirant sa nourriture par les arteres de ce noble

principe & renuoye le superflu par les veines.

Art. 2. *Que le corps humain se diuise en trois cercles de mesme que le Ciel.*

LE cœur tient le mesme rang & possede les mesmes aduantages dans le petit monde que le Soleil dans l'Vniuers; ils sont tous deux sans cesse en des agitations vehementes pour la naissance & la conseruation de toutes choses, ayans des influences merueilleuses qui nous communiquent les vertus que nous auons. L'esloignement de ces principes ou la moindre priuation de leur assistence, & mesme les plus imperceptibles manquemens de leurs irradiations nous font assez connoistre l'empire qu'ils possedent sur nous, puisqu'ils nous laissent languissans & nous font mourir en peu de temps; au lieu que leur presence & leurs regards propices nous donnent la chaleur & nous conseruent en la vie. Ils sont placez iustement au milieu du grand & du petit monde, afin de pouruoir plus aduantageusement aux necessitez de toutes les choses qui sont de leur dependence.

Le Ciel se diuise en trois cercles dont le Soleil occupe le milieu, il communique sa lumiere & ses influences à tous les corps celestes qui sont au dessus aussi bien qu'à toutes les choses qui sont au dessous. Le cœur estant doüé de toutes les qualitez du Soleil est situé de mesme dans le milieu de l'homme, dont le corps se diuise en trois regions differentes qui contiennent trois circuits, où la chaleur de ce Soleil viuant qui nous gouuerne est partagée. Le cercle inferieur qui possede toutes les qualitez de la Lune faict son tour dans les cauitez des entrailles, fournissant les humiditez qui nous baignent au dedans & qui nous soustiennent, puisque cette region contient tous les organes & les moyens d'vne cuisine tres-exquise. Le cercle exterieur qui contient toute l'habitude, les extremitez & la teste, possede toutes les qualitez des astres qui font les grandes froidures & les gelées, puisqu'il communique à tout le corps la fraicheur & la fermeté.

Hipp l. 1. de diæta f. 84. v. 16 & 20. & seq.

Art. 2. *Que le circuit du milieu gouuerne les deux autres par le moyen de la chaleur.*

LE cercle du milieu qui communique egalement ses influences au cercle du dehors, aussi bien qu'à celuy du dedans, possede vne chaleur tres-puissante & tres-efficace, pour ordonner toute l'œconomie de la nature & soustenir les facultez en leurs fonctions ordinaires. Cette merueilleuse chaleur est imperceptible à nos sens; elle est bien esloignée de se donner à connoistre à l'oreille, puisqu'estant tres-douce elle ne faict aucun bruit ni violence, mesme que l'œil bien que tres-clair-voyant ne la descouure que par la rareté de ses effects, & que l'attouchement, dont elle est l'obiect propre & particulier, n'en reçoit neantmoins aucune impression. Cela vient de ce qu'elle est celeste,

Ex Hipp. l. 1. de diæta f. 84. v. 28. & seq.

ou pluftoft de ce qu'elle eft diuine & qu'elle marche fur les veftiges de la diuinité qui ne fe donne iamais à connoiftre que par fes merueilles & par les productions incomparables de fa toute-puiffance.

ART. 4. *Que la chaleur eft le principal organe de l'ame & qu'elle eft logée dans le cœur.*

L'Agent & fon principal organe fe trouuent toufiours enfemble; en forte que la defcouuerte de l'vn nous conduit auffi-toft à la connoiffance de l'autre, puifque tous les effects de la nature ont des liaifons indiffolubles auec les caufes principales dont ils dépendent. L'ame de l'homme eft la plus excellente & la plus diuine de toutes les formes, elle eft la plus adroitte & la plus mouuante des chofes d'ici bas.

La chaleur eft la qualité la plus efficace & la feule caufe de tous les mouuemens de la nature, puifque la chaleur & le mouuement fe produifent l'vn l'autre & s'augmentent reciproquement & que la froidure, ennemie du mouuement & des actions, engourdit toutes chofes & les rend immobiles, comme l'immobilité faict la froidure; en forte que ces deux chofes fe produifent l'vne l'autre & s'augmentent reciproquement, l'effect augmente fa caufe & la caufe augmente l'effect. C'eft pourquoy la nature a donné la chaleur à l'ame pour fon premier & principal organe; puifqu'il eft bien raifonnable que l'agent le plus adroit & le plus mouuant foit pourueu d'vn premier & principal moyen qui foit tres-efficace & tres-conuenable à produire vne grande varieté d'actions tres-releuées.

Mais ce n'eft pas encor affez que l'ame de l'homme foit iffuë d'vne fublime origine, qu'elle foit faicte pour de grandes chofes, qu'elle ait vn moyen tres-propre à les effectuer, il falloit qu'elle fuft logée dans vn domicile fortable à fa grandeur, & que ce premier & principal organe y trouuaft tous les aduantages à fe perfectionner & à s'accroiftre, afin de produire des fruicts & des effects dignes d'eftre attribuez à vne caufe fi noble & fi excellente. Le cœur eft cette demeure tres-aduantageufe & tres-propre à fe mouuoir fans ceffe & à conferuer la chaleur beaucoup de temps & mefme plus d'vn fiecle & iufques à fix vingts ans, qui eft le dernier terme de la durée de l'homme.

Ainfi l'ame de l'homme, cette Royne incomparable, toute connoiffante & toute diuine, eftablit fa principale refidence en cette partie & fe loge dans le ventricule gauche du cœur, où eft le plus noble fejour; C'eft là fans doute qu'elle refide, puifque fon premier & principal organe s'y rencontre, & qu'il eft l'vnique foyer de la chaleur. De là l'on doit conclure que le cœur eft plus confiderable que les autres parties principales, puifqu'il eft tres-facile à fe mouuoir fans ceffe, iouiffant d'vne forme tres-noble & d'vne qualité beaucoup plus efficace que la froidure

froidure & l'humidité qui sont les qualitez du foye & du cerueau.

L'Ame donc se sert de la chaleur & du mouuement circulaire, non seulement pour la conseruation de la vie qui consiste particulierement en son agitation perpetuelle & de tous les organes du cercle du milieu qui contient le cœur, les arteres, le diaphragme & le poumon. La chaleur naturelle & le mouuement circulaire sont faicts outre cela pour des subjects bien plus considerables, puisqu'ils donnent toutes les impressions necessaires aux organes des deux autres circuits, pour produire tant de fonctions excellentes. En sorte que la chaleur qui est allumée dans le cœur n'est pas restreinte aux actions de la vie proprement ditte qui sont celles des organes du cercle mitoyen où est sa demeure. Cette diuine ouuriere gouuerne de là comme de son throsne, elle faict aussi toutes les actions du cercle exterieur qui contient les organes des facultez principales, puisqu'elle faict la sagesse, toutes les connoissances des sens, tous les mouuemens volontaires & qu'euidemment la veille & le sommeil en dépendent, lors qu'elle se communique à ses organes par l'entremise du mouuement circulaire du sang & des esprits, ou qu'elle s'en retire.

ART. 5. *Que l'ame produit tous ses effects par le moyen de la chaleur & du mouuement circulaire du sang & des esprits.*

Ce mesme mouuement faict aussi toutes les actions de la cuisine & de la nourriture au cercle inferieur, & mesme il entretient & augmente toutes les parties par la communication du sang qu'il perfectionne au plus haut point par tous les mouuemens ioincts ensemble.

LEs ouurages les plus rares & les productions les plus excellentes se font toutes par le moyen de deux choses, sçauoir d'vne matiere tres-propre, & d'vn agent tres-adroit & tres-efficace pour la bien employer, le mouuement circulaire nous communique ces deux choses en vn point de perfection si releué que personne n'en peut disconuenir, puisqu'il est euident que ce mouuement tres-accompli conduit & distribuë dans toutes les parties le sang qui est la matiere la plus souple & la plus parfaicte, & qu'il communique aussi la chaleur & les esprits qui sont les plus nobles & les plus efficaces de tous les agens.

ART. 6. *Que le mouuemẽt circulaire communique la matiere & l'ouurier de toutes les actions.*

Cela faict voir aisément que c'est à bon droit que nous attribuons tant d'effects prodigieux au mouuement circulaire de la masse du sang & des esprits, puisque cette merueilleuse chaleur peut faire tout ce qui est capable d'estre faict, n'y ayant rien du tout qui soit au dessus de son pouuoir. D'ailleurs le sang est vn estoffe si souple & si traictable qu'il n'y a point de chef-d'œuure si rare & si accompli, en la composition duquel il ne puisse entrer, & mesme tout seul & sans addition d'aucune

autre matiere,il eſt capable de compoſer des ouurages faicts de parties toutes contraires & de perfection auſſi releuée qu'on ſe les pourroit figurer.

Ces raiſons peuuent aiſément conuaincre ceux qui connoiſſent tant ſoit peu les forces & la portée de la nature, c'eſt à dire de la chaleur naturelle, Et pour faire voir encore plus clairement cette verité faiſons denombrement de toutes les actions qui ſe font en nous-meſmes, afin que par ce deſtail nous faſſions plus euidemment paroiſtre que le mouuement circulaire eſt de grande importance dans la Medecine & dans la Philoſophie naturelle.

Mais auant que d'entrer plus auant en matiere voyons ſi les influences du cœur & la chaleur qu'il enuoye dans les parties les plus eſloignées ſont capables d'y faire des actions toutes differentes de celles qu'il produit au milieu de nous-meſmes en ſon cercle particulier, ou s'il faut les attribuer à certaines vertus & forces particulieres des lieux où elles ſe font.

CHAPITRE II.

Du premier principe de toutes les actions qui ſe font en l'homme.

ART. I.

Que la chaleur eſt incapable de faire toutes les actions ſans eſtre ſouſtenuë d'vne cauſe principale.

IL s'agit en ce lieu de deſcouurir la premiere cauſe & l'origine de toutes les actions qui ſe font en nous, & de ſçauoir ſi l'ame employe des qualitez qu'on apelle ſecrettes, à cauſe qu'elles ſont imperceptibles à nos ſens, ou ſi elle n'employe que le temperament & la chaleur des parties; & meſme ſi la chaleur naturelle eſtant ſeule, eſt capable de faire toutes les actions de la vie ſans eſtre ſouſtenuë d'aucune cauſe principale. Ce dernier ſentiment eſt impie & directement contraire à la raiſon, puiſque nous auons monſtré que les qualitez ſont incapables de s'eſleuer & de paruenir à la production des ſubſtances; or le principe qui eſt en nous la premiere cauſe de toutes les actions, c'eſt celuy-là meſme qui nous produit & qui nous donne l'eſtre.

La chaleur de ſa nature particuliere & de ſa propre force ne produit que de la chaleur, elle ſepare les choſes diſſemblables, parceque l'agitation où elle eſt ſans ceſſe faict que les choſes de ſemblable nature s'aprochent facilement & s'allient d'elles-meſmes. Il eſt donc impoſſible que la chaleur ſeule qui eſt vne ſimple qualité, produiſe & compoſe

tant de parties ſi differentes, qu'elle y eſtabliſſe vn ſi grand nombre de facultez, qui ſont entierement contraires, qu'elle les tienne en leur deuoir & qu'elle les determine à tant d'actions ſi differentes.

Les productions diſſemblables ne peuuent ſe raporter qu'à la diuerſité de la matiere, ou des agens; Or la matiere de nos corps (qui eſt la ſemence) eſt vniforme & ſemblable en toutes choſes, puiſque la moindre partie peut faire vn homme, c'eſt pourquoy nous deuons inferer que la chaleur ſeule eſt incapable d'en produire tant de parties ſi differentes.

Il eſt impoſſible que l'admirable ſtructure & l'incomparable arrangement des parties de l'homme, leur mutuelle dependence, & l'ordre qu'elles gardent touſiours inuiolablement entr'elles, ſe ſoit eſtabli la premiere fois ſans vne intelligence infinie. Et c'eſt vne choſe egalement impoſſible que ce meſme ordre s'entretienne, par la ſuitte de tant de generations continuelles, ſi l'ouurier, dont la main puiſſante a creé l'homme, ne luy communiquoit au dedans vn principe capable de conſeruer enſemble tant de parties toutes contraires, & de les employer à tant d'actions differentes, pour vne meſme fin.

L'Ame eſt ce principe interieur qui a formé pour ſon vſage toutes les parties de nos corps, elle eſt la nature & la forme de cet admirable edifice, puiſqu'elle nous faict tout ce que nous ſommes & qu'elle nous diſtingue de tous les autres animaux par le moyen des principales facultez. C'eſt elle ſeule qui les releue toutes quand elles ſont abatuës & preſque entierement aneanties, comme nous les voyons en ceux qui reuiennent des extremes maladies & de l'agonie meſme, où il ſemble que l'ame eſt ſur les leures & qu'elle n'a plus rien à faire que de ſortir en expirant. Car s'il y a quelque reſte de l'humidité radicale & que le cœur reçoiue quelque raffraichiſſement fauorable, alors nous voyons que l'ame demeure & r'entre inſenſiblement dans ſes droits, elle ſe deffaict des humeurs qui l'acablent, elle repare ſes facultez, & nettoyant tous ſes organes elle recommence les actions qui ſont conformes à ſon inclination naturelle.

L'Ame faict par ſa vertu tres-efficace de meſme que la forme de l'eau qui repare ſa froideur naturelle & chaſſe la chaleur qui l'a faict boüillir, puiſqu'elle reſtablit vn homme mourant qui eſt tres-proche de l'eſtat & des qualitez d'vn cadaure, & tres-eſloigné de celles d'vn homme en ſanté; bien que toutes les choſes inclinent dauantage au deffaut qu'à ce qui eſt de plus parfaict, & qu'il n'y a rien de plus deffectueux que la mort. Il eſt aiſé de voir que la mort eſt bien plus qu'vn ſimple changement de quelque degré de chaleur, & qu'il faut neceſ-

sairement vne cause principale pour composer l'homme & pour faire en luy tant de merueilles.

L'acte est plus que la puissance, & l'ame faict plus l'homme que le corps, puisqu'il ne se faict & ne s'entretient que par elle, car l'ame faict en nous auec vn mesme degré de chaleur, des parties, des facultez, & des actions entierement differentes de celles que nous voyons aux autres animaux à qui nous pouuons estre plus semblables en cette qualité qu'aux autres hommes. Vn mesme degré de chaleur produit du bois, des feüilles & des fruicts en quelques plantes, il produit des os, des nerfs & d'autres parties en quelques animaux & en l'homme mesme ; Or il est impossible qu'vn mesme degré de chaleur produise tant de choses de si differente nature s'il n'estoit conduit par des principes interieurs tres-differens qui le determinent à des productions conformes à leur propre nature.

ART. 2. *Que le temperament & les qualitez secrettes ne sont point des causes principales, non plus que la chaleur.*

LE temperament est moins propre que la chaleur seule à seruir de principe interieur en toutes les actions de la vie, puisqu'il n'est qu'vn amas de qualitez dont la chaleur est la maistresse & qu'il faut que tout se reduise à l'vnité de principe. Le temperament ne peut pas releuer, ni reprimer les qualitez qui deperissent ou qui s'esleuent trop, la chaleur seule ne peut pas non plus elle mesme se releuer de l'aneantissement ni reprimer ses excez, il faut vn principe arresté qui conserue ensemble toutes les qualitez du temperament & la chaleur mesme, comme nous voyons que la forme du poiure & de plusieurs choses semblables empesche que la chaleur excessiue ne les reduise en poudre. Ainsi l'excez de la chaleur n'est point contraire à la matiere, bien qu'il soit contraire à tous les animaux, ce qui faict voir qu'ils ont vn principe au dedans qui est tout autre que la matiere, que le temperament & que la chaleur.

Reste à sçauoir si toutes les facultez de l'ame consistent en la chaleur naturelle, ou en des qualitez imperceptibles à nos sens, qu'on apelle secrettes ; & si le sang & les esprits reçoiuent des impressions qu'on appelle des caracteres de vitalité, d'animalité, & autres de mesme pour deuenir capables de faire toutes les actions de la vie. Pour moy ie ne puis estre de cette opinion, & on me pardonnera si i'appelle ces caracteres des refuges d'ignorance, puisque nous pouuons expliquer tous les effects de la nature par la connoissance de la structure des parties où ils se font & de la chaleur naturelle qui en est l'ouuriere.

ART. 3. *Que la chaleur est le premier &*

ARistote appelle la main l'instrument des instrumens, à cause qu'elle peut seruir & suppleer au deffaut des outils de tous les arts, & que

seule elle faict les actions des plus differentes machines. Ie puis dire à plus forte raison que la chaleur est l'instrument des instrumens, puisqu'elle ne sert pas seulement à tous les arts, mais bien dauantage qu'elle est l'vnique ouuriere de tous les mouuemens de la nature & que seule elle agite tous les organes de nos corps & la main mesme.

le veritable organe de tous les organes de l'ame.

La chaleur donc est le veritable organe de tous les organes de l'ame, puisqu'estant seule & tres-simple elle gouuerne tous les autres, elle leur sert de forme, de nature & de principe interieur en tous leurs mouuemens, elle est la cause vnique de tant d'actions differentes, & en vn mot elle faict tout en toutes les parties. Et non seulement toutes les actions se font de mesme, mais aussi toutes les maladies & les symptomes qui les suiuent, car toute cette grande diuersité que nous y voyons ne vient que de la differente conformation des parties qui seruent de subiect à la chaleur & aux humeurs.

Hipp. l. de principiis f. 41 ab initio ad v. 10. & 11.

ART. 4. *Que la faculté vitale gouuerne tout le corps & comment.*

C'Est vne chose si naturelle au feu & à la chaleur que d'agir & de se remuer sans cesse, qu'il n'y a que Dieu seul & ce noble element où l'acte & la puissance est vne mesme chose, faire & pouuoir faire tout, ce sont en eux des qualitez inseparables. C'est pourquoy la faculté vitale & les mouuemens de la vie ne different en rien du tout, l'acte est inseparable de la puissance, puisque la vie consiste en l'agitation perpetuelle de la chaleur influente qui se communique à tout le corps, & de celle qui demeurant fixe & tousiours allumée dans la propre substance du cœur, est sa forme & l'ouuriere de ses mouuemens infatigables. Cellecy n'est autre chose que la faculté vitale mesme, qui produit la chaleur influente & qui la communique à tout le corps par le moyen du mouuement circulaire du sang & des esprits; elle l'enuoye sans cesse par les arteres auec les excremens fumeux qu'elle rejette & le retire par les veines pour luy seruir de nourriture & de raffraichissement.

Les mouuemens qui ont des intermissions & des alterations considerables, dépendent tousiours d'vn premier mouuement qui est regulier & perpetuel; Or toutes les actions de la vie ont de grandes intermissions & de notables inegalitez, il n'y a que le mouuement du cœur qui est vniforme & continuel, cet admirable mouuement est tousiours egal & produit indubitablement tous les autres.

Le battement des arteres & la respiration vont aussi tousiours de mesme durant tout le cours de la vie, puisque nous mourons aussi-tost qu'on les empesche, ou que nous deuenons incapables de les faire, à cause de la vieillesse ou de quelque maladie. De sorte qu'il n'y a point de mouuement qui soit plus egal, plus continuel & qui aproche dauan-

tage des perfections du mouuement du cœur que le battement des arteres, puisque c'est par son moyen qu'il gouuerne tout le corps, & qu'il aide à produire le mouuement circulaire, ayant la mesme efficace en l'homme qui est le petit monde que le tour du Soleil en l'Vniuers. Et neantmoins le mouuement des arteres se raporte à celuy du cœur, comme à sa cause principale & duquel il dépend en toutes choses; car il est euident qu'il en tire son origine, puisque si nous coupons vne artere, ou si nous la lions, la partie qui est au dessous de la ligature & qui est separée du cœur, demeure aussi-tost immobile & sans aucune agitation. Ioinct que le mouuement des arteres cesse deuant celuy du cœur & à mesure que ce noble principe vient à manquer.

ART. 5. *Que le cœur deuient rond, s'appetisse & se racourcit en sa contraction.*

LE cœur est composé de la mesme façon qu'vn muscle tres-fort, dont la contraction se faict en se racourcissant & se retirant en soy-mesme, comme les muscles, ou comme toutes les parties creuses quand elles rejettent ce qu'elles contiennent. Le ventricule, la vessie du fiel, celle de l'vrine & la matrice s'estreignent de mesme & personne n'en doute; car toutes ces parties se reserrent & s'estreignent, pour expulser ce qui est en leurs cauitez, puisque leur fond s'aproche de leur orifice qui s'ouure & se dilate au mesme temps qu'elles s'estrecissent.

La figure pyramidale du cœur se change en rondeur, sa base s'eslargit, ses vaisseaux se dilatent, & ses ventricules s'estreignent, afin de rejetter vne partie du sang & des esprits qu'ils contiennent à chaque fois que sa pointe s'aproche de sa base & qu'il se reserre. Ainsi la faculté vitale faict en mesme temps & d'vn mesme mouuement la contraction du cœur & la dilatation de toutes les arteres, à cause de leur differente conformation; car la contraction du cœur se faict en se racourcissant, ce qui serre le fond de ses ventricules & dilate leur orifice & les vaisseaux qui y sont attachez.

C'est vne chose euidente que les arteres se remplissent & se dilatent lorsque le cœur se reserre, puisqu'elles reçoiuent le sang qu'il rejette de ses ventricules en sa contraction, & que ses vaisseaux se reserrent quand il se dilate, puisqu'il attire le sang qui les eslargit.

Toutes les parties creuses se reserrent d'vn mesme mouuement qu'elles dilatent leur orifice, & personne n'a dict que l'accouchement se faict par deux actions differentes, lorsque le fond de la matrice se reserre & s'aproche de son orifice qui se dilate en mesme temps qu'elle rejette ce qu'elle enferme, donnant la naissance à l'enfant.

La dilatation sans doute est plus familiere à ces parties que la contraction, puisque c'est par son moyen qu'elles attirent les matieres &

qu'elles en ont la iouissance; & bien que ces mouuemēs contraires se fassent tous deux par la nature, les parties neantmoins inclinent dauantage à se dilater qu'à s'estreindre, puisque nous les trouuons apres la mort toutes eslargies. Ainsi nous voyons le cœur en sa dilatation qui est en sa figure lõgue & pyramidale, & on peut remarquer qu'il occupe moins de place en sa contraction, parcequ'il s'appetisse en se racourcissant, lorsque ses fibres qui sont les filamens charnus qui le composent se resserrent de toute part. L'ebullition nous faict voir clairement en quoy consiste la contraction du cœur, puisqu'elle l'arondit & l'appetisse faisant retirer toutes ses fibres.

Enfin le cœur frappe au costé gauche en mesme temps que l'artere du poignet se dilate; Or il est impossible que ce battement se fasse que par la dilatation de la grande artere & de l'orifice du ventricule gauche, lors que le cœur se racourcit & se reserre, puisqu'il est situé iustement au milieu de la poitrine; & partant les arteres se dilatent lorsque le cœur se reserre.

CHAPITRE III.

Que le cœur est la cause de toutes les actions naturelles.

ART. I. *Que le mouuemēt circulaire est tres-vtile aux principales fonctions du bas ventre.*

APRES auoir traitté tout au long des vtilitez du mouuement circulaire qui sont communes à tout le corps, nous auons en suitte aduancé plusieurs diuisions tirées de son subject & de ses autres causes. Il reste à present que nous venions en particulier à tous les aduantages que chaque partie reçoit de ce mesme mouuement circulaire, & que nous fassions voir que toutes les actions en dépendent. Nous auons commencé par les parties du cercle du milieu dont la preuue est euidente, puisqu'elles en sont les principales causes & le subject immediat, elles seruent toutes au raffraichissement du cœur & au mouuement circulaire.

Continuons maintenant par les parties du cercle inferieur, où la communication de la chaleur & des esprits est tres-necessaire; puisqu'elles nourrissent tout le corps & que la digestion des alimens & toutes les coctions ne se font iamais mieux, qu'où la chaleur est plus abondante. Car la force de la chaleur vnit ensemble tout ce qui est vtile & semblable à nostre nature pour en faire du sang, & separe en des lieux conuenables ce qui nous est contraire, afin de l'expulser comme excremens

nuisible. Le mouuement circulaire est tres-vtile à ces deux choses, parcequ'il communique la chaleur, & que les vtilitez qui sont communes à tout le corps sont beaucoup plus necessaires au bas ventre qu'en aucune autre partie, puisqu'il est tres-subject à la pourriture & que la separation des excremens & la distribution de l'aliment sont de ses principales fonctions. La nature donc a mis plusieurs arteres en toutes les parties du bas ventre, parcequ'elles seruent à la coction des alimens & comme d'vne cloaque à tout le corps; elle en a faict vn plus grand nombre où la pourriture est à craindre, à cause des humeurs vitieuses qui s'y amassent, elle est si aduisée qu'elle ne manque iamais de mettre le remede où est le mal.

On dira que le foye n'en reçoit que de tres-petites & qui se perdent en sa partie creuse, mais on doit remarquer que les arteres se communiquent en cette partie, parcequ'elle est plus encline à la pourriture & qu'elle faict la separation des excremens qu'elle rejette.

Ioinct que la nature conserue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conseruent la vie, elle les separe toutes en des lieux differens dont le cœur est le maistre. Le foye est la source de l'humidité gratieuse, il est le reseruoir de cette qualité qu'il possede en eminence & sans aucun meslange de celles du cerueau; les qualitez du cœur mesme n'y sont receuës qu'à cause qu'elles sont absolument necessaires & que sa chaleur est l'ouuriere, ainsi le foye n'a que deux nerfs tres-menus qui se perdent en la membrane qui l'enuironne & des arteres tres-petites.

ART. 2. *Des qualitez du cercle inferieur & des vaisseaux qui le composent.*

L'Artere splenique, la cœliaque & les mesenteriques se communiquent à toutes les parties du bas ventre, qui reçoiuent aussi les rameaux de la veine porte & composent toutes ensemble le cercle inferieur qui respond à celuy de la Lune en ce grand Vniuers; puisqu'elle engendre & corrompt toutes choses par son extreme humidité, & que le cercle inferieur en faict autant en l'homme qui est le petit monde.

Le bas ventre est vn reseruoir de toutes les humiditez, il les cuit & les reçoit toutes, il a ses flus & ses reflus, puisqu'il enuoye par tout le corps ses agreables humiditez & qu'il reçoit aussi de mesme les superfluitez des parties, ces flus & reflus s'entresuiuent & se font continuellement l'vn apres l'autre.

Comme le Soleil agite la mer & produit de son sein tous les fleuues, elle les accueille derechef les receuant dans ses abysmes, car ils y coulent sans cesse de toutes les parties de la terre de qui la fecondité se conserue, comme la pureté de la mer, puisqu'elle rejette les ordures

par

par l'agitation de ses eaux. De mesme le ventre inferieur, qui est la mer du petit monde, reçoit sans cesse & renuoye les humeurs auec vicissitude, le cœur est le Soleil qui les promene & qui les purifie par le moyen de sa chaleur & du mouuement circulaire, c'est luy qui les nettoye de leurs impuretez & qui separe les superfluitez vicieuses en des lieux differens.

ART. 3. *Que l'attraction des excremens est difficile, & que celle de l'aliment est aisée.*

LA rate attire d'vne mesme force les humeurs les plus grossieres aussi bien que les plus subtiles, parceque ces deux extremitez sont vicieuses; car en toutes les coctions il y a deux sortes d'excremens tout contraires, puisqu'il y en a tousiours vn qui est sec & vn autre qui est humide & aqueux. Le ventricule est le lieu où se faict la digestion qui est la premiere coction qu'on appelle Chylose, il fond & liquefie les alimens les plus solides, il les mesle exactement auec le breuuage & ne faict de tout qu'vne liqueur, estant aidé des deux foyers qui l'enuironnent. Le cœur donne de la chaleur & de considerables arteres à la rate, parcequ'elle est vn des foyers du ventricule & qu'elle embrasse son fond du costé gauche, ayant plusieurs ouuertures euidentes par où elle attire toute l'humidité superfluë, iusqu'à ce que le chyle ait acquis vne mediocre consistence.

Le foye qui touche du costé droit le ventricule est son plus considerable foyer, puisqu'il est composé d'vne humeur tres-douce & tres-exquise & que les parties sont plus parfaictes qui aprochent dauantage des qualitez de sa substance, dont les vertus le rendent capable d'estre la source des humiditez nourrissantes. Le foye n'attire pas les humeurs par sa grande chaleur, ni par sa figure, ni mesme par le seul mouuement de ses arteres, puisqu'elles sont tres-petites, elles sont aidées par la similitude des substances; car ce qui est de plus semblable à sa substance & qu'il attire plus auidement, c'est aussi ce qui est de plus delicat & plus agreable à la bouche, au cœur & à tout le corps.

ART. 4. *Que les facultez d'attirer & d'expulser dépendent du cœur & de la quantité des arteres.*

IL n'y a point de partie qui ait les forces d'attirer & d'expulser si efficaces que le cœur, puisque toute sa structure & la conformation de ses ventricules y est tres-propre, que sa chaleur est tres-abondante & que ses mouuemens sont continuels; en sorte qu'il est tout faict pour attirer les raffraichissemens & pour communiquer à tout le corps les facultez d'attirer & d'expulser, par le moyen de ses arteres. Les parties donc reçoiuent les arteres & les influences du cœur selon qu'elles doiuent plus ou moins attirer & renuoyer le superflu; c'est pourquoy le foye n'en a que de tres-petites qu'il reçoit en sa partie creuse, parcequ'elle a plus besoin des facultez d'attirer les alimens & d'expul-

ser le superflu. La rate reçoit aussi les arteres en sa partie creuse, mais à cause que les humeurs qu'elle attire sont contraires & tres-differentes, elle en a d'autant plus grande quantité que le foye en a moins que toutes les autres parties à proportion de sa grandeur.

Les reins qui attirent & separent la mesme humidité que la rate, ont aussi des arteres en la partie creuse à proportion, puisque les emulgentes sont fort grosses & se voyent en quelques subjects iusqu'au nombre de trois en vn mesme rein. La circulation du sang se faict euidemment en cette partie, puisqu'il faut necessairement que la veine emulgente le remporte, apres qu'il est nettoyé de ses serositez qui se coulent à trauers la substance du rein dans le bassin qui se descharge aux vreteres, estant impossible qu'il se consomme tout à la nourriture d'vne si petite partie. Nous voyons en tout le reste du bas ventre vne plus grande quantité d'arteres qu'aux autres lieux, parcequ'elles seruent toutes à tirer les humeurs, à les cuire, à les distribuer, à separer les excremens & à les expulser qui sont des actions dépendantes de la chaleur & des esprits que le mouuement circulaire communique. Ainsi le grand nombre d'arteres que nous voyons au mezentere & aux boyaux empesche la pourriture, digere le chyle & le faict monter à la veine porte & au foye, puisqu'elles donnent le sang & les esprits qui le font couler aisément.

ART. 5. *Que toutes les actions du bas ventre dépendent du cœur.*

LE cercle inferieur a deux fonctions principales & qui luy sont particulieres, la premiere est de cuire les humeurs, & la seconde de separer les excrements & de les rejetter; nous auons monstré que le cœur les communique toutes deux par le battement des arteres, qu'il a formé des lieux propres à les receuoir & leur donne les forces d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu. Nous auons dict aussi que les trois circuits se communiquent, & qu'ils dépendent tous de celuy du milieu qui tire sa matiere du cercle inferieur, où toutes les humeurs se font & se corrompent; en sorte que tant s'en faut que les deux autres cercles attirent auec le sang les humeurs vicieuses, que celles qui s'y corrompent se rejettent tousiours au cercle inferieur, puisqu'il a les conduits & les esgouts de tous les excremens.

L'artere splenique, la cœliaque & les mezenteriques sont les conduits qui portent les superfluitez de tout le corps aux esgouts du bas ventre, où elles font des maux de cœur, des palpitations & d'autres accidens si on ne les rejette; leurs euacuations s'appellent generales, parcequ'elles deschargent tout le corps. Les maladies se forment toutes au cercle inferieur par la corruption des viandes que nous prenons mal à propos, ou par la suppression des excremens, & ne deuiennent iamais

dangereuses qu'apres que la force de la nature qui a coustume de rejetter les excrements, estant vaincuë par leurs pernicieuses qualitez, ils s'affermissent ou se transportent aux autres circuits où ils font les desordres que nous en voyons arriuer, puisqu'ils offencent les parties principales.

Ainsi le mouuement circulaire facilite la distribution de l'aliment & la separation des superfluitez de tous les circuits, puisque le sang des arteres se deffaict de ses impuretez aux esgouts du bas ventre, & remporte le chyle en son retour, par les veines mesaraiques & par les autres rameaux de la veine porte iusqu'au foye & á la rate, pour y estre entierement purifié & rendu propre à seruir au cœur & à toute l'œconomie de la nature. Car le chyle se conuertit en sang & se nettoye de tous ses excremens dans le foye, puisqu'il est la source des agreables humiditez, ne souffrant rien du tout de sec & de terrestre, & que nous voyons au dessous de luy tous leurs esgouts; Ioinct que le cœur n'attire que le plus pur & le plus humide, pour seruir de remede en ses ardeurs extremes; c'est pourquoy ce qui est d'impur & de grossier demeure & s'arreste au bas ventre pour estre rejetté.

Reste à parler de la circulation du sang qui se faict aux vaisseaux spermatiques, où nous voyons les mutuelles embouchures des veines & des arteres en plus grand nombre & beaucoup plus frequentes qu'en aucun autre lieu, puisqu'ils s'vnissent entierement & que de deux vaisseaux qui preparent il ne s'en faict qu'vn. Il n'y a pas lieu de douter que la circulation ne se face en ces vaisseaux, auparauãt qu'ils s'vnissent ayans des embouchures si frequentes, & que l'action veneriene & la semence ne dépendent du cœur; puisque la chaleur & les esprits qu'il enuoye sont les ouuriers qui la font & qui luy seruent de forme & de principale matiere, comme nous l'auons faict voir amplement en nos obseruations Anatomiques.

CHAPITRE IV.

Que le cœur est la cause de toutes les actions animales.

APRES auoir traitté de tous les mouuemens du cercle du milieu & de ceux des parties du cercle inferieur, reste à parler des actions eminentes qui se font en celuy du dehors qui dépend du cerueau, puisqu'il est le principe des mouuemens volontaires, des actions sensitiues & de celles que nous appellons principales. On le peut aisément per-

ART. I. *Raisons de douter si le cœur est la cause des actions du cerueau.*

ſuader que le cœur n'eſt pas la premiere cauſe des fonctions du cerueau, puiſque ces deux parties ſont entierement contraires en leurs qualitez, & que le mouuement & l'agitation continuelle qui eſt ordinaire au cœur eſt tres-pernicieuſe au cerueau ; Ioinct que la tranquillité eſt ſi neceſſaire aux actions de la ſageſſe, que la ſcience meſme prend ſon nom du repos. Et bien dauantage il ſemble que ces deux parties ſont entierement indépendentes & detachées l'vne de l'autre, puiſque le cœur ne reçoit point de nerfs & qu'il n'y a point du tout d'arteres en la ſubſtance du cerueau.

Ariſt. l. 7. phyſ. textu 20 & l. 1. de anima textu. 48.

Et neantmoins ſi nous penetrons plus auant dans les ſecrets de la nature ſans nous preoccuper de vaines aparences, nous reconnoiſtrons que le cœur eſt la premiere cauſe des actions du cerueau, comme de toutes les autres. Et que la nature conſerue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conſeruent la vie & qu'elle les ſepare en des lieux differens hors du meſlange des qualitez contraires.

ART. 2. *De la diſtribution des arteres au dedans de la teſte.*

Nous remarquerons auſſi que le froid faict ſa reſidence au cerueau, & que l'artere carotide qui ſe communique à la teſte pouſſe vne de ſes branches au dedans du crane pour fournir le ſang, la chaleur & les eſprits au cerueau. Cette artere ſe diuiſe auſſi-toſt en vne infinité de rameaux qui s'entrelaſſent & ſe reſpandent de tous coſtez, ſans neantmoins qu'il y en ait aucun qui penetre en ſa ſubſtance. Car nous voyons que dans les petites cauitez meſmes qui ſont en la ſurface interieure de l'os qui ſouſtient le cerueau de l'homme, les rameaux de l'artere vont obliquement l'vn ſur l'autre & forment par leur implication mutuelle vn laſſis qui merite le nom de merueilleux, puiſque la veuë meſme deſcouure qu'il eſt faict pour quelque ſubiect conſiderable.

L'artere ceruicale qui eſt fort petite faict vn circuit bien plus grand, puiſqu'elle monte par de petits trous qui ſont formez dans les eminences des os du col, afin que l'eſprit vital s'y tempere & que ſe communiquant plus obliquement ſes mouuemens deuiennent moins impetueux. Cette meſme artere penetre auſſi le derriere de la teſte & ſe coule entre l'os & la dure mere, pour ſe ioindre à vn rameau de la carotide & percer la dure mere enſemble, à la baſe du cerueau, où elles forment vn ſecond laſſis qui ſe groſſit de quelques veines produites de la ſinuoſité de la dure mere qui eſt au milieu du cerueau.

Ces deux vaiſſeaux differens s'vniſſent par des embouchures mutuelles, en ſorte que le ſang eſt enuoyé premierement en cette ſinuoſité du milieu qui l'attire & qui le communique à celle qui eſt au deſſus

& aux deux laterales, pour se respandre en forme de rosée par de petites veines en toutes les parties de sa substance. Ce qu'il y a de superflu se renuoye par les veines iugulaires en la veine caue qui le communique à la cauité droitte du cœur, pour son principal raffraichissement. Ces mesmes vaisseaux s'entrelassent & se meslent encor bien dauantage au dessous du troisieme ventricule où ils montent afin d'y former le lassis appellé choroide qui se diuise en deux parties, pour se distribuer aux deux ventricules qui sont en deuant & au dessus du cerueau. Hipp.purg.meth. nostræ f. 14.

ART. 3. *Quel l'impetuosité des esprits se modere aux ventricules du cerueau.*

LA Nature se sert de cette merueilleuse industrie dans la distribution qu'elle faict des arteres en toutes les parties de la teste, parcequ'il est absolument necessaire que le cerueau qui est le lieu du froid & la source des humiditez pituiteuses, reçoiue les esprits du cœur en grande abondance, pour se garentir de la pourriture & de la mort, & pour faire tant d'actions excellentes. Mais parceque leurs qualitez sont entierement contraires à celles du cerueau & que l'agitation continuelle est tres-pernicieuse aux actions principales, la mesme nature a faict vne infinité de petites arteres qu'elle communique obliquement entre le crane & la dure mere, au lieu de plus grosses en petit nombre, afin que les esprits estans ainsi partagez, ils se puissent plus facilement moderer par l'attouchement des parties de qualitez contraires.

Et quant aux arteres qui montent iusqu'aux deux ventricules qui sont au dessus du cerueau, elles vont encor beaucoup plus obliquement & s'entrelassent vne infinité de fois, afin d'affoiblir la chaleur & d'arrester l'agitation des esprits qui sont receus en ses ventricules comme en des grottes raffraichissantes où leur impetuosité se modere. Les arteres de ce lassis se rendent beaucoup plus deliées qu'aux autres lieux, afin que les esprits en sortent & se respandent plus aisément dans les ventricules, où ils reçoiuent toutes les qualitez du cerueau; Ioinct que le meslange de l'air, que les deux cauitez qui sont au dessus attirent sans cesse en respirant, aide beaucoup à les temperer.

Ainsi par cet admirable artifice la grande quantité des esprits qui est enuoyée du cœur au cerueau n'y faict aucune agitation vehemente & conseruant sa pureté elle y reçoit vne tranquilité si fauorable, qu'elle met l'ame en l'estat de iuger de tous les mouuemens de la nature; car il est impossible qu'elle discerne les impressions estrangeres si elle-mesme en est agitée, puisque ce qui paroit au dedans empesche la communication des especes & le discernement des choses qui sont au dehors.

ART. 4. *Que les mouuemens du cerueau dépendent du cœur.*

NOus auons dict qu'en tous les mouuemens il y en a tousiours vn premier d'où les autres dependent, que le cœur est en nous le premier principe de celuy d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu, & que les parties reçoiuent les arteres & leurs salutaires influences selon qu'elles doiuent plus ou moins faire ces mouuemens. Or ces deux mouuemens se font au cerueau comme au cœur, lorsqu'il se dilate & qu'il se resserre; parcequ'ils ne peuuent attirer vne suffisante quantité de matiere ni communiquer les esprits à tout le corps sans des agitations remarquables. Nous auons dict aussi que le cœur est faict le premier & qu'il aide à produire le reste des parties où il entretient la chaleur en ses agitations continuelles: puisque les parties spiritueuses & subtiles y seruent de forme, de temperament & d'ouurier contenant les vertus de tout le corps, & que la faculté vitale est celle qui les gouuerne toutes, comme elle est la cause de leur premier establissement.

C'est la nature de la flamme & de l'esprit vital de se dilater sans cesse & de se resserrer; c'est pourquoy les esprits enuoyez du cœur estans respandus en grande abondance dans les ventricules du cerueau, qui sont tout ajustez pour se dilater & se resserrer aisément, il n'y a pas lieu de douter qu'ils n'y produisent la continuelle vicissitude de ces deux mouuemens que nous voyons. Et lorsque le cerueau se dilate le plus subtil des esprits est attiré des arteres du lassis choroide en sa propre substance, pour y faire toutes les actions principales; le reste est enuoyé par les nerfs en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires, lorsqu'il se resserre & que ses cauitez s'estrecissent. La grande diuersité de conformation qui se rencontre en ces parties, faict seule toute cette admirable varieté de fonctions qui paroit au circuit exterieur; encoreque les esprits qui en sont les ouuriers ne different en aucune chose & qu'ils soient tous de semblable nature.

Hipp. l. de principiis f. 10.

Le cœur donc faict toutes les actions en l'homme par le moyen des esprits qu'il enuoye, de mesme que le Soleil qui est le cœur du monde produit tous les effects de la nature par les rayons de sa lumiere; & bien dauantage le cœur enuoye ses qualitez par des conduits tout euidens en des parties qui ont vne mesme ame & qui tiennent leur premier establissement de ses salutaires influences, au lieu que le Soleil communique les siennes par des moyens imperceptibles, à des choses qui se font & qui se gouuernent par des natures differentes.

ART. 5. *Que le sommeil & toutes les actions des sens dépen-*

QVant à ce qui regarde les sens & les mouuemens volontaires il est euident qu'ils dependent du sang & des esprits portez par les arteres, puisque ces actions se font toutes à l'instant qu'ils se communiquent

à leurs organes & qu'elles ceſſent auſſi-toſt qu'ils s'en retirent. Car le ſommeil n'eſt autre choſe qu'vne priuation des ſentimens qui vient de ce que la chaleur & les eſprits ſe retirent des organes des ſens & du circuit exterieur en celuy du milieu, où ils trauaillent à la coction des humeurs & à la perfection du meſlange. C'eſt pourquoy les extremitez & toutes les parties du dehors ſont froides en ceux qui commencent à dormir, & le mouuement circulaire y eſt ſi foible que le battement des arteres eſt preſque imperceptible. Et bien dauantage la reſpiration ſe faict ſi grande & ſi frequente en ceux qui dorment de profond ſommeil, que l'air eſchauffé qu'ils rejettent par la bouche & par les narines, faict vn bruit conſiderable, à cauſe que le ſang & les eſprits eſtans ramaſſez au circuit du milieu qui ſe faict au poumon, ils ont beſoin d'vne bien plus grande abondance d'air pour les temperer; & meſme on voit qu'ils l'attirent & qu'ils le rejettent plus ſouuant & en bien plus grande quantité que ceux qui ſont eſueillez, où le battement des arteres eſt vehement, parceque le ſang & les eſprits eſtans reſpandus au circuit exterieur elles rejetteut les vapeurs fumeuſes en abondance.

dent du mouuement circulaire.

Hipp. l. I. de diæta f. 86. v. I.

l. 6. Epid. ſect. 5. f. 517. v. 29.

Hipp l. 6. Epid. f. 511. v. 30.

Les exercices violens, la cholere & la pluſpart des autres mouuemens de l'ame attirent la chaleur aux organes des ſens, & font couler le ſang & les eſprits au cercle du dehors auec tant de vitteſſe qu'ils entretiennent ceux qui y ſont enclins en des veilles continuelles; car il eſt impoſſible que le ſommeil vienne que la chaleur & les eſprits affoiblis ne ſe retirent, puiſque les veilles ne ſe font iamais que par la preſence & l'agitation de la chaleur aux organes des ſens. De là vient que toutes les choſes qui font dormir arreſtent les mouuemens des humeurs, elles adouciſſent leurs vehementes qualitez, & les font couler au dedans; ainſi la nourriture endort, parcequ'elle rappelle la chaleur en l'eſtomach pour faire la digeſtion, le pauot, le nenuphar & tout ce qui raffraichit faict de meſme, parcequ'il arreſte les mouuemens impetueux de la bile & du ſang. Tout ce qui diſſipe les eſprits faict auſſi le ſommeil, comme l'excez du trauail, la ſaignée, la triſteſſe & la continuation de veiller; toutes les choſes qui deſtournent les eſprits des organes des ſens, qui les occupent ou qui bouchent les paſſages prouoquent le ſommeil de la meſme façon.

C'eſt pourquoy nous deuons conclure que le cœur eſt la cauſe de toutes les actions des ſens & des mouuemens qui s'en enſuiuent, puiſqu'il communique la chaleur & les eſprits à leurs organes qui agiſſent auſſi-toſt qu'ils les reçoiuent, & qui demeurent entierement oiſifs & inutiles, lorſqu'ils viennent à ſe retirer aux circuits du dedans.

CHAPITRE V.

Que le cœur est la cause de toutes les actions principales.

ART. I. *Que la sagesse consiste en la constitution naturelle du sang que le cœur enuoye, & principalemẽt en la moderation du mouuement circulaire.*

l. de flatibus f. 121. v. 9 & l. 1 de morbis f. 39. v. 11. & seq.

Reste à present que nous parlions des actions tres-releuées des principales facultez, lesquelles dépendent toutes des influences du cœur & de la chaleur, puisqu'elle est l'vnique ouuriere de toutes les actions de la nature. Nous dirons donc auec Hippocrate qu'il n'y a rien qui contribuë dauantage à la perfection des actions & à la sagesse mesme, que le sang & les esprits, lorsqu'ils conseruent la constitution naturelle & le temperament qu'ils ont acoustumé de receuoir dans le cœur. Or cette constitution consiste en trois choses, sçauoir aux qualitez du sang, en sa consistence & en ses mouuemens ordinaires; car si le sang vient vne fois à s'alterer en ses premieres qualitez, ou s'il se depraue en celles d'où sa consistence depend, ou bien si le mouuement circulaire dont sa masse est sans cesse agitée se change en quelque chose, alors on voit que tout le corps & l'esprit mesme en souffre des changemens estranges.

En sorte que si le mouuement circulaire s'arreste ou se diminuë, comme au sommeil, ou le refroidissement du sang le faict couler bien plus lentement que de coustume, le corps s'apesantit & s'abat, les parties se laissent aller à leur pesanteur naturelle, tous les sentimens se deprauent & les yeux mesme cuisent & s'apetissent à cause de la retraitte de la chaleur & des esprits visuels; & bien dauantage les actions principales se changent entierement, & les songes, qui sont des connoissances estrangeres, en occupent la place. Que si au contraire ce mesme mouuement deuient plus vitte & plus frequent que d'ordinaire, la sagesse & le veritable discernement des choses se diminuë; ainsi l'on voit que l'yvrongnerie change toutes les fonctions de l'esprit, à cause que le vin produit en peu de temps vne grande abondance de sang qui coule plus impetueusement que de coustume. Car les esprits animaux estans broüillez & confondus par la chaleur & les fumées du vin, les images des objects se troublent aussi de mesme, puisque les esprits les representent à l'ame, & seruent de miroirs pour les faire paroistre; c'est pourquoy ceux qui sont yures esperent de grands biens que les personnes sages n'oseroient se promettre, & ne prennent pas garde aux miseres presentes, dont ils sont accablez.

On peut dire que les ieunes gens resemblent aucunement à ceux qui

sont

sont yvres, à cause de l'abondance du sang qui domine en cet âge & qui se porte aisément au circuit exterieur & à la teste, où il faict vn trouble continuel & vne agitation toute semblable à celle qui vient de la chaleur & des fumées du vin. Il en est de mesme de ceux qui habitent aux païs froids, où l'on engendre vne bien plus grande quantité de sang, qu'aux regions chaudes, à cause de l'antiperistase & de la retraction de la chaleur au dedans des entrailles. C'est pourquoy nous voyons que ceux qui sont ieunes sont bien moins aduisez que les vieillards, & que ceux qui demeurent aux régions froides le sont bien moins que ceux qui habitent en celles qui sont chaudes, à cause de la chaleur & des esprits qui s'agitent sans cesse au circuit de la teste & des sens. Et c'est pour cela mesme que les peuples Septentrionaux, ne conceuans pas les perils, sont bien plus temeraires & plus hardis que ceux qui naissent en Affrique ou en Asie & aux autres contrées du midy. Ainsi presque toutes les passions respandent le sang au circuit exterieur, & c'est pour ce subiect qu'elles diminuënt le iugement & qu'elles offusquent les veritables lumieres, lorsqu'elles sont vehementes; car quelquefois la colere renuerse la raison de son throsne & nous faict faire des actions de fureur. Arist. sect. de temper. regionum probl. 8. tum duobus postremis.

L'exercice porte le sang au dehors, & y rend le mouuement circulaire d'autant plus vitte que l'exercice est violent, & pour ce subiect tous les sens sont bien moins asseurez en leurs connoissances quand le corps est en action que lorsqu'il est arresté; & mesme pour ce subiect toutes les actions de l'esprit deuiennent plus accomplies par le repos, puisque la science en prent le nom, & que la nuict donne conseil à cause de sa tranquillité. De là toutes les affaires d'importance se traittent assis, & de là mesme on dit que toutes les resolutions qui se prennent en courant sont imparfaictes, & que les hommes sont bien sages, dont tous les mouuemens sont moderez. Arist. l. 7. Phys. textu 20.

ART. 2. *Du meslange & du temperament qui faict la perfection de la sagesse.*

HIppocrate n'a pas eu de moyen plus euident pour expliquer les actions de l'esprit & des sens, que le meslange des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicate & vn mouuement circulaire, tousiours egal & tres-moderé. Or ce meslange consiste principalement en l'vnion tres-estroitte des deux premieres qualitez, qui sont les moins agissantes & que nous appellons passiues, parce que toutes les connoissances se font en receuant les images & les impressions des objects; c'est pourquoy les hômes les plus illustres en sagesse se font & se composent du meslange d'vn feu celeste & si moderé, que sa douceur Ex l. 1. de diæta § 88. v. 40. & seq.

semble produite de quelque humidité naturelle, qui s'vnit & s'allie tres-estroittement auec vne eau si pure & si bien digerée, qu'elle s'arreste & se determine aussi facilement que si de sa propre nature elle auoit quelque seicheresse. Car bien que ces deux elemens se voyent contraires en toutes choses, ils ont pourtant affinité dans ces deux qualitez passiues, qu'ils se communiquent encore reciproquement, pour atteindre à la plus parfaite vnion ; tellement que de cette heureuse alliance se faict vn ouurage excellent, puisque ce feu tres-doux ne dissipe point l'humidité de son eau qui est si bien cuite & si digerée, qu'elle n'a pas besoin d'aucune agitation nouuelle pour deuenir plus accomplie. Ces elemens vnis ensemble ne manquent d'aucune chose estrangere & sont capables de iuger de tout ce qui est au dehors, car estans parfaictement alliez, ils demeurent presque entierement immobiles ; au lieu que n'estans que meslez, ils agissent sans cesse & souffrent reciproquement l'vn de l'autre. Ainsi la tranquillité de cette eau luy faict receuoir aisément toutes les qualitez estrangeres & les images des obiects, qu'elle represente fidellement à l'aide de sa netteté, puisque les choses tres-pures reçoiuent & representent facilement iusqu'aux moindres impressions.

L'ame donc deuient clairuoyante employant des esprits tranquilles & arrestez, puisque la vittesse des mouuemens efface & confond les especes. C'est ce qui oblige la nature à faire le cerueau d'vn temperament plus froid, & à loger les organes des sens hors du mouuement, puisqu'il faut qu'ils soient en repos pour iuger auec asseurance de tous les mouuemens de la nature. Que si ce temperament, tres-vtile aux actions de la sagesse, s'altere en quelque qualité capable d'affoiblir ou d'accroistre les forces de l'vn des deux principes, on voit naistre aussi-tost vn desordre qui produit d'estranges folies ; car il est impossible de deschoir de cette perfection tres-eminente sans tomber en vne extreme confusion.

ART. 3. *Que le meslange où l'eau surmonte n'est pas propre aux actions de la sagesse.*

Ex l 1 de diæta f. 89. pene integro.

ET mesme on voit que si l'eau surmonte vn peu le feu dans le meslange, les hommes en naissent bien moins sages & clairuoyans que les premiers, parceque le feu se ralentissant par la pesanteur de son eau & se portant trop laschement en son mouuement circulaire, il ne va qu'imparfaictement & trop foible au circuit exterieur, où sont les organes des sens. Ces hommes-là sont grossiers & s'attachent à ce qu'ils pensent, & neantmoins s'ils gardent vn bon regime ils deuiennent plus prompts & plus aduisez qu'ils ne le sont de leur nature ; il faut donc qu'ils se nourrissent d'alimens chauds & secs & qu'ils les prennent en mediocre quantité, crainte de la plenitude ;

& mesme ils doiuent se garder de la luite & des frictions, afin que les veines ne se dilatent & ne s'emplissent trop, ce qui retarderoit le tour du sang & des esprits; & au contraire il faut qu'ils facent tout ce qui est capable de rendre ce tournoyement plus prompt, comme la course & tous les exercices; & mesme qu'ils se facent vomir pour mieux vuider les excremens qui corrompent la nourriture & se coulent dans les veines, où ils empeschent les passages & les promenades du sang.

Que si l'eau surmonte dauantage le feu dans le meslange, le tournoyement du sang en est aussi plus court, puisqu'il ne s'estend pas entierement iusqu'aux sens, à cause de sa tardiueté, car l'ouie & la veuë qui sont des sens subtils se font d'eux-mesmes subitement; Or l'attouchement & le goust sont plus lents, c'est pourquoy ces gens-là ne les ont pas moins bons que les autres personnes, encore qu'ils ayent l'ouie v. 29. & seq. & la veuë bien pires, à cause de la foiblesse du mouuement circulaire. Que si l'eau surmonte encore le feu de beaucoup plus, on voit naistre des hommes de ce meslange qui sont naturellement en cette espece de manie qui vient de la tardiueté du mouuement circulaire & de l'engourdissement des esprits, puisqu'ils pleurent continuellement sans subiect, ils s'effrayent de leur ombre & s'affligent de choses qui ne le meritent pas; & au contraire ils prennent plaisir à celles qui sont mauuaises ou ridicules. L'antimoine donc & l'hellebore sont fauorables à v. 33. & 34. ces gens-là, & principalement si on les employe apres les estuues & les parfums; & mesme le tabac en fumée leur est vtile, parcequ'elle entre dans le poumon qu'elle desseiche & subtilise, en sorte que le tournoyement du sang & des esprits s'y faict plus aisément.

ART. 4. *Que le meslange où le feu surmonte est difficile à conseruer.*

LE feu surmonte plus souuant que l'eau dans le meslange qui faict la naissance de l'homme, parceque c'est à cause de l'abondance & de la pureté de la chaleur qu'il est le plus parfaict des animaux; & c'est pour cela mesme que ceux qui naissent d'vn meslange où le feu predomine ont l'ame clairuoyante & la santé parfaite, puisqu'ils discernent aussi-tost les obiects, & que le mouuement circulaire ne se faict point Ex l. 1. de diæta §. 89. & 90. si vitte qu'ils ne demeurent fermes en leurs pensées, si bien que ces hommes-là sont accomplis, & le peuuent deuenir dauantage en fuyant les excez.

Que si les qualitez du feu l'emportent de beaucoup au dessus de celles de l'eau, le tournoyement du sang en est plus prompt & les esprits se portent auec plus de vittesse aux organes des sens, & toutes les actions sont plus parfaictes: Parmi ces natures de feu il y en a qui sont

aussi chaudes que la nature humaine le permet, ayant les sentimens & les mouuemens des humeurs & des esprits tres-prompts, de sorte mesme qu'ils ne dorment iamais profondement & sans estre inquietez de songes. La nourriture de chair, le vin & tout ce qui eschauffe & l'embonpoint mesme les faict tomber en des extrauagances; à cause de l'excez de la chaleur qui s'attire à la teste, ayant surmonté l'humidité de l'eau qui la retient.

Hipp. eodem l. & f. 44 & seq.

Ces hommes-là sont bien moins arrestez en leurs desseins & en leurs sentimens que les premiers, car les pensées se forment sur les especes des objects que les esprits fournissent sans cesse de nouueau, puisque les precedentes se retirent aussi-tost auec les esprits qui les emportent au cœur & au poumon. Ces hommes excellens ont besoin d'vne grande conduite, car ils sont obligez de rechercher soigneusement tous les moyens de moderer la promptitude du tournoyement du sang & des esprits, & mesme ils ne doiuent iamais trauailler estans à jun, puisque l'impetuosité des esprits se calme & se tempere par la douceur des alimens; & par ce moyen ces personnes qui sont tout de feu se rendent les plus accomplies en sagesse.

Hipp. l. 1. de diæta f. 90. v. 21. & seq.

Le corps de l'homme, le sang & les humeurs & mesme les esprits qui les agitent se font d'eau & de feu qui agissent tousiours estans contraires en toutes choses, mais toutes les actions & tous les mouuemens de l'ame ne dependent que des conduits & de la conformation des parties où l'ame reside & où le sang & les esprits se promenent sans cesse. Car les actions se font differentes & nous auons diuers sentimens, selon que l'ame est receuë differemment en diuers lieux, selon les images des choses qu'elle y rencontre, & les qualitez differentes du sang & des esprits qui sont les causes immediates de toutes les actions. C'est pourquoy toutes les parties, les humeurs & les esprits changent & peuuent beaucoup amander par le bon regime de viure; car la substance de l'ame qui est immortelle & inuisible est incapable de changer. Les actions se font toutes de mesme que la voix qui depend des conduits de l'air, puisque selon leurs qualitez & les lieux où l'air va frapper la voix change pareillement; c'est pourquoy par le regime on la rend pire, ou meilleure; parcequ'on peut rendre les passages de l'air plus vnis ou plus inegaux ce qui rend la voix plus agreable ou plus rude, car de changer l'air que nous attirons c'est vne chose impossible.

Hipp. eodem l. & f. v. 24. & 25. v. 36. & seq.

ART. 5. *Quelques marques physiognomiques expliquees.*

CEux qui sont petits doiuent auoir l'esprit prompt & subtil, parceque le mouuement circulaire du sang & des esprits, n'occupant qu'vn petit interualle, se porte aisément en la partie qui faict les actions

principales ; & au contraire ceux qui ſont grands doiuent auoir l'eſprit peſant & groſſier, puiſque le ſang enuoyé du cœur ſe reſpand en vn grand interualle & ſe communique laſchement & en petite quantité au lieu où ſe font les actions de la ſageſſe. Ces deux propoſitions ſont probables, mais ſi auec la taille nous conſiderons le temperament, nous remarquerons que ceux qui ſont petits, ſecs & maigres, & principalement s'ils ſont chauds & bilieux, n'acheuent rien de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement des eſprits ſe faiſant promptement, à cauſe de l'excez de la chaleur & en vn lieu de petite eſtenduë, ils ne demeurent iamais en leurs deſſeins, puiſque ſans ceſſe ils changent & vont de l'vn à l'autre, auant que d'acheuer ce qu'ils ont commencé. Et au contraire nous voyons que ceux qui ſont grands, puiſſans & pituiteux ne ſont point gens de grande intelligence, à cauſe de la froideur de leur temperament ; Car la froideur & la grande diſtance des parties du corps eſt cauſe que la circulation du ſang eſt trop lente & ne ſe porte qu'imparfaictement au lieu de la ſageſſe.

par les qualitez du mouuement circulaire.

Ex Ariſt. l. Phyſiog ad calcem.

Or pour iuger auec plus de certitude nous deuons ioindre les ſignes contraires, & dire que ceux qui ſont petits, humides & pituiteux de leur temperament ſont gens à ne ſe point deporter de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement circulaire ſe faiſant vitte à cauſe de la petiteſſe du lieu, la froideur du temperament le ralentit & donne la proportion pour acheuer tout ce qu'ils ſe propoſent. De meſme ceux qui ſont grands, ſecs & bilieux ſont gens reſolus & de bon ſens en ce qu'ils entreprennent, parceque la chaleur de leur temperament & la promptitude du mouuement ſe modere par la grandeur du corps, en ſorte qu'elle eſt proportionnée pour leur donner les bonnes qualitez du corps & de l'eſprit.

Ceux qui ſont bien-temperez & de mediocre taille ont le iugement excellent & les reſolutions fermes en leurs entrepriſes, parceque les eſprits enuoyez du cœur paruiennent à l'aiſe & moderement au cerueau, & ne s'emportent point au delà du lieu où ſe font les actions de la ſageſſe. Ceux qui ſont gros & puiſſans & principalement s'ils ont le cuir & la chair ferme & dure, ſont plus ſubiects au flus de ventre ou à la folie que les autres, parceque la maſſe du ſang n'ayant pas la tranſpiration libre en ſon mouuement circulaire, toute l'impetuoſité de la bile ſe porte à la teſte ou au bas ventre. Et c'eſt la raiſon meſme pourquoy quelques-vns des hydropiques ont de la rougeur au viſage.

Hipp. l. de d'æra ſalubri f. 35.

Hipp l. 2. de morbis f. 157. v. 25. & 26. tum l. de internis affect. f. 198. v. 42. & 43. vbi de leucophlegmaticis.

Ceux qui ont les veines aparentes & groſſes ont auſſi le tournoyement du ſang plus frequent à l'exterieur, c'eſt pourquoy nous les voyons plus prompts & plus coleres & generalement plus enclins à tous

les mouuemens de l'ame qui portent le sang au dehors; ils sont aussi plus sensibles & plus agissans que les autres, puisque le sang & les esprits se portent à l'aise aux sentimens qui se logent tous au dehors. Il en est de mesme de toutes les autres qualitez de l'esprit & de toutes les inclinations naturelles, desquelles on peut iuger selon que les dispositions des organes à receuoir les flus & les reflus du sang, paroissent differentes en vn chacun.

De là donc nous voyons clairement que les passions & toutes les connoissances de l'ame changent & se font differemment, selon que la chaleur & les esprits se portent au circuit exterieur & à la teste, où se font toutes les actions principales.

SECTION CINQVIEME.

DE L'INEGALITE' DV MOVVEment circulaire à raison des choses naturelles & de celles que nous appellons non naturelles.

CHAPITRE PREMIER.

Du mouuement circulaire à raison des choses naturelles.

ART. I. *De l'inegalité du mouuement circulaire selon le changement des âges.*

LE mouuement circulaire du sang & des esprits n'est pas tousiours egal en toutes ses parties, il s'y rencontre vne grande diuersité, si nous le considerons en general & en tous ses circuits ensemble, qu'si nous remarquons la difference qu'ils ont entr'eux en diuers temps, à raison des choses naturelles, de celles qui s'appellent non naturelles & de celles qui sont contre nature. Car on void que le sang se porte quelquefois en plus grande abondance en l'vn de ses trois circuits & quelquefois en l'autre; & que les operations sont plus parfaictes aux parties où ce mouuement se faict mieux. Ainsi l'exercice nourrit & fortifie les nerfs, les muscles & toutes les parties du dehors, y attirant le sang & les esprits; au lieu que le sommeil & le repos qui les retirent au cercle du milieu fortifient les entrailles, les nourrissent & donnent temps à l'ame de pouruoir au dedans & à son œconomie particuliere. De là nous voyons que le mouuement circulaire est inegal, & qu'il

Hipp. sect. 5. l. 6. epid. part. 10. f. 498. v. 50.

est cause des actions qui se font toutes à proportion qu'il communique plus ou moins le sang & les esprits qui en sont les ouuriers.

Nous auons cy-deuant expliqué plusieurs lieux d'Hippocrate & d'Aristote touchant les changemens du mouuement circulaire, à raison du diuers meslange des elemens & des humeurs, a raison des temperamens & de la structure des parties, il nous suffit d'indiquer la methode d'en dire dauantage. Nous expliquerons à present la diuersité qu'Hippocrate y remarque touchant quelques autres des choses naturelles & premierement touchant les âges, lorsqu'il enseigne que les enfans ont les vaisseaux si petits & si pleins qu'il est impossible que le sang y ait aucune agitation remarquable, n'y ayant pas de place où le mouuement se puisse faire, ce qui est cause aussi que les enfans n'ont point de semence, puisqu'elle ne se faict que par le meslange du sang auec les esprits. C'est pourquoy nous ne voyons iamais que ni les arteres ni le cœur des enfans ayent ces dilatations & ces contractions vehementes que nous voyons aux hommes faicts, & qui sont des marques asseurées de la promptitude du mouuement circulaire. Ce mesme mouuement se faict plus vitte aux ieunes gens, à cause que la chaleur s'augmente & subtilise les esprits qui portent le sang aux extremitez & communiquent la nourriture; & au contraire il se faict lâschement aux vieillards, à cause de la froideur de leur temperament & de l'imbecillité de la chaleur; car l'air & le sang qui seruent en la ieunesse au raffraichissement du cœur & à l'augmentation des esprits & de la chaleur naturelle, commencent en la vieillesse à la diminuer & à l'esteindre.

l. de genit. f. 36 v. 5. & seq.

Hipp. l. 1. de diæta f. 86 v. 14. & seq.

ART. 2. *De l'inegalité du mouuement circulaire selon le changement des saisons.*

Hippocrate au Liure qu'il a faict de l'air, des eaux & des regions, c'est à dire des trois sortes d'alimens, puisque nous les tirons tous de ces trois sources, enseigne que dans les pais où les saisons ont des changemens considerables, sans ordre & fort soudains, les hommes se voyent aussi tous de façon differente, de visage, de mœurs & d'esprit dissemblable & bien plus raffinez qu'aux autres lieux, parceque les vicissitudes des saisons attirent la chaleur & le sang au dehors, & le repoussent en suitte au dedans de nous-mesmes, aussi souuant que les qualitez changent en l'air, c'est pourquoy les esprits se purifient par tous ces changemens & deuiennent plus propres à toutes les actions. Et au contraire nous voyons qu'aux contrées où les saisons sont tousiours de mesme, les hommes y sont aussi presque semblables en toutes choses & qu'ils n'ont pas ces nobles agitations de l'esprit, pour entreprendre hardiment les grandes choses & reüssir en leurs desseins.

Car les changemens considerables & frequens releuent le courage;

resueillent les sens, parcequ'ils portent impetueusement de l'vn des circuits en l'autre les humeurs & les esprits qui sont les vrais outils de l'ame & les ouuriers de toutes les actions. Si bien que ces grandes vicissitudes qui arriuent aux saisons en font de semblables en nous-mesmes, par les transports des humeurs & des esprits qu'ils poussent du dehors au dedans & qu'ils retirent en suitte au dehors de la mesme façon que les passions de l'ame ausquelles les grands & soudains changemens de l'air disposent nos esprits, puisqu'ils produisent de semblables effects en nos corps.

Προοδοποιέουσι τοῖς πάθεσι.

La plus eminente perfection de l'homme consiste aux frequentes & nobles agitations de l'esprit & du corps qui dependent des mouuemens soudains des humeurs, que les grands changemens des saisons poussent de l'vn des circuits à l'autre; & mesme l'air n'a pas seulement cette force nous enuironnant au dehors, puisqu'il compose ces excellentes parties de nous-mesmes qui nous gouuernent & de qui les deux autres tiennent l'estre & tous les mouuemens. Car les anciens ont honoré du nom de Patrie le lieu de la naissance, parcequ'il communique l'air qui faict en nous ces parties spiritueuses & subtiles où la vie consiste & qui la conserue autant de temps que nous sommes capables de respirer. La continuelle egalité des saisons qui consiste aux qualitez qui regnent de mesme continuellement en l'air, produit tousiours la mesme humeur & des esprits si semblables en nos veines qu'ils ont tousiours les mesmes mouuemens, ne receuans iamais de qualitez differentes & contraires. C'est pourquoy le mouuement circulaire du sang & des esprits est presque tousiours egal en tous ses circuits, puisque l'air ne luy communique iamais aucune qualité extraordinaire capable de produire quelque agitation nouuelle.

Les parties spiritueuses.

Les parties humides & les solides.

CHAPITRE II.

De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des choses non naturelles.

ART. I. *Du nombre & des qualitez des choses non naturelles.*

LES choses que nous appellons non naturelles sont de deux sortes, les vnes sont volontaires & fortuites; les autres sont absolument necessaires & sans lesquelles il est impossible de viure, faisans des impressions considerables en nos corps, puisqu'elles sont capables de les conseruer & de les defendre des iniures qui viennent des causes qui sont au dedans de nous & de celles qui nous enuironnent & qui nous attaquent

attaquent au dehors. On les appelle non naturelles, parcequ'elles sont indifferentes, elles deuiennent contre nature & sont pernicieuses à ceux qui en abusent & qui s'en seruent mal à propos, elles se rendent fauorables & naturelles à ceux qui les employent en temps & lieu, conseruans la santé parfaicte ou mesme en la rendant meilleure, si elle se trouue interrompuë.

Ces choses indifferentes & non naturelles sont au nombre de six, sçauoir l'air qui nous enuironne, le boire & le manger, les exercices & le repos; les superfluitez qui s'arrestent en nous ou qui se rejettent; le sommeil & la veille & enfin toutes les affections de nos ames. Toutes ces choses-là, dis-je, aportent vne tres-notable diuersité dans le tournoyement ordinaire que font le sang & les esprits; & pour commencer par les affections de l'ame il ne se rencontre aucune disposition si fascheuse qu'elle puisse estre qui l'emporte au dessus de ses mouuemens, puisqu'ils sont d'autant plus puissans que l'ame est plus efficace que le corps qu'elle anime & que l'agent est plus considerable que son subject & que sa matiere; c'est pourquoy sans doute les passions de l'ame changent tres-notablement les humeurs.

ART. 2. *Que les passions de l'ame chāgent notablement le mouuement circulaire & cōment.*

OR tous les mouuemens de l'ame se font auec des mouuemens subits & tres-considerables qui arriuent à la chaleur naturelle & au mouuement circulaire du sang & des esprits qui s'agitent & se portent quelquefois plus impetueusement à la teste & par tout le circuit exterieur, ou qui se retirent au contraire dans l'interieur des entrailles. Il y a d'autres passions de l'ame qui conseruent le tournoyement du sang presque egal en tous ses circuits, sinon qu'elles le rendent vn peu plus frequent qu'à l'ordinaire, la ioye moderée se trouue en ce dernier rang estant tres-vtile à toutes sortes de personnes, parcequ'elle respand par tout egalement le sang & les esprits & principalement au circuit exterieur qui est celuy de la teste & des sens, releuant la vigueur de toutes les facultez; car le cœur mesme s'espanouit & se dilate dans la iouissance du bien present. La ioye desmesurée tire si puissamment la chaleur naturelle & les esprits hors du cœur & les respand en si grande abondance au circuit exterieur & dans les organes des sens, que la dissipation qu'elle en faict est capable d'aneantir la faculté vitale en son principe & d'esteindre la vie au mesme instant.

ART. 3. *Que la tristesse produit des effects directement contraires à la ioye.*

LA tristesse produit des effects directement contraires à la ioye rendant le mouuement circulaire du sang & des esprits beaucoup plus paresseux qu'à l'ordinaire, parcequ'elle reserre le cœur & les arteres

qui en sont les fontaines & qui communiquent la chaleur à toutes les parties; & de là vient que le corps despourueu des fauorables influences de la chaleur & des esprits, qui sont oppressez dans le cœur & dans les arteres, se refroidit notablement & se desseiche en toute l'habitude. Cette pernicieuse passion de l'ame rend le mouuement circulaire tres-lent & presque egal en tous ses circuits, bien qu'elle ramasse & retire dauantage le sang & les esprits en celuy du milieu, en sorte qu'elle augmente beaucoup l'oppression du cœur que l'abondance du sang rencontre desia pressé de cette passion maligne, & empesche la liberté de son mouuement ordinaire.

Il arriue de là que le sang accumulé s'eschauffe de soy-mesme & se pourrit, faute de raffraichissemens & des frequentes vicissitudes de toutes les agitations differentes qui luy sont familieres, ce qui faict bien souuant des fievres tres-malignes & qui s'acompagnent de tres-pernicieux symptomes. Ou bien cette diminution des reuolutions du sang & des esprits abat tellement les forces de toute la faculté nutritiue, à cause de l'estouffement de la chaleur, qu'elle en deuient toute imbecille & n'engendre point de bon sang, ce qui ne manque iamais de produire de tres-mechantes maladies & l'hydropisie mesme. Que si la bonté de la nature & l'artifice de la Medecine destournent ces funestes euenemens, il est neantmoins impossible d'empescher que ceux qui s'abandonnent à la tristesse n'amassent vn sang melancholique & brulé par la chaleur estrangere, puisque la chaleur naturelle s'affoiblit, ne iouissant pas du tournoyement du sang & des esprits à l'ordinaire. Quelquefois ce mesme defaut esteignant la chaleur naturelle produit vn sang froid, terrestre & grossier qui debilite l'estomach, enfle la rate, il donne force raports des vapeurs & des maux de cœur, la difficulté de respirer y suruient; ce qui faict vne si grande bijarrerie d'humeur qu'elle blesse enfin le temperament du cerueau & rend les hommes hypochondriaques.

ART. 4. *Que la peur tire tout à coup la chaleur au dedans.*

L'Espouuante produit en peu de temps tout ce que la tristesse faict petit à petit & à la longue; & bien dauantage elle tire le sang & les esprits au dedans, en sorte que la bile & toutes les superfluitez y allans aussi, leurs esgouts se desbondent par bas & se deschargent plus abondamment que si ces euacuations estoient volontaires. Les muscles qui ferment ces issuës se relaschent par la mesme cause, & parceque la teste & tout le circuit exterieur manque de ce qui est en trop grande abondance au dedans, toutes les facultez animales succombent ensemble estans despourueuës de la chaleur & des esprits necessaires à leurs

actions. De là ces muscles defaillent comme tous les autres, vn tremblement saisit aussi-tost tout le corps, on grince les dens & la voix deuient tremblante, ou bien on la pert tout a faict, & en vn mot la peur trouble tous les sens, elle depraue tous les mouuemens & la raison mesme.

C'est vne chose euidente que la retraction de la chaleur & des esprits produit tous ces effects, puisque le froid & la palleur surprennent incontinent toutes les parties qui sont au dehors, les cheueux se dressent en la teste, le corps deuient inflexible & froid & les forces manquent tout à coup. Cette passion est si puissante qu'elle faict en vn moment des changemens estranges & remarquables, produisant ou guerissant en vn moment de grandes maladies, puisque souuant elle guerit la fievre quarte & qu'elle donne le mal caduc.

Art. 5. *Que la colere attire le sang au dedans auant que de le pousser au dehors.*

LA colere est vn mouuement de l'ame dont le commencement represente quelques-vns des effects de la peur, par la retraction de la chaleur & des esprits au dedans, puisqu'elle faict la palleur au visage, le tremblement de tout le corps & principalement de la voix, bien qu'elle agisse d'vne façon toute contraire. Car le mouuement de la colere commence par l'attraction du sang & des esprits du cercle exterieur en celuy du cœur qui est le principe & le siege de cette passion violente. En sorte que, si nous croyons estre indignement offensez, le resentiment de l'iniure que nous receuons nous presse de la repousser en nous vangeant, il excite le cœur qui rappelle toute sa vigueur & ses forces. C'est pourquoy ce noble principe ne manque iamais d'attirer auec violence du circuit inferieur & du foye le sang & grande quãtité de bile qu'il faict boüillir en ses vaisseaux, pour les renuoyer en suitte au dehors & principalement à la teste, où nous voyons que cette passion vehemente esclate & paroit dauantage, puisqu'elle offusque enfin la raison, bien que cette mesme raison l'esmeut & conduit ses commencemens.

La colere donc est vn mouuement violent de la puissance irascible de l'ame qui ramasse & faict boüillir le sang & la bile au circuit du milieu & le respand en suitte impetueusement aux organes des sens & des mouuemens, afin de repousser le mal & l'injure qu'on a receuë; & de là vient qu'elle met en feu tout le corps, elle eschauffe le sang & les esprits, elle brule la bile, elle enflamme le visage & faict estinceler les yeux; & bien danantage elle emporte les hommes à beaucoup d'actions inconsiderées par le trouble qu'elle cause à tous les sens & à la raison mesme.

Cette passion desreglée tuë tous ceux qui sont pulmoniques par

accident ou de leur propre nature, elle offense notablement tous les organes des sens, ceux des mouuemens volontaires & le cerueau mesme qui est leur commun principe & le siege de toutes les principales facultez. Car la colere iette en ces parties tres-nobles & tres-excellentes toutes les humeurs vicieuses & la bile la plus corrompuë, dont l'euacuation naturelle & iournaliere se doit faire dans les esgouts des parties basses qui sont en situation toute contraire & directement opposés à la teste.

ART. 6.
De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des excrements qui s'arrestent ou qui se reiettent.
Hipp. l. de hum. f. 116. v. 17. & 18.

LEs excrements qui se retiennent eschauffent le corps & arrestent le mouuement circulaire aux parties où ils croupissent, parcequ'ils corrompent les esprits qui ont acoustumé de promener le sang & remplissent ou pressent les vaisseaux qui le contiennent. Car le bas ventre qui est rempli de nourriture & d'excrements, s'eschauffe de mesme que la terre en l'Hyuer estant couuerte de fumier; & au contraire lorsque le bas ventre est vuide & nettoyé de tous ses excrements, il se raffraichit & reçoit aisément l'air en ses vaisseaux où le sang va plus vitte & se communique librement; Ioinct que les excrements eschauffent, puisqu'ils sont corrompus & contraires à la nature & que leur euacuation la restablit en la perfection de son temperament. Ainsi les superfluitez ordinaires oppressent la nature & diminuënt le mouuement circulaire aux lieux où elles s'arrestent & l'augmentent aux autres parties, puisqu'elles s'eschauffent & que les esprits se transportent aux autres circuits. Et de là vient que le sang rejaillit mieux en la saignée de ceux qui ont le ventre ferme, qu'en celle de ceux qui l'ont trop libre, c'est pourquoy le grand Hippocrate ordonne d'affermir le ventre des malades qui ont des humeurs corrompuës deuant que de les saigner, afin que le mauuais sang sorte, ce qui ne se faict iamais s'il ne rejaillit en sortant, car les esprits qui sont les premiers organes de l'ame retiennent le meilleur & rejettent impetueusement le mauuais. C'est pourquoy si les euacuations de sang arriuent insensiblement & d'elles-mesmes, le plus pur s'escoule & ce qui est de grossier demeure; au lieu que si elles se font à plain canal & par l'impulsion des esprits, on voit que le sang est mauuais dans les palettes; & mesme i'ay tousiours remarqué que le sang qui decoule insensiblement contre le cuir paroit vermeil dans le plat, & que celuy qui rejaillit de la mesme ouuerture, à plain canal, est dissemblable & le plus souuant corrompu.

Sect. 4 de victus rat in morbis acutis f. 115. v. 57. & 58.

SECTION SIXIEME & derniere.

DE LA FACVLTE' VITALE ET DV mouuement circulaire du sang qui se faict aux enfans auant la naissance.

CHAPITRE PREMIER.

Que le cœur du fœtus a tous ses mouuemens.

LA terre & l'air qui sont entierement contraires en toutes les qualitez de leur nature particuliere, le sont aussi en celles qu'ils reçoiuent dans l'ordre de la nature vniuerselle; puisque la terre s'eschauffe en l'Hyuer & qu'elle est froide en l'Esté, lors que l'air est en ses plus vehementes chaleurs. Nous voyons que les plantes subsistent par le moyen de ces deux elemens, puisqu'elles iettent leurs racines en la terre qui leur sert de mere & qu'elles poussent leur tronc & leurs branches en l'air, car en l'Hyuer elles reçoiuent de cet element par le moyen de leurs rameaux le raffraichissement necessaire qu'elles tirent en l'Esté de la terre par le moyen de leurs racines; en sorte qu'il est impossible qu'elles souffrent la chaleur & le froid en mesme temps aux branches & aux racines.

ART. I. *De la nourriture des plantes.*

Hippocr. l. de natu. pueri f. 36. integro & 37.

Cet ordre establi de la nature faict la santé des plantes & les rend florissantes, puisque la chaleur se conserue & donne accroissement auec vicissitude à toutes leurs parties; car les racines croissent & profitent en l'Hyuer, l'Esté multiplie les rameaux & faict grossir le tronc, au lieu que si le froid ou la chaleur domine au mesme temps en toutes les parties nous les voyons perir. Ainsi les extremes rigueurs de l'Hyuer font mourir toutes les plantes dont le froid penetre les racines, & les chaleurs brulantes de l'Esté seichent celles dont toute l'estenduë reçoit les rayons du Soleil; Le raffraichissement qui vient de la terre & des racines est plus considerable, puisqu'elles communiquent tout ensemble les qualitez & l'aliment.

LEs plantes donc reçoiuent la subsistence de la terre & ne s'en peuuent separer qu'elles ne meurent, & neantmoins on n'a iamais dict

ART. 2. *Que le fœtus vit*

à la façon des plantes & des Zoophytes.

qu'elles ont la vie de cet element & qu'elles en tirent la force de produire toutes leurs fonctions, bien qu'il est plus vray-semblable de dire que la terre donne aux plantes la vie que de croire que l'ame de la mere faict les mouuemens dans le corps de l'enfant.

Or l'enfant (que nous appellons le fœtus auant la naissance) subsiste & se nourrit de la mesme façon que les plantes, puisqu'il est attaché comme elles en vn lieu qui le perfectionne & luy fournit la nourriture, il attire le sang des entrailles de la mere par le moyen des veines du nombril qui sont ses veritables racines & que c'est de là mesme qu'il reçoit le raffraichissement qui le faict viure & qui conserue sa chaleur. Car le sang le plus pur & le plus exquis sort des vaisseaux de la mere & se respand dans la propre substance de la matrice & en celle du foye vterin, qui est la principale partie de l'arrierefaix contenant tous les rameaux des veines & des arteres vmbilicales. Il se conserue & se perfectionne en ces lieux-là comme en ses vaisseaux propres, afin que le fœtus l'attire & le succe insensiblement par le moyen des rameaux de la veine vmbilicale qui le communique dans le foye à la veine porte & à la veine caue.

Le sang se figeroit, sans doute, en des parties si froides & si esloignées du cœur, à cause de la grande longueur du cordon, si l'extreme humidité du lieu ne l'en empeschoit, joincte au battement des arteres que la nature a faict au nombre de deux pour accompagner inseparablement la veine en tout son progrez, afin que leur agitation continuelle face couler le sang, le perfectionne & le garentisse de toutes les impressions malignes, ne luy donnant pas mesme le temps de se corrompre. Ainsi tout l'arrierefaix est disposé de la sorte que nous le voyons & les vaisseaux du nombril sont faicts d'vne longueur considerable, & plongez dans l'eau, afin que le sang y reçoiue tout le raffraichissement dont il est susceptible, pour le communiquer au fœtus & moderer sa chaleur. Car ce n'est pas assez que la substance du sang se communique aux deux cauitez du cœur, il faut aussi que le raffraichissement de la chaleur se face egalement en toutes deux, puisque c'est là le premier dessein de la nature & que de là depend la perfection de son œconomie.

ART. 3. *Que le cœur se forme le premier & reçoit l'ame qui l'agite.*

NOus auons dict que le cœur se compose de la partie de la semence la plus exquise & la plus chaude, qu'il est faict le premier de nos membres & qu'il aide les autres à se produire; Il est la source de leur vie & mesme il est l'ouurier de tous les mouuemens qui s'en ensuiuent. Ces choses sont euidentes en la naissance des animaux & de tou-

tes les plantes, & bien qu'elles ne soient pas si manifestes en celle de l'homme elles n'en sont pas moins certaines & veritables, puisque le cœur de l'homme produit tous ces effects d'autant plus excellemment que sa chaleur est plus noble & plus espurée.

Et ce seroit vne chose incroyable que le cœur des bestes brutes & des oiseaux se formast le premier deuant nos yeux, qu'on le vist battre, si on casse tous les iours vn œuf d'vn grand nombre qu'on faict couuer, depuis le troisieme iour iusques au vingtieme qu'ils viennent à s'esclore, & que le cœur de l'homme seul demeurast immobile & mesme que bien loin d'aider la naissance & de donner les mouuemens à toutes les autres parties, il n'eust la vie que par emprunt la mandiant neuf mois entiers de celuy de sa mere.

C'est vne chose ridicule de dire que le chef-d'œuure le plus accompli de la nature se face & subsiste par vn principe qui est au dehors agissant par quelques qualitez qu'il en reçoit, & que toutes les choses naturelles ayent ce mesme principe au dedans, puisque les ouurages de l'art different essenciellement en ce point de ceux de la nature. Si l'enfant vit de la vie de la mere, ils n'ont qu'vne mesme ame, & l'ame de la mere est celle de l'enfant, puisque l'ame est ce qui nous faict viure & qu'elle est le principe de tous les mouuemens.

Il est impossible que la nature demeure sans rien faire, elle agit necessairement dans les choses où elle est, puisqu'elle est vn principe qui donne l'estre, il faut aussi qu'elle en produise toutes les actions; elle n'est pas plustost en vn subject qu'elle y trauaille, elle n'y est iamais receuë que pour agir, cessant d'estre aussi-tost qu'elle en est incapable, ce n'est qu'imparfaictement & par hazart qu'elle agit au dehors du subiect qu'elle informe. L'ame est ce noble principe en tous les animaux, elle est la plus parfaicte & la plus agissante de toutes les natures, elle ne cesse de faire toutes sortes de mouuemens depuis le premier momēt de la vie iusques au dernier, & l'empescher d'agir c'est la destruire.

Il n'est pas necessaire que les organes soient au plus haut point de la perfection pour receuoir cette admirable ouuriere, c'est elle seule qui les acheue & qui donne les derniers traicts à l'edifice de nos corps, elle merite le nom de perfection derniere & de tres-accomplie, parcequ'elle y met la derniere main. *Ἐντελέχεια.*

ART. 4.

Que l'ame acheue ses organes estant infuse entre le troisieme iour & le septieme.

IL n'y a point de forme naturelle qui n'acheue les dispositions qu'elle rencontre en son subiect & qui n'y produise toutes les qualitez sortables à sa nature. Or les dispositions necessaires à l'infusion de l'ame de l'homme, d'où depend sa conception veritable qui est la mesme

chose que sa naissance ou generation, consistent en la chaleur & en quelque arrangement des organes, elle les trouue tres-imparfaicts & tres-confus & sa presence les acheue, elle les augmente & les fortifie, elle les distingue, elle les creuse & en vn mot elle les perfectionne en toute chose.

L'ame de l'homme est la plus agissante & la plus adroitte de toutes les formes, elle a pour son premier & principal organe la chaleur, parcequ'elle est la qualité la plus efficace & la seule cause de tous les mouuemens de la nature. L'ame est infuse & crée aux premiers iours & mesme au premier septenaire, où toutes les parties sont encore confuses & tres-imparfaictes, elle employe cet organe incomparable à faire sans interruption toutes les actions de la nourriture & de la vie pour acheuer son domicile, puisque nous le voyons accroistre tous les iours & se perfectionner en toute chose.

Tractatu nostro de tempore infusionis animæ.

ART. 5.

Que l'ame & la chaleur ne peuuent demeurer oisiues.

IL est donc impossible que ces ouuriers tres-efficaces qui dépendent essenciellement l'vn de l'autre, suspendent leur action & que l'enfant ne viue & ne subsiste que par l'influence de la chaleur & des esprits de la mere, puisque c'est destruire la nature de dire que les choses mesmes les plus imparfaictes demeurent entierement oisiues & sans faire les actions conformes à leur inclination naturelle. La communication de la vie & de toutes les actions qui en dependent est vn effect formel & necessaire qui accompagne inseparablement l'ame & qui se trouue en toutes les choses viuantes.

ART. 6.

Que la vie dépend immediatement de l'ame

LEs esprits influens, le sang & la chaleur sont de grande importance, mais ce n'est pas assez, ce ne sont que des moyens & des estoffes, il faut vn ouurier pour les employer dignement & pour s'en seruir à propos; l'excellence des productions que le sang compose requiert le concours immediat & la presence d'vn ouurier tres-adroit & tres-efficace, elle y est absolument necessaire, puisqu'il s'agit de la constitution d'vn chef-d'œuure incomparable, & que les choses mesmes les plus viles ne se font point sans le concours immediat des causes qui les produisent.

ART. 7.

Que les qualitez sont incapables de former le corps

LA substance est de condition si releuée parmi les choses qui possedent l'estre, qu'elles ne subsistent toutes que par son entremise, les qualitez les plus eminentes sont faictes pour son seruice, n'estant point à soy-mesme, puisque de leur nature elles sont toutes à la substance & qu'elles sont infiniment au dessous d'elle. Or la veritable & naturelle generation ne se faict iamais que par des choses semblables & de mesme

nature,

nature, les plus excellentes qualitez sont trop imbeciles pour paruenir à la production de la substance, elles ne seruent qu'à preparer la matiere, il faut que ce qui engendre touche immediatement ou qu'il communique vne substance efficace qui est l'abbregé de la sienne.

Les animaux & toutes les choses viuantes s'engendrent en cette sorte, puisque la semence est ce merueilleux racourci & que l'ame est infuse aux premiers iours pour supleer aux defauts des qualitez. Car la vertu formatrice seule est incapable de former l'edifice de nos corps sans la presence de l'ame laquelle y est entierement necessaire, elle faict le cœur le premier & l'establit le siege de la faculté vitale qui consiste en l'agitation continuelle de la chaleur, puisqu'il en est la source & le foyer inespuisable.

ART. 8. *Que la faculté vitale perit par le repos & se conserue en agissant.*

LA faculté vitale, qui est la chaleur mesme allumée dans le cœur perit par le repos, elle ne se conserue que par le mouuement perpetuel & le raffraichissement qu'elle reçoit de l'expulsion des vapeurs fumeuses & de l'attraction de l'aliment, elle ne conserue tout le corps que par la communication de la chaleur & des esprits, elle commence toutes ces actions dés le moment que l'ame est infuse pour les continuer toute la vie.

La chaleur naturelle est celeste, elle est diuine, & la faculté vitale & ses mouuemens c'est vne mesme chose, l'acte est inseparable de la puissance, & l'arrester c'est la destruire, de dire qu'elle est au fœtus & qu'elle n'agit pas, c'est vne contradiction, & c'est dire qu'elle est & qu'elle n'est pas tout ensemble.

ART. 9. *Que le mouuemẽt du cœur de l'enfant est indépendent de celuy de la mere.*

NOus voyons aux oiseaux la conformation du cœur & son battement auant que le reste du corps se produise & que ses actions sont entierement independentes de la faculté vitale de la mere. On le voit aux bestes brutes, car si on leur coupe le ventre estant pleines à quelque terme que ce soit & que l'on face vne ouuerture suffisante pour toucher la membrane qui enueloppe immediatement le fœtus, on voit que son cœur tresaille & on le sent y apliquant la main, encore qu'il ne respire point & qu'il n'ait aucune communication de l'air ; en sorte que le mouuement du cœur ne dépend point du tout de la respiration. Et bien dauantage si l'on serre tres-estroittement le museau du fœtus à trauers ses membranes auec vne bande ou auec la main, pour empescher entierement la communication de l'air qui pourroit entrer par les narines ou par la bouche & qu'on ouure adroittement & diligemment sa poitrine, l'arrierefaix estant encor attaché à la mere, on

touche & l'on voit clairement le battement du cœur.

On peut faire la mesme experience aux accouchemens des femmes lorsque l'enfant sort tout seul & que l'arrierefaix demeure adherent en sa place; car si on serre fortement les vaisseaux du nombril, on voit que les arteres battent du costé de l'enfant & qu'elles demeurent immobiles au dessus de la ligature, parceque le battement des arteres vmbilicales vient du cœur de l'enfant. Il arriue quelquefois contre nature que l'arrierefaix sort le premier & que l'enfant s'arreste quelque tẽps apres, où l'on voit que le mouuement des mesmes arteres vient du cœur de l'enfant, puisque l'arrierefaix ne touche plus du tout à la mere.

Les poissons nous font bien connoistre que les esprits vitaux se peuuent faire sans le meslange de l'air, & que le mouuement du cœur ne dépend point d'aucune matiere estrangere, puisqu'ils ne reçoiuent point d'air & qu'ils iouissent de la vie dans les abysmes d'eau les plus profondes.

ART. 10. *Que les arteres vmbilicales n'attirent iamais le sang.*

CEux qui soustiennent que le cœur du fœtus demeure immobile & qu'il ne faict aucun battement que par le moyen de l'air qu'il attire apres la naissance, pour seruir de matiere aux esprits, font de mesme que ceux qui croyent qu'il n'y a point de changement dans la nature, y estans induits par des raisons imaginaires au preiudice de l'euidence des sens & des raisons solides. Et ceux qui croyent que le cœur du fœtus faict toutes ses fonctions & le mouuement circulaire mesme dans les vaisseaux du nombril, & qui neantmoins aduancent sans aucune raison qu'il demeure immobile aux premiers mois & que les arteres vmbilicales conduisent le sang arteriel, pour composer le cœur & le poumon de l'enfant, se destruisent d'eux-mesmes & se combattent par les mesmes raisons que nous auons aportées.

Il n'est pas vray-semblable que les arteres vmbilicales attirent le sang arteriel de l'arrierefaix, pour le conduire au cœur & qu'elles changent subitement d'office, estans formées pour faire vn mouuement contraire; la nature les auroit faict doubles en vain pour former deux parties de mediocre grandeur, puisqu'vne veine seule suffit à tout le reste du corps. Ioinct qu'il est impossible que le sang entre au cœur allant par les arteres, puisque le ventricule gauche est fermé tres-estroittement & que le droit l'est aussi passant par l'anastomose arterielle dans la veine arterieuse. D'ailleurs les arteres vmbilicales ne portent point de sang, ni pour la nourriture ni pour la conformation du poumon, puisque Galien dit fort bien qu'il se faict & se nourrit du sang venal & que pour ce subiect il est rouge, immobile & pesant au fœtus.

Que si estans conuaincus par les sens & par la raison, nous aduoüons que le cœur de l'enfant faict toutes les fonctions de la faculté vitale, & mesme que le mouuement circulaire se faict aux vaisseaux du nombril autant qu'ils en sont capables dés le iour que l'ame est infuse, nous expliquerons aisément toutes les difficultez & respondrons auec aduantage à toutes les objections qui se font au contraire.

ART. II. *Que la faculté vitale se fortifie dans les quarante premiers iours.*

NOus auons dict que l'expulsion des vapeurs brulantes qui se faict par le battement des arteres vmbilicales, precede l'attraction de l'aliment qui se faict par la veine vmbilicale qu'elles accompagnent, & que ces mouuemens se suiuent de si prez qu'ils sont inseparables. La vie consiste en la vicissitude de ces deux mouuemens, puisque de là dépend la conseruation de la chaleur, elle est si foible aux premiers iours qu'elle ne trauaille qu'à ses premiers allignemens, en suitte elle entreprend le reste de la conformation des parties, puisque les cauitez du cœur mesme ne s'acheuent & ne s'amplifient qu'à la fin de la premiere quarentaine de iours. Car la chaleur s'augmentant alors elle a besoin d'vn plus grand raffraichissement, elle attire, elle expulse le sang en plus grande abondance.

Ainsi le mouuement circulaire deuient plus frequent & plus vitte à mesure que la chaleur s'augmente, il s'estent à la teste & aux organes des sens, où la communication de la chaleur & des esprits emanez du cœur donne au fœtus le sentiment des choses qui l'enuironnent, puisque necessairement elles luy aportent du plaisir ou de la douleur; car la mollesse & la douceur des obiects luy est agreable, & la dureté, l'empressement & la chaleur le blessent & l'obligent à s'esmouuoir & à changer de situation. Or le mouuement de l'enfant ne se peut faire que les actions de la faculté vitale ne precedent, puisqu'elle communique au cerueau la matiere des esprits animaux qui font les mouuemens & toutes les actions sensitiues.

CHAPITRE II.

Du raffraichissement de la chaleur du fœtus.

ART. I. *Que le mouuemēt circulaire ne se faict point au fœtus par les lieux ordinaires.*

NOVS auons dict que la circulation du sang qui se faict des rameaux de la grande artere en ceux de la veine caue raffraichit le ventricule droit du cœur, & que la circulation qui se faict au poumon passant de la veine arterieuse en l'artere veneuse raffraichit le

ventricule gauche. Or la circulation du ſang ne ſe faict point au poumon du fœtus, à cauſe que n'ayant point l'vſage de la reſpiration ſon poumon demeure immobile & groſſier, en ſorte que le raffraichiſſement & la circulation du ſang ne s'y peuuent faire; c'eſt pourquoy la nature eſt contrainte de former d'autres paſſages, & de trouuer d'autres moyens de raffraichir le ſang & de l'entretenir en ſes mouuemens ordinaires.

ART. 2. *Des vtilitez de l'eau qui eſt en l'arrierefaix.*

LA froideur & l'humidité ſont deux qualitez naturelles en l'eau qui les poſſede en eminence & de qui toutes choſes les tiennent, elles en ſont inſeparables, puiſque l'eau reprend touſiours ſa froideur qui ſe repare d'elle-meſme, & qu'on la deſtruiroit pluſtoſt que de la deſpoüiller de ſon extreme humidité.

L'eau qui eſt en l'arrierefaix n'a rien de contraire au fœtus, elle luy eſt tres-familiere & tres-fauorable, puiſqu'elle eſt la principale matiere du ſang le plus pur & de la ſemence qui le compoſent & qu'elle ſe ſepare en la coagulation de ſes membres & en ſa nourriture par de grandes ſueurs qui durent tout du long de la groſſeſſe, puiſqu'alors il eſt incapable d'vriner faute de force, & de l'eſprainte qui ſe doit faire en reſpirant pour expulſer par le moyen du diaphragme & des autres muſcles.

Cette eau ſalutaire ſouſtient mollement le fœtus auec vne extreme ſoupleſſe, elle l'empeſche de bleſſer la mere & d'eſtre bleſſé, elle le garde d'eſtouffer, puiſqu'elle luy faict place & cede en tous ſes mouuemens, elle le rend leger à la mere & aux vaiſſeaux qui l'y attachent les tenans touſiours libres & flottans pour la conſeruation du commerce & du mouuement circulaire.

L'enfant eſt en cette eau comme en ſon centre, il y prend naiſſance comme en ſon propre lieu, il y eſt comme vn poiſſon dans la riuiere, il y demeure floriſſant comme le cœur en l'eau du pericarde, il la garentit de pourriture par ſes mouuemens & par ſa chaleur; en ſorte que ces eaux ſalutaires & l'enfant ſe conſeruent reciproquement & s'entrecommuniquent leurs qualitez.

ART. 3. *Que l'eau qui eſt en l'arrierefaix raffraichit le fœtus.*

CEs aduantages, bien que grands, ſont neantmoins beaucoup moindres que l'vtilité qu'il reçoit du raffraichiſſement de cette eau qui le touche & le baigne de toute part, puiſque meſme les vaiſſeaux du nombril & tous les rameaux qu'ils produiſent ont eſté ſituez à deſſein de receuoir autant de raffraichiſſement que le ſang en eſt ſuſceptible. Car non ſeulement ils ſont faicts d'vne longueur conſiderable & plongez en cette eau qui eſt le veritable remede contre l'eſtouffement & l'excez de la chaleur, mais auſſi tous les rameaux qu'ils produiſent ſe

voyent aduancez au dedans entre les membranes de l'arrierefaix, afin de receuoir & de communiquer à l'enfant le raffraichissement necessaire.

Ainsi les arteres vmbilicales reiettent plus facilement les fumées & deschargent vne partie du sang du fœtus, & le meslent auec celuy qui vient de la mere dans le foye vterin pour le temperer, & tous les rameaux de la veine vmbilicale le succent & l'attirent pour le raffraichissement du cœur.

ART. 4. *Des anastomoses du cœur & de leur vsage.*

LE raffraichissement se faict en toutes les choses viuantes à proportion de la chaleur; or elle est tres-imbecille au fœtus iusques à quarente iours, c'est pourquoy les cauitez du cœur sont alors tres-estroites & particulierement celle du costé droit, parcequ'elle est la moins chaude & qu'elle attire moins de raffraichissement & de sang.

Alors on commence à voir les anastomoses du cœur & les conduits par où la veine caue raffraichit ses deux ventricules; l'anastomose qui communique le sang à l'artere veneuse & au ventricule gauche est la plus remarquable & se faict la premiere, puisque ce noble ventricule est le siege de l'ame & le foyer de la chaleur. Cette anastomose est vne production de la veine caue qui est au dessous de son ouuerture & des valuules tricuspides, elle penetre en l'artere veneuse au dessus de semblables valuules par où la cauité gauche se raffraichit & reçoit le sang pour le communiquer à tout le corps, & pour les mesmes vsages qu'elle les reçoit de la cauité droitte apres la naissance à trauers la substance du poumon.

L'ouuerture de la veine caue est si petite, en ce temps-là, qu'elle est presque imperceptible, à cause de la foiblesse de la chaleur de la cauité droitte qui a besoin de tres-peu de raffraichissement & de sang; & neantmoins, à cause qu'elle en attire dauantage qu'il n'en faut pour sa nourriture & pour celle du poumon, la nature a formé l'anastomose arterielle qui est au dessus du cœur vnissant la veine arterieuse à la grande artere, afin que le reste du sang s'escoule passant de la veine arterieuse en la grande artere.

Si le sang bien raffraichi n'estoit le moyen le plus commode pour dompter l'excez de la chaleur qui est allumée dans la cauité gauche; la nature n'auroit qu'à le couler tout eschauffé qu'il est de la cauité droitte à trauers la cloison mitoyenne qui est le chemin le plus court, & se deliurer par ce moyen de la necessité de produire les deux anastomoses. Car de dire que les anastomoses sont faites pour former le cœur & le poumon, pour les nourrir & pour leur donner la vie ce sont des imaginations ridicules, puisqu'il n'est pas vray-semblable que l'outil produise

l'ouurier, que la cause dépende de son effect, & qu'vne partie principale se face par le moyen de ses organes.

ART. 5. *Que les raffraichissemens s'augmentent au fœtus à proportion de sa chaleur.*

AInsi les ventricules du cœur se forment & se perfectionnent de temps en temps à mesure que la chaleur s'augmente, & le sang bien raffraichi les tempere & reprime l'excez de la chaleur à mesure & à proportion qu'elles en reçoiuent plus ou moins. Car les raffraichissemens n'y sont iamais receus les plus forts & en quantité capable d'esteindre & de surmonter la chaleur, & ne manquent iamais d'estre attirez & introduits en quantité suffisante de reprimer l'excez qui embrasceroit & consumeroit en peu de temps toute l'humidité radicale.

La chaleur naturelle s'augmente & se fortifie notablement au septieme mois, puisque l'enfant est parfaict alors & capable de viure, il s'agite impetueusement, il se renuerse & presente la teste au passage pour se mettre en liberté, & mesme il naist quelquefois heureusement à ce terme.

ART. 6. *Que le fœtus attire l'air à sept mois.*

NOus sommes faicts de trois substances qui sont egalement necessaires, elles deperissent sans cesse par l'action de la chaleur, & la reparation de celle qui est aërienne & subtile presse dauantage que le restablissement des substances humides & solides, puisque les esprits gouuernent toute l'œconomie de la nature. Il ne faut pas douter que le desir de les reparer & de iouir librement de l'air ne face remuer l'enfant, & que ce ne soit le deffaut du raffraichissement qu'il retire de cet aliment subtil & aërien qui le faict sortir des cachots où il est enfermé, plustost que le manquement de l'aliment solide & de l'humide que nous voyons tousiours de reste en abondance.

Le fœtus se loge au lieu le plus frais du bas ventre & le plus esloigné de la chaleur des entrailles, pour euiter l'estouffement; l'arrierefaix qui est son logement se dilate au septieme mois & l'orifice de la matrice s'entr'ouure & se tourne tout droit, l'enfant y presente la teste, afin de respirer plus aisément, de receuoir le raffraichissement de l'air & de naistre en temps & lieu selon ses forces. Ainsi les animaux qui produisent leurs semblables tout viuans, apres auoir engendré des œufs en eux-mesmes & proche de leurs entrailles, descendent à mesure qu'ils se forment afin de respirer estans en l'hypogastre, qui est le dessous du bas ventre, car la nature qui peut rejetter le subtil attirant le grossier, peut bien plus aisément attirer l'air subtil qui luy est propre & le separer de l'eau grossiere & nuisible qui l'enuironne.

Arist cap. 10. l. 6. de hist.

Tract. nostro de functionibus fœtus in vtero.

Les plongeurs reprennent plus aisément haleine au fond des eaux de la mer, qu'aux autres, à cause qu'estans plus grossieres elles penetrent

moins & qu'elles contiennent dauantage d'air, car la raison nous faict connoistre que l'air qui est imperceptible à nos yeux se glisse neantmoins par tout & se rencontre en toute chose. L'enfant qui a la bouche & les narines ouuertes peut bien attirer l'air subtil en le suçant en l'eau, puisque les cigales attirent vne rosée grossiere qui est leur nourriture ordinaire, n'ayans ni bouche ni aucune ouuerture euidente: nous voyons le mouuement de ses levres en suçant l'air à l'instant qu'il est né tout de mesme qu'auparauant la naissance.

Hipp. l. de flatibus.

ART. 7.

Que la necessité de iouir d'vn air libre faict naistre le fœtus.

CE petit raffraichissement suffit pour vn temps & iusqu'à ce que la chaleur, les forces & le corps de l'enfant s'augmentant tous les iours, il est prest d'estouffer; car alors il deuient insuportable à la mere, c'est pourquoy d'vn commun accord & pour leur vtilité reciproque, ils se separent, puisque l'enfant rompt ses liens & fuit son ancienne maison comme vn cachot mortel & que la mere le met dehors comme vn seditieux. Ainsi le sang bien raffraichi, l'attouchement de l'eau & les vapeurs aëriennes qui se coulent par tout, temperent suffisamment la chaleur de l'enfant iusques à la naissance, où la necessité d'vn air plus pur, plus frais & plus copieux le contrainct de se mettre en pleine liberté, puisque la chaleur deuient beaucoup plus grande & qu'il a besoin de raffraichissemens bien plus forts.

ART. 8.

Que l'excessiue grosseur de la teste raffraichit le fœtus.

AV reste, la teste du fœtus est d'vne si prodigieuse grosseur, & particulierement aux premiers mois, qu'elle contient presque autant de masse en sa rondeur que tout le reste du corps en son estenduë. Sa froideur naturelle est d'autant plus grande, que la chaleur du cœur & des autres entrailles est encore tres-foible, à cause de l'excessiue humidité qui predomine, de là les mouuemens du fœtus sont tres-rares, puisqu'il est tousiours abatu dans vn profond sommeil qui vient de la froideur & de l'humidité demesurée du cerueau. Le phlegme decoule de la teste à proportion de sa grandeur & raffraichit la chaleur des entrailles, qui par ce moyen n'ont pas besoin de la fraicheur de l'air iusqu'au septieme mois, en ayans assez de celle qui est au dedans. De là nous voyons que les narines qui sont les passages de l'air, sont tousjours tres-estroittes aux enfans nouueaux nez, & que tous ils paroissent camus, à cause qu'ils n'attirent gueres d'air iusqu'à ce que l'accroissement de la chaleur les oblige d'en tirer dauantage, de sorte que la grandeur de la respiration dilate les narines & leur forme le nez.

ART. 9. *Que les anastomoses du cœur raffraichissent le fœtus.*

IL y a des animaux qu'on appelle amphibies & propres à viure en deux elemens, parcequ'ils viuent dans l'air & qu'ils respirent ayans des poumons, ils tiennent aussi de la nature des poissons, puisqu'ils passent vne partie du temps dans l'eau. Ces animaux ont la conformation du cœur toute leur vie semblable à celle de l'homme auant sa naissance, car ils ont tousiours ses anastomoses, afin qu'estans priuez du commerce de l'air, ils se raffraichissent par l'attouchement de l'eau qui les enuironne, & qu'ils facent des esprits de la partie du sang la plus subtile & des vapeurs qui se communiquent aisément de toute part; car les anastomoses n'empeschent pas les autres raffraichissemens elles en communiquent de surcroist.

Nous voyons donc que les anastomoses seruent à l'enfant au lieu de la respiration & qu'elles attirent les vapeurs douces de tous costez pour la fabrique des esprits & pour le raffraichissement du cœur. Car si les anastomoses qui sont respanduës par tout le corps font la transpiration pour le raffraichissement de sa chaleur, celles du cœur en font de mesme & seruent au defaut de la respiration. Cette verité se connoit aisément si on souffle en la veine vmbilicale, car on voit que les deux ventricules du cœur, les poumons & toutes les entrailles s'enflent & se remuënt par la communication de la vapeur, ce qui se faict bien dauantage le fœtus estant en vie, puisque la chaleur & les esprits dilatent les passages.

CHAPITRE III.

Que la vie du fœtus est differente de celle de la mere.

ART. I. *Que la faculté vitale du fœtus gouuerne toutes les autres.*

NOVS sommes composez de trois sortes de parties differentes, sçauoir de celles qui sont solides & qui donnent la fermeté de celles qui sont humides & qui nourrissent la chaleur, & en troisieme lieu de celles qui sont chaudes, spiritueuses & subtiles; ces dernieres sont les plus excellentes, puisqu'elles seruent de forme, de temperament & d'ouurier en tous nos membres contenans les vertus de tout le corps. La faculté vitale est la maistresse qui les gouuerne toutes, elle repare & nourrit les parties solides, elle perfectionne & conserue les humiditez les plus exquises, elle faict tous les mouuemens, & ses salutaires influences entretiennent toutes les parties spiritueuses & subtiles, puisqu'elle est la source inespuisable & le foyer de la chaleur.

On ne sçauroit nier que le fœtus n'ait ces trois sortes de parties, il n'est

n'est pas desnué de celles qui sont spiritueuses & subtiles, puisqu'elles seruent de forme, de temperament & d'ouurier. Or elles deperissent d'autant plus aisément, qu'elles sont plus subtiles, elles changent sans cesse estans en agitation continuelle, & mesmes toutes les autres parties n'ont point de mouuement qui ne vienne d'elles, c'est pourquoy la nature n'a point despourueu le fœtus de la source inespuisable qui les repare, ny du mouuement du cœur qui distribuë ses influences.

Le cœur a les parties chaudes & spiritueuses où la faculté vitale consiste si eminentes & si efficaces, qu'il est impossible qu'elles ne s'agitent & qu'elles ne se communiquent à la chaleur & aux esprits qui sont aux autres lieux; Car entre les choses de mesme nature il y en a tousiours vne qui est la premiere d'où les autres dependent, or cette agitation n'est autre chose que l'action vitale & la communication de la vie, puisque la chaleur & les esprits emanez du cœur sont la veritable nourriture & le soustien des facultez.

ART. 2. *Que le mouuemēt de l'esprit vital est perpetuel.*

LA flamme est vne fumée qui s'embrase par l'excez de la chaleur, elle se renouuelle sans cesse & va plus vitte qu'vn torrent, comme elle est plus subtile; si on allume du feu, ou vne chandelle en vn lieu bien estroit & à couuert des vents, on voit que sa nature est de se dilater & de se reserrer sans cesse & que son mouuement est continuel.

L'esprit vital est de mesme, car ce n'est autre chose que la vapeur du sang qui s'enflamme & qui contracte vne chaleur si efficace qu'elle peut beaucoup aider la faculté vitale à produire les mouuemens du cœur & des arteres, elle se dilate en s'eschauffant & le raffraichissement la reserre; Ioinct que si la force & l'abondance des esprits faict vne dilatation vehemente il faut necessairement que la contraction s'en ensuiue, ou que le mouuement cesse entierement, ce qui est impossible. C'est pourquoy la vicissitude de ces deux mouuemens, où la vie consiste, continuë tant que le raffraichissement se peut faire & qu'il y a de l'humidité radicale & du sang qui nourrit les parties solides & celles qui sont humides & mesme se conuertit en vapeurs subtiles, pour l'entretien de la chaleur & des esprits.

ART. 3. *Que la mere & l'enfant se rendent reciproquement de bons offices.*

LA matrice est le lieu propre & seul destiné de la nature à la semence & au fœtus qui en est formé, elle est faicte pour ce subject, l'enfant seul remplit vtilement son vuide & la perfectionne en toute chose, puisqu'elle est sa derniere fin. L'enfant qui s'engendre releue merueilleusement sa vigueur & ses forces, il renouuelle sa chaleur, où consiste la perfection de la santé de la matrice & de tout le corps. Car si la

Comment. nostris in lib. Hipp. de

Virg.morbis f.30. pene integro & f.34. & 35.

seule aproche & l'attouchement d'vn enfant bien-constitué recrée le corps languissant d'vn vieillard, à plus forte raison la tres-abondante chaleur d'vn enfant qui se forme au dedans est capable de reparer & d'accroistre celle de la mere quelque abatuë qu'elle puisse estre. Cette excellente partie n'est pas ingrate du bien qu'elle reçoit, elle conserue l'enfant & l'enuelope de toutes parts luy fournissant la nourriture & vn fauorable sejour.

ART. 4. *Que les vaisseaux, le sang & les esprits de l'enfant & ceux de la mere sont differens.*

MAis bien que la mere & l'enfant se rendent reciproquement de si bons offices, ils ne iouissent pas neantmoins d'vne mesme vie, puisque leurs ames sont differentes, & qu'il est impossible que leurs facultez se communiquent & qu'elles passent de l'vn à l'autre estans des qualitez inseparables de leur subiect. La mere ne fournit rien que l'estoffe & le lieu, car la matrice contient comme vne esponge le sang qu'elle reçoit des arteres qui le respandent en sa substance pour le communiquer au fœtus. Le foye vterin reçoit aussi le sang de la mesme façon n'ayant aucune veine en toute sa surface qui touche la matrice; en sorte que ces deux parties s'espoississans tous les iours par l'amas des humeurs, on peut remarquer à la fin de la grossesse qu'il s'en faut plus de quatre doits que les vaisseaux vmbilicaux & ceux de la matrice ne se touchent.

Tractatu nostro de functionibus fœtus in vtero.

Ainsi tant s'en faut que les vaisseaux de la mere & ceux du fœtus soient continus, que les esprits de la mere s'esteignent & se dissipent entierement, auant que de penetrer au corps du fœtus, bien loin d'auoir la force de luy communiquer la vie & de donner les mouuemens à toutes ses arteres. Car encores que les matieres qui viennent de la mere reçoiuent quelquesfois & retiennent des impressions violentes & contre nature qu'elles communiquent au fœtus, c'est mal raisonner de conclure que les facultez de la mere qui les font s'y transportent auec elles, puisque les qualitez se produisent par propagation & que la presence de l'agent n'est pas tousiours necessaire pour la conseruation de son effect, ioinct qu'il ne faut pas conclure de l'ordre des choses naturelles par quelque euenement contre nature.

ART. 5. *Que les facultez du fœtus sont differentes de celles de la mere.*

PLusieurs greffes differentes antées sur vn tronc de diuerse nature s'vnissent estroittement & deuiennent parties d'vn mesme arbre qu'elles composent toutes ensemble, elles tirent la seve & la nourriture du mesme tronc & de mesmes racines, & neantmoins elles se gouuernent par les diuerses facultez qu'elles retiennent de leur propre nature, elles ont toutes des productions differentes; Car les rameaux qui vien-

nent de greffes differentes jettent des fleurs, des feüilles & des fruicts semblables à ceux d'où elles sont tirées, parcequ'elles ont leur naturé particuliere & leurs qualitez qu'elles conseruent; & parcequ'il est impossible que les facultez du tronc agissent hors de leur subiect & au delà de leurs limites. Le fœtus est de mesme, puisqu'il a sa nature, ses facultez & toutes les actions de la vie entierement differentes de celles de la mere; Car on voit mesme quelquefois que l'enfant demeure vn iour entier viuant au ventre de sa mere apres qu'elle est decedée.

ART. 6. *Que le fœtus peut suruiure à sa mere.*

C'Est ce qui a de tout temps donné subiect aux Medecins, qui sont les protecteurs & les vrais depositaires de la vie de leurs concitoyens, de faire ouuerture du ventre & de la matrice des femmes grosses enuiron les neuf mois, si elles viennent à mourir de maladies violentes & subites, ou dans les conuulsions qui accompagnent quelquefois les douleurs de l'accouchement, iugeans fort bien que la vie de l'enfant ne depend point de celle de la mere & qu'elle est entierement differente. On sçait que plusieurs hommes illustres comme Gorgias Epirote, Scipion, Manlius & mesme Æsculape predecesseur du grand Hippocrate ont veu le iour & ont esté conseruez par cette industrieuse incision qui est vne operation chirurgique appellée Cæsarienne. Les Cæsars mesmes & l'Empire Romain doiuent leur establissement, leur naissance & l'illustre nom de Cæsar à cette operation salutaire, puisque Iule Cæsar premier Empereur des Romains receut la naissance & le nom de l'operation Cæsarienne.

Les Iurisconsultes bien aduisez tiennent pour vn crime capital & digne de mort d'enseuelir & d'inhumer vne femme morte en grossesse, auant que de s'estre esclairci de la mort ou de la vie de son fruit, estans bien informez que l'enfant ne vit point de la vie de sa mere & qu'il peut subsister apres sa mort, & bien dauantage, ils ont iugé raisonnable que le pere heritast d'vn enfant qui vient viuant apres la mort de sa mere. La pluspart mesme des Theologiens approuue l'ondoyement d'vn fœtus à tout terme, apres la mort d'vne femme grosse, pourueu que l'extremité du doit le touche, sçachans bien qu'il peut subsister en vie quelque temps apres elle.

CHAPITRE IV.

De la premiere conformation des parties qui seruent au mouuement circulaire. Ex l. 1. de diæta f. 84. v. 1. & seq.

ART. 1. *Que la vie commence par l'vnion des membranes du fœtus auec la matrice.* Officiniola excussoria generis humani.

LORS que la semence feconde est receuë dans le lieu conuenable à ses qualitez, elle s'eschauffe & s'agite aussi-tost par le moyen des esprits dont elle abonde & qui font sa principale partie, puisqu'ils la meslent, ils l'espoississent & forment vne membrane qui l'enuironne en desseichant son circuit. La matrice qui est ce lieu destiné par la nature accueille auec ioye la semence, elle la retient & l'enferme & mesme elle excite & releue ses facultez, contractant auec elle vne alliance si fidelle qu'elles trauaillent ensemble à produire vn chef-d'œuure entierement semblable à la chose dont la semence n'est que le superflu.

La matrice donc embrasse tres-estroittement la semence qui s'attache de tous costez à ses parois, en sorte qu'elles s'vnissent & deuiennent vne mesme chose; c'est au premier moment de cette vnion tres-parfaicte que l'ame s'infuse & que la vie commence, puisque l'enfant qui se forme en faict les actions tirant pour se nourrir les vapeurs douces & les humiditez de la mere, à trauers la membrane qui l'enuironne. Au commencement cette membrane est fort delicate & poreuse; elle donne issuë par tout egalement aux vapeurs chaudes, & permet l'entrée des humiditez nourrissantes; mais apres qu'elle est endurcie venant à se seicher par la chaleur qu'elle enferme au dedans & par celle de la matrice qui l'enuironne, elle s'espoissit à vn point qu'elle bouche entierement les passages à toutes les vapeurs brulantes & aux humiditez qu'elle attiroit. C'est pourquoy la chaleur & les esprits de la semence, estans estroittement renfermez, sont contraints d'agir sur l'humidité qui est au dedans & de la consumer.

Hipp l.1. de diæta f. 24. v. 1. & seq.

ART. 2. *De l'ordre de la conformation des parties.* Hipp. eodem l. & f. v. 8. & seq.

LA partie de la semence la plus solide & la plus seiche ne peut pas se destruire & s'aneantir par la chaleur, elle s'espoissit & se fortifie par la consomption de l'humidité superfluë, elle se conuertit en nerfs, en os & en cartilages: Ainsi la chaleur naturelle de la semence agitant son humidité, elle separe toutes les parties qui sont differentes, & au contraire elle vnit ensemble toutes celles qui sont semblables, pour en former les parties que nous appellons similaires. Or il est impossible que la chaleur subsiste dans les parties solides & seiches manquant de nourriture, elle s'entretient plus long-temps en celles qui sont humides & molles, puisqu'elles sont propres à seruir d'aliment & qu'elles ont aussi toutes quelque consistence qui resiste à la chaleur.

ART. 3. *De la conformatio des vaisseaux du nombril.*

LE ventre est vne partie chaude qui contient beaucoup de sang & d'humidité radicale, c'est pourquoy dans le temps de la premiere conformation la chaleur & les esprits s'y eschauffent puissamment &

fur tout lors que les vapeurs brulantes, n'ayans point de sortie, se renferment plus estroittement au dedans par l'espoisseur de la membrane: Car alors la chaleur & les esprits s'augmentent & se fortifient tellement qu'ils surmontent tous les empeschemens qui s'opposent à leur violence, ils poussent impetueusement au dehors les fumées qui les estouffent & se forment en mesme temps des conduits propres à seruir de souspiraux & à tirer la nourriture. Hipp. l. laudato & fol. v. 12 & seq.

L'expulsion des vapeurs brulantes precede l'attraction de l'aliment, puisque la nature pouruoit tousiours à ce qui la presse dauantage, comme à chasser ce qui l'offense & qui la destruit, plustost qu'à tirer ce qui luy est vtile & agreable: Elle forme premierement la cauité gauche du cœur & delà les arteres pour expulser les fumées qui l'estouffent plustost que les veines qui conduisent le raffraichissement & la nourriture, elle a faict deux arteres vmbilicales & vne seule veine pour le mesme subiect.

ART. 4.

Que la vie consiste au mouuemēt circulaire.

LA vie consiste au mouuement de la chaleur & l'agitation la plus noble faict la vie la plus parfaicte; or le plus accompli de tous les mouuemens c'est celuy qui se faict en cercle & auec retour, puisqu'il est seul egal, perpetuel & qu'il emporte tous les autres. L'excellence de l'homme depend de ce mouuement circulaire, puisqu'il est le plus propre à faire en eminente perfection toutes les actions de la vie; il se faict en deux sortes de vaisseaux differens qui acheuent le tour & composent le cercle, les arteres rejettent les fumées qui brulent les entrailles & portent en mesme temps au dehors les esprits & le sang, les veines le raportent au dedans aux mesmes lieux & communiquent le raffraichissement aux entrailles.

La conseruation de la vie depend de ces deux mouuemens alternatifs & contraires dont le premier & le plus pressant rejette la fumée qui est l'excrement vaporeux qui estouffe la chaleur, le second attire l'aliment & luy donne le raffraichissement necessaire.

ART. 5.

Que les veines & les arteres ioinctes ensemble font la transpiration.

LA nature agit & se sert en princesse, elle employe ses organes à vn petit nombre d'vsages dependens les vns des autres ou qui ne s'impliquent point; les arteres en se dilatant reçoiuent du cœur le sang & les esprits qu'elles portent aux extremitez du corps en se reserrant & rejettent en mesme temps les excrements fumeux qui estouffent la chaleur.

Les offices sont partagez, car il est impossible que l'air penetre iusques au milieu du corps s'insinuant par les mesmes arteres; elles sont trop longues, trop estroittes, trop profondes & trop dures pour seruir

en mesme temps à deux mouuemens tout contraires, elles ne peuuent attirer l'air en mesme temps qu'elles rejettent les fumées. L'air s'insinuë bien plus aisément dans les veines, puisqu'elles sont plus proches estans en la surface & en plus grande quantité, elles sont bien plus ouuertes & plus deliées, elles raportent le sang & le raffraichissement du dehors au dedans des entrailles.

Les arteres & les veines ioignans leurs fonctions ensemble, rendent le mesme office à tout le corps que les narines & l'aspre artere font au cœur; car les conduits de la respiration estans larges & bien ouuerts, ils attirent l'air & rejettent les fumées brulantes en deux temps differens, qui sont de bien plus longue estenduë que celuy du battement des arteres. Il n'y a donc que les veines qui attirent l'air; car si les arteres qui portent le sang & les esprits aux extremitez en se dilatant attiroient l'air au mesme temps, il y auroit ensemble deux substances, deux alterations differentes & deux mouuemens contraires aux deux bouts de l'artere, puisque le sang enuoyé du cœur s'opposeroit au mouuement de l'air qui vient du dehors, & seroit empesché de communiquer le raffraichissement au dedans.

Ie finis ici la premiere Partie de ce traitté, où i'omets plusieurs choses considerables, afin d'estre plus court & de n'estre pas contrainct de les redire en la seconde, où i'apliqueray tout ce que i'ay dict à la conseruation de la santé & à la guerison des maladies; car en la seconde Partie ie suppleeray à quelque chose de ce qu'on pourroit desirer pour l'accomplissement de celle-cy.

ON peut dire que l'incomparable Hippocrate a creu que Dieu, qui est seul infini & la premiere intelligence de qui toutes les autres tiennent ce qu'elles sçauent, se forme en l'Vniuers vn corps de l'element du feu, puisqu'il enseigne que ce premier principe de la chaleur est immortel & qu'il iouit de cette excellente prerogatiue de tout connoistre, de voir, d'entendre & de conceuoir toute chose, penetrant iusqu'à l'aduenir, dont il descouure les secrets.

£ 39 v. 46. & 47. l. de principiis.

Encore qu'on peut se persuader aisément que le feu connoit tout, puisque sa chaleur est l'ouuriere de toutes les actions de la nature & que la cõnoissance est sa fonction principale; ioinct qu'il est euident que la vie commence lors qu'vne estincelle destachée de ce noble element vient à s'engager en nos corps, & que la mesme vie cesse aussi-tost qu'elle s'eschappe, nous laissant immobiles. C'est luy seul qui reçoit les especes, qui les conserue & qui les faict paroistre en les communiquant à l'intel-

lect, car si le froid surmonte en la coction des humeurs le sang & les esprits se corrompent & demeurent incapables de luy representer les obiects.

C'est vne chose si naturelle au feu que d'agir & de se remuer sans cesse, qu'il n'y a que Dieu seul & l'element du feu où l'acte & la puissance est vne mesme chose, faire & pouuoir faire tout, connoistre tout & pouuoir connoistre ce sont en eux des qualitez inseparables.

Il semble que cet agent tres-efficace est immortel, parcequ'il est incorruptible & qu'il est au dessus de tous ses ennemis qui sont les autres elemens, il les contient & les enferme tous en la vaste estenduë de son enceinte; & ce qui est plus manifeste il n'y a point de chaleur capable de surmonter la sienne & de la dissiper, puisqu'elle est la maistresse, & la plus forte.

Ce discours se peut mettre entre les articles 3. & 4. du second Chapitre de la quatrieme Section.

F I N.

SECONDE PARTIE DV TRAITTE'
DV
MOVVEMENT CIRCVLAIRE
DV SANG ET DES ESPRITS.

DES TROIS ESTATS VICIEVX où l'on peut considerer l'homme.

DV PREMIER ESTAT VICIEVX, qui est l'estat de la disposition à la maladie, ou

DES MOYENS DE PREVOIR ET DE PREVENIR LES MALADIES.

ART. I. *Des maladies qui viennent des defauts du mouuemēt circulaire.*

NOVS auons dit que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, & que le premier est celuy de la santé parfaite; Le second est celuy de la disposition à la maladie, Le troisiéme est l'estat de la maladie mesme: Et enfin le quatriéme & le dernier estat, c'est celuy de la conualescence. Nous auons dit aussi que le mouuement circulaire est tres-considerable en toutes ces dispositions differentes, & nous auons amplement discouru de toutes les eminentes qualitez qu'il communique à l'homme dés la premiere constitution de sa nature, ayant fait voir que les excellentes fonctions ausquelles consiste la perfection de la santé, dépendent de cét écoulement merueilleux du sang & des esprits; l'ordre veut à present que nous traittions de ce mesme mouuement circulaire, comme il est aux trois autres estats.

Et parce qu'il n'y a point de perfection dans la nature qui ne soit combatuë par vne infinité de defauts tout contraires, & que les choses mesmes les plus excellentes sont sujettes à des manquemens qui

ſont pires, & en plus grand nombre que ceux des mediocres, il s'enſuit que le mouuement circulaire reçoit vne infinité d'alterations differentes, qui ſont autant de maladies qui nous accablent. Toute cette grande quantité de defauts qui corrompent la conſtitution naturelle du ſang & de ſon mouuement circulaire ſe reduit à quatre genres principaux; car il s'arreſte quelquefois en vne veine ou en pluſieurs, quelquefois il eſt trop lent & pareſſeux, quelquefois il ſe dépraue & ſe fait inegalement, & enfin quelquefois il ſe fait precipitamment & trop viſte.

Les maladies qui ſe produiſent des manquemens du mouuement circulaire ne ſe font pas ſubitement, elles s'amaſſent petit à petit & à la longue, encore que bien ſouuent elles paroiſſent tout à coup, & qu'elles éclattent en peu de temps. Leurs commencemens ſont preſque imperceptibles, & ne ſe découurent qu'à grand peine, & neantmoins il eſt tres-importans de les bien reconnoiſtre, puis que ce ſont les premieres démarches qui nous eſloignant de la ſanté nous conduiſent inſenſiblement aux maladies, & nous iettent enfin dans les perils extrémes, ou nous precipitent à la mort. Elles ſe forment du mauuais vſage de toutes les choſes que nous appellons non naturelles, & ſur tout des alimens & du trauail qui contribuent dauantage que les autres à la perfection du mouuement circulaire, & à la conſeruation de la ſanté.

ART. 2. *Que la ſanté depend de la viciſsitude de ſe remplire & de ſe vuider.*

Le corps de l'homme eſt le modelle de ce tonneau des Danaides qui veut ſans ceſſe ſe vuider, & ſe remplire auſſi ſans ceſſe, puis que les alimens & les exercices font cette viciſſitude continuelle, & que de là dépend la ſanté.

L'homme a beſoin de nourriture pour l'entretien de ſa chaleur, l'exercice ne luy eſt pas moins neceſſaire, puis qu'il conſerue auſſi la chaleur, & que meſme il augmente notablement les agitations continuelles de cette ouuriere infatigable qui ne perit iamais plûtoſt que lors qu'elle demeure immobile. Neantmoins les alimens & les exercices ont des vertus toutes contraires, c'eſt ce qui les rend tres-vtiles eſtans employez à leur tour, car le trauail épuiſe & diſſipe toutes les humeurs; les alimens & les breuuages les reparent, & rempliſſent tout ce que le trauail éuacuë. Ainſi la ſanté depend de la continuelle viciſſitude de ſe vuider & de ſe remplire, de manger & de trauailler; & toute la difficulté conſiſte à connoiſtre parfaitement noſtre nature & les viandes, à preſcrire leur quantité, l'ordre & le temps de s'en ſeruir, & à les proportionner au trauail.

On en donne beaucoup de belles & de tres-conſiderables maxi-

mes, mais il est impossible d'en faire qui soient precises & asseurées, à cause de l'infinie diuersité des temperamens & de la grande varieté des qualitez des viandes. C'est pourquoy nous sommes contraints de rechercher vne autre voye, qui est celle qui nous aprend ce qui domine dans nos corps, à cause des excez que nous faisons des aliments ou du trauail, & qui découure à point nommé la proportion de ces deux choses, puis que toutes les maladies viennent de ce que l'vne ou l'autre est plus forte, & que la perfection de la santé consiste en leur egalité continuelle.

ART. 3. *Des moyẽs de preuoir & de preuenir les maladies.*

Si donc nous pouuions trouuer iustement la mesure precise & la proportion du trauail à l'égard de chaque espece de temperament, & qu'il ne s'y rencontrast point de plus & de moins, nous trouuerions aussi le moyen de viure en vne santé continuelle, & qui ne seroit interrompuë d'aucune sorte de maladie. Mais cette découuerte est impossible à cause de la grande quantité des choses qui y contribuent, & dont les combinations sont presque infinies; c'est pourquoy nous sommes obligez de restreindre cette science, & de la reduire à des maximes particulieres, & qui ne peuuent estre vtiles qu'aux personnes qui sont assez heureuses que d'auoir des Medecins intelligens, & qui veillent sans cesse à la conseruation de leur santé. Car ils sont veus en tous les temps, & lors qu'ils commencent leurs exercices, & lors qu'ils les quittent, aussi bien que dans les repas; toutes leurs actions s'obseruent attentiuement, ils sont considerez à toute heure & dans le sommeil mesme; tellement qu'on peut les conseruer aisément en santé, reglant tousiours la nourriture à proportion du trauail, qui se diminuë si on manque de nourriture, ou qui s'augmente si elle est copieuse.

Et au contraire, il est impossible de donner la mesure precise du trauail & des alimens à ceux qu'on ne voit pas fort souuent; c'est pourquoy l'vne de ces deux choses surmonte facilement en l'œconomie de leur corps; & bien que la faute qui se fait en vn iour soit imperceptible, & qu'elle ne semble pas considerable, neantmoins la continuation l'emporte à la longue, & fait vn excez capable de produire vne maladie tres-dangereuse. Car ainsi les qualitez pernicieuses se fortifient de iour en iour; & les humeurs s'amassent en si grande abondance, qu'elles peuuent surmonter la nature, & vaincre enfin toutes les forces qui nous entretiennent en santé. Il faut donc en cette occasion perilleuse penetrer au temps à venir, en preuoyant les maladies par l'estat present de nos corps, & par vne exacte connoissance de tout ce qui se passe en nous-mesmes.

Or les commencemens les plus imperceptibles, & les premiers faux pas de ces funestes cheutes ne se connoissent que par les clair-voyans, & se découurent par deux diuers moyens à raison des deux temps, où la vie se partage. Les songes qui se forment en dormant & paroissent au sommeil, découurent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux moindres defauts; & quant aux legers accidents que nous souffrons estans éueillez, & qui sont les veritables auancoureurs des maladies, ils nous les monstrent bien plus certainement, & donnent bien souuent fort peu de temps pour y remedier. Ainsi les songes qui paroissent au sommeil, & les legeres incommoditez que nous souffrons estant éueillez, ce sont les deux moyens d'où nous tirons la connoissance des maux qui nous attaquent à l'impourueu, & lors que nous croyons estre en santé. Le mouuement circulaire les fait connoistre éuidemment, c'est pourquoy ie suis obligé de traitter des songes & de ces legeres incommoditez; & de parler aussi de la saignée, parce que le sang est la matiere du mouuement circulaire, & que ses constitutions differentes sont les seules causes des quatre differens estats, où l'on peut considerer l'homme; joint que la saignée est le plus asseuré remede pour restablir le sang en sa constitution naturelle.

Au reste, faisant profession de suiure en toute chose l'incomparable Hippocrate, ie dois traitter en premier lieu des legers accidens qui precedent les maladies, & les diuiser à l'imitation de ce grand Maistre en ceux qui viennent de l'excez de la nourriture ou de repletion, & en ceux qui viennent d'inanition ou de l'excez du trauail; parce que ce sont les marques les plus certaines de tout ce qui se passe en nous-mesmes, & les plus asseurez auancoureurs de ce qui en doit arriuer. Cependant nous remarquerons qu'Hippocrate se sert en diuers lieux de la saignée & de la purgation pour preuenir les maladies, parce que ces deux grands remedes qui sont tres-efficaces pour les guerir, le sont bien dauantage pour les empescher de se former; & que neantmoins dans les trois liures de la diette & en celuy des songes, il n'ordonne quasi que les alimens & l'exercice auec le vomissement, à cause qu'il s'agit en ces lieux là de conseruer la santé par le moyen de ces deux choses, & que le vomissement est tres-vtile, ne rejettant que le superflu de la nourriture.

Hipp. purgandi meth. f. 6.

SECTION PREMIERE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE du troisiéme Liure de la diette du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QVI se tirent des vices de la nourriture.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes des maladies qui viennent de l'excez de la nourriture.

TOutes les choses naturelles donnent des marques tres-asseurées de ce qui leur doit arriuer, & de toutes leurs qualitez à venir long-temps auant qu'elles se produisent; & tous les Arts sçauent connoistre les perfections, & les manquemens de leurs objects, & tout ce qui est à venir touchant les choses dont ils se meslent. Ainsi la Medecine juge de l'homme en sa naissance, elle y découure éuidemment l'espece de la mort & son heure, elle y connoit les qualitez, & tout le cours de la vie, elle y aprend la taille & la beauté, la force & les defauts, & toutes les maladies; elle y voit les inclinations de l'esprit, & tous les mouuemens de nos ames; elle sçait les coups de la fortune, & leurs succez, puis qu'elle comprend la destinée.

La Medecine est si clair-voyante, que non seulement elle preuoit la mort ou la santé dés le commencement des maladies; mais elle les voit venir long-temps auant qu'elles paroissent; elle sçait tres-certainement qu'elles arriueront par la connoissance qu'elle a des causes vniuerselles & des changemens des saisons; elle sçait le moment, & le lieu où les humeurs qui nous composent s'alterent & se destachent de la masse du sang, & qu'elles se séparent pour ne se rejoindre iamais, & pour faire cette derniere & totale dissolution qui est la mort. La Medecine connoit tous les mouuemens des humeurs, elle découure par les songes iusqu'aux moindres

alterations qui viennent des causes immediates, elle sçait tres-certainement tous les manquemens de la nourriture par les legeres incommoditez que nous souffrons estans en santé, elle donne toutes les marques des maladies qui nous arriuent quand on a trop pris d'aliment.

ART. I. *Premier signe de l'excez de la nourriture.*

Ex l. 3. de diætaf 102 v. 3. & seq.

Ainsi la Medecine obserue que la repletion produit de differentes marques des maladies qui nous menassent selon le temperament & la complexion des personnes. Car il y en a qu'on estime en parfaite santé, parce qu'ils font à l'aise & parfaitement toutes les actions de la vie, ils éuacuent les excrements à l'ordinaire, & toute l'habitude du corps demeure en sa façon naturelle; & neantmoins ils trouuent que sans aucune cause apparente leurs narines s'emplissent apres souppé, & qu'alors ils ne peuuent moucher, bien qu'ils ayent les conduits entierement pleins de morve. Les mesmes personnes venans à se coucher là dessus, & à dormir, ne mãquent point le lendemain matin de cracher & de moucher a leur aise, aussi-tost qu'ils cõmencent à se promener, ou à faire leur ouurage; mais ils sentent qu'à la longue leurs paupieres s'appesantissent, le front leur demange, ils se dégoustent petit à petit, & ils perdent tout à fait la couleur. Ainsi les humeurs qui se transportent continuellemẽt à la teste se repandent en suitte en diuers endroits, & font des fiévres accompagnées de frissons & d'autres accidens conformes aux qualitez qui dominent en l'air, & à cette abondance d'humeurs. Ces gens là prennent tout ce qui leur arriue alors pour la cause de leur maladie, encore que la plenitude qui s'accroit à la longue soit la seule cause qui les y precipite. Il n'est pas à propos d'attendre que ces fascheux symptomes suruiennent les vns aux autres; il faut s'opposer aux premiers & simples auancoureurs, & reconnoistre que la nourriture est trop copieuse à proportion du trauail, & que les humeurs qu'elle amasse ont fait vne repletion dont la nature veut se deffaire, la rejettant par la morve, & par les crachats qui luy seruent de crise. Mais parce que la chaleur & le mouuement circulaire du sang & des esprits sont plus foibles, lors que le corps est en repos, la quantité des humeurs visqueuses bouche facilement les conduits de l'air, & ces mesmes humeurs se subtilisent & se destachent aussi-tost qu'on fait exercice.

ART. 2. *Second signe de l'excez de la nourriture.*

Il se rencontre des hommes en qui l'excez de la nourriture a des effets tout differens: car la superfluité des humeurs ne se jette pas hors des veines pour se respandre en diuers lieux, & produire vn rhumatisme, puis qu'elle demeure en ses vaisseaux, où elle s'aug-

mente à mesure qu'ils continuent dans le repos, & à prendre trop d'aliment. Le mouuement circulaire se fait en eux tres-foiblement, & la chaleur & les esprits ne s'estendent pas à l'ordinaire en tous les organes des sens, ils dorment presque continuellement, & le sommeil leur est tres-agreable, ils ne se contentent pas de la nuict, puis qu'ils dorment à toute heure si on ne les éueille. Ces personnes-là dorment quasi sans cesse, à cause que la paresse & la nourriture excessiue humecte tout leur corps, le sang occupe également les trois cercles, & remplit entierement ses vaisseaux; les esprits n'ont pas le mouuement libre à cause que le sang occupe tous les lieux où le mouuement se doit faire; le sang & les humeurs deuiennent presque immobiles; de mesme que la liqueur dont vne bouteille est toute pleine, est incapable de s'émouuoir, encore qu'on l'agite. Eodem c. v. 32. & seq.

Lors que tous les vaisseaux sont remplis, & qu'ils ne peuuent plus receuoir les humeurs qui s'engendrent iournellement, il faut necessairement qu'ils se dégorgent, puis qu'il est impossible que la nature demeure en mesme estat; le cœur & les arteres par le moyen du mouuement circulaire rejettent les humeurs qui sont plus inutiles, & les deschargent aux égousts du bas ventre, & dans le ventricule qui est le reseruoir de toutes les humeurs, puis qu'il les fournit toutes, & qu'il les reçoit de toutes les parties quand elles les renuoyent. C'est ce reflus de superfluitez qui commence à troubler l'œconomie de la nature, empeschant la distribution des alimens & leur digestion; c'est alors qu'on ne dort plus agreablement & à l'aise, & que l'ame & les esprits entrent en confusion, puis qu'on ne songe plus que de querelles & de combats: Le corps & l'ame ont vne si estroitte alliance, qu'ils s'entrecommuniquent tout ce qui leur arriue, bien ou mal; c'est pourquoy si le corps endure quelque incommodité, bien que legere, l'ame la voit & la discerne en songe, lors qu'elle se retire des organes des sens.

L'homme donc qui vient à ce poinct se voit au bort du precipice, & se trouue tout prest de tomber en vne maladie tres-funeste, qui ne peut estre autre sans doute qu'vne Apoplexie violente, puis que toutes les maladies dependent de l'abondance & des qualitez des humeurs, & de la structure des parties, où le mouuement circulaire les descharge: Or il est aisé de juger qu'vne humeur qui fait dormir contre nature, continuant de se répandre dans toutes les parties du Cerueau y produira l'Apoplexie. Mais

il ne faut pas estre si fol que d'attendre vn si grand malheur; car aussi-tost qu'on s'apperçoit de ses moindres & premieres marques, il faut augmenter le trauail, & continuer long-temps l'abstinence.

Art. 3. Troisiéme & quatriéme signes de l'excez de la nourriture. Il y a des personnes qui resentent vne douleur par tout le corps, ou en quelqu'vne des parties qui se rencontre la plus foible de sa nature, ou par accident: & cette douleur est semblable à vne grande lassitude, en sorte qu'ils ressemblent à ceux qui sont extremement fatiguez: cela fait que s'imaginant que le repos & la nourriture les doiuent restablir en santé, ils se seruent de ce regime qui augmente en eux la bile, & l'échauffe jusqu'à ce que la fiévre les prend. Alors à peine reconnoissent-ils leur faute; car il y en a qui se baignent & qui continuent de trop manger, c'est pourquoy les mauuaises humeurs estant émeuës par tout le corps, elles se déchargent sur le poumon, qui est la partie la plus susceptible, parce qu'elle est la plus rare, la plus chaude, & la plus mouuante de toutes, & y produisent vne inflammation qui est vne tres-grande maladie, & qui les mene à l'extremité. *Eodem f. v. 42. & seq.*

L. 3. de diæta f. 10; v. 8. & seq. Il y en a d'autres en qui la plenitude se transporte toute à la teste & aux organes des sens, car ils l'ont douloureuse & pesante, ils sont abbatus de sommeil apres les repas, en sorte qu'ils ferment les yeux & leurs paupieres tombent, ils tressaillent en songeant, & ressentent vne chaleur qui vient de la bile qui s'esleue continuellement à la teste, au lieu de se porter au bas ventre, où est son égoust naturel, y seruant de clystere. Ainsi la teste attire à soy sans aucun relasche toutes les humeurs & la bile, dont elle se remplit, & durcit le ventre qui en deuient paresseux, parce qu'il est dépourueu de son éguillon naturel. Ils s'imaginent que leur teste s'allege par l'action venerienne, & neantmoins elle s'appesantit plus que deuant, à cause que sa chaleur s'augmente & tire dauantage. Ces personnes-là se voyent en danger que leur teste s'estant remplie d'vne grande abondance d'humeur, ne se descharge sur quelque partie où elle seroit pernicieuse.

Art. 4. Cinquiéme signe de l'excez de la nourriture. Il se rencontre des personnes de fort bon temperament, & mesme en qui l'estomach fait bien la digestion, & on voit qu'ils ne font point la distribution de l'aliment, & que le chyle bien digeré n'entre pas dans les veines pour se communiquer aux entrailles & aux autres parties, parce qu'elles sont toutes pleines, & que le cœur a plus besoin de se defaire des humeurs superfluës par le moyen du mouuement circulaire, que d'en attirer de nouuelles: *Eodem l. & f. v. 26. & seq.*

uelles : C'est ce qui fait que la nourriture demeure croupissante en l'estomach, & se conuertit en vapeurs, d'où se produisent vne infinité de symptomes. Au commencement ces vapeurs se dissipent à l'instant qu'ils viennent à manger, parceque la nourriture est plus forte, & se trouuans bien soulagez, ils s'imaginent qu'ils sont gueris, encore que veritablement ils empirent, car la pourriture s'augmentant de iour en iour, ils se voyent aussi déchoir sans cesse dans cette frequente vicissitude de soulagement & de recheute.

Or la corruption deuient enfin si forte & si grande en l'estomach, qu'elle l'emporte facilement au dessus des alimens qu'ils prennent, en sorte qu'ils ne sont pas plustost aualez qu'ils se corrompent. Toute cette corruption venant à s'échauffer & à s'émouuoir, elle trouble tout le corps, & fait vne diarrhœe qui est vn dévoyement par bas de toutes les humeurs vicieuses & superfluës. Cette grande éuacuation qui vient de la corruption des viandes s'appelle diarrhœe, iusqu'à ceque tout le corps en estant en chaleur & en fiévre, l'humeur se rend si acre & si piquante, qu'elle emporte la piece, vlcerant les boyaux, qui en iettent le sang tout clair, & cette douloureuse évacuation s'appelle dysenterie, qui est vne maladie dangereuse & fort difficile à guerir.

On voit des personnes qui rejettent le matin par la bouche de petits morceaux des viandes qu'ils ont mangé le iour precedant sans auoir aucun rapport aigre, & qui rendent les grossiers excrements du bas ventre en vne quantité presque pareille à celle des aliments qu'ils ont pris sans en resentir de douleur. Ce sont des marques indubitables qu'ils ont l'estomach sec & froid, puis qu'ils rendent la nourriture toute entiere apres le sommeil d'vne nuict, & que venant à s'émouuoir ils la rejettent, mesme sans en auoir de l'aigreur à la bouche ; c'est à dire sans que la digestion se commence.

ART. 5. *Sixiéme & septiéme signes de l'excez de la nourriture.* Eodem f. v. 8. & seq.

Il s'en trouue d'autres qui perdent entierement la couleur, & qui ont des rapports aigres si fascheux apres le repas, qu'ils montent iusqu'à leurs narines ; Ces personnes-là ont toute l'habitude infectée de mauuaises humeurs, car l'exercice qu'ils font, estans trop pleins, produit en eux vne fonte & colliquation des humeurs & des parties molles beaucoup plus grande que la quantité des excrements que le mouuement circulaire a de-coustume de rejetter dans les égouts : C'est pourquoy ce qui en demeure infecte la nourriture au bas ventre, & l'aigrit en fort peu de temps. Ainsi ce pernicieux leuain corrompt les viandes, & les ai-

f. 204 v. 4. & seq.

grissant en l'estomach, il en fait des rapports à la bouche; & quant aux excrements que le mouuement circulaire pousse au dehors pour les éuacuer par les pores, ils s'arrestent entre cuir & chair, & ostent la couleur à l'homme par la corruption du bon sang, & par la dissipation des esprits, & mesme ils forment enfin la bouffisseure & l'hydropisie.

ART. 6. *Huitiéme signe de l'excez de la nourriture.* L. 3. de diæta f. 104 v. 17. & seq.

Il y en a d'autres encore qui ont des rapports aigres à leur réueil, parce que les humeurs vicieuses dont tous leurs vaisseaux sont remplis, se dégorgent en dormant au bas ventre par le mouuement circulaire, à cause qu'il y est bien plus fort & plus frequent qu'aux autres temps par la retraitte des esprits. C'est pourquoy la nourriture s'y corrompt & s'aigrit, & reuient à la bouche aussi-tost que le réueil apporte ce notable changement à tout le corps, par lequel le sang & les esprits se répandent au circuit exterieur, & en tous les organes des sens. Car alors l'air & les vapeurs fumeuses sortent plus impetueusement qu'à l'ordinaire par la bouche & par les narines, & y donnent des marques asseurées de la corruption des viandes. Ainsi tous ceux qui sont plethoriques ne doiuent iamais s'endormir qu'ils n'ayent fait la digestion, puis que les humeurs superfluës l'empeschent & corrompent la nourriture, faisans reflus en l'estomach; joint que ces mesmes humeurs vicieuses ne manquent iamais à troubler le repos des plethoriques, & à les réueiller en sursaut par de fascheux symptomes.

Ces accidens sont beaucoup plus insupportables en ceux qui ont le cuir & la chair dure, car ils ont les veines plus petites que les autres, & incapables de s'estendre, à cause que la fermeté de la chair les en empesche. C'est pourquoy les alimens qui sont en l'estomach venans à s'échauffer & à se fondre, & le sang qui est dans les veines s'échauffant aussi par le premier sommeil & par la nourriture qui est en l'estomach, toute l'habitude du corps ne manque point de rejetter au bas ventre en dormant les superfluitez qui regorgent, puis que toutes les humeurs échauffées boüillent & tiennent plus de place. Ainsi la distribution du chyle ne se peut faire dans les veines qui sont trop estroittes, à cause que la chair estant échauffée, les serre encore plus que de coustume; & l'abondance des humeurs qui se dégorge de toute l'habitude s'opposant à la distribution de l'aliment, elles se font violence l'vne à l'autre, & se portent en vn lieu mitoyen qui est la gorge. Car la personne se sent estouffer, & s'échauffe par le renuersement de l'estomach qui presse le diaphragme, & qui rejette en vomissant

ces superfluitez qui troublent tout le corps; & alors ils se trouuent allegez, & n'ont plus aucune apparence ny aucun reste de douleur, si ce n'est que la dissipation des esprits les rend passes, & que continuans le mauuais regime ils tombent dans les maladies dangereuses.

Ceux qui ont coustume de viure à l'ombre, & dans la grande oisiueté, souffrent aussi ces mesmes symptomes s'ils changent soudainement de vie, estans contraints de trauailler, car la gresse & la chair molle dont ils sont faits viennent à se fondre, & seruent de matiere à vne fluxion dautant plus perilleuse que la corruption d'vne chose tres-noble est plus maligne.

CHAPITRE SECOND.

Des signes des maladies qui viennent des defauts de la nourriture.

LEs maladies qui viennent de ce qu'on ne prend pas assez de nourriture à proportion du trauail sont tres-rares, si ce n'est que nous mettions en ce rang celles qui viennent faute de la distribution du chyle & de la digestion des viandes; car la diuersité des mets & leur delicatesse n'excite que trop nostre appetit qui se porte desia de soy-mesme aux excez; & ce qui est plus estonnant, c'est que ceux qui ont l'estomach incapable de digerer la nourriture, ont plus d'appetit que les autres. Or cét appetit dereglé vient de l'intemperie froide & des cruditez qui s'amassent au ventricule, car elles picquent & restreignent l'orifice superieur de la mesme façon que l'épuisement de tout le corps, lors que toutes les parties succent les vnes des autres consecutiuement les humeurs, iusqu'à ce que l'attraction penetre à l'estomach, qui est le reseruoir de toutes les humiditez. Car l'action de la chaleur consume continuellement quelque chose de la propre substance, & la nature la repare par le moyen de l'aliment, c'est pourquoy toutes les parties desirent & succent ce qui leur est vtile & semblable. Elles n'ont pas toutes le sentiment de ce debris & dissipation de substance, dont la reparation est si necessaire; il n'y a que le ventricule de qui toutes les autres tirent, car il est le but & la fin de leur attraction violente, elles le persecutent toutes, elles le pressent de fournir, ce qui sert

ART. I. *Premier signe du defaut de la nourriture.*

l. 3. de diæta f. 104. v. 40. & seq.

à leur subsistence, puis qu'il est fait pour ce sujet, & qu'il n'a que ce seul office.

Nous peririons en peu de temps si nous n'auions la connoissance de ce funeste embrasement & de ce debris de nous mesmes. Les nerfs qui viennent immediatement du cerueau sont plus sensibles que les autres, & l'estomach en reçoit deux considerables, ils sont en lieu de discerner les sucs differends qui nous manquent, & qui sont propres à reparer tant de parties si dissemblables ; car ils sont au milieu du corps où toutes les veines finissent, & d'où elles ont assez de suc pour en fournir le petit monde, puis qu'elles y seruent de racines, & que le ventre en est la terre, l'homme ayant au dedans de soy ce que les plantes ont au dehors. Ainsi l'estomach est pourueu d'vn sentiment tres-delicat, afin de nous donner aduis de ce qui manque à tout le corps, & de le fournir promptement pour en appaiser la douleur.

Or le desir de reparer la substance qui s'épuise continuellement par la chaleur s'appelle vulgairement appetit, & se remarque de deux sortes en deux differends lieux ; l'vn est nàturel, & se trouue en toutes les parties, l'autre est animal, & se fait auec connoissance, & n'est qu'à l'estomach, où va finir l'attraction des parties, quand elles sont épuisées, pour en tirer la nourriture, & faire connoistre la necessité qu'elles en ont. Car la faim n'est autre chose que cette defaillance importune, où ce pressant mal de cœur qui vient de l'épuisement des parties qui tirent toutes l'aliment de l'vne à l'autre, & vont finir à l'estomach, où il excite vne douleur semblable à celle d'vne piquure, ou de quelque déchirement.

L'appetit naturel, ou la faim qui consiste en l'épuisement des parties se voit quelquefois seule, & sans celle que nous appellons animale, puis qu'on n'a point enuie de manger, & qu'on rebute les viandes ; en sorte que l'appetit naturel est extrême en tout le corps au mesme temps que l'appetit animal, qui est le sentiment de la faim, manque en l'estomach. Et au contraire, on voit qu'encore que nous manquions d'appetit ou de faim naturelle, puis que les parties regorgent presque tousiours, & qu'elles n'ont que trop de nourriture, nous trouuons neantmoins les viandes bonnes, & mesme quelquefois l'appetit animal, qui est le sentiment de la faim, nous presse extremement de manger, à cause des humeurs vicieuses qui piquent & qui restreignent l'estomach.

Ces mesmes humeurs continuent quelquefois à croupir si long-temps au ventricule, qu'elles l'humectent & le refroidissent s'atta-

chans à ses membranes & à son orifice inferieur; tellement qu'il deuient incapable de retenir la nourriture, c'est pourquoy nous voyons qu'elle coule continuellement, & qu'elle passe toute sans s'arrester; & cependant elle ne donne aucune tranchée, à cause qu'elle demeure cruë par le defaut de la chaleur. Ainsi le froid empesche la digestion des viandes au ventricule, d'où l'extreme humidité les fait couler soudainement, comme aux lienteries; ce flux continuel affoiblit tout le corps, & l'extenuë notablement, en le frustrant des nourritures qui luy sont absolument necessaires, & ce qui est encore pis, l'estomach mesme, d'où nostre subsistence dépend, se corrompt en peu de temps, si on n'y pouruoye de bonne heure.

Il y en a d'autres qui ne reçoiuent aucune vtilité des alimens qu'ils prennent, & qui ne font point du tout la digestion, puis qu'ils les rendent sans puanteur ny changement; & delà vient qu'ils flaitrissent & s'abbattent, & qu'ils tombent enfin dans le peril, où la froideur & la seicheresse de leur estomach les conduit à la longue, s'ils ne se seruent de viandes propres & du trauail à proportion.

ART. 2. *Second & troisiéme signe du defaut de la nourriture.*

Il s'en voit d'autres encore qui ne retirent aucun fruit des meilleurs alimens, parce qu'ils ont le ventricule si chaud qu'il retient la nourriture & la corrompt, & mesme sa chaleur s'augmentant de temps en temps, il attire de tout le corps les humiditez nourrissantes par les mesmes conduits qui les fournissent; car toutes les parties creuses qui ont des orifices longs & estroits venans à s'échauffer, elles attirent plus puissamment que de coustume. C'est alors que l'estomach s'humecte excessiuement & s'échauffe encore plus qu'auparauant; il commence à faire mal, puis que l'acrimonie des humeurs le pique & y fait de petits vlceres qui le rendent incapable de retenir la nourriture & d'en souffrir l'attouchement. L'intemperie chaude & humide produit tous ces symptomes au ventricule, & vient le plus souuent de l'excez du trauail: C'est pourquoy nous deuons diminuer les exercices & les aliments ordinaires, soignans par tout moyen à raffraichir & à seicher.

L. 3. de diæta f. 105. v. 6. & seq. Eodem l. & f. v. 20. & seq.

Il y a des personnes qui font des excrements tout bruslez & arides, ils ont la bouche tousiours si chaude & seiche qu'elle en deuient amaire à la longue, leur ventre s'endurcit de plus en plus, & l'vrine s'arreste. Or tous ces accidents arriuent à ceux qui ont le corps & les entrailles excessiuement chaudes & seiches, car elles succent pesle mesle & tirent toutes les humiditez du bas ventre; c'est

ART. 3. *Quatriéme signe.* Ex l. 3. de diæta f. 105 v. 40. & seq.

pourquoy les boyaux manquans de bile & d'humidité superfluë qui sert de clystere & fait couler les excrements, ils s'enflent & se bouffissent tellement de toutes ces matieres recuites les vnes sur les autres, qu'elles bouchent entierement les passages, & mesme elles pressent les vreteres qui portent l'vrine en la vessie.

C'est alors qu'ils sentent de grands maux, car la fievre les prend & ils vomissent tout ce qu'ils boiuent & mangent; ils sont hors d'esperance quand ils en viennent là, puis qu'ils rejettent tout & iusqu'aux excrements; car en suitte ils vomissent l'ame. Il faut donc preuenir ces malheurs, & que ces hommes la mangent plus que de coustume, & qu'ils ne prennent que des viandes extremement raffraichissantes, humides & d'etersiues; il faut aussi qu'ils se reposent, qu'ils se tiennent debout, & qu'ils trauaillent peu, puis que l'oisiueté raffraichit le bas-ventre, y retenant toutes les humeurs, & y faisant le mouuement circulaire plus frequent & plus prompt à rejetter les excrements.

ART. 4. *Autres signes du defaut de la nourriture.* L. 2 de diæta f. 98. v. 2. & seq.

La promenade du matin purifie tout le corps, parce qu'elle excite la chaleur qui fortifie les membres, elle subtilise les humeurs & chasse les superfluitez par les pores; elle ouure aussi le ventre à cause qu'elle échauffe & qu'elle émeut la bile, car la fraicheur de l'air qu'on respire au matin raffraichissant la teste, & iusqu'à l'estomach, la bile se repousse aux égousts du bas ventre où elle se décharge. Ainsi la teste & tous les organes des sens se purgent & se nettoyent, car le ventre estant vuide & en chaleur il attire toutes les humeurs de la circonference du corps, & nous rend plus alaigres.

Ad calcem l. 3 de diæta f. 106 II. & seq.

La promenade du matin se trouue tres-vtile à ceux qui sont pleins, mais elle est tres-mauuaise quand les veines sont vuides, & qu'on trauaille trop, puis qu'elle émeut la bile, elle l'augmente & produit des frissons & des fiévres; elle charge & remplit extremement le cerueau, car cette humeur subtile s'y transporte aisément, quand elle abonde & qu'elle se sépare de la masse du sang. Il y en a qui frissonnent en quittant l'exercice, & il y en a d'autres qui sont tout tremblottans, quand ils se des-habillent pour en venir aux mains, & ces mesmes personnes frissonnent encore plus en sortant du combat, quand ils se refroidissent, car ils tremblent si fort qu'ils en grincent les dents; les vapeurs & la bile occupans le cerueau, ils s'endorment, & ils ne se réueillent qu'en baillans plusieurs fois; à l'issuë du repas ils sont tout abbatus, & leurs paupieres tombent.

Ce sont les marques de fiévres tres-malignes, puis que les grands

remedes y sont pernicieux; car la saignée retranche l'aliment, dont ils manquent desia, & la purgation augmente la chaleur & redouble la fiévre. Ceux doncqui sont malades de trop de trauail & faute de nourriture sont en plus grand hazart que ceux qui sont trop pleins, puis qu'il est plus aisé de retrancher & d'oster du sang, que d'en produire dans les veines; c'est pourquoy nous deuons manger d'ordinaire plus que moins, & prendre garde que les signes se meslent selon les differentes natures, & ne se trouuent pas tous ensemble.

SECTION SECONDE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE du Liure des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QVI se tirent des songes.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature des songes, de leurs causes & de leurs qualitez.

ART. I. Que l'ame est libre dans le sommeil, & qu'en veillant elle est sujette aux loix du corps.

LEs signes dont nous auons parlé sont de grande importance, & monstrent éuidemment les fautes que nous commettons au regime; mais les songes qui se forment en dormant, & paroissent au sommeil, découurent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux moindres defauts, parce que l'ame est alors éueillée & toute clair-uoyante. L'ame de l'homme se trouue assujettie aux loix du corps quand il est éueillé, elle y est attachée comme vn forsat à la cadeine; elle y est démembrée pour estre en tous ses membres, car elle s'affoiblit, se partageant en tous les lieux où elle se separe, & en se diuisant en autant de parties que son corps a d'organes.

L'ame n'est pas suffisamment occupée selon ses forces, encore qu'elle trauaille continuellement au dedans à l'entretien de tout le corps & à la conseruation de la vie: elle se cõmunique au dehors, elle y fait tous les mouuemens, elle découure tout ce qui se passe

en ce grand Vniuers, elle y voit toute chose, elle entend, elle flaire, & en vn mot elle conçoit & elle juge de tout ce qui tombe sous les sens qui sont ses espions. Ainsi l'ame n'est pas à soy quand nous veillons: mais aussi-tost que nous dormons & que le corps pert connoissance, c'est alors que l'ame s'éueille & se retire des organes; c'est en ce temps que l'ame ordonne l'œconomie de tous nos membres, elle repare les debris qui se produisent des defauts de tant de mouuemens volontaires & des appetis déreglez, elle perfectionne les humeurs, elle separe les excremens, & elle amasse des esprits en abondance.

L'ame n'est iamais inutile, elle n'est iamais endormie, si le corps s'abbat & s'endort, elle en deuient plus éueillée, elle s'employe plus que deuant, car estant seule & en retraitte elle fait toutes les actions, puis que le corps venant à dormir, & perdant toute connoissance, l'ame comprend & connoit tout, elle voit,, elle entend, elle touche, elle flaire, elle s'éjouït & s'attriste, elle souhaitte sans cesse & s'occupe; & en vn mot l'ame fait seule toutes les actions qui luy sont propres, & celles qui sont particulieres à chaque partie de nos corps.

ART. 2. *Que l'ame reçoit au sommeil toutes les qualitez propres à la sagesse.* Chap. 5. art. 1. de la 4. Section du traitté du mouuemẽt circulaire.

Nous auons dit auec Hippocrate que la perfection de la sagesse & de toutes les connoissances dépend des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicate, & vn mouuement circulaire tousiours égal & tres-moderé: Or le mouuement circulaire est tousiours de mesme & tres moderé dans le sommeil, puis qu'on ne s'endort iamais que ce mouuement ne se calme, diminuant de sa vitesse; il s'y ralentit de beaucoup, & se fait tres-doucement aux trois cercles, & principalement au cerueau. Le mesme mouuement circulaire se fait également au sommeil, parce que les appetits déreglez & les mouuemens volontaires n'y font aucune violence; l'ame n'est point interrompuë, elle n'y est iamais distraitte par la varieté des objets, elle est en pleine liberté, & toutes choses sont semblables, demeurant en vn mesme estat. Le sang acquiert dans le sommeil vne consistence delicate, puis que l'ame y trauaille sans cesse à la coction des humeurs & à la perfection du meslange; il y deuient beaucoup meilleur à cause que sa masse se purge & se nettoye de tous les excrements qui se séparent, & se rejettent aux égousts du bas ventre; & enfin on ne dort iamais que le sang ne se refroidisse & ne se tempere notablement en ses premieres qualitez. Ainsi l'ame est en estat dans le sommeil de bien iuger de toutes choses.

Les sens exterieurs sont frappez à toute heure par vne infinité d'objects qui ne font neantmoins aucune impression remarquable, ils n'ont iamais de suitte que le sens commun ne les discerne, & que l'esprit ne s'y occupe; or il ne s'attache qu'à ceux qui luy sont d'importance & qui le touchent de plus pres, car tout le reste se neglige & toutes leurs especes s'écoulent, & se dissipent tout de mesme qu'vne foible lumiere s'esteint auprés d'vne plus grande, ou comme vn petit mal est insensible quand on endure vne extreme douleur. Mais lors qu'on est en repos & que ces grandes agitations cessent, les choses mediocres & mesme les plus petites se remarquent & font impression. Les objects donc produisent leurs especes aux organes des sens où elles se propaguent, & bien souuent le mouuement circulaire les emporte au dedans sans estre reconnuës: Les songes se font sur ces mesmes especes qui se presentent à l'ame & paroissent en dormant, lors qu'elle est calme & libre, car il n'y a que les seules actions de l'ame estant en sa retraitte & s'occupant à l'entour des images qu'elle à reçeu des sens qui doiuent porter le nom de songe, elles luy sont particulieres. Le mesme tour du sang & des esprits, estant inégal & trop prompt, altere les especes, puis qu'elles y sont comme en leur subjet propre, & qu'ils reçoiuent les mesmes changemens que les tourbillons d'eau qui se poussent l'vn l'autre & se meslent sans cesse, car ils changent de forme à tout moment & reuiennent tousiours en leur premier estat. L'impetuosité du sang, son excessiue humidité & le meslange des fumées font que les songes ne se forment iamais aux enfans ny apres le repas, car alors les especes se broüillent & l'ame demeure dénuée de toute connoissance.

ART. 3. De la nature des songes & comment ils se font.

Or comme l'eau fortement agitée en deuient incapable de representer les objets, ou les dépraue & les fait paroistre tout autres qu'ils ne sont: & qu'au contraire elle sert de miroir, & les represente nettement & au vray, quand elle est reposée: ainsi les especes & les impressions qui sont venuës des sens s'effacent toutes au sommeil, ou paroissent confuses & monstrueuses, quand l'agitation des humeurs est vehemente. Mais aussi-tost que le mouuement circulaire se fait égal, & que les fumées qui troublent les humeurs se dissipent, le sang & les esprits se purifient, & toutes leurs impuretez se rejettent; & c'est alors que les especes qui se cõseruent apres ces agitations se renouuellent & representent fidellement les objets de chaque sens; le sang & les esprits commencent à se respendre, & se communiquent aux organes des sens interieurs, la

phantaisie trauaille, & l'ame s'occupe aux objets qui sont en ses thresors, & qu'elle a de reserue.

ART. 4. *Que les sõges font connoistre le temperament & les maladies futures.* Ainsi les songes font connoistre les meurs, le temperament & la complexion des personnes, & bien plus, ils découurent les maladies qui sont auenir, car ceux qui mangent trop, & les yurongnes, & ceux qui ont la teste, ou tout le corps excessiuement humide ne font iamais de songe, où ils ne les distinguent que tres confusement, à cause que les esprits se confondent & s'écoulent, & ne retiennent aucune impression des objets, le trouble & l'agitation continuelle fait de mesme en ceux qui sont d'humeur melancholique & flatueuse. Les bilieux & les melancholiques adustes sont tous sujets aux songes, & mesme il s'en rencontre qui les ont si frequens & si manifestes qu'ils en sont extremement importunez, & c'est vne marque asseurée de la chaleur & de la seicheresse des humeurs, & de la substance du cerueau qui leur donne sujet de craindre le delire & la phrenesie mesme.

On estime les choses selon que l'ame est affectée, on s'y porte, & on s'y trompe facilement, car les plus foibles ressemblences excitent & réueillent les passions; en sorte que le peureux s'effraye de la moindre apparence de l'ennemy & du simple soubçon de son approche; vn amoureux se figure aussi-tost sa maistresse qu'il apperçoit vne personne de sa taille, ou qui luy ressemble en quelque chose, & plus on est passionné les plus legeres ressemblences réueillent la memoire, & font de grandes impressions. Les passions font que les febricitans prennent quelquefois pour des animaux des lignes ou quelques fentes qui paroissent en vn mur, & si le mouuement de l'ame est violent, ils s'en émeuuent tout de mesme que s'ils estoient effectifs & en vie. Ainsi les sens abusez par les passions nous tromperoient sans cesse, & les appetits déreglez nous emporteroient en beaucoup d'actions vicieuses, si les facultez principales n'en corrigeoient les manquemens, de les connoistre & de les moderer, c'est le haut point de la sagesse. L'ame donc s'attache aux choses où elle se voit interessée, elle ne s'applique qu'à celles qui luy sont agreables ou necessaires, elle forme les songes sur de tres-foibles ressemblences qui paroissent en dormant, & passent pour l'objet mesme qu'elle affecte le plus, elle n'agit alors que comme par instinct & en qualité de nature.

ART. 5. *Que l'ame agit en songe en* L'ame est la nature & la forme de toutes les choses viuantes, elle fait cét Office en l'homme, car il y en a qui vont & viennent, & qui trauaillent tout endormis, & ils font toutes choses bien plus par-

faitement que quand ils veillent & qu'ils employent leur industrie particuliere; ils reüssissent aisement en ce qu'ils entreprennent, à cause que l'ame agit alors sans artifice & sans aucun raisonnement, faisant fonction de nature, dont les productions sont infaillibles & tres accomplies; Les actions qu'elle fait seule & qui luy sont particulieres deuiennent aussi plus releuées, pour le mesme sujet, & par ce qu'elle n'est point distraitte par la varieté des objets. Ceux de la lie du peuple & les plus ignorans, dont l'esprit est tout vuid & dénué de connoissance, preuoyent en songe plus certainement l'auenir, à cause que leur ame se porte facilement de soy-mesme iusqu'à la fin des mouuemens, & se laisse aller par instinct à l'impression des objets; au lieu que les sçauans & ceux qui sont éclairez d'vne infinité de lumieres en sont interrompus, & tellement préoccupez qu'ils ne voyent iamais rien que confusement & selon leurs maximes particulieres. *qualité de nature.*

L'ame dans le sommeil fait presque tout de mesme que deuant la naissance, car alors le fœtus viuant en Zoophyte, éuite tous les maux dont il est menacé, il est si bien conduit par vn sentiment simple, & comme par instinct, que toute la sagesse & tous les artifices dont les hommes s'auisent ne paruiennent iamais à la perfection de son gouuernement, puis qu'on fait tant de fautes que bien souuent ils meurent aussi tost qu'ils sont nez.

CHAPITRE SECOND.

Des differences de songe, & des fondemens de leur interpretation.

IL y à des songes qui viennent de la part de Dieu, pour seruir d'aduertissement à des Royaumes entiers, à des villes, ou à quelques familles de leur bonne fortune ou des malheurs qui leurs doiuent arriuer, sans qu'on puisse connoistre s'ils le meritent ou non; & il y à des hommes qui se ventent d'auoir acquis cette admirable industrie de les interpreter auec certitude. Il y à d'autres songes que nous appellons naturels & qui donnent à connoistre les excez & les manquemens des humeurs & toutes les qualitez, ou elles nous inclinent; puis que les bilieux ne se figurent que des combats & des embrasemens, les melancholiques ne songent que miseres & *ART. I. des especes de songe, & comment ils decouvrent les maladies futures.*

qu'angoisses, les phlegmatiques s'imaginēt tousiours qu'ils voyent des riuieres ou des pluyes, & enfin les sanguins ne songent qu'à faire bonne chere & à se réjouïr.

Et en dernier & troisiéme lieu, il y a des songes qu'on appelle animaux, à cause qu'ils viennent en suitte des actions & des pensées qui les ont precedé, parce que l'ame s'applique aisément quand on dort, aux mesmes choses où elle s'occupe quand on est éueillé. Quand donc l'ame s'adonne en songe à ses employs de la journée, & qu'elle represente à propos ce qu'on à fait ou resolu sur quelque proposition raisonnable, c'est fort bon signe, & qui nous éclaircit que la personne est en santé; puis que l'ame demeure en mesme estat, n'estant chargée d'aucune plenitude, n'y épuisée par l'inanition, qui sont des causes internes, c'est aussi vne marque qu'elle n'est point troublée par celles du dehors. Que si les songes vont à rebour des actions precedentes & qu'il paroisse en eux quelque combat, on doit estre asseuré qu'il y a du trouble aux humeurs & du desordre au mouuement circulaire à proportion de la violence ou de la foiblesse qui paroit en ce combat, & qu'il arriue au mesme lieu où le songe se represente.

On se figure en songe des combats, lors qu'vne humeur excede les trois autres & qu'elle se separe de la masse du sang; car cette humeur fait à l'instant impression sur les esprits qui troublent en suitte le mouuement circulaire, puis qu'ils en sont les principaux ouuriers; or ces impressions bien que legeres se manifestent tres-aisément en songe. Car le sommeil & les songes releuent, & pour ainsi dire, enluminent les especes, & ne grossissent pas moins les objects que les Lunettes à longue veuë; vn petit bruit paroit vn grand tonnerre, vne goutte de phlegme fait les douceurs du miel, & vne simple vapeur proche du diaphragme semble vn brasier ardent. Ainsi les songes découurent les defauts les plus imperceptibles & les moindres commencemens des maladies longtemps auant qu'elles nous attaquent.

ART. 2. *Des dispositiōs pour l'interpretation des songes.*

On s'applique facilement à ce qui touche de plus prés, & principalement au sommeil, où les petites choses paroissent grandes, & où l'ame n'est point distraitte; car alors ses objects veritables & tout ce qui leur ressemble, passent pour vne mesme chose, ils l'a retiennent & l'attachent. C'est pourquoy ceux qui peuuent discerner les moindres ressemblences & remarquer la deprauation des especes, qui se changent facilement par le mouuement circulaire du sang & des esprits qui les emportent, ce sont aussi les plus clair-voyans & les plus propres à juger des songes.

Tout ce qui paroit en dormant se trouue en nous ou dans l'Vniuers, d'où toutes choses dépendent, elles y ont toutes du rapport; la ressemblence n'est pas vaine, elle est de leur propre nature, car le Ciel & les autres causes impriment continuellement leurs qualitez à tout ce qui s'engendre icy bas, toutes les choses élementaires tirent de là leur subsistence.

Arist. ad calcem libelli de diuinat. ex insomnijs.

Les productions de la sagesse qui sont comprises en la nature, se diuisent en trois diuers mondes; le monde celeste est le premier & contient en son sein les deux autres, estant l'ouurier vniuersel de toutes les choses qui y sont. Les Cieux se partagent de mesme en trois differends circuits, & ont des qualitez toutes contraires; le plus grand & qui contient tout, c'est celuy des Estoilles fixes. le second en suitte & le moyen, c'est le circuit du Soleil, & enfin la Lune fait le troisiéme & le plus bas des circuits, il enferme immediatement en son creux tout ce qui se corrompt & s'engendre.

ART. 3. *Que les trois mondes sensibles se ressemblent en toutes leurs parties.*

Comment. nostris in l. de sept & oct partu.f. 43. & 44.

Le second monde est élementaire & comprend toutes les choses corruptibles, il se diuise aussi comme le ciel en trois differends circuits qui seruent naturellement de matiere; le premier & le plus puissant, est vne substance tres subtile, tres chaude & tres-legere qui s'esleue facilement au dessus en la plus éminente place. Le second & le moyen des circuits élementaires est humide, tres-souple & tres-delicat, il s'esleue & s'abbaisse indifferemmẽt; il se raffroidit & s'échauffe, s'accommodant tres-aisement à toutes les impressions estrangeres; & en fin le troisieme & dernier circuit, où nous sommes, se fait de deux élements joincts ensemble qui sont pesans & tres-grossiers, puis qu'ils seruent de principale matiere & de continuelle demeure à toutes les choses d'icy bas.

L'homme, ce rare & tres-delicat ouurage de la main de Dieu, c'est le troisieme & le dernier monde & le plus accomply de tous, puis qu'il est l'abbregé des autres, il enferme toutes leurs merueilles, & bien plus, il s'esleue iusqu'à Dieu, dont il est vne expresse image. L'ame de l'homme possede en soy toutes les qualitez des esprits; & quant au corps, il est construit à la façon de l'Vniuers, & se diuise tout de mesme que les élemens & les cieux en trois circuits differens; car l'alentour du corps humain qui contient toute l'habitude, les extremités & la teste, possede toutes les qualitez des Astres: Le cœur est vn Soleil au petit monde, le foye represente la Lune; & le bas ventre respond à la mer, puis qu'il enuoye par tout le corps ses agreables humiditez & qu'il reçoit aussi,

ART. 4. *Que l'hõme possede toutes les perfectiõs de l'Vniuers.*

de mesme les superfluitez des parties. Ainsi l'homme reçoit & possede toutes les perfections de l'vniuers.

CHAPITRE III.

Des songes qui découurent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde celeste.

ART. I. *Que la ressemblēce sert de fondemēt à plusieurs songes & à leur interpretation.*

CETTE secrette ressemblence est vtile & tres-efficace, elle fait que les songes representent facilement à l'ame l'vne pour l'autre de ces choses. C'est pourquoy si nous voyons en songe que le Soleil, la Lune & tous les Astres sont clairs & nets, & qu'vn chacun paroit en sa place & en sa façon naturelle, c'est fort bon signe, & qui nous fait connoistre que nous sommes en santé, puis que toutes les parties sont en fort bon estat, & se representent en cette sorte à l'ame par la bonne disposition de toutes les causes qui les conseruent, & qui les ont produites; il faut se maintenir en cette disposition salutaire par le mesme regime, sans aucun changement.

Que si le songe represente quelque chose de contraire à la constitution naturelle de quelqu'vne des parties du Ciel, ce defaut nous indique vne maladie qui est grande ou petite, selon que le manquement est de peu d'importence; ou qu'il est remarquable; & cette maladie se fait au lieu qui dépend de la partie des Cieux, où l'alteration paroit en songe.

ART. 2. *Que l'alteration qui paroît aux cercles du Ciel répond à celle des circuits du corps humain.*

Si donc le changement paroit aux astres, le mal est au circuit exterieur & au dehors, si le manquement est au Soleil, c'est le circuit du cœur & du milieu qui souffre; & enfin si le defaut est en la Lune, le mal attaque le bas ventre & le creux des entrailles. Car si quelqu'vn de ces agens tres-efficaces vient à s'esteindre, à s'éclipser, ou à s'éloigner de son cours ordinaire & à receuoir quelque alteration considerable, on doit juger que la maladie se forme au circuit du corps humain qui respond à celuy du Ciel où le vice paroit en songe.

Que si quelqu'vn des astres souffre par les qualitez de l'air ou de quelque nuage le mal est mediocre, & on doit croire que le mal est plus grand, si on songe que l'astre est attaqué de gresle ou de

quelque violente pluye. Car cela signifie qu'vne humeur froide & pituiteuse se separe de la masse du sang & se respand au circuit exterieur du corps humain qui respond a celuy des astres. Ces personnes la doiuent retrancher le tier de leur nourriture & se seruir d'alimens secs & de haut goust, pour cuire & consommer le phlegme qui domine; les promenades & les autres exercices y sont tres-propres & lesestuues seiches, par ce qu'elles digerent le phlegme & le vuident par les sueurs qui sont tres-necessaires, puis que toutes les euacuations se doiuent faire par l'égoust le plus proche & que le mal estant au cercle exterieur le cuir est la plus proche issuë. Que si au contraire la Lune souffre de ces mesmes causes, il faut tirer au dedans l'humeur pituiteuse; or il est à propos de tirer cette humeur au dedans parce que le mal est aux cauitez des entrailles, le songe paroissant au circuit de la Lune.

ART. 5. Que l'alteration qui paroît au Soleil est la pire de toutes.

Que si enfin nous voyons en songe que le Soleil endure quelque iniure d'vne cause froide, le mal sans doute est beaucoup plus à craindre, puis qu'il occupe le circuit du cœur, & que cette espece de mal est contraire à la nature de cette excellente partie. Car le cœur est le foyer de la chaleur & le plus fort de tous les membres, & ne se laisse iamais vaincre que par les plus puissantes causes, le cœur est la resource de la vie, puisque mesme il guerit les autres parties par ses salutaires influences. D'ailleurs la cause qui fait le mal est tres-difficile à tirer du circuit du milieu, parce qu'elle occupe le centre & le cœur qui se descharge aussi difficilement au dehors qu'au dedans; c'est pourquoy nous sommes obligez pour soulager cette partie de faire des euacuations toutes contraires au mesme temps, car il faut respandre le plus subtil de cette pernicieuse humeur au dehors par les violens exercices, & tirer le plus grossier au dedans & au ventricule affin de le vuider en vomissant.

Que si le songe nous represente vn temps clair & serain, & que neantmoins les corps celestes se voyent contraincts en quelque chose & qu'ils paroissent foibles & plus petits que de coustume, c'est vne marque infaillible que les circuits des humeurs deuiennẽt à sec & se tarissent. La seicheresse & l'extreme aridité de l'air affoiblit & appetisse les grands flambeaux de l'vniuers & au contraire l'humidité les faict paroistre beaucoup plus grands & lumineux, comme si elle estoit leur nourriture. Cette vision découure la naissance d'vne maladie perilleuse & qui commence par l'espuisement des humeurs des circuits ou elle se remarque & mesme de l'humidité radicale.

C'est pourquoy on doit y pouruoir diminuant les exercices, & s'humectant en toute chose, car les breuuages & les alimens legers & humides y sont tres-vtiles auec les bains naturels & le repos & principalement le sommeil.

Si on voit que les corps celestes sont troublez ou assaillis par quelque substance chaude ou ayant apparence de feu, ce songe signifie que la bile surmonte le phlegme & quelle se separe de la masse du sang; que si ces corps celestes viennent à se laisser vaincre ou disparoissent entierement, les parties nobles qui en dependent sont menacées par vne cause maligne & capable de produire vne maladie mortelle, & s'ils viennent à changer subitement leur cours, c'est vne marque asseurée que la santé de l'homme se change aussi de mesme.

Art. 4. *Que la depravation du cours des estoilles signifie que le mouuemẽt circulaire se depraue.*

Que si on voit en songe que quelques-vnes des estoilles s'enfuyent hastiuement & que les autres les poursuiuent, c'est que le mouuement circulaire se depraue & que la bile surmonte l'humeur pituiteuse, & que bien plus elle est preste à se transporter au cerueau, ou elle fait la folie, si on n'y met remede. L'ellebore & l'antimoine sont propres à ces personnes-là pour se purger abondamment & se guerir en peu de temps, s'ils ne preferent à ces remedes violens la guerison qui se fait à la longue par le regime, en s'humectant & se raffraichissant par toutes sortes de moyens, & en s'abstenant de toutes les choses qui eschauffent & desseichent: ils doiuent s'exercer souuent & à leur aise, & ne iamais rien faire de violent, car le repos & le sommeil y sont tres-salutaires, & si la santé ne se repare facilement, les estuues & le vomissement en suitte acheuent de la produire; mais on doit s'entretenir au moins trente iours en maigreur, auant que de s'emplire: puis se trouuant assez replet & fort, vomir deux fois le mois, apres auoir mangé force alimens humides & legers affin de s'humecter.

Que si ces nobles corps s'esgarent de leur course, & se voyent uagabons, sans y estre contraints, c'est que l'ame est troublée par quelque inquietude & que le mouuement circulaire se depraue. Le grand repos & les diuertissemens de l'esprit y sont tres necessaires, car si toutes les recreations qu'on employe ne font cesser en peu de temps ces songes pernicieux, on est en grand danger de tomber en vne maladie mortelle.

Art. 5. *De la ressemblence*

Si nous voyons en songe que les Astres descendent & se laissent tomber de leur place ordinaire, ce n'est pas mauuais signe, puis qu'au contraire il est fort bon, pourueu qu'ils nous paroissent clairs

clairs & luisans, poursuiuans leur carriere & s'auançans tousiours en leur agitation circulaire.

des estoil-les & des humeurs qui passent d'vn circuit en vn autre.

Tous les mouuemens du grand monde viennent du leuãt du Soleil & ils finissent à son couché; le cœur est le Soleil & le leuant du petit monde, il communique tous les mouuemens aux parties, il les faict naistre & les produit toutes, il les fournit de nourriture, il donne l'accroissement & la force & en vn mot il est l'origine de toutes les bonnes qualitez & de toutes les actions de la vie. Les extremitez & la teste & toutes les parties du dehors cest le couchant du petit monde, les forces du cœur y vont finir; le sang que le cœur pousse par les arteres en ces lieux la s'y raffroidit notablement, il s'y ralentit en ses mouuemens & s'époissit en sa consistence; il à besoin de se recuire & de r'entrer en ses fournaises qui sont les cauitez du cœur, il y retourne par les veines, & il y donne vn rafraichissement tres-necessaire.

Ainsi le sang qui se reiette de l'Occident du petit monde en son leuant & qui retourne des extremitez dans le cœur, ou est le circuit du milieu, fait vn mouuement naturel & tres vtile; car comme les humeurs qui se produisent & se purgent dans le bas ventre se portent aux autres circuits, celles que toute l'habitude renuoye, par vn mouuement tout contraire, s'attirent aussi naturellement aux autres cercles & au cœur mesme, pourueu qu'elles soient bonnes.

Si les estoilles paroissent troubles, obscures & noires & qu'elles se precipitent au couchant, ou qu'elles tombent dans la mer, ou sur la terre, ou quelles s'éleuent plus haut que de coustume, c'est signe de maladie: car vne estoille qui s'éleue au dessus de son cercle fait voir qu'vne humeur vicieuse se transporte à la teste & qu'elle y produira vn rhumatisme. Les estoilles qui se precipitent en la mer signifient que l'humeur se deschargeau circuit du bas ventre & qu'vne maladie va s'y former, celles qui tombent sur la terre descourent qu'vne humeur superfluë se respand par toute l'habitude, & qu'elle y produira des tumeurs qui se font ordinairement dans la chair; l'abstinence & le vomissement sont capables de seruir de remedes à toutes ces dispositions differentes, puisque les impuretez des trois cercles se desgorgent au ventricule.

ART. 6. Des impressions qui paroissent au Ciel ou au dessus de l'air.

Si vn songe nous fait paroistre en l'air & au dessous du Ciel vne estoille, ou quelque impression claire, humide & delicate, c'est signe de santé, parce que l'air contribuë dauantàge à la santé de l'homme que les autres alimens, comme il est plus subtil, & l'ame en songe le descouure tout tel qu'il est de sa nature, puis qu'il est tres-effi-

cace & qu'il entre sans cesse iusqu'au milieu de nous, mais si l'impression paroit grossiere, obscure & noire, elle denote vne maladie qui viendra de ses malignes qualitez qui penetrent à l'interieur, sans aucun defaut du regime, c'est pourquoy sans toucher au corps il faut purifier les esprits par les exercices appropriez, & se seruir d'alimens humides.

Si Dieu nous donne en songe quelque chose bonne & bien nette, c'est signe de santé & que les viandes nous profitent, puis qu'elles sont belles & bonnes & qu'elles viennent d'vne si liberale main; celles au contraire qui semblent vicieuses & de mauuaise grace sont aussi de mauuais augure & font voir que les alimens se corrompent. Si nous voyons dans vn beau temps qu'vne pluye douce nous arrose sans en estre beaucoup incommodez ny moüillez, c'est bon signe, & que la vapeur de l'air que nous attirons sans cesse au dedans est nette & conuenable à la nature. Que si au contraire nous nous figurons en songe que nous sommes grandement moüillez d'vne pluye sale & qui tombe impetueusement & auec vn grand vent, c'est signe d'vne maladie qui se fera de l'infection d'vn air estranger, & a laquelle il faut pouruoir par les mesmes moyens que nous venons de dire.

Ce sont la les marques des maladies qui sont auenir & que nous preuoyons par les songes qui découurent les mouuemens & les diuerses qualitez des trois circuits des humeurs, par les differentes dispositions qui peroissent en dormant aux trois cercles celestes, affin qu'on éuite ces maladies se seruant du regime; & qu'on prie Dieu de les destourner, ou qu'on le remercie si la santé est bonne. Il s'ensuit à present que nous parlions des songes qui descouurent les qualitez de ces trois mesmes circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

CHAPITRE IV.

Des songes qui découurent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

ART. I. *Que les*

LEs songes qui nous font entendre distinctement & qui representẽt toutes les choses qui se voyent ordinairement sur la terre,

ce sont des marques de parfaite santé. S'imaginer en songe qu'on marche asseurément & qu'on agit librement & sans crainte, qu'on se promene en de belles campagnes & qu'on les trouue également cultiuées. Voir d'vn costé des arbres verdoyans, couuerts de fleurs ou chargez de beaux fruicts, & en vn autre que les riuieres coulent & quelles se remplissent d'eau nette à l'ordinaire, en sorte qu'il n'y en a ni plus ni moins que de raison. Si on descouure quelque belle fontaine ou quelque puis bien clair & agreable, toutes ces choses & les autres semblables donnent à connoistre qu'vn homme est en santé, & que toutes les allées & les venuës des humeurs & leurs alterations reciproques se font bien à propos en leurs trois circuits, les alimens se distribuent conuenablement aux parties, & tous les excremens se reiettent aux esgouts. *Songes qui representêt les elemens en leur estat ordinaire sôt de bon augure.*

Si nous voyons au monde inferieur quelque chose contraire à cette disposition naturelle & à l'ordre des elemens, c'est signe de confusion qui arriue aux lieux du petit monde qui ont similitude & qui dependent de ces mesmes elemens. Si donc on voit la terre en songe rude, inégale & sans culture, c'est signe que les parties charnuës qui comprennent toute l'habitude, sont infectées d'humeurs vicieuses qui veulent se reietter par le cuir à force d'exercice & du grand trauail.

ART. 2. *Que les arbres desnuez de fruit signifient la sterilité.*

Les arbres qui paroissent entierement desnuez de fruicts ne denotent autre chose que la corruption de la semence & l'aneantissement de la vertu generatiue qui se fait par la froideur & la superfluité des humeurs, ou par l'excez de la seicheresse & de la chaleur. Ces causes se distinguent en ce que si les feuilles tombent toutes des arbres & qu'ils paroissent nuds, comme en l'hyuer, c'est signe que la semence se destruit par les choses visqueuses, humides & froides; & au contraire si les arbres se voyent chargez de feuilles & verdoyans, & que neantmoins ils ne rapportent point de fruit, c'est vne marque asseurée que la chaleur excessiue & l'aridité dissipent la matiere du fruit & de la semence. Ceux donc qui sont menassez de sterilité par l'abondance des humeurs froides & visqueuses, s'en doiuent guarentir par les choses capables de les cuire & de les dissiper, comme sont toutes celles qui eschauffent, qui desseichent & qui subtilisent; & ceux qui en sont menassez par l'excez de la seicheresse & de la chaleur doiuent employer tous les moyens de se raffraichir & de s'humecter.

ART. 3. *Que les*

Les arteres & les veines sont les fleuues feconds qui distribuent le sang à toutes les parties, elles sont les organes du mouuement

Deregle-ment des riuieres signifie que le mouue-ment cir-culaire se depraue. circulaire, c'est pourquoy si on voit en songe que les riuieres vont autrement que de coustume & quelles se respandent au trauers des campagnes, ou qu'elles se tarissent, c'est signe que le mouuement circulaire se desregle, puisque l'excessiue quantité du sang l'arreste & le défaut le rend trop prompt; ces deux vices du mouuement circulaire se corrigent par le regime augmentant la nourriture, s'il n'y a pas assez de sang, & la diminuant si le sang surabonde.

Si l'eau des fleuues paroit trouble & boüeuse les excrements se portent auec le sang en son mouuement circulaire; ils se reiettent de tous les circuits faisant grand exercice & respirant auec vehemence. De mesme les fontaines & les puis qui s'esmeuuent & se troublent ne signifient que des ordures & des ventositez qui se coulent aux conduits de l'vrine & en la vessie & se doiuent purger par les diuretiques. Les tempestes & les agitations de la mer donnent à connoistre les maladies qui se forment au bas ventre; & se preuiennent par les remedes doux qui purgent par les selles.

ART. 4. *Que le tremble-ment de terre signi-fie le chã-gement de l'estat ou on est.* Les parties contenantes qu'on appelle charnuës contiennent les esprits & toutes les humeurs, elles seruent de seul & de veritable sujet au temperament, à la santé & à la vie. Ces parties representent la terre au petit monde, c'est pourquoy si la terre ou la maison se voyent trembler & s'esmouuoir, c'est signe que le temperament & la santé se changent & que si on est sain on va tomber malade, & si on est malade on reuient en santé, puisque la nature change, ce qui est impossible qu'on ne passe de l'vn de ces estats en l'autre. Ceux donc qui se trouuent en santé doiuent s'y conseruer en chãgeant de regime pour euiter le mal dont ils sont menassez: Et le vomissement y est tres-propre, puis qu'il euacuë tout le corps, & qu'il renouuelle les humeurs qui changent le temperament & font la maladie. Et au contraire c'est vne chose tres-vtile à ceux qui sont malades de continuer le mesme regime, puis qu'ils voyent que la nature change & qu'elle passe en vn estat contraire à celuy où elle est, car ils sortent d'vne maladie & reuiennent en santé. De voir en songe que la mer ou vne riuiere se desborde & inonde la terre, c'est signe que l'abondance des humeurs fait vne maladie, se respandant pat tout le corps, mais il y faut remedier en vomissant & mangeant peu, faisant grand exercice & en prenant des nourritures qui desseichent.

ART. 5. *Que c'est vn mau-* C'est vne chose tres-mauuaise si la térre paroit noire & toute brulée, puisque cela signifie qu'on va tomber en vne maladie violente & mortelle par vn espanchement d'humeur melancholique

& par vne extreme aridité de tout le corps. On peut se garentir de ce mauuais presage retranchant l'exercice, & tous les alimens chauds, acres & diuretiques, & se seruir d'orge mondé bien cuit & de viandes humectantes & legeres; les vins blans delicats & qui ont la consistence d'eau y sont tres-bons, & le bain tiede, parce qu'il resout & addoucit l'humeur atrabilaire, & principalement si on y entre apres auoir mangé, si on se couche mollement & qu'on se repose éuitant le froid & le Soleil. Se figurer en songe qu'on est dans vn marais, qu'on nage dans la mer ou en quelque riuiere, c'est mauuais signe puisque cela fait voir vne excessiue humidité, qui se doit dissiper par les grands exercices & le peu d'aliment; Ce mesme songe est fauorable à ceux qui ont la fiévre, car ils doiuent esperer que cette grande humidité moderera la chaleur. Reste à parler des songes qui descouurent les qualitez des trois circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent au petit monde, c'est à dire en nous mesmes.

uais signe si la terre paroit en songe noire & brulée.

CHAPITRE V.

Des songes qui descouurent les dispositions des trois circuits des humeurs par ce qui paroit en nous mesmes.

ART. I. *Que ce qui arriue d'extraordinaire au sommeil en nous mesmes est de mauuais augure.*

LES choses donc que nous voyons en songe arriuer en nous mesmes, & se faire à propos sans excez ni defaut conformement à nostre naturel, sont des marques asseurées d'une santé parfaitte; c'est aussi fort bon signe de se voir bien couuert, bien chaussé, bien coiffé, & sur tout si l'habit paroit net ou tout blanc. Que si au contraire on s'imagine qu'on à quelque partie du corps plus grande où plus petite qu'elle n'est de soy mesme, c'est mauuais signe & on doit l'augmenter ou diminuer par l'aliment & par le bon regime. Les choses qui paroissent noires, comme les habits, les parties du corps & autres semblables sont de mauuais augure & dangereuses, & monstrent que nous auons besoin de raffraichir & d'humecter. Tout ce qui paroit neuf monstre du changement qui est vtile en maladie & preiudiciable en santé, puis que ces deux dispositions sont contraires & qu'on passe necessairement de l'vne à l'autre.

ART. 2. *Que la veuë des morts qui donnent quelque bonne chose est vn bon signe.*

Voir des morts bien propres & couuerts de blanc, c'est bon signe & encore meilleur s'ils donnent quelque chose agreable & bien nette, car cela signifie que nous sommes en santé, & que les alimens profitent; la nourriture & l'accroissement ne se tirent que des choses qui ont perdu la vie, & les semences mesmes d'où nous prenons naissance ne viennent que de la; & la plus certaine marque de santé, n'est d'estre fait de bons principes & de voir entrer dans nos veines du sang & des humeurs de bonne qualité. Que si au contraire les morts paroissent nuds, ou habillez de noir, ou sales & vilains, & principalement s'ils prennent quelque chose & qu'ils l'emportent du logis, c'est mauuais signe & que les alimens vont nous faire malades; mais il faut preuenir le mal en vomissant & dissiper le reste par les grands exercices & prendre en suitte des viandes de bon suc, humides & legeres. Les Phantosmes d'estrange figure qui se forment en dormant & donnent l'espouuante signifient qu'vn humeur vicieuse surcharge la nature & qu'elle se separe de la masse du sang, regorgeant au bas ventre; elle faict de grandes maladies se portant haut & bas, mais il faut la vuider par le vomissement, puis qu'elle se porte à l'estomach; & se remettre en suitte insensiblement par le regime, en s'abstenant de toutes les choses chaudes & seiches, de sel, de poiure & autres épiceries & se seruant du bain tiede & du repos, se garder du grand froid & du Soleil.

ART. 3. *Que le mangé des viandes extraordinaires signifie l'excez de nourriture.*

Si nous nous figurons en songe que nous prenons des nourritures à l'ordinaire & que nous beuons & mangeons les mesmes choses que de coustume, c'est signe que la nature à besoin d'aliment & que le cœur luy manque; que si on mange d'autres choses & que ce soit des viandes grossieres & qui fournissent beaucoup d'humeur, comme la chair de Bœuf, ce songe signifie qu'on prent trop d'aliment; les viandes plus delicates, & qui neantmoins sont extraordinaires, monstrent que l'excez en est moindre. Les pains & les gasteaux qui se font de fromage & de miel, ou de choses semblables estans mangés en songe signifient, tout de mesme, l'excez de nourriture, & se corrige en faisant abstinence; les choses qui sont veritablement plus vtiles & plus ordinaires à manger, sont aussi de meilleur augure si on les mange en songe.

ART. 4. *Que la boisson d'eau sen-*

De toutes les boissons il n'y à que leau simple qui est de bon augure si on en boit en songe; car leau seule est le veritable breuuage & qui est propre à tous les animaux, estant la plus capable de toutes les liqueurs de raffraichir & d'humecter; elle est plus

neceſſaire à l'homme qu'aux autres animaux, puis qu'il eſt le plus chaud & que de ſa nature le feu domine en ſon meſlange. Tous les autres breuuages apportent prejudice s'ils ne ſont employez auec retenuë, par ce qu'ils ont tous de vehementes qualitez, & ſont plus propres à ſeruir d'aliment que de conuenable boiſſon.

le enſonge eſt vn bon ſigne.

L'accouſtumance eſt vne autre nature, car l'vne & l'autre agiſſent touſiours de meſme, parfaitement & ſans peine, elles ſe portent facilement a leurs objets, nous y ſommes nourris & nous y ſubſiſtons auec complaiſance, c'eſt pourquoy quand on s'imagine voir, entendre ou faire en dormant quelque choſe de celles qui nous ſont ordinaires & de couſtume, c'eſt ſigne que l'ame les deſire & qu'elle les recherche, parce qu'elle en a beſoin pour faire & conſeruer ſon mouuement circulaire & toutes les actions qui en dependent. Et au contraire ſi on s'enfuit & qu'on rebute quelque choſe, en ayant peur, c'eſt ſigne que la circulation du ſang s'arreſte, à cauſe de ſon extreme aridité, & que les eſprits qui portent les eſpeces ſe repouſſent en arriere. On doit en cette occaſion ſe raffraichir le ſang & boire à force affin de l'humecter & d'introduire des ſeroſitez dans les veines, pour le faire couler.

Art. 3. *Que les douleurs interieures & petites paroiſtent grandes en ſonge & comme venans du dehors.*

Les combats, les piqueures & les liens qu'on ſe figure en ſonge, comme s'ils ſe faiſoient par quelques ennemis, ne ſe font neantmoins que par des cauſes internes: car ſi la bile vient à ſe ſeparer de la maſſe du ſang, elle s'emporte au circuit du dehors, elle monte à la teſte par les meſmes vaiſſeaux qui rapportent le ſang pour humecter le cœur, elle s'oppoſe à ſon retour & à ſon mouuement circulaire; & ce combat fait les maux au dedans que nous nous figurons au dehors; ils ſont legers & le ſonge les fait paroiſtre inſupportables. L'objet qui touche immediatement eſt beaucoup plus ſenſible que ſi les ſimples eſpeces ne penetrent au dedans qu'à trauers les organes, & ne vont iuſqu'à l'ame qu'apres auoir paſſé pluſieurs corps intermedes qui les affoibliſſent notablement, le ſentiment eſt beaucoup plus exquis, & on eſt plus ſenſible au plaiſir & à la douleur ou il y en a moins qui ſe trouuent entredeux, comme aux lieux ou la cuticule eſt ſubtile, & encore bien plus où il n'y en a point.

Or en dormant l'ame reçoit immediatement les impreſſions des objets elle n'a point affaire des organes des ſens, elle en a les eſpeces empreintes en ſa ſubſtance, au ſang & aux eſprits, qui ſont ſes outils propres & plus immediats; elle les purifie par le mouuement circulaire qui les repreſente naïuement quand il eſt bien reglé, car quand il ſe depraue & qu'vne des humeurs s'oppoſe au mouuement

des autres, nous sentons des douleurs à proportion du desordre qui se rencontre entr'elles. Ces douleurs nous ménassent de conuulsions & d'apoplexie, puisque la bile dissipe lés esprits, elle arreste le sang aux veines de la gorge l'empeschant de descendre; nous pouuons preuenir ces funestes symptomes par le vomissement, affin de reietter les humeurs superfluës qui bouchent les passages; nous deuons manger peu & beaucoup trauailler, car les humeurs coulent mieux dans les veines estant en moindre quantité.

Les esgaremens, les allées & les venuës frequentes que nous faisons en songe, ne viennent point d'ailleurs que des déreglemens du mouuement circulaire qui se depraue, en sorte que nous attribuons à nos propres personnes tous les mouuemens déreglez qui arriuent aux esprits. Les trajets des riuieres, les gensd'armes & les guerres & les monstres effroyables ne nous paroissent en songe qu'à cause de l'eschauffement des esprits & de leur mouuement dereglé, ces visions estranges precedent d'ordinaire les maladies d'esprit & mesme la folie. C'est pourquoy ceux qui en sont menassez doiuent les preuenir en reiettant la bile & les humeurs vicieuses par le vomissement; le bain leur est vtile; le repos, l'abstinence, les alimens legers & ceux qui raffraichissent & qui humectent; ils doiuent aussi fuir le froid & le Soleil. Ce sont la les moyens de viure en parfaitte santé puis qu'ils seruent à preuoir & mesme à preuenir toutes les maladies.

TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES, & des Articles de la seconde Partie du Traitté du mouuement circulaire du sang & des esprits, ou Des moyens de preuoir & de preuenir les maladies.

Des

DES SIGNES DE MALADIE QVI SE TIRENT des vices de la nourriture.

CHAPITRE I. Des signes des maladies qui viennent de l'excez de la nourriture.

CHAP. II. Des signes des maladies qui viennent du defaut de la nourriture.

SECTION II. Commentaire auec Paraphrase du Liure des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QVI SE TIRENT des songes.

CHAP. I. De la nature des songes, de leurs causes, & de leurs qualitez.

CHAP. II. Des differences de songe; & des fondemens de leur interpretation.

CHAP. III. DES SONGES QVI DECOVVRENT les diſpoſitions des trois circuits des humeurs par celles qui paroiſſent aux trois cercles du monde celeſte.

CHAP. IV. Des ſonges qui deſcouurent les diſpoſitions des trois circuits des humeurs par celles qui paroiſſent aux trois cercles du monde elementaire.

CHAP. IV. Des ſonges qui deſcouurent les diſpoſitions des trois circuits des humeurs par ce qui paroit en nous meſmes.

1504/1 03

DV SECOND ESTAT VICIEVX
où l'on peut conſiderer l'homme,

QVI EST L'ESTAT DE LA MALADIE
mesme, ou

DES MOYENS DE CONNOITRE
ET DE GVERIR LES MALADIES.

L'HOMME ſe peut conſiderer en trois eſtats vicieux ; le premier c'eſt celuy de la diſpoſition à la maladie, dont j'ay parlécy-deſſus ; le ſecond eſtat vicieux eſt celuy de la maladie meſme duquel ie dois traitter à preſent : ie ſuppoſe donc ce que i'ay cy-deuant monſtré.

ART. I. *Des cauſes de maladie.*

La ſtructure des parties ne conſiſte qu'en de ſimples manieres de ſubſiſter, qui n'ont point du tout d'actiõ; la diuerſité de ces manieres eſt la ſeule cauſe & l'vnique ſource de l'agreable varieté qui ſe rencontre aux actions de la vie, la chaleur en eſt la ſeule ouuriere, encore qu'elle eſt vne & meſme en toutes les parties. Le ſang eſt l'aliment & le ſujet de la chaleur, les eſprits en ſont la ſubſtance, le cœur les communique à tout le corps par le mouuement circulaire qui les porte par les arteres aux extremitez, d'où ils retournent par les veines ; car les veines reçoiuent le ſang & les eſprits par de mutuelles emboucheures qui les vniſſent auec les arteres, ou de la chair meſme au trauers des poroſites, puis qu'il y a fort peu d'anaſtomoſes.

Lors que le ſang & les eſprits coulent inſenſiblement & à la maniere ordinaire dans les veines & dans les arteres, & qu'ils ſe communiquent aux parties qui ſe rencontrent pareillement bien conſtituées, toutes les fonctions de la vie ſe font parfaitement & ſans peine. Que ſi au contraire le mouuement circulaire du ſang & des eſprits ſe fait mal & tout à rebours de l'ordinaire, toutes les actions de la vie s'alterent & ſe corrompent de la meſme façon & aux lieux meſmes où le mouuement ſe fait mal, puis qu'il faut neceſſairement que les cauſes qui ſont contraires entr'elles, pro-

duisent aussi des effets tout contraires.

Le mouuement circulaire du sang & des esprits contient trois choses differentes, sçauoir le sang, les esprits & la nature du mouuement : chacune de ces trois choses en particulier venant à se corrompre, est capable de faire toutes les maladies. Les esprits produisent immediatement toutes les actions de la nature, tout le monde l'avouë ; c'est pourquoy leur corruption produit aussi necessairement toutes les maladies. Le sang est le sujet du mouuement circulaire, il contient les quatre differentes humeurs auec leurs serositez, qui peuuent separement apporter le mesme effet pernicieux.

Le grand Hippocrate enseigne que toutes les maladies viennent de la bile & de la pituite, parce qu'elles ont les 4. qualitez premieres qui font les maladies du temperament qu'on nomme intemperies, & que ces humeurs fournissent la matiere à toutes les maladies difficiles. I'aduance à plus forte raison que le tour du sang & des esprits produit toutes les maladies, puis qu'il contient ces deux mesmes humeurs auec les serositez, le sang & les esprits.

Art. 2. De la delicatesse du Mouuement circulaire.

LE mouuement des humeurs a ses loix, il se reflechit & retourne, & neantmoins il se fait en droite ligne, puis qu'elle est la plus courte & la plus agreable à la nature. Le sang coule si iustement, qu'il suit precisement les filaments des veines & des arteres où il est contenu sans se confondre. Les veines du costé gauche de la teste se portent au foye : les crises se font de mesme, le sang s'éleue à la narine droite dans les hæmorrhagies qui guerissent le foye, la ratte se guerit par la narine gauche ; c'est mauuais signe que de voir le contraire. Les esprits font la iustesse de l'escoulement des humeurs, leur impulsion doit estre vniforme, & on voit tous les iours que ses vices corrompent toutes les actions.

Le vulgaire ignorant s'imagine que toutes les maladies viennent des changements qui se font aux qualitez & en la quantité des humeurs, comme si leur mouuement local estoit inutile. Et cependant on voit que le mouuement local est le plus parfait, il produit les deux autres dans l'homme & dans l'Vniuers, il contient en soy tous les changemens des humeurs, & partant il est le seul ouurier de toutes les maladies. Ie ne m'estonne pas s'il se rencontre des hommes qui rejettent le tour du sang & des esprits qui se fait dans nos veines, qui sont couuertes & cachées sous la chair, puis qu'il y en a eu de si déraisonnables que de vouloir nier celuy

du monde & du Soleil, & mesme de soustenir que nous sommes immobiles ; on les a conuaincu par les sens & par la raison.

On admire que l'Vniuers subsiste par de certaines modes ou moyés si foibles, qu'on doute s'ils sont en nature, tant ils sont prés du near , cõme l'impenetrabilité, la situation, le mouuement & autres, encore que les mouuements du grand monde se font par de puissans ressorts en des corps tres-solides & d'infinie grandeur. L'écoulement merueilleux où consiste la vie est bien plus admirable, il est incomparablement plus delicat, puis qu'il se fait par vne foible ouuriere en vn sujet tres-facile à corrompre & à se dissiper, par des conduits si deliés, que c'est vne sagesse infinie qui nous fait subsister.

De penser qu'on dépend d'vn filet tres-subtil, c'est vne chose effroyable, mais c'est bien pis de conceuoir que nous sommes sans cesse dans les perils extremes par la delicatesse de tout ce qui est en nous, puis que nous sommes faits d'vne infinité d'organes si delicats & si subtilement entrelassez, qu'il n'y a que la veuë qui le fait croire.

SECTION VNIQVE.

DES CHOSES QVI DESTRVISENT l'Homme, & qui sont contre sa nature.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes externes de maladie.

ON remarque trois choses qui détruisent l'homme & qui sont contre sa nature ; ce sont les causes de maladie, les maladies mesmes, & en troisiesme lieu les accidents qui les accompagnent ; on les nomme symptomes. On commence tousiours par les causes & par l'origine des choses qu'on veut connoistre parfaittemēt, & principalement dans la Medecine, puis qu'il est impossible d'entreprendre à propos la guerison d'vne maladie, si on ne s'est acquis la connoissance de toutes ses causes, tant generales qu

ART. I. *Du nombre des causes de maladie.*

ticulieres, afin de les ofter, ou de les affoiblir, auant que de venir à la maladie mefme.

Il y a quatre fortes de caufes; fçauoir, la caufe efficiente, la matiere, la forme & la fin: La caufe finale eft toufiours vn bien ou vne perfection pour l'acquifition de laquelle on trauaille. Les maladies ne feruent iamais de fin que pour eftre éuitées, & la Medecine ne les confidere que pour les combattre, puis qu'elles deftruifent la fanté, qui eft fon bien & fa fin veritable.

La forme des maladies, c'eft leur propre nature & leur efpece qui fe rapporte aux qualitez; car les maladies ne fe compofent point de parties ni de matiere, ce font des qualitez ou mauuaifes difpofitions qui fe font aux parties viuantes du corps humain, où elles offenfent immediatement les actions par leur malignité: Les humeurs vicieufes en font bien fouuent les ouurieres, & fe rapportent au rang des caufes efficientes.

ART. 2. *Des caufes efficientes de maladie.*

LES maladies ont de deux fortes de caufes efficientes; il y en a qui viennent des deffauts des principes de la generation, & réveillent en nous-mefmes les maladies de nos predeceffeurs: Il y en a d'autres qui eftant au dehors, en produifent d'interieures. Ainfi les caufes efficientes de maladie fe partagent en celles qui font au dehors, & en celles qui font au dedãs de nous-mefmes; celles-cy fe diuifent encore en celles qu'on nomme antecedentes, & en celles qu'on appelle conjointes & contenantes, parce qu'elles contiennent & produifent immediatement les maladies. Ces caufes ne fe retrouuent pas toufiours toutes en chaque maladie; il n'y en a quelquesfois que deux, ou qu'vne feule, comme aux playes.

Hippocrate diuife fes liures de pratique à raifon de trois caufes efficientes externes aufquelles il rapporte toutes les maladies. La premiere eft celle que Galien qualifie du nom de caufe fortuite qu'on ne peut éuiter par la fcience de la Medecine; Hippocrate l'appelle effort violent; il y rapporte les maladies qu'il nomme generalement τρώματα dans fes Traittez des fractures, des playes de la tefte, des jointures & autres femblables. Dans fes Liures des affections & des maladies qui fe forment au dedans, il parle des maladies qui viennent des deffauts du regime de viure, qui eft la feconde de ces trois caufes externes, & contient toutes celles que Galien nomme caufes externes non naturelles, & qui font abfolument neceffaires, au mefme fens qu'Hippocrate, lequel neant-

moins n'y comprend point la constitution de l'air qu'il reconnoit pour la troisiesme & plus importante cause externe de maladie ; il la nomme nature commune, Diuinité & vertu celeste.

Le concours du Ciel semble secret, on l'attribue immediatement à la Diuinité, dont le Soleil est comme vn Lieutenant general, ou comme vn fils émancipé ; il est l'ouurier de toutes choses, & ses vicissitudes emportent toutes les autres, les natures particulieres en dépendent toutes, estant ses ouurages. C'est pourquoy le concours des causes vniuerselles qui penetre au dedans de nous-mesmes auec l'air qui nous enuironne, se doit nommer la nature commune, puis qu'elle est la seule ouuriere de toutes les natures particulieres & de toutes leurs actions. Si donc la constitution de l'air qui est la nature commune, s'esloigne notablement, & long-temps de ses loix ordinaires ; il faut necessairement que les natures particulieres se corrompent de mesme, & qu'il en vienne des maladies difficiles & bijarres.

ART. 3. *Que les causes externes produisent les causes internes.*

LE mouuement circulaire est la premiere & la principale de toutes les causes interieures des maladies, puis qu'il contient toutes les humeurs, les serositez & les esprits : les causes externes les changent manifestement à toute heure, elles poussent le sang & les esprits d'vn circuit en vn autre, au mesme temps elles luy donnent de nouuelles qualitez, elles l'espoississent & le subtilisent, & en vn mot les causes externes changent le sang à tout moment en toutes les manieres.

Cette verité se peut voir par le dénombrement des causes externes, l'air de l'esté par sa chaleur tire le sang & les esprits à l'exterieur, il le subtilise & le rarefie au mesme temps ; il le deseiche & l'eschauffe, puis qu'il le change en bile, qui est l'humeur la plus subtile & la plus chaude. L'Hyuer fait le contraire de l'Esté par sa froideur, il change le sang en phlegme luy communicant ses qualitez. La retention des excrements eschauffe le corps & arreste le mouuement circulaire aux parties où ils croupissent, puis qu'ils corrompent les esprits qui promenent le sang & pressent les vaisseaux qui le contiennent.

Les mouuements de l'ame l'emportent sur les autres causes externes, ils sont d'autant plus forts que l'ame est plus efficace que le corps qu'elle anime, que l'agent est plus considerable que son sujet & que sa matiere ; c'est pourquoy les passions de l'ame changent notablement les humeurs. Le mouuement de la colere com-

mencé par l'attraction du sang & des esprits du cercle exterieur en celuy du cœur, où est son siege, le ressentiment de l'iniure nous presse de la repousser en nous vangeant, il excite le cœur qui rappelle ses forces, & ne mãque iamais d'attirer du foye le sang & la bile pour les renuoyer au dehors & à la teste, où nous voyons que cette passion violente éclatte, puis qu'elle offusque enfin la raison, elle met en feu tout le corps, elle allume le sang & les esprits, & fait bruler la bile.

L'espouuante fait le contraire, puis qu'elle retient au dedans le sang & les esprits qu'elle y attire auec violence, elle esteint la chaleur & fait d'estranges changements. Ainsi les causes externes changent le sang & les esprits, & produisent toutes les causes antecedentes. Le sang donc qui s'éloigne beaucoup de sa constitution naturelle, se corrompt, il ne va que selon les impressions & les qualitez qu'il a receuës, son mouuement circulaire demeure vicié, & il communique ses deffauts à toutes les parties où il se fait mal, blessant leurs actions ; la bile precipite son cours, le phlegme le retarde.

ART. 4. *Qu'il n'y a que la violence qui produit immediatement les maladies.*

IL n'y a que la cause externe, à laquelle Hippocrate reduit les maladies qu'on appelle τρώματα, qui offense immediatement les actions. Mais il est impossible qu'ils ayent quelque durée, ou qu'ils ostent la vie sans offenser le mouuement circulaire, c'est en luy seul que consiste la vie, puis qu'il fait seul toutes les actions. Il n'y a que la rupture de l'alliance des parties & de la communication qui est entr'elles, qui fait que l'ame desempare, le cours du sang & des esprits est la fin de l'vnion des parties & le seul moyen suffisant qui retient l'ame. Les causes externes ne font iamais mourir que par l'effusion du sang & des esprits, où par l'entremise des causes internes qui l'empeschent en ses mouuements & violentent l'ame en son lieu propre.

On voit donc clairement que les vices du mouuement circulaire ne viennent pas moins des causes antecedentes que de celles qui sont au dehors ; ils viennent aussi des causes conjointes & des maladies mesmes, ils se produisent de tous les symptomes, ils sont symptomes eux-mesmes, en sorte que tout ce qui se fait en nous bien ou mal vient du mouuement circulaire du sang & des esprits, qui l'ignore, ignore la nature & toute la Medecine.

ART. 5. *Diuision des maladies tirée de leurs trois*

LES principales diuisions de maladie se tirent de leurs causes; il y en a qui viennent des causes externes, comme de la violence

qui est la premiere de trois, où elles se reduisent ; elle produit immediatement les playes, les fractures & les luxations : Les maladies qui s'en ensuiuent sont les tumeurs, les vlceres, les fluxions & les intemperies. A la seconde cause externe se rapportent toutes les fautes qu'on fait d'ordinaire au regime de viure, & les maladies qui en viennent sont de diuerses especes, à cause qu'elles arriuent de differents excez, en des personnes de differente humeur ; & on en voit que la bile seule produit, le phlegme en fait d'autres, & il en est de mesme de toutes les humeurs, elles se meslent quelquefois & font des maladies meslées qu'on appelle bastardes, du nom de l'humeur qui predomine. *causes externes.*

L'air est la plus efficace & la plus ineuitable des trois causes externes, il entre iusqu'au cœur par la bouche & par les narines en respirant, il entre par les pores qui sont les souspiraux de la chaleur ; & en troisiesme lieu, il enuironne tout le corps qu'il offense par la force de ses qualitez. L'air produit en chaque saison des maladies communes qui sont simples & à sa mode, comme le rhume en l'Hyuer, le mal de gorge & la pleuresie ; il fait les fievres tierces intermittentes, & celles qui sont continuës dans l'Esté, & la fievre quarte en l'Automne. L'air est aussi la cause des maladies contagieuses tant extraordinaires & dangereuses, comme la peste, que de celles qu'on voit de coustume, & qui sont moins à craindre, comme la rougeole & la verole aux enfans.

CHAPITRE II.

Des causes internes de maladie.

LES choses qui sont contraires entr'elles, ont neantmoins tousiours vne mesme matiere, elles combattent pour vn mesme sujet, elles s'en chassent tour à tour n'y pouuant estre ensemble, la presence de l'vne fait l'absence de l'autre, puis qu'vn contraire exclud son ennemy. La santé & la maladie sont de cette nature, elles ont mesme matiere ; car les parties du corps sont leur propre sujet, leur constitution naturelle & tres-accomplie se nomme la santé, puis qu'elle est la seule ouuriere de la perfection des actions, la deprauation de ces mesmes actions vient de la maladie

ART. I. Diuision des maladies tirée de leurs trois causes externes.

& de la conſtitution vicieuſe de ces meſmes parties.

Vne ſeule diuiſion ſuffit à ces trois choſes, car les parties ſont organiques ou ſimilaires, la ſanté de celles-cy conſiſte au temperament des qualitez conformes à leur nature, la ſanté de celles-là dépend de la ſtructure conuenable, & en troiſieſme lieu l'accompliſſement de la ſanté, qui fait la beauté meſme, conſiſte en l'vnion tres-étroite & en l'ajuſtement de ces deux ſortes de parties.

On remarque en general de trois ſortes de vices ou maladies, qui corrompent ces trois perfections ou ſortes de ſanté ; la premiere eſt l'intemperie qui s'appelle maladie ſimilaire, à cauſe qu'elle altere le temperament des parties en vne ou en pluſieurs de ſes qualitez. La ſeconde ſorte de maladie, c'eſt la conformation vicieuſe qui deſtruit la proportion des organes, on la nomme organique ; & enfin la troiſieſme ſorte de maladie s'appelle commune, puis qu'elle offenſe tout enſemble les parties ſimilaires & celles qui ſont organiques, rompant leur alliance mutuelle.

Ces trois ſortes de diſpoſitions ſont les vrayes cauſes efficientes des actiõs, elles ſont auſſi cauſes des deffauts du cours du ſang quand elles ſont vicieuſes, vne infinité de ſymptomes s'en enſuiuent. Car il eſt impoſſible que des parties qui ſont malades pouſſent à propos le ſang & les eſprits, & qu'elles les promenent auec la moderation neceſſaire.

Art. 2. Que les vices du tour du ſang ſe produiſent de toute ſorte de ſimptomes.

LES parties font le mouuement circulaire par leurs facultez d'attirer l'aliment & d'expulſer le ſuperflu ; c'eſt pourquoy ſi les qualitez & les diſpoſitions où ces deux facultez conſiſtent, ſe changent en quelque choſe, l'attraction de l'aliment & l'expulſion du ſuperflu, qui ne ſont autre choſe que le mouuement circulaire, ſe changent auſſi de meſme. I'ay cy-deuant monſtré que les cauſes externes produiſent toutes les maladies par la corruption du mouuement circulaire, i'ay fait voir auſſi que les vices du cours du ſang ſont quelquesfois des ſymptomes des cauſes internes de maladies ; ils ſont auſſi des ſymptomes & malignes productions des maladies meſmes, reſte à preſent de faire voir que ces meſmes deffauts ſe produiſent de toute ſorte de ſymptomes, & que la dépendence & propagation de diuers ſymptomes qu'on remarque dans les maladies les plus compoſées, vient des vices du mouuement circulaire.

Les ſymptomes ne ſont autre choſe que les faſcheux accidents qui accompagnent les maladies, de meſme que l'vmbre eſt à la ſuitte

suitte du corps. Les vices du mouuement circulaire se produisent de tous les symptomes, ils sont symptomes eux-mesmes, puis que la plus considerable sorte de symptome consiste au mouuement vicieux du sang & des esprits que les parties malades entreprennent pour exercer leurs actions ; ce mouuement ne peut estre autre que symptomatique & deffectueux venant d'vn principe malade.

Les symptomes des excrements retenus ou rejettez contre nature, alterent aussi le cours du sang, & partant les deffauts du mouuement circulaire se produisent de toute sorte de symptomes.

ART. 3. Des causes qui diminuent ou qui arrestent le cours du sang.

LES mouuemens vicieux du sang & des esprits sont les ouuriers de toutes les maladies, ils en sont les vrayes causes antecedentes, & se reduisent au nombre de quatre en general, d'où dépendent quatre sortes de maladies. Car le mouuement circulaire s'arreste quelquefois en vne veine ou en plusieurs, quelquefois il se depraue & se fait inégalement, & enfin quelquefois il se fait precipitemment & trop viste. Cette diuision des maladies qui se fait en quatre genres est parfaite, puis qu'elle les contient toutes & qu'elle est prise de leur cause prochaine ; il s'ensuit à present de chercher les causes de chaque genre de maladies.

L'entier empeschement du mouuement circulaire qui arriue en vne veine ou en plusieurs, & sa lenteur ou diminution se font par de mesmes causes, selon qu'elles sont fortes ou foibles, elles sont en nombre de cinq. La premiere est la plenitude des humeurs & l'abondance du sang qui remplit ses vaisseaux, en sorte qu'il ne peut s'écouler faute de place où le mouuement se doit faire, de mesme que la liqueur ne flotte point dans vne bouteille qui est pleine.

La plenitude n'est pas tousiours vniuerselle, elle arriue quelquefois aux vaisseaux d'vne partie, au mesme temps que les vaisseaux d'vn autre lieu sont espuisez. La viscosité des humeurs est la seconde cause qui arreste le sang & bouche ses conduits, car les humeurs gluantes s'attachent dauantage plus elles sont poussées par l'impetuosité des esprits.

Le cœur enuoye le sang par les arteres à tout le corps, & le retire à soy par les veines; toutes les parties sõt de mesme à l'imitation du principe, si bien que le mouuement circulaire est vne continuelle action des parties qui tirent toutes l'aliment, & qui renuoyent le superflu.

La chaleur naturelle eſt le premier organe de tous les mouuemens, ils ne ſe font iamais qu'à proportion qu'elle abonde, que ſi la chaleur manque, tous les mouuemens s'aneantiſſent. Ainſi la troiſieſme cauſe qui eſt le manquement de la chaleur des entrailles & de tout le corps, eſt la plus capable d'arreſter ou d'affoiblir le mouuement circulaire.

La quatrieſme & la cinquieſme cauſes conſiſtent aux diſpoſitions des conduits où le ſang ſe remue; car ſi les veines s'affoibliſſent par quelque intemperie, ſi elles ſont trop eſtroites, ſi elles deuiennent variceuſes & qu'elles ſe dilatent contre leur nature, elles ſe bouchent aiſement d'elles-meſmes, elles n'attirent plus le ſang, il croupit & il ceſſe de s'eſcouler à l'ordinaire.

Art. 4. *Des cauſes qui precipitent le cours du ſang.*

LA diſette de ſang rend ſon tour trop ſubit, puis qu'il faut neceſſairement que le cœur en reçoiue quelque goutte à chaque dilatation, ſa maſſe eſtant petite, elle s'épuiſe en peu de temps, & ſe répand par les arteres en tout le corps, d'où elle retourne haſtiuement par les veines pour ſatisfaire au raffraichiſſement du cœur. Plus le ſang s'eſchauffe & ſe ſubtiliſe par ſon agitation violente, plus il s'emporte, moins il eſt propre à raffraiſchir le cœur & à nourrir. Toutes les cauſes de la precipitation du mouuement circulaire s'augmentent par la chaleur, & ſe fortifient reciproquement.

La chaleur & les mouuements de la vie, c'eſt vne meſme choſe, ils ſont impetueux par l'abondance des eſprits qui s'agitent ſans ceſſe dans les entrailles & par tout le corps, le tour du ſang & toutes les actions s'en enſuiuent, elles ſe font impetueuſes & ſoudaines par la vehemence de la chaleur à proportion qu'elle augmente. La dilatation des vaiſſeaux que la meſme chaleur produit en les eſlargiſſant outre meſure, rend le cours du ſang trop ſubit, & ſes paſſages eſtant trop ouuerts, ſon eſcoulement ſe precipite.

La promptitude eſt touſiours accompagnée de la deprauation, elle n'eſt iamais bien reglée; le tour du ſang ſe rend trop ſubit & ſe dépraue au meſme temps par l'excez de ſa chaleur & de la ſubtilité des eſprits. La nature fait toute choſe poſement & ſur tout les fonctions animales, d'où elle rejette la chaleur.

Art. 5. *Des cauſes qui deprauent le cours du ſang.*

LA deprauation fait le quatrieſme & le dernier vice du mouuement circulaire, c'eſt le plus grand de ſes deffauts, il rend la vie plus mal-heureuſe par la longueur & par la malignité des maladies.

Nostre premier establissement vient du meslange des humeurs, elles ne s'allient iamais mieux que dans la semence & dans les enfans qui s'en produisent, puis qu'à mesure que nous vieillissons, elles se destachent, elles prennent de vehementes qualitez, & venant à se separer de plus en plus, elles apportent enfin cette derniere & totale dissolution qui est la mort. Ainsi la separation est le plus grand vice des humeurs, car chacune se meut à sa mode, la bile s'emporte impetueusement aux extremitez & à la teste, le phlegme va lentement & croupit au bas ventre, il en est de mesme des autres humeurs; en sorte qu'elles ont quelquesfois au mesme temps des mouuements tout contraires dans vne mesme partie.

Les humeurs vicieuses changent, elles se purgent & s'escoulent, mais les intemperies des entrailles qui sont contraires entr'elles, ç'en sont de viues sources qui ne s'épuisent point, elles produisent à tout moment des humeurs differentes conformes à leurs intemperies, ces humeurs en reçoiuent des impressions inégales, & se remuent d'elles-mesmes inégalement. Ce sont-là les principales causes internes des vices du mouuement circulaire, il s'ensuit à present de voir de quelle sorte toutes les maladies s'en produisent par le dénombrement de celles qui se font de chacun de ces quatre deffauts.

LES vices du mouuement circulaire se reduisent à deux principaux, puis que les deux premiers ne sont differents que du plus & du moins, & que la soudaineté n'est iamais sans quelque dépravation. Le bouchement des conduits interieurs larges ou estroits s'appelle obstruction, & constipation s'il arriue en dehors aux ouuertures éuidentes, ou en celles qui sont insensibles.

ART. 6. *Que les vices du cours du sang sont toutes les maladies.*

Ce vice est le plus commun, & produit vn bien plus grand nombre de maladies que la deprauation. Les fievres essentielles tant intermittentes que continuës en viennent quasi toutes, comme ie le feray voir cy-apres; Les fievres qu'on appelle symptomatiques à cause qu'elles se produisent des tumeurs & des inflammations dont elles sont symptomes, en viennent toutes sans aucune exception.

Les tumeurs se forment toutes, à cause que les passages des humeurs se bouchent ou se constipent, elles se font en deux manieres, la premiere est la congestion lors que les arteres portent le sang & les humeurs en trop grande abondance aux parties, elles se répandent indifferemment dans tous les lieux qui se rencontrent vuides, elles y arrestent & ne retournent pas, comme elles ont de coustume. Les veines ne les retirent pas au dedans, ou à cause de

leur propre vice, ou à cause du vice des humeurs qui s'arrestent par la seule abondance, ou par leur mauuaise qualité, car si elles sont pituiteuses, ou melancholiques & espoisses, elles ne peuuent entrer ni couler dans les veines, que si ces humeurs sont ameres & bilieuses, elles sont rejettées comme excrement nuisible : & quant à l'abondance du sang, les veines qui sont trop pleines n'en peuuent plus receuoir.

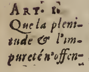
Les veines par leur propre vice ne rapportent pas au dedans le sang & les humeurs, que les arteres poussent au dehors quand elles sont affoiblies par quelque intemperie, ou par quelque deffaut de conformation, comme sont les varices; elles s'affoiblissent d'elles-mesmes, ou par l'intemperie des lieux où elles sont, qui n'ont pas la vigueur de cuire les humeurs.

La seconde maniere qui produit les tumeurs, c'est la fluxion; les parties qui sont delicates, sensibles & poreuses ayant force vaisseaux y sont sujettes, leurs vaisseaux se remplissent & les humeurs croupissent, manquant d'auoir leur cours, à cause de la plenitude; & à la premiere occasion qui les eschauffe, elles se respandent à trauers les parties. Les serositez s'écoulent les premieres estant les plus subtiles, elles se portent selon leurs qualitez aux lieux bas, foibles & poreux, où il y a de la chaleur, de la douleur & du mouuement. Les humeurs s'y amassent, s'époississent & s'échauffent, elles ne r'entrent point dans les veines, ayant perdu les qualitez qui les rendent propres à nourrir.

Ainsi toutes les tumeurs se font des humeurs qui vont par les arteres aux parties, où elles s'arrestent & s'amassent, ne retournant point par les veines, ce qu'on appelle congestion; ou fluxion lors que les humeurs qui se respandent hors des veines au trauers des parties, s'amassent & s'espoississent ensemble en vn lieu, où elles arrestent le tour du sang & des esprits en pressant les vaisseaux.

CHAPITRE III.

De la plenitude & de l'impureté des humeurs.


ART. II.
Que la plenitude & l'impureté n'offen-

I'Ay cy-deuant monstré que toutes les maladies qui viennent de violence ne font iamais mourir que par les vices du mouuement

circulaire, encore que quand elles sont excessiues, & qu'on meurt à l'instant ou en fort peu de temps, on meurt tousiours sans aucune tumeur ; mais on ne guerit iamais de blessure sans inflammation. Reste à present de faire voir que les maladies de la teste & de toutes les autres parties viennent de ces deffauts, & principalement du premier qui est l'empeschement du mouuement circulaire.

sent la nature que par les vices du tour du sang.

Les causes de maladies qui sont antecedentes se reduisent à deux en general, la plenitude & l'impureté des humeurs ; cette derniere cause est pernicieuse, mais la premiere en est l'origine, puis qu'elle y degenere tousiours, & qu'il est impossible que l'impureté ne se glisse où il y a plenitude, les humeurs qui croupissent ne manquent iamais à se corrompre. Ainsi la plenitude est funeste par le repos & l'impureté par le mouuement.

L'impureté produit tous les symptomes estant esmeuë : toutes les maladies violentes viennent des mouuemens de la bile, & le secret pour les guerir, c'est de l'époissir & de l'arrester, car en suitte elle se digere & se rejette en ses esgousts. Il en est de mesme du phlegme, puis qu'il se cuit & se mesle estant retenu dans les entrailles & que son épanchement fait les maladies longues & difficiles.

ART. 2. *De la plenitude vniuerselle & des symptomes.*

IL y a de deux sortes de plenitude, celle qui est vniuerselle remplit également tous les vaisseaux, l'engourdissement est son premier symptome, parce qu'elle comprime les parties nerueuses & qu'elle empesche la communication des esprits, joint que la plenitude esteint les esprits par le calme pernicieux qu'elle produit.

Les choses qui compriment au dehors produisent l'engourdissement, la plenitude qui se coule au dedans comprime bien dauantage, puis qu'elle touche immediatement & qu'elle occupe tous les pores & les passages des esprits qui font le sentiment. Les ventositez font de mesme que la plenitude quand elles se coulent dans les chairs & qu'elles pressent les parties sensibles ; elles engourdissent l'esprit en comprimant le diaphragme ; elles font l'apoplexie mesme si elles se glissent en abondance dans les sinuositez du cerueau.

La pierre qui est dans le rein presse les muscles de la cuisse & les engourdit. Le second symptome de la plenitude vniuerselle c'est l'affoiblissement des actions, elle les fait toutes langoureuses.

ART. 3. *De la plenitude particu-*

LA seconde sorte de plenitude est particuliere ne se voyant qu'en vn lieu seul & quelquefois au mesme temps que tout le reste du corps est espuisé. Hippocrate remarque ses symptomes aux parties qui

liere. qui sont au dehors pour nous conduire à la connoissance des plus dangereuses maladies qui se font au dedans, il se sert en cette sorte de l'analogisme ou proportion.

L. de Virg. morb. Les jambes & les cuisses de ceux qui demeurent assis trop long-temps s'engourdissent, parce que le sang qui a coustume de remonter droit au cœur par les veines s'y arreste, à cause qu'elles se compriment quasi de mesme que si on les lioit, & cependant les arteres ne laissent pas d'en porter impetueusement de nouueau, puis qu'estant dures & profondes elles demeurent libres & ne se compriment pas comme les veines qui sont superficielles & delicates. C'est pourquoy le sang qui s'y amasse & y fait plenitude produit aux cuisses & aux jambes l'engourdissement auec de la rougeur & bouffissure.

Cette plenitude particuliere qui vient de l'empeschement du cours du sang & des esprits, ne produit pas seulement ces trois symptomes qui sont communs à toutes les parties; il offense aussi l'action de marcher qui est propre au pied & à la jambe. La mesme plenitude particuliere & les mesmes symptomes arriuent à toutes les extremitez quand on les lie en quelque maniere que ce soit.

Les entrailles & toutes les parties qui sont au dedans, sont sujettes à cette plenitude & à tous ses symptomes quand elles reçoiuent trop de sang par leur foiblesse, ou qu'elles attirent plus que les autres. Le poumon est de cette nature, puis que son mouuement est continuel, sa substance est comme vne esponge, & que sa chaleur est vehemente; la ratte & les mammelles sont quasi de mesme. La vessie du fiel, la matrice & la teste se remplissent facilement par la chaleur contre nature qu'elles cõtractent & par leur figure, elles sont propres à tirer les humeurs comme des ventouses, estant creuses & larges auec des emboucheures estroites & longues.

ART. 4. De la plenitude du cerueau. IL n'y a point de partie si sujette à se remplir excessiuement que le cerueau, puis qu'il est iustement au dessus des entrailles, il s'abbreue des humeurs qu'elles poussent continuellement à la teste, & sa substance est delicate & glanduleuse, elle est pourueuë de quatre grandes sinuositez qui tirent le sang en abondance, & les arteres sont les emboucheures tres-estroittes qui le font tirer puissamment.

Il n'y a que ces sinuositez seules en tout le corps d'où le sang se distribue par les veines, il en sort vn grand nombre de veines qui portent le sang à toutes les parties du cerueau. C'est pourquoy s'il arriue que les arteres poussent vne grande quantité de sang dans ces cauitez & dans les veines qui en viennent, & qu'il n'ayt point son re-

tour libre par les veines de la gorge qui le reçoiuent audessous des deux sinuositez laterales, cette plenitude ne manque point de produire aussi-tost vn engourdissement par tout le corps & d'affoiblir les actions du cerueau, qui sont les connoissances & les mouuemens volontaires.

Et en effet selon les qualitez differentes & la quantité du sang qui se coule dans ses quatre sinuositez & dans les veines qui s'en produisent en diuerses parties du cerueau, on remarque qu'elle offense vne ou plusieurs des actions qui se font en diuers lieux de sa substance. Il ne se rencontre quasi point de maladie du cerueau qui ne s'accompagne de quelque engourdissement prouenant de la plenitude de ces quatre sinuositez & des veines qui s'en produisent. Cette verité se découure à l'ouuerture de la teste de ceux qui meurent des maladies où il y a de l'assoupissement ou du delire en quelque maniere que ce soit, car les veines qui sont sur les replis du cerueau s'y voyent liuides & bouffies comme si elles estoient variceuses. On ne peut dire que ces symptomes se font par les humeurs qui s'amassent dans les ventricules du cerueau, puis qu'il est impossible qu'elles y arrestent ayant de larges conduits au dessous, où elles s'écoulent d'elles-mesmes.

Il est vray qu'il s'y rencontre quelquefois vn peu d'eau claire qui dégoutte des veines du cerueau plustost apres la mort que deuant, à cause que le sang se resout en eau & que les conduits se reserrent. Cette experience nous monstre éuidemment que toutes ces maladies ne se font que par la plenitude du cerueau qui l'enfle & l'appesantit, puis que toutes les veines qui sont en sa surface se voyent bouffies de sorte qu'elles le pressent & l'empeschent de se dilater.

La place du cerueau est si iuste que sa masse ne seroit si peu croistre que son mouuement ne s'abolisse ou ne diminue, faute de lieu necessaire à se remuer. Le sang & les esprits n'ont pas leur cours, ils s'arrestent ou se communiquent foiblement & les fonctions animales dont ils sont les ouuriers s'affoiblissent ou s'abolissent tout de mesme.

ART. 5. *Que les maladies du cerueau se changent l'vne en l'autre.*

LE sang ne se porte pas tousiours également en toutes les parties, il va quelquefois plus abondamment en vn lieu & quelquefois en vn autre, & de là vient que ceux qui sont sujets à vne des maladies du cerueau deuiennent aussi sujets aux autres, le tour du sang venant à se changer en quelque chose. Ceux qui sont melancholiques deuiennent souuent epileptiques, & ceux qui sont epileptiques par vn

L. 6. Epid. Sect. 8. f. 351. v. 26

changement reciproque deuiénent craintifs & melancholiques,& le changem ẽt qui se fait de l'vne de ces deux maladies en l'autre n'arriue qu'à cause que la bile noire & brulée qui les produit se coule quelquefois en l'vne des parties du cerueau & quelquefois en l'autre estant proches & voisines.

Si cette humeur maligne se coule trop librement dans la sinuosité du milieu,que Galien nomme la grande veine du cerueau ,& dans les deux sinuositez laterales qui le separent & que le sang se distribue, comme c'est l'ordinaire, par toutes les veines de ces trois sinuositez à cette partie basse du cerueau qui est l'origine des nerfs ,il ne manque point d'y produire les mouuemens conuulsifs du mal caduc, par son acrimonie & par la plenitude qui fait retirer tous les nerfs, & ces symptomes regardent le corps & la structure.

Que si l'humeur est plus subtile & qu'elle s'esleue dans cette grande sinuosité qui se nomme pressoir, à cause de l'abondance du sang qu'elle distribue, & qui diuise en deux le cerueau, commençant depuis le derriere de la teste iusqu'à la racine du né : l'humeur se coule dans toutes les veines qui en sortent & qui arrosent cette plus éminente & tres-delicate partie du cerueau, où resident toutes les facultez principales. Les fonctions tres-releuées se deprauent au mesme temps que le temperament de cette excellente partie se corrompt & on deuient melancholique : L'ame souffre & la raison s'altere, selon le changement des qualitez qui dominent au cerueau.

Le sang est l'aliment immediat, il compose toutes les parties, il n'a qu'à s'époissir pour se changer en leur substance ; c'est pourquoy les parties contractent en peu de temps ses qualitez & les deffauts de sa substance, & on voit que si le sang coule en trop grande abondance en vn lieu, ou que ses qualitez soient vicieuses il ne manque point d'y produire vne maladie.

CHAPITRE IV.

Conference des vices du mouuement circulaire.

ART. I. Que l'obstruction produit tous les vices du tour du sang.

TOVTES les choses se rapportent à l'vnité, les vices du mouuement circulaire se reduisent tous à l'obstruction, comme l'impureté des humeurs se reduit à la plenitude. L'abondance de sang retenu se corrompt, elle degenere en impureté & faisant des obstructions,

obstructions, elle produit les autres vices du mouuement circulaire. Le flux de sang reglé qui s'arreste aux femmes contre leur nature regorge dans les entrailles, il s'y eschauffe & s'y fermente & se distribuant aux parties il y offense les actions selon ses qualitez & la quantité qui s'y porte, il y fait d'estranges rauages.

On voit mesme que l'obstruction d'vne simple veine est suiuie non-seulement de tous les vices du mouuement circulaire, mais aussi d'vne infinité d'horribles symptomes. Car si le corps de la matrice s'abbaisse & se tourne sur l'vn des costez, il presse quelquefois la veine qui est au dessus de la cuisse, on la nomme iliaque, il y arreste le tour du sang & des esprits, les extremitez du corps s'engourdissent, le froid les surprend & il s'engendre en ces femmes-là des vapeurs qui leurs ostent la voix & qui font des palpitations dangereuses. Les vapeurs tres-malignes font encore bien pis, puis qu'elles s'esleuent au cerueau, ou elles excitent des contorsions de membres qu'on peut nommer epileptiques, & bien souuent elles produisent des extrauagances incroyables.

L. 2. de mor. mul. f. 278. v. 27. & seq.

Il n'y a qu'vne seule voye pour les guerir, c'est de donner passage au sang qui s'arreste aux veines de la cuisse, puis que l'engourdissement & les autres symptomes viennent de l'obstruction des veines iliaques. La cause est simple, le remede est de mesme, on n'a qu'à restablir la matrice en sa place & estuuer le dedans de la cuisse auec de l'eau froide, car aussi-tost le sang s'escoule à l'ordinaire, tous les symptomes cessent & la santé reuient en sa perfection.

Les obstructions se forment tousiours aux petites veines, les grandes en sont exemptes, à cause de leur largeur & de la vehemence de l'attraction du cœur qui les épuise, si elles souffrent quelque obstruction, c'est peu de temps auant la mort, car on n'en guerit point.

ART. 2. *Que les entrailles sont les sources des vices du tour du sang.*

LE cœur & les entrailles sont les vrayes sources de la vie, les veines & les arteres la distribuent par tout le corps, elles en sont les ruisseaux ; puis qu'elles sortent de leur propre substance, leurs qualitez en viennent aussi. Les veines & l'habitude du corps reçoiuent les impuretez & les intemperies qui se produisent des entrailles, elles en contractent les maladies. Les entrailles façonnent le sang, si elles y manquent le sang deuient vicieux en sa consistence, en ses qualitez, ou au meslange des humeurs qui le composent.

Les reins ont des vaisseaux beaucoup plus gros que les autres visceres à proportion de leur grandeur, parce qu'ils sont destinez à separer du sang les serositez & la bile subtile & à les escouler par les vri-

nes, ils renuoyent le ſang nettoyé de ſes impuretez à la veine caue. Si les reins manquent à cét office ou qu'ils ſoyent attaquez de quelque grande maladie, comme d'inflammation, ou de colique nephretique tous les vaiſſeaux en ſouffrent par l'augmentation des impuretez & de l'intemperie, puis que les reins répandent les humeurs vicieuſes dans les grandes veines qui ſont pleines de ſang : les autres parties nobles en font de meſme.

Les humeurs vicieuſes qui ſont contraires en toute choſe ont les meſmes effets, elles produiſent les meſmes maladies & les meſmes ſymptomes. La bile qui eſt entierement contraire au phlegme diſſipe la vigueur des veines, de meſme que le phlegme, elle fait des friſſons, elle eſteint les eſprits, elle fige le ſang & le caille dans ſes propres vaiſſeaux. Les grumeaux de ſang qui ſe forment par le meſlange des impuretez, vaguent quelquefois dans les veines, ils ont des mouuemens incertains qui troublent ſon cours ordinaire, ils excitent de vehementes douleurs aux lieux où ils ſe portent, ils font la ſciatique, la fievre qu'Hippocrate appelle typhus & pluſieurs autres maladies.

ART. 3. *Que les vices du tour du sāg ſe gueriſſent l'vn l'autre.*

LES vices qu'on remarque dans les mœurs ne ſont pas ſeulement contraires à la vertu à laquelle ils ſont oppoſez, ils ſont auſſi contraires entr'eux, & meſme on voit que la prodigalité combat bien plus auec l'auarice qu'auec la liberalité, qui eſt la vertu contraire à ces deux vices extremes, puis qu'elle eſt au milieu s'oppoſant à tous deux par l'employ moderé des biens de la fortune.

Les cauſes de maladies ne ſont pas ſi contraires à la ſanté qu'elles le ſont entr'elles, on les employe les vnes contre les autres pour reuenir des extremitez vicieuſes à la ſanté qui conſiſte en leur meſlange. Le phlegme & les cruditez lient la bile & l'addouciſſent, la bile eſchauffe & ſubtiliſe le phlegme, & la colere guerit la lethargie. Ainſi les vices du mouuement circulaire ſe combattent & ſe gueriſſent reciproquement, leurs cauſes eſtant contraires.

L'habile Medecin ne conſerue pas ſeulement la liberté du tour du ſang en dilatant les deſtroits des veines & les tenant touſiours ouuertes, il eſt auſſi contraint de les reſtreindre quelquesfois & de les reſerrer pour arreſter la rapidité de ſon cours, & guerir pluſieurs maladies qu'elle produit.

Ainſi la violence du flux de ſang vterin s'arreſte par la compreſſion moderée des veines qui ſe fait auec des liens qu'on applique aux deux cuiſſes, vn peu au deſſus du genou, & aux deux bras vn peu au deſſus des deux coudes, où les os eſtant ronds, ſimples & moins couuers

de chair on presse les veines à discretion. Ces liens doiuent estre gros & de l'aine grasse & mollette, ils ne sont destinez qu'à restreindre les veines & à reprimer l'impetuosité du tour du sang, car les liens qu'on employe pour exciter de la chaleur & de la douleur aux extremitez, & faire reuulsion des humeurs, doiuent estre durs & minces, & s'appliquer sur les jointures mesmes pour estre plus sensibles.

On est donc contraint quelquefois d'élargir les vaisseaux pour ayder l'écoulement du sang, & quelquefois on est aussi contraint de les estrecir pour arrester son cours, puis que sa precipitation n'est pas moins vicieuse que son empeschement.

CHAPITRE V.

Les signes des vices du tour du sang.

LES vices du mouuement circulaire sont éuidents, ils se donnent à connoistre par des marques sensibles, on les peut voir en toutes les actions, en l'habitude du corps & mesme aux excremens. ART. I. *Les signes qui suiuent les vices du tour du sang.*

L'entier empeschement du mouuement circulaire & sa diminution se connoissent par de mesmes signes, ayant les mesmes causes, & ne different que du plus & du moins, ce sont la pesanteur, l'engourdissement, l'offense de l'action de la partie ou le cours du sang s'arreste ou se diminue, sa bouffissure & sa rougeur ou liuidité.

L'excessiue generation de chair & de graisse est vn signe certain de la diminution du tour du sang, car la foiblesse du mouuement le raffroidit & l'espoissit, le plus grossier s'attache aux parties où il coule & le deffaut de la chaleur le cõuertit en graisse & en chair molle. La petitesse des veines le fait voir, car elles s'étrecissent d'elles-mesmes & par la quantité de chair qui les comprime; cette mesme petitesse arreste aussi le cours du sang, puis que les causes naturelles & leurs effets s'augmentent & se fortifient reciproquement.

La foiblesse du poux & de la respiration, leur petitesse & leur rareté sont aussi des marques asseurées de la diminution de ce tour; & leur frequence, force & grandeur sont des signes de sa promptitude & deprauation.

La grosseur des veines est vne preuue asseurée de la chaleur & de la bile qui domine, le sang coule plus librement & va plus viste quand

ses vaisseaux sont larges & bien ouuerts, son tour se precipite & mesme il se depraue. La bile est ennemie du repos qui est absolument necessaire à toutes les coctions, & le changement de sang en chair ne se fait iamais que par espoississement ou coction, c'est pourquoy la maigreur est vne marque infaillible de la soudaineté du cours du sang & mesme quelquefois de sa deprauation.

La quantité de poil est vn signe de la chaleur qui pousse les excrements fuligineux & dilate les pores, elle dilate aussi les veines & fait couler le sang, & les hommes qui ont plus de chaleur ont plus de poil.

ART. 2. *Les signes tirés des causes les vices du cours du sang.*

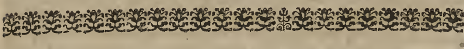
Les humeurs qui dominent sont les marques asseurées des vices du cours du sang, puis qu'elles en sont les causes : la pituite l'arreste ou l'affoiblit, la bile le precipite & le depraue ; elle est le feu du petit monde, elle paroit iaune ou pasle au visage & par tout le corps, on la connoit à l'amertume de la bouche & à l'acrimonie. On la remarque en tous les excrements, car la bile iaune, verte ou grise se vuide en vomissant ou par les selles ; l'vrine est acre, iaune ou rouge, on voit la bile au crachat, on sent des piquotemens par tout le corps & mesme quelquefois en suant ; & enfin on connoit que le corps en est plain, lors que la bile qui auoit coustume de s'escouler par quelque esgoust s'arreste.

Les actions monstrent certainement que la bile domine, elles sont toutes promptes, puis que l'humeur est chaude & subtile, ses mouuemens sont soudains, on est colere : l'esprit est aussi de mesme, l'intelligence est subite. La bile a des symptomes qui la suiuent ordinairement, c'est l'alteration, le degoust & le mal de cœur, lors qu'elle regorge en l'estomach manquant à s'éuacuer par les selles : le ieune l'échauffe & la fait boüillir. La bile rend le corps & l'esprit inquiete & on change sans cesse, le sommeil est court & leger interrompu de songes, on n'y voit que du feu, des querelles & des batteries.

Les maladies font connoistre que la bile domine en vn corps & que le tour du sang est subit. Les fievres chaudes & les frenesies viennent de bile, de mesme que les fievres tierces intermittentes ou continuës, les eresypeles & les pustules bilieuses qui se répandent par tout le corps, ou en certains lieux. Et enfin on découure que la bile regne & que le tour du sang est subit, si les choses chaudes incommodent & les raffraichissements soulagent.

Les signes que la pituite domine, sont contraires à ceux de la bile, on la remarque tout de mesme aux actions, aux excrements vniuer-

sels & particuliers & en l'habitude du corps. Les perfections indiquent les deffauts, les vtilitez du mouuement circulaire font connoistre ses vices, ils sont contraires entr'eux & se destruisent reciproquement ; c'est pourquoy si on recherche exactement chacun de ses vsages, comme i'ay fait cy-deuant, & qu'on les examine attentiuement, on decouurira tous ses vices par des signes asseurez.



DES MALADIES DV CIRCVIT exterieur du corps de l'Homme.



LES parties sont en quelque sorte de la nature des maladies qui sont leurs accidents, elles s'y forment toutes puis qu'elles offensent les actions, c'est pourquoy la principale diuision des maladies se tire de la diuision des parties. ART. I. *Que la principale diuision des maladies se tire de la diuision des parties.*

Le corps de l'homme est fait en cercle, il est construit à l'imitation de l'Vniuers, il se diuise en trois circuits differents qu'on peut appeller regions. Les maladies se diuisent de mesme, elles resident necessairement en l'vn de ces trois circuits, car la fievre qu'Hippocrate appelle vne maladie tres-commune, à cause qu'elle est la plus frequente & qu'elle se communique à tout le corps, se doit rapporter au cœur, elle s'y forme & ce n'est que par sympathie que tout le corps en est offensé.

Le circuit exterieur est beaucoup plus grand que les deux autres ensemble, il comprend les extremitez & la teste, toutes les parties contenantes propres & communes s'y rapportent, j'y rapporte aussi celles qui sont contenuës dans la duplicatute du peritoine, ce sont les reins & la vessie auec les parties genitales de l'vn & de l'autre sexe.

Ie suis donc obligé de faire plusieurs Sections des maladies qui se forment en ce circuit, puis qu'il est de si grande estenduë, encore que ie me restrains à celles qui se produisent par les causes internes que le mouuement circulaire comprend toutes ; car i'obmets celles qui s'y font par la violence, puis que c'est vne cause externe qui les produit immediatement, ces maladies sont proprement Chirurgiques. I'obmets aussi le détail des tumeurs qui sont contre nature, elles requierent vn traitté particulier.

ART. 2. *Que le circuit exterieur n'est iamais sans maladies.*

LE circuit exterieur est le plus foible, puis qu'il est froid de sa nature toutes les choses froides l'offensent, elles y produisent vne infinité de maladies qui luy sont propres, on les nomme idiopathiques. Il a beaucoup d'autres maladies qui sont estrangeres & contraires à son temperament, elles viennent de la plenitude & de l'impureté des entrailles qui sont chaudes & brulantes; il n'en est iamais exempt, car si le reste du circuit exterieur n'a quelque maladie considerable, on en remarque tousiours dans le cuir, c'est l'emunctoire vniuersel, où toutes les parties se déchargent. Les arteres y portent sans cesse les humeurs, il y en a de vicieuses que les veines ne retirent pas au dedans, elles n'en ont pas tousiours la force & les parties ne les desirent point, au contraire estant desagreables elles se rejettent au dehors.

L'air qui nous enuironne augmente la froideur des parties contenantes, il estrecit les veines qui d'elles-mesmes sont desia trop estroites, il affoiblit la chaleur naturelle. Ainsi toutes les humeurs s'arrestent & s'époississent entre cuir & chair, elles s'amassent & produisent de toute sorte de tumeurs

L'humeur sanguine retourne par les veines au dedans des entrailles plus facilement que les autres, toutes les parties la desirent estant tres-agreable, il n'y a que la plenitude des grandes veines qui l'en empesche. Les grandes fluxions, les contusions & les blessures font effusion de sang & des autres humeurs au dedans des parties, elles y arrestent le mouuement circulaire par l'amas qu'elles en font.

SECTION PREMIERE.

Des maladies de la teste.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies des membranes & des cauités du cerueau.

ART. 1. *De la nature de la douleur.*

IE commence par le circuit exterieur parce qu'il est le plus grand & le plus sensible en toute chose, ses maladies nous conduisent à la connoissance des autres qui sont plus difficiles. La teste est le modelle de la personne entiere, elle est la cause de la taille, puis que tous les os en dépendent.

Le cerueau se diuise en sa partie superieure qui est le lieu des principales facultez, en sa base qui est l'origine des nerfs & des mouuemens volontaires & enfin en ses membranes où ses cauitez se rapportent, puis qu'elles y sont formées ; les maladies se diuisent de mesme.

La constitution naturelle des membranes & des cauitez du cerueau fait les sentimens à l'ordinaire : l'engourdissement & la paralysie les abolissent ou les diminuent, la douleur les depraue. Ie commence par la douleur parce qu'elle est le plus frequent symptome & qui accompagne & precede quasi toutes les grandes maladies.

Art. 2. Des causes immediates de la douleur.

La douleur donc est vn sentiment fascheux qui ne se fait iamais que par vn changement subit & violent qui arriue aux parties sensibles, la douleur dure autant que la violence de ce changement contre nature, & c'est vne marque infaillible de la mort & corruption d'vne partie que d'estre sans douleur lors que les causes y sont presentes.

La douleur vient tousiours de quelque grande intemperie, ou de la solution de continuité & desvnion des parties ; celle-cy est la plus violente parce qu'elle est plus soudaine, elle est suiuie de tous les vices du tour du sang & des esprits.

La solution de continuité se produit par le mouuement local qui est la cause de tous les autres mouuemens & de toutes les intéperies, elle répand du sang, elle fait vne inflammation qui est lente ou soudaine selon la nature du lieu & la quantité de l'humeur ; car l'effusion du sang hors de ses vaisseaux & l'interruption de son cours est necessairement suiuie d'inflammation qui vient de la corruption de sa substance. Cette inflammation se resout quelquefois, bien souuent elle se change en bouë & mesme quelquefois en gangrene.

Ainsi la solution de continuité fait des intemperies qui entretiennent la douleur qu'elle produit, puis qu'elle répand les humeurs dans les interstices des parties sensibles dont elle fait diuulsion. Les causes internes ne desunissent pas moins les parties & ne font pas moins des inflammations que les causes externes.

Les grandes intemperies ne font iamais de violentes douleurs que par la solution de continuité, car encore qu'elles alterent la chaleur naturelle la douleur qu'elles font n'est que mediocre si elles ne sont accompagnées de matiere qui remplit & fait diuulsion des parties. L'extreme rigueur de l'hyuer arreste le cours du sang aux extremitez qui en deuiennent liuides & bouffies & mesme la douleur est

plus grande si les humeurs sont vicieuses à cause qu'elles piquent comme des éguilles interieures les parties sensibles que le froid comprime au dehors, & de là vient que les enfans dont les humeurs sont bonnes & loüables en ressentent moins de douleur.

ART. 2. *Des causes immediates de la douleur.*

La douleur se diuise comme les parties, elle afflige les parties de la teste qui sont au dedans, ou celles qui sont au dehors, elle est au deuant ou au derriere, elle est au costé droit, ou au costé gauche, elle est par toute la teste ou en la moitié & s'appelle migraine. Toutes ces differentes douleurs de teste viennent de ses propres maladies, ou par sympathie & communication de celles qui sont aux entrailles. Les douleurs sympathiques se guerissent auec les maladies qui les produisent n'estant que des symptomes.

Les causes externes de la douleur de teste c'est tout ce qui la blesse, les qualitez vehementes qui dominent en l'air la produisent, le grand feu, le soleil, l'yurongnerie, l'excez du trauail & des veilles, les aliments chauds & vaporeux, l'estude, les parfums & certaines odeurs, l'inquietude & le chagrin.

La plenitude & l'impureté sont les deux causes internes de toutes les maladies, les intemperies des entrailles y contribuent, la chaleur éleue impetueusement les humeurs & la bile, elles s'attirent & se retiennent par la chaleur & la foiblesse du cerueau, leur tour s'arreste & les arteres s'en grossissent & se dilatent auec violence, leur battement fait diuulsion des parties sensibles & des membranes qui les enueloppent,

La dure mere s'attache estroittement au dedans du crane où la place des rameaux de l'artere carotide se voit grauée, ils n'ont du lieu que pour leur battement ordinaire. Ces arteres se remplissent où se dilatent plus que de coustume, elles portent entre la dure mere & le crane quelque humeur acre & chaude, ou froide & visqueuse, il se fait comme vn deschirement & separation de la dure mere d'auec les os du crane & vne extreme douleur qui se redouble autant de fois que l'artere a de battement.

Si l'humeur ne se porte qu'à l'oreille la douleur s'y fait pareillement extreme à cause qu'elle est tres-sensible, & que les passages des arteres y sont tres-estroits. Les douleurs des jeux qui viennent auec élancement se font de mesme. Les douleurs externes se produisent aussi par des vapeurs & par des humeurs acres & brulantes que les arteres portent impetueusement au dehors de la teste & on en voit souuent qui affligent furieusement à l'entour de l'oreille & la

moitié de la teſte & du viſage, elle commence bien ſouuent par la douleur des dens.

L'intemperie froide de la teſte fait beaucoup d'excrements, l'époiſſeur du crane & ſa dureté les retiennent, le deffaut des ſutures en empeſche la diſſipation, ils y croupiſſent & font de la douleur par tout ou ſeulement en vn lieu, il s'y engendre des tumeurs, des corps eſtranges & des vers meſmes, ce ſont les cauſes des douleurs qu'on nomme idiopathiques immediatement & protopathiques propres à la teſte. Les douleurs & les maladies ſympathiques de la teſte dont on neglige la gueriſon par la durée du temps deuiennent idiopathiques, d'euteropathiques. Art. 4. *Les ſignes des differentes douleurs de teſte.*

LA plenitude fait des douleurs peſantes qui ſe deuiſent tout de meſme que celles qui viennent de la bile. Les vieilles douleurs de teſte ſe font ordinairement d'humeur froide qui s'attache ou s'engendre entre ſes membranes, encore que par ſa corruption elle donne quelquefois la fievre. Les vapeurs groſſieres & froides qui s'éleuent des parties baſſes entretiennent & renouuellent auſſi ces douleurs, elles ſe diſtinguẽt de celles qui viennent de la chaleur par la bouffiſſure & paſleur du viſage, par l'engourdiſſement des ſens, des mouuemens volontaires & meſme de l'eſprit.

Ainſi la douleur de teſte ſe diſtingue par ſes differentes qualitez, par les cauſes efficientes & ſelon les lieux où elle eſt, celle qui eſt externe s'aigrit touſiours quand on y touche, celle qui eſt au dedans du crane ſe ſoulage par la compreſſion des bandeaux ou de la main, & celle qui eſt aux nerfs ſe communique aux parties où ils ſe diſtribuent, celle du cerueau ſemble peſante.

Et enfin la douleur ſe diſtingue par ſes cauſes efficientes, car celle qui vient de l'abondance du ſang tient d'ordinaire au front, la bile afflige la teſte du coſté droit, l'humeur noire s'eſleue au coſté gauche & la pituite attaque le derriere. Vne vapeur qui monte de la matrice & des entrailles, ou des extremitez, ou bien d'vne playe venimeuſe fermée trop toſt ſe diſtingue aiſement. Art. 5. *Des veilles continuelles.*

LA douleur eſt ſuiuie de veilles continuelles, puis qu'elle les produit elle porte le ſang & les eſprits au circuit exterieur où ſont les ſens, leur tour s'y fait ſi viſte qu'il eſt impoſſible de dormir. La veille conſiſte en l'agitation de la chaleur dans ces organes & le ſommeil au mouuement tout contraire, car ſi la chaleur s'en retire retournant au dedans & que le ſang ſe calme les ſens demeurent endormis.

Ainſi la douleur eſt la principale cauſe des veilles continuelles, la

chaleur fiévreuse qui se porte au dehors agite les esprits, la disette du sang fait son escoulement trop soudain & enfin les vapeurs acres qui picquent les membranes, les nerfs & le cerueau mesme ce sont les causes internes qui nous empeschent de dormir; elles se produisent des causes externes, car le jeûne & le flux de ventre excessif espuisent & tarissent les veines, les aliments chauds & fumeus irritent les sens & le cerueau. La chaleur de l'air, la lumiere, le mouuement & la colere, l'estude & le chagrin attirent la chaleur & le sang au dehors où sont les organes des sens & font veiller.

Le sommeil est en suitte des veilles, les esprits estant espuisez, car le sommeil naturel n'est qu'vne priuation, puis qu'il consiste en l'absence de la chaleur & des esprits, lors qu'ils se calment & ne s'estendent point aux organes des sens.

Le sommeil contre nature n'est pas de mesme il a ses causes effectiues, il se produit tousiours de la cessation du mouuement du cerueau, laquelle arriue par la dissipation de sa force, par la compression de ses membranes, ou par la plenitude de ses vaisseaux, ou mesme de sa propre substance.

ART. 6. *De la lethargie.*

Le sommeil contre nature se nomme en general disposition cataphorique, il se voit quelquefois sans fievre & se nomme caros ou catoché, il vient bien souuent auec les fievres continuës dont il est vn symptome & se nomme coma, ou lethargie. La lethargie tire son nom de deux principaux symptomes, sçauoir l'oubly & la paresse qui l'accompagnent tousiours, car c'est vne fievre continuë auec vn profond sommeil, delire, oubliance & paresse.

La lethargie n'a qu'vne cause immediate, c'est l'intemperie froide & humide du cerueau que la pituite produit se coulant dans tous ses vaisseaux & baignant iusqu'à sa substance; cette pituite y croupit, elle ralentit le tour du sang & toutes les actions, elle bouffit toutes les parties de la teste & le cerueau mesme & s'y pourrissant elle engendre vne fievre lente auec tous les symptomes lethargiques. Cette maladie succede quelquefois aux autres fievres continuës & à la phrenesie quand on saigne trop & qu'on raffroidit tout à coup excessiuement le cerueau.

L'excez du sommeil engourdit tous les sens & les mouuemens des lethargiques, ils respondent à peine estant interrogez, ils disent des sottises, toutes les fonctions principales se deprauent & sur tout la memoire, ils oublient ce qu'ils viennent de dire & de faire, & mesme ils ont de longs interualles sans respirer, oublians vne fonction si

necessaire, ils font leurs excremens sans y penser, leur vrine est troublee, ils sont tousiours humides, ils sont bouffis, les mains leur tremblent & ils baillent sans cesse, ils sont tousiours à la renuerse ayant les yeux fermez.

Le poux des lethargiques est lent, mol & languide & mesme intermittent à cause de l'oppression & de la mollesse de l'artere.

ART. 7. *Du sommeil comateux.*

LE sommeil contre nature qu'on appelle coma est vne enuie de dormir qui suruient aux fievres continuës. Cette inclination pour dormir est de trois sortes, la premiere est suiuie d'vn profond sommeil qui ressemble au caros, en la seconde vn malade se met en estat de dormir & pense pouuoir reposer, mais à l'instant il se réueille en tresaillant, il ne sçauroit dormir ni faire les fonctions ordinaires.

Enfin la troisiesme sorte de sommeil comateux s'obserue en ceux où les sens & les mouuemens estant aneantis & la chaleur du cerueau presque esteinte, ils ne peuuent esleuer les paupieres, ils sont tout abbatus & moribonds ne pouuant dormir ni veiller. Cét engourdissement succede à l'intemperie chaude & aux veilles excessiues, ainsi les phrenetiques deuiennent comateux, quand ils approchent de la mort, ayant vne petite sueur à la teste.

Les deux autres especes de sommeil comateux se font dans les redoublemens des fievres où le sang se fermente & bout dans les entrailles, il se porte à la teste, toutes les cauitez se remplissent & la substance du cerueau s'en abbreue, la chaleur l'y retient & arreste son cours.

La seconde sorte de coma s'appelle vigilant, il se fait du meslange de deux humeurs contraires dont les vicissitudes & les combats tourmentent les malades ; le phlegme engourdit tous ses sens & les mouuemens volontaires, la bile fait les tressaillemens & reueille, elle irrite sans cesse le cerueau dont elle depraue les actions.

Et de là vient qu'on voit des phrenetiques qui sont comateux au commencement, iusqu'à ce que la bile ait surmonté le phlegme qui abonde naturellement au cerueau, car alors ils sont quelque temps furieux & en suitte ils deuiennent comateux de la troisiesme sorte qui se fait par l'extinction de la faculté animale quand ils doiuent mourir.

L'engourdissement comateux de la premiere sorte vient des vapeurs grossieres & de la pituite qui se répandant par toutes les parties du cerueau l'oppressent & l'empeschent en ses actions, car le froid & l'excessiue humidité les affoiblissent toutes.

ART. 8. *Du sommeil catalepique.*

Catalepsis ou catoché est vn sommeil contre nature qui arreste les

malades en la mesme posture où ils se trouuent quand ils en sont surpris, comme par l'inspection de la fabuleuse teste de Meduse. Et en effet la crainte qui fige les humeurs & dresse les cheueux à la teste, y contribue ; puis que l'humeur melancholique, froide & seiche en est la seule cause, lors qu'elle se coule à l'entour de la partie posterieure du cerueau où est l'origine des nerfs.

Cette humeur fait vne tension de tout le corps laquelle ressemble en quelque chose à l'espece de conuulsion qu'on nomme tetanus; car l'origine des nerfs estant occupée par vne humeur qui la tient ferme & sans mouuement, toutes les parties qui en dependent demeurent aussi de mesme ; & les yeux qui sont fermez aux autres especes de sommeil contre nature, se tiennent ouuerts aux cataleptiques.

ART. 9. *Du sommeil carotique.*

LES vicissitudes continuelles de se dilater & de se resserrer se corrompent au cerueau par plusieurs causes : les sommeils lethargiques, comateux & cataleptiques ne se font que d'humeurs qui empeschent ces mouuemens, mais le sommeil contre nature nommé caros se produit de toutes les choses qui les alterent, il est le plus pernicieux.

Vne humeur froide & humide qui abbreuue le deuant du cerueau & qui arreste son mouuement, fait vn sommeil bien plus profond que le lethargique ou le comateux, où il y a tousiours de la fievre & de la chaleur.

La pituite qui s'engendre ordinairement au cerueau, ou celle qui se porte des parties basses dans ses vaisseaux anterieurs, l'oppressent & arrestent son mouuement. Le mesme symptome arriue aux enfonçures du crane & dans l'application du trepan, lors que le Chirurgien mal habile presse la dure mere & le cerueau par sa mauuaise operatiõ.

Caros arriue aussi dans les blessures des muscles de la temple & dans les distensions violentes qui se font aux dislocations de la machoire inferieure, à cause de la douleur & des vaisseaux considerables qui se compriment & arrestent le tour du sang & des esprits.

Les vapeurs de la mere & de la ratte sont aussi quelquefois capables de produire le sommeil carotique par leur malignité, puis qu'elles dissipent les mouuemens du cerueau. L'estomach, les poumons, le mesentere & les intestins enuoyent de mesme des fumées grossieres au cerueau qui l'oppressent & principalement si elles viennent de matiere vermineuse. Le grand froid, l'excessiue humidité, l'yurongnerie, les aliments froids & tous les venins narcotiques ce sont les causes externes qui font le sommeil nommé caros.

CHAPITRE II.

Des maladies de la base du cerueau.

ART. 1. *De l'engourdissement ou stupeur.*

L'Engourdissement & la paralysie se peuuent mettre entre les symptomes du sentiment, mais il est plus à propos de les rapporter à ceux du mouuement volontaire qui est plus noble. La conuulsion depraue les mouuemens volontaires, la paralysie les abolit & l'engourdissement les diminue.

L'engourdissement est vne diminution des sens & des mouuemens volontaires ; on le remarque en tout le corps, ou en vne seule partie, elle vient de l'affoiblissement du tour du sang & des esprits & de la compression des vaisseaux, car si les veines se compriment on sent tousiours l'engourdissement aux parties d'où elles viennent, la compression des arteres engourdit les lieux où elles vont ; & quant aux nefs estant pressez ils engourdissent aussi les lieux où ils se portent.

Ainsi la compression de la moüelle de l'espine arriuant dans le col elle fait vn engourdissement vniuersel, sa compression dans les lombes engourdit les parties qui sont au dessous, & la compression du nerf qui passe au dehors du coude engourdit la moitié de la main où il se distribue. La compression violente fait la paralysie, parce qu'elle oste entierement la communication des esprits.

L'engourdissemét vient des vices du cours du sang: lors qu'il excede ou manque & que les facultez sont incapables de le pousser à l'ordinaire. Les causes externes de l'engourdissement ce sont les liens, les playes, le froid, vne éuacuation retenuë, la paresse, l'excez du sommeil & les aliments visqueux ou succulens qui remplissent les veines, car ils font des tumeurs qui pressent les vaisseaux.

ART. 2. *De la paralysie.*

L'engourdissement, la paralysie & l'apoplexie ne different que du plus & du moins, car l'apoplexie est vne paralysie de tout le corps & du cerueau mesme, qui est tousiours libre en la paralysie proprement ditte. L'engourdissement vient de l'affoiblissement du tour du sang & des esprits & de l'imparfaite compression des trois sortes de vaisseaux qui sont les nerfs, les veines & les arteres; & la paralysie ne se fait iamais que de l'entiere compression des nerfs, de leur obstruction, ou en troisiesme lieu de leur incision.

Car si les simples qualitez qui dominent en l'air n'empeschent pas le Soleil de communiquer sa lumiere, elles sont de mesme incapables d'arrester dans les nerfs la vitesse & la subtilité des esprits ; & il est impossible que les intemperies froides & humides jointes ensemble ou separées ostent entierement aux parties les sentimens & les mouuemens volontaires, sans y produire des humeurs qui bouchent les passages aux esprits animaux qui en sont les ouuriers.

La paralysie est vne priuation de l'attouchement & du mouuement volontaire ; on l'appelle imparfaite si elle n'offense que l'vne ou l'autre de ces fonctions, mais elle est bien plus imparfaite & merite moins le nom de paralysie, si le mouuement se conserue & que l'attouchement perisse, car le mouuement est la fonction plus importante.

La paralysie qui offense l'origine des nerfs & qui oste le sentiment & le mouuement à toutes les parties, qui sont au dessous de la teste, s'appelle vniuerselle. On appelle hemiplegie celle qui n'offense que la moitié de la moüelle du col & n'afflige que la moitié du corps qui consiste en toutes les parties de l'vn des costez. La paralysie particuliere a diuers noms selon la noblesse des parties qu'elle afflige, comme aux organes de la respiration & de la voix ; car aux autres lieux elle n'a que son nom general.

Il faut sçauoir exactement l'origine & la distribution particuliere de tous les nerfs pour bien guerir cette maladie, car la paralysie de l'œil vient de la seconde paire des nerfs du cerueau, celle des paupieres dépend de la troisiesme & la paralysie de la langue de la septiesme paire de nerfs, celle de la main vient du col & la paralysie des jambes se produit des nerfs des lombes.

ART. 3. *De la conuulsion.*

LA conuulsion est le plus horrible symptome de la faculté motiue, car c'est vn retirement des muscles vers leur principe si fort & si violent que les nerfs sont en danger de rompre. La cause de la conuulsion n'est bien souuent que dans le nerf, encore que le mal occupe tout le muscle, puis qu'il est le propre organe des mouuemens volontaires.

On voit des conuulsions de tout le corps & d'autres qui sont particulieres ne blessant qu'vne partie comme vn bras, vn pied ou vne main, lors que le mal n'est que dans vn seul muscle, ou dans vn nerf qui remue la partie. La conuulsion de tout le corps afflige aussi quelquefois tous les organes des sens & l'esprit mesme, elle offense le

cerueau & se nomme epilepsie. Si la teste en est exempte & qu'elle ne blesse que le commencement des nerfs de l'espine, elle tourmente tout le corps en trois manieres; car elle le flechit quelquefois violemment en deuant & par reprise, quelquefois elle le renuerse en derriere, & en troisiesme lieu la conuulsion roidit également tout le corps ne l'inclinant en deuant ni en derriere.

Ie remarque vne quatriesme espece de conuulsion, qui tourmente les deux costés du corps tour à tour, en sorte qu'il y en a tousiours vn qui estant exempt de conuulsion demeure comme paralytique à son tour.

Les mesmes causes font les conuulsions dans nos corps & rompent les cordes des luths, ce sont la grande seicheresse & l'excessiue humidité : les humeurs qui remplissent les nerfs les grossissent à la verité, mais ils en deuiennent plus courts & tirent les parties où ils s'attachent. Les excessiues éuacuations ne les racourcissent pas moins puis que la seicheresse retire aussi les nerfs, ainsi la plenitude & l'inanition sont les deux principales causes des conuulsions.

Il y a vne troisiesme cause de conuulsion qui comprend tout ce qui picque & irrite les nerfs, car ils se retirent & se roidissent pour s'en deffendre ; cette conuulsion se fait par sympathie, puis qu'elle est vniuerselle, encore que la cause n'est qu'en vn seul endroit. Les humeurs vicieuses, les ferremens & les vapeurs malignes qui piquent l'estomach, la matrice, ou quelque autre partie nerueuse & delicate font roidir tout le corps & ostent la raison.

On distingue par de propres marques les causes & les parties d'où ces conuulsions se produisent. Les conuulsions qui sont idiopathiques & propres aux parties malades ont aussi leurs marques, car celles qui prennent subitement en santé à des gens oisifs ou desbauchez, ou au commencement de quelque maladie venant d'inflammation ou d'éuacuation retenuë contre l'ordinaire, se font de plenitude. Et au contraire on sçait que les conuulsions viennent de seicheresse quand elles prennent apres de grandes éuacuations, des veilles, des inquietudes & du trauail, ou à la fin de grandes maladies ou elles augmentent peu à peu.

La paralysie & la conuulsion viennent bien souuent de mesme cause qui est l'obstruction, encore que la conuulsion se fait tousiours auec roidissement & la paralysie ne se fait iamais qu'auec relaschement & mollesse, parce que l'humeur qui l'a fait bouche seulement le passage aux esprits, n'ayant aucune acrimonie & celle qui fait la conuul-

sion vient le plus souuent de bile & la paralysie vient de phlegme.

Art. 4. Du tremblement.

Le tremblement est vne imbecillité ou vne deprauation du mouuement de parties qui s'agitent sans cesse tres-soudainement, par des mouuemens contraires entrecouppez & tres-petits, les poses en sont imperceptibles & les parties reçoiuent au mesme temps plusieurs impressions differentes.

La cause du tremblement se remarque en la partie, en sa faculté motiue, ou en tous deux ensemble : la faculté s'affoiblit lors que les humeurs la chargent au dedans, comme vn fardeau pese au dehors, elle se dissipe par les intemperies des nerfs & par la disette des esprits. Les maladies, la vieillesse, la faim, les veilles & le trauail, ou les éuacuations excessiues dissipent les esprits, la peur les retire au dedans, & ils se portent inégalement dans la colere & dans la ioye.

Les intemperies froides & humides des nerfs font trembler & affoiblissent le mouuement : les obstructions diminuent la communication des esprits. L'extreme rigueur de l'hyuer, la boisson d'eau froide à contre-temps, le bain, l'yurongnerie, les aliments froids, l'excez de l'action venerienne & certains venins, comme l'argent vif affoiblissent les nerfs & font trembler.

Art. 5. De l'epilepsie ou mal caduc.

L'epilepsie est vne conuulsion de tout le corps blessant les sens & la raison, elle a ses tours & ses retours en certains temps & quelquefois ses symptomes prennent & quittent de mesme sorte ; on la nomme ordinairement le mal-de-saint, comme si sa guerison deuoit s'attribuer à Dieu plustost que celle des autres maladies.

Les ventricules du cerueau se reserrent d'eux-mesmes pour expulser les excrements, les ventricules anterieurs en sont ordinairement attaquez, l'effort qu'ils font pour se deliurer des superfluitez qui les offusquent s'appelle esternument, c'est vne petite epilepsie puis qu'elle est facile & courte, ils se deliurent ayant grand nombre de passages tres-ouuerts, où ils ont de coustume de rejetter les excrements. Les ventricules posterieurs ne reçoiuent pas les superfluitez, ils n'ont point d'émonctoire, ils ne sont destinez qu'à contenir & à distribuer les esprits, si quelquefois les excrements s'y coulent ils font de grandes maladies & d'horribles symptomes.

L'epilepsie ne se fait point de plenitude ni d'épuisement, elle se fait par l'irritation d'vne humeur acre & subtile, ou d'vne vapeur enuenimée qui se coule dans ces plus nobles cauitez qui sont au derriere du cerueau ; elles n'en peuuent estre expulsées que par de violents efforts & contractions de tout le corps, puis que tous les nerfs en dépendent.

dent. L'imbecillité du cerueau & la petitesse de ces cauitez, venuë de nature ou par maladie, ayde à la generation de ce mal : vne tumeur dans la gorge y contribuë aussi, de mesme que l'estrecissement des conduits de l'air & des excremens du cerueau.

Il y a de trois sortes d'epilepsie. La premiere & proprement ditte retire & roidit impetueusement tout le corps, encore que quelquefois sa cause n'est pas dans le cerueau : La seconde & plus foible retient plus des symptomes du vertige que de la conuulsion : La troisiéme est la plus dangereuse & ressemble à l'apoplexie : Elles offencent toutes le cerueau, puisque leurs causes y montent des parties basses, ou qu'elles s'y engendrent.

L'Epilepsie dont les causes se font au cerueau s'appelle idiopathique & propre ; & celle qui vient des parties basses se nomme sympathique : l'estomach est la plus frequente source de celle-cy, puisqu'il enuoye des humeurs vicieuses & des vapeurs malignes au cerueau, & mesme quelquefois il excite le mal caduc, à cause de son nerf, par vne simple communication de ses symptomes.

L'Epilepsie fait tomber soudainement les malades, à cause qu'elle offence toutes les fonctions animales ; elle fait d'etranges contorsions l'origine des nerfs estant blessée, les yeux roulent dans la teste, ils grincent les dents, & bien souuent ils se mordent la langue, ils rendent les excremens contre leur gré, la bouche écume, à cause que l'air s'y agite auec vn peu d'humeur par les conuulsions du larynx & de la gorge : l'écume en deuient plus subtile si elles sont plus fortes : ils rendent quelque voix confuse, la respiration s'entrecouppe & manque à quelques vns : les veines s'enflent à cause de la grande agitation du sang & de la deprauation de son cours. C'est la malignité de l'humeur, non pas la quantité qui produit tant de mal puisqu'elle se dissipe & qu'il n'en reste rien, on voit seulement les malades étonnez & tristes, ils n'ont pas mesme la memoire de ce qu'ils viennent de souffrir, ils sont pesans & engourdis, & quelques-vns paroissent alienez.

L'Epilepsie qui est propre au cerueau, surprent à l'impourueu : elle est precedée de pesanteur de teste, de douleur ou de vertige, de tintement d'oreille, d'éblouïssement ou de vision de choses rouges, & de frequens eternuëmens, toutes ces marques paroissent à la teste & aux fonctiōs animales. L'humeur qui est la cause du mal se voit à la couleur du visage, on en juge par l'âge du malade, par sa façon de viure au temps present & du passé, par l'obseruation de tous ses excremens, & de ses actions, & generalement de tous les symptomes

qui se remarquēt en luy. L'epilepsie qui vient du mal de l'estomach se connoit en ce que la faim la produit, les foiblesses & les soûleuemens de cœur la precedent, & le vomissement la guerit : celle qui vient des autres lieux & des extremitez est precedée du sentiment de la vapeur qui monte tout droit au cerueau.

ART. 6. *De l'Incube.* La maladie qu'on nomme incube approche du mal caduc, elle y degenere si on n'y met remede, & mesme c'est vne epilepsie nocturne, puis qu'elle apporte les mesmes accidens en dormant que le mal caduc fait à ceux qui sont éueillez. Cette maladie s'appelle ephialte, parce que ceux qui en sont attaints deuiennent immobiles & se sentent oppressez comme si on sautoit sur eux, ils sentent l'accroissement d'vn fardeau qui les menasse d'étouffer, empeschant l'haleine & la voïx, l'oppression paroit dans le poux.

L'incube donc offense toutes les fonctions animales, puisqu'il empesche le mouuement, il engourdit les sens, & il dépraue l'imagination. Tous ces symptomes se produisent de vapeurs froides & grossieres, qui pressent le diaphragme & la poitrine, elles deprauent le mouuement circulaire & se portant jusqu'au cerueau, elles s'emparent de tous les sens & de l'origine des nerfs. Ces vapeurs affoiblissent en sorte les esprits, qu'ils deuiennent incapables de produire aucun mouuement, & representant diuers objets l'imagination se dépraue, elles font de grandes frayeurs.

Les humeurs froides & les cruditez qui arrestent & deprauent le mouuement circulaire, ou celles qui croupissent hors des vaisseaux & s'âttachent aux parois de l'estomach, produisent ces vapeurs malignes, & ne viennent que d'yurongnerie, de trop manger, de mauuais alimens, d'inquietude & de manquement d'exercice.

ART 7. *Du Vertige.* Le vertige approche aussi du mal caduc, puisqu'il dépraue la fantaisie & les mouuemens volontaires; on croit que toutes les choses tournent, & on tombe s'y on ne s'appuye promptement. Le vertige vient immediatement de deux causes : sçauoir de plenitude & de vapeur grossiere & turbulénte qui depraue le mouuement des esprits. Cette vapeur s'engendre en la teste, ou elle s'éleue de quelqu'vne des parties qui sont au dessous; celle-cy fait le vertige qu'on nomme sympathique, & la vapeur qui s'engendre en la teste mesme fait le vertige qu'on appelle propre.

L'intemperie des humeurs ou de la teste est l'vne des causes efficientes, puisqu'elle agite les esprits & qu'elle attire les vapeurs: L'intemperie froide produit les vapeurs & les cruditez qui en sont la matiere. La seconde cause des vertiges c'est vn cōmancement de

plenitude des sinuositez du cerueau, qui ne luy oste pas entierement sa liberté de se dilater: mais qui la diminuë seulement, & principalement lors que les humeurs y mõtent plus que de coustume; car on voit que les fonctions en sont interrompuës, à cause que les esprits ne s'y produisent pas à l'ordinaire. On juge de la nature de l'humeur qui fait la plenitude par ses marques qui se tirent de trois sources, sçauoir de toute l'habitude du corps, des fonctions, & en troisiéme lieu des excremens vniuersels & particuliers.

Les causes externes du vertige c'est tout ce qui apporte des changemens soudains & violens au tour du sang & des esprits qui font les fonctions animales, comme les fortes passions, l'excez du trauail, du boire & du manger, le vin & les alimens vaporeux, l'inspection des eaux rapides & des lieux profonds, ou des choses tres-éleuées; La veuë des rouës qui vont impetueusement, & toutes les autres choses semblables.

De quelque cause que le vertige vienne, il a trois signes essentiels car l'agitation des esprits represente les choses comme si elles tournoient toutes, la veuë s'obscurcit, & on est prest de choir si on ne s'appuye promptement, à cause que les esprits qui font les actions animales manquent en leur quantité, de mesme qu'en leur mouuement. Le vertige qui est propre à la teste se reconnoit en ce qu'il est continuel, il prend indifferemment à jeun & apres le repas, il est toûjours accompagné de douleur de teste, ou de pesanteur, de tintement d'oreille, ou de quelque symptome des autres sens. le vertige qui vient de l'estomach fait des souleuemẽs de cœur & des remors, on a de l'amertume & du degoust, ou des cruditez & des aigreurs, le jeusne & l'eschauffement le renouuellent. Les autres parties d'où le vertige se produit quelquefois, ont leurs signes qui les distinguent.

CHAP. III.

Des maladies de la partie superieure du cerueau.

Art. 1. De la melancholie qui est propre au cerueau.

LES fonctions principales se deprauent souuent, elles s'affoiblissent & quelquefois elles s'abolissent; tous ces symptomes de l'esprit viennent de la bile jaune dans les fievres intermittentes ou continuës; ils se font aussi sans aucune fievre, & la bile noire les produit par ses diuerses qualitez, & par l'inegalité de ses mouuemens. L'humeur melancholique est naturellement froide & seiche,

c'est le limon des autres humeurs, elle fait le delire qu'on appelle manie ou fureur venant à s'eschauffer, sinon elle fait le delire qui a son mesme nom, c'est la melancholie.

Cette humeur se répand quelquefois par tout le corps, quelquefois elle s'amasse au foye & à la ratte, & enfin quelquefois elle se porte plus abondamment à la teste, elle y fait plenitude : De là on tire trois principales especes de delire melancholique.

La premiere est propre au cerueau lors que l'humeur melancholique s'y transporte, elle arrose toutes ses parties, & elle change son temperament qui est la cause de toutes les fonctions animales, il deuient froid & sec : Les esprits & les parties contractent les qualitez de leur matiere & des humeurs qui les composent.

Ces miserables melancholiques ont toûjours peur, ils craignent tout, leur ombre les effraye, le jour mesme leur nuit, la tristesse ne les quitte point, ils soûpirent souuent, ils se deffient de tous, & la solitude leur plaist, leur esprit est toûjours en inquietude & ne peuuent dormir, ils ont d'horribles songes.

ART. 2. *De la melācholie qu'ō nomme vniuerselle.*

LA seconde espece de melancholie s'appelle vniuerselle, à cause que la bile noire occupe toutes les parties, elle se repand également dans les veines, & le cerueau mesme prend part à cette misere si commune.

L'intemperie froide & seiche de tout le corps & principalement des entrailles fait le sang épois & melancholique : l'intemperie chaude produit aussi le mesme effect, elle brûle en sorte le sang qu'en consumant son humidité elle en dissipe la chaleur, comme la fiévre rend les humeurs melancholiques lors qu'elle en oste ce qu'il y a de plus subtil. La foiblesse de la ratte & les obstructions multiplient l'humeur melancholique, à cause qu'elle ne la digere pas comme elle a de coûtume. Ainsi les humeurs vicieuses qui se retiennent contre l'ordinaire, comme aux femmes, dissipent les esprits & corrompent la masse du sang la rendant trop grossiere.

Les causes externes ce sont les alimens chauds, salez & epicez, le vin noir & grossier, le trauail excessif, les veilles, les tristesses & les inquietudes, qui desseichent le sang & l'époississent.

Le delire melancholique qui vient de cette humeur également répandüe par tout le corps se connoit par les causes qui l'ont precedé & par la disposition de tout le corps qui s en est ensuiuie. Car on voit les melancholiques s'amaigrir de jour en jour, ils deuiennent noirs & velus, les veines s'emplissent de vents, elles en paroissent enflées, leur poux est dur, frequent & petit, le ventre se durcit,

il se rend paresseux, & toutes les fonctions s'affoiblissent ou se dépravent, il n'y a que l'enuie de manger qui s'augmente.

IL y a vne troisiéme espece de melancholie qu'on nomme hypochondriaque ou venteuse, elle offense les parties qui seruent à la nourriture, elle vient indifferemment d'intemperie chaude ou froide, & toûjours de seicheresse & d'aridité, il se fait force obstructions au pancréas, au mesentere, au foye & à la ratte, tous leurs vaisseaux estans petits & situés obliquement, les humeurs s'y arrestent & se répandent dans leur propre substance, qui s'enfle & s'endurcit.

ART. 3. *De la melancholie venteuse ou hypochondriaque.*

Ainsi le pancréas, qui est vne chair glanduleuse propre à s'abbreuer d'humeur superfluë & qui enueloppe l'orifice inferieur du ventricule par où le chyle descend dans les boyaux, se bouffit quelquefois tellement qu'il étrecit toutes les veines dont il est l'emunctoire, il presse l'orifice inferieur du ventricule, en sorte qu'il empesche l'écoulement du chyle, & il enuoye des rapports à la bouche & des vapeurs continuelles à la teste.

Le foye, la ratte & le mesentere sont trois autres foyers considerables, d'où les vapeurs s'éleuent au cerueau; la matrice est le cinquiéme, le plus delicat & le plus efficace de tous, elle sympathise auec tout le corps, & ses vapeurs sont tres-subtiles. Ces vapeurs viennent quelquefois d'humeurs naturelles & qui n'ont rien de vicieux que le deffaut d'écoulement, elles se font aussi d'humeurs brûlées ou de pituite corrompuë, elles produisent des symptomes forts ou foibles selon le degré de leur malice.

La crainte & la tristesse sont deux signes communs à toutes les especes de melancholie, celle qu'on nomme vaporeuse en à grand nombre de particuliers, elle fait de l'ardeur aux deux flancs, des bruits & comme des tonneres dans le ventre, elle répand par tout ses vapeurs, elle empesche la respiration ou elle la fait reprandre à deux fois, elle fait des rougeurs au visage, comme vne flamme passagere, le cœur & la ratte palpitent, les défaillances & les changemens de poux sont ordinaires, les malades amaigrissent à veuë d'œil, ils n'ont jamais le ventre libre, & de là vient qu'ils ont toûjours des lassitudes & des crachemens continuels.

CHAP. IV.

Des causes de l'Apoplexie, de ses especes & de leur guerison.

ART. 1. *Des differentes causes de l'Apoplexie.*

IE fais vn chapitre particulier de l'apoplexie, parce qu'elle afflige ensemble toutes les parties du cerueau, j'y adjouste la guerison, parce qu'elle est contenuë dans les mesmes lieux d'Hippocrate que j explique.

Ie dis donc que cetre soudaine priuation de mouuement & de sentimēt qui vient de ce que les esprits animaux ne se cōmuniquent pas à tout le corps se nomme Apoplexie, du mot de frappement & de coup ; parce qu'elle abbat de mesme que si on estoit frappé du ciel, ou de quelque arme à feu.

Trois choses peuuent empescher cette communication des esprits : La premiere est l'oppression du cerueau & de ces ventricules ; la seconde c'est l'obstruction de ces mesmes ventricules ; & enfin la troisiéme c'est l'obstruction des arteres qui portent l'esprit vital aux ventricules du cerueau.

Il y a deux arteres qu'on nomme ceruicales, & deux rameaux de celle qu'on nomme carotide, qui portent sans cesse aux ventricules du cerueau & au lacis qu'on nomme choroïde, la matiere de l'esprit animal : l'obstruction de l'vn de ces vaisseaux n'est pas capable d'en empescher la generation ; deux ou trois peuuent suffire pour vn temps, car au moins l'apoplexie ne seroit pas soudaine.

L'obstruction se forme difficilement dans les arteres, l'esprit vital en est le remede, puisqu'il est impetueux, & on ne voit jamais que ces mouuemens s'arrestent aux extremitez que par l'extinction de la chaleur en son principe, ou par vne extreme oppression. Si l'obstruction se pouuoit former dans les arteres, elle arriueroit souuent aux jambes, ou les arteres sont tres-petites & tres-éloignées de la chaleur.

Plusieurs des Medecins croient que l'obstruction des ventricules du cerueau cause l'apoplexie, mais on voit le contraire : car il n'y a point de lieu d'où les humeurs puissent s'y descharger en suffisante quantité pour les remplir tout à coup : Que si quelque excrement distille en ces ventricules, ils ont plusieurs égouts au dessous d'eux qui le vuident aussi-tost par la bouche & par les narines, rien n'y peut arrester.

ART. 2. *De la vraye cause de l'Apoplexie.*

LA vraye cause de l'Apoplexie, c'est l'oppression des ventricules du cerueau, d'où les esprits animaux ont coûtume de se communiquer par les nerfs à toutes les parties. Cette oppression vient de deux causes, l'obstruction des veines de la gorge par ou le sang retourne des sinuositez du cerueau dans le cœur est la premiere & la principale.

La seconde cause est double & se diuise en celle qui se forme au dedans du cerueau mesme, & en celle qui est au dehors; celle-cy est encore double, la premiere oppresse immediatement le cerueau. Ainsi le Chirurgien mal à droit dans l'operation du trepan presse la dure mere & l'enfonce en sorte que le malade demeure sans connoissance & sans mouuement, à cause que son cerueau ne peut plus se releuer & se dilater pour communiquer les esprits, jusqu'à ce qu'on retire le fer qui pressant le cerueau produit cette apoplexie qui est vn veritable caros.

Le cerueau se dilate & se reserre continuellement auec vicissitude, sa substance est molle & tresdelicate, & en sa base elle a quatre cauitez qu'on nomme ventricules : Que si la teste qui est son estuy vient à estre frappée violemment, elle s'affaisse & ses cauitez s'étrecissent ou se bouchent, en sorte qu'il a bien de la peine à s'en releuer & à reuenir en nature, & mesme quelquefois on en meurt. Hippocrate appelle concussion cette maniere d'apoplexie que la violence produit immediatement.

La seconde cause externe, & qui n'est pas immediate, c'est l'enfoncement des os de la teste, qui oppresse le cerueau tout de mesme que le fer du trepan, cette apoplexie ou caros ne se guerit qu'en releuant les os en leur place.

L'apoplexie dont les causes se treuuent dans le cerueau mesme à quatre especes; l'extreme rigeur de l'hyuer en produit vne puisqu'elle oppresse le cerueau par sa violence, elle y enferme les excremens & le sang mesme, y arrestant son mouuement circulaire. La contention d'esprit, le Soleil & la colere produisent quelquefois vne si grande chaleur au cerueau qu'elle attire toutes les humeurs; elle les retient dans ses sinüositez & dans ses veines, elle y produit quelque maniere d'ardeur ou inflãmation qui l'oppresse & fait la seconde façon d'apoplexie.

Ces mesmes causes font quelquefois l'apoplexie que le vulgaire nomme vn coup de sang, car les veines qui sont au dessus du cerueau s'emplissent tellement qu'elles se rompent, le sang qui s'y répand oppresse le cerueau, il empesche tous les mouuemens & la generation des esprits.

Les ventositez qui se portent en grande abondance dans les sinuositez du cerueau font la quatriéme espece d'apoplexie qui vient immediatement de cause interne oppressant le cerueau, sans y comprendre les trois principales especes qui se produisent de l'obstruction des veines de la gorge, toutes ces especes d'apoplexie se diui-

sent chacune en particulier en celle qui est foible & en celle qui est forte, à cause que les symptomes en sont continuels & violens.

ART. 3. *Des especes de l'Apoplexie proprement ditte.* LE sang & les humeurs montent continuellement au cerueau par les arteres, & ils retournent au cœur par les veines qui les rapportent d'ordinaire; l'obstruction des veines de la gorge les arreste, elle les amasse dans les sinuositez du cerueau, d'où se produisent vne infinité de petites veines qui les reçoiuent tout de mesme. Toutes ces veines qui sont au dessus du cerueau se grossissent de l'abondance du sang retenu, elle pese & presse ses ventricules, elle les empesche de se dilater à l'ordinaire & de communiquer les esprits qui sont les seuls ouuriers du sentiment & du mouuement, aussitost on chancelle & on tombe d'apoplexie.

Les veines de la gorge se bouchent plus facilement que les autres à cause qu'elles sont tres-petites en comparaison des sinüositez du cerueau qu'elles déchargent d'vne grande quantité de sang. Ce sang est propre à former des obstructions, puisqu'il deuient froid & visqueux par l'attouchement du cerueau.

L'obstruction des veines jugulaires & de celles qui en dépendent enfle la gorge, elle étrecit son passage, & elle empesche la respiration qui se fait auec peine & ronflement; la difference & la difficulté qu'on y remarque fait connoistre la force ou la foiblesse de l'Apoplexie, & qu'elle vient de l'obstruction des veines jugulaires, puisqu'elle offence la respiration.

L'obstruction des veines de la gorge fait trois differentes especes d'apoplexie à raison de trois diuerses humeurs qui les bouchent & qui arrestent le cours du sang dans les veines & sinüositez du cerueau où il s'amasse.

ART. 4. *De l'Apoplexie sanguin, de ses causes & de sa guerison.* LA premiere espece d'apoplexie se fait de la seule abondance du sang qui bouchant les veines de la gorge s'arreste dans les sinuositez du cerueau, il accable ses ventricules qui ne pouuant s'élargir & se restraindre à l'ordinaire, manquent à faire les esprits animaux & à les distribuer par les nerfs à tout le corps. Le cerueau demeure immobile, & il y est contraint par cette abondance de sang qui l'oppresse & cause l'apoplexie qu'on appelle sanguine du nom de l'humeur qui l'à fait.

Cette sorte d'apoplexie surprent les hommes & n'est precedée d'aucun mal, ny d'aucune autre chose qu'on puisse remarquer, si ce n'est de quelque pesanteur de teste & de l'inclination qu'on a pour dormir, à cause de la grande douceur & bôté de l'humeur qui la fait. L'apoplexie sanguine est la plus facile à guerir, elle se passe en fort

peu

peu de temps, pourueu qu'on saigne à l'instant, & qu'on réitere plusieurs fois la saignée à proportion des forces du malade & de la grandeur de la maladie. Car la saignée deliure aussi-tost le cerueau d'oppression par l'éuacuation du sang qui croupit dans ses sinuosités & dans ses veines, le sang coule & va librement dans ses vaisseaux, le cerueau se dilate & se reserre comme de coûtume, & toute la faculté animale se rétablit en vn moment. Art. 5.

De l'apoplexie melãcholique & de ses signes.

LA seconde espece d'apoplexie se fait d'humeur atrabilaire, elle est épouuentable, car on voit vn malade dont le visage est rouge & plus enflammé que de coûtume ; il semble que sa veuë soit arrestée, & neantmoins il est tout engourdi & sans aucune connoissance, ses mains s'étendent & se reserrent subitement auec violence, il grince les dents, & en suitte on les voit étroittement serrées, il demeure immobile & tout roide, & peu de temps aprés les contorsions recommencent.

Ces horribles symptomes viennent d'humeur noire & brulée qui s'arreste dans les sinuositez du cerueau, ou qui se répand sur les parties qui en dépendent. Cette humeur corrompt les esprits qui sont humides & aeriens épuisant leur humidité, son acrimonie pique sans cesse les parties qui sont au dedans & particulierement les veines où elle est contenuë, elle les déseiche & les échauffe à vn point, qu'elles en deuiennent dures & étroittes. Ainsi toutes les humeurs s'alterent & se corrompent, & les esprits qui ont coûtume de les faire couler, se changent aussi de mesme, leur impulsion se déprave par ces malignes qualitez, & enfin le mouuement circulaire s'arreste en quelques lieux & se déprave aux autres.

La gorge est le premier lieu où le sang s'arreste & se fige, il s'amasse dans les sinuositez du cerueau & dans les veines qui s'en produisent, il oppresse les ventricules par sa pesanteur, il élance & pique l'origine des nerfs par son acrimonie qui fait d'horribles contorsions ; elles prennent à droitte & à gauche auec vicissitude, ou elles tourmentent également tout le corps, & quelquefois quasi continuellement jusqu'à la mort.

L'epilepsie qui vient de bile noire a les mesmes symptomes que cette espece d'apoplexie, ils ne sont differens qu'en violence, car l'epilepsie qui vient de bile noire estant negligée ne manque point de s'y changer ; & mesme les epileptiques atrabilaires meurent enfin quasi tous de cette sorte d'apoplexie, puisque la

bile noire & brulée s'augmente & s'époissit par le succez du temps.

ART 6. *De la saignée dans l'apoplexie melancholique.*

LA plenitude vniuerselle est tres-rare dans les personnes melancholiques, & celle qui est particuliere s'y voit toûjours. La bile noire esteint les esprits, elle arreste le mouuement circulaire, elle amasse & fige le sang, elle fait plenitude aux parties ou elle va, elle y fait d'étranges symptomes & l'apoplexie mesme.

La guerison de cette apoplexie commence par l'éuacuation de la plenitude de la teste, laquelle se décharge par de vehementes & douloureuses frictions des extremitez; les veines estant echauffées se dilatent & font réuulsion du sang qu'elles attirent; vn lauement éuacuë la bile du bas ventre & décharge aussi le cerueau.

Cependant il faut tenir le malade à son seant, & ne point toucher à sa teste que pour estuuer les deux costés de sa gorge jusqu'aux oreilles, auec de l'eau & du vin tiede, qui est trespropre à dissoudre& à faire couler le sang, qui s'y arreste.

Ainsi la saignée des veines cephaliques qui viennent des jugulaires est tres-vtile : on peut ouurir les veines jugulaires mesmes qui font vne deriuation tres-puissante, puisqu'elles déchargent immediatement le cerueau. L'aloës, la myrrhe & le poil de liévre meslés ensemble auec le blanc d'œuf en guerissent la playe, sans aucun bandage, car la compression de la gorge retient le sang & détruit l'vtilité de la saignée. Elle se doit faire au mesme temps que les étuues, auant que le sang se reprenne par le mélange des malignes vapeurs & de la bile noire qui distille du cerueau, car encor que le sang coule facilement sans les étuues, il vaudroit bien mieux quelquefois qu'il s'arrestast entierement. puisque le mauuais demeure à la teste & que le bon s'écoule.

La saignée des veines de la langue ne se peut faire que dans les intermissions ou le malade reuient à soy, & n'est pas plus vtile que la saignée des veines du né qui se peut faire en tout temps. Et quant à la saignée du pied dans l'eau tiéde auec les frictions des deux jambes, elle fait vne reuulsion tres-efficace; car l'humeur melancholique qui est vaporeuse & chaude, s'attire par l'inanition; par la chaleur & par les frictions. Les ventouses auec de profondes scarifications sont tres-vtiles & font diuersion.

ART 7. *De la façon*

APRES auoir saigné deux ou trois fois selon les forces du

malade, on doit purger au mesme jour où au second & presser les remedes selon que le malade est pressé. Il ne faut jamais interrompre les mouuemens de la nature, il faut les suiure & la secourir dans les éuacuations qu'elle entreprend, si elle n'en fait point & que le malade se trouue mieux, pouuant aualer quelque chose, on luy donne de la nourriture pour restablir les forces qui s'abbatent, par vn si grand mal & par les remedes. Il ne faut rien esperer d'vn malade incapable d'aualler, puisque les purgatifs & les alimens l'étouffent estant donnez par force. On prend donc cette occasion de donner à l'instant vne infusion d'antimoine, de casse & de sené qui purge par haut & par bas. *de purger les apoplectiques melancholiques.*

Les humeurs vicieuses qui se voient répanduës par toutes les parties ne se purgent jamais par leurs propres conduits, elles doiuent estre éuacuées par vn lieu tout contraire & tres-éloigné de leur source, car en suitte on purge le reste par leurs propres égouts. L'humeur melancholique & bilieuse se purge naturellement par les selles, c'est son écoulement ordinaire, elle domine aux apoplectiques bilieux, elle y occupe toute l'habitude & la teste.

Le vomissement reüssit mieux aux bilieux & melancholiques par le mélange de l'aliment, c'est pourquoy on doit commencer à purger ces apoplectiques par les remedes vomitifs meslez auec la nourriture. Et cependant si le sang s'échauffe il faut reuenir à la saignée, & continuer par les purgatifs qui vuident la bile par bas & qui raffraichissent les entrailles, comme la casse & le lait d'anesse qui se prend en grande quantité, puisque la source de la bile est au dessous du diaphragme & qu'elle s'euacuë par les selles. Il faut purger souuent auec violence, les lauemens doiuent estre forts & frequens, m'éllant la coloquinthe & l'infusion d'antimoine.

ART. 8: Des remedes topiques de l'apoplexie melächoliques

LES intestins sont engourdis & leur mouuement depraué se porte souuent en haut & presse les entrailles, il vient de l'acrimonie des humeurs & des vents, il contraint quelquefois à l'application des ventouses au perinée ou au fondement mesme. On fait des epithemes de la decoction d'anis, de cumin, d'absinthe, & de fenoüil, pour dissiper les vents. Le parfun des choses odoriferentes & subtiles recreé les esprits & dissout le sang, il prepare le corps aux étuues. On rase la teste & on l'étuue auec des liqueurs de médiocre chaleur, on la frotte auec des huiles agreables, on y mesle l'esprit de fleurs d'orange & de jasmin,

L'esprit de vin est le plus fort de tous les dissoluens qui nous sont familiers, on s'en sert en cette extreme maladie ou le sang se fige dans les veines de toute l'habitude & de la teste, on le mesle auec des huiles appropriées, & on en frotte tout le corps, on en moüille des linges qu'on applique, on en distille dans les oreilles & dans le né. On fait des distillations d'iris, de sental, de canelle, de violes & de roses auec l'esprit de vin, on en met dans la bouche, & on en boit, car elles fondent le sang qui s'arreste aux veines de la gorge; on y mesle de la ruë & du castoreum qui sont tres-efficaces.

L'apoplexie melancholique laisse toûjours quelque mauuais reste à ceux qui sont assez heureux pour en guerir, elle altere l'esprit ou le corps, elle fait des paralysies, elle est si sujette à reuenir qu'on croit quelquefois en estre gueri, qu'elle retourne & tuë le malade.

ART. 9. *De l'apoplexie pituiteuse & de sa guerison.*

LE phlegme domine en l'hyuer, en la vieillesse & aux phlegmatiques, il excede dans le mélange des humeurs, il ralentit leur tour & particulierement à la teste où est sa source; le sang s'arreste en sa descente, il s'amasse dans la gorge & dans les sinuositez du cerueau qu'il oppresse & il y fait l'apoplexie. La froideur du phlegme esteint les esprits, elle fige le sang de toutes les veines de la gorge & de la teste, elle va bien-tost jusqu'au cœur, si on n'y met remede.

Le poux des apoplectiques est fort & plain, parce que les arteres demeurent plaines & ne peuuent se descharger dans les veines où le sang s'arreste & se fige. La concretion commence dans les petites veines, d où elle gagne enfin les grandes & se communique aux arteres mesmes, puisque l'extreme plenitude y empesche l'agitation des esprits. Le cœur tire sans cesse de la veine caue vne grande abondance de sang qu'il renuoye dans les arteres, d'où il ne peut s'écouler à l'ordinaire & retourner, puisque les petites veines l'en empeschent estant bouchées. L'apoplexie pituiteuse ne se fait point sans plenitude, c'est pourquoy la saignée auec les estuues de la gorge y est necessaire, comme aux autres, pourueu qu'elle ne soit pas si copieuse.

La saignée ne seroit pas le plus prompt & le plus asseuré remede de toutes les especes d'apoplexie, si le sang qui est contenu dans les veines & dans les sinuositez du cerueau, n'en estoit la veritable cause. Les veines & les sinuositez du cerueau se vuident à l'instant par la saignée, qui n'éuacuë pas les ventricules, puisque le sang n'en vient point.

Ce n'est quasi qu'en l'apoplexie pituiteuse, ou il y a quelque hu-

midité dans les ventricules du cerueau : le tabac, l'éllebore blanc, la marjolaine, & la betoine en poudre ou en ſubſtance retenuë dans la bouche, ou ſoufflée dans le né ſont propres à l'éuacuër.

L'eſprit de vin eſt tres-vtil à l'apoplexie pituiteuſe, on doit en faire injection dans les veines cephaliques ou jugulaires, ſi le ſang ne ſort à ſouhait, car il ſe porte au cœur & à la gorge, & il diſſoult puiſſamment le ſang figé dans les vaiſſeaux.

SECTION SECONDE.

DES MALADIES DES REINS & de la veſſie.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies qui ſont communes aux reins & à la veſſie.

LA ſeroſité qui ſe ſepare de la maſſe du ſang dans la pallette eſt nourriſſante, puiſqu'elle s'époiſſit à la chaleur & qu'elle acquiert, l'odeur, la couleur & la conſiſtence du blanc d'œuf. La ſeroſité qui coule par les reins n'eſt pas de meſme, c'eſt vn pur excrement, elle emporte la bile plus ſubtile ; ſon odeur en deuient puante. La bile ſe ſale en ſe brulant & ceux qui ſont plus bilieux ont auſſi les vrines plus puantes & plus ſalées. ART. I *Que le ſel forme les pierres.*

Le ſel eſt le principe de toutes les concretions, les pierres & les métaux ne ſe durciſſent que par ſon mélange auec vne humidité bien preparée qui s'arreſte en vn lieu. Le ſel à ſa concretion particuliere; car il demeure toûjours friable & ſans aucune dureté, s'il ne s'allie d'vne humidité bien recuitte, il ne rend les choſes dures & ſolides qu'en ſe mélant inſenſiblement par l'action de la chaleur, car il ſe produit & s'augmente par la communication ſuffiſante des parties ſeiches & ſubtiles.

Le ſel eſt auſſi l'origine des ſaueurs, & rien n'eſt capable de s'épaiſſir en chair & de nourrir, s'il n'eſt auſſi tres-doux & tres-ſauoureux. Le tour du ſang & des eſprits augmente l'agreable ſaueur des ali-

mens en les coulant sans cesse au trauers des parties de qualité contraire, rien n'est si doux que le sang pur & qui s'agite de son mouuement ordinaire.

Le sang s'épaissit & se fige aussi tost qu'il s'arreste & la partie plus grasse, plus sauoureuse & plus salée cōpose & nourrit les parties solides & les os mesmes, on le voit en ce qu'elles ont plus de sel que les autres. Les legumes s'amollissent mieux en l'eau douce ; ils ne cuisent pas en l'eau salée. Le sang ne s'arreste jamais en aucun lieu qu'il ne contracte vne chaleur étrangere, il se sale & il s'épaissit en callus, il se durcit en pierre, on le voit en tous les détroits des veines ou les obstructions sont frequentes & particulierement où la bile & la chaleur excede : le foye, les reins & les poumons en sont si ordinairement affligez qu'vn grand nombre d'animaux en meurent.

ART. 2. *De la pierre des reins & de la vessie.*

LA serosité superfluë s'écoule par les reins, sa fluidité ne manque point d'y porter de toutes sortes d'excremens; ses passages sont larges & ouuerts, & neantmoins ils se bouchent quelquefois dans leur détroit par les humeurs visqueuses, par le sable, & par le grauier qui peuuent y tomber des entrailles, ou s'épaissir dans le rein mesme. Car le sable, le grauier & la pierre ont deux principales causes, leur matiere est vne humeur recuitte & brulée, leur cause efficiente c'est la chaleur qui l'épaissit soudainement.

La chaleur mediocre produit aussi la pierre à la longue, car si les humeurs croupissent en vn lieu, la continuation de la chaleur ne mãque point de dissiper le plus subtil & de durcir le reste, le sable & le grauier faute de liaison s'écoulent bien souuēt: mais si le phlegme salé s'y mesle, il sert de matiere à vne concretion plus grande, il se forme vne pierre. La dureté des reins, la petitesse des conduits & la foiblesse à expulser retiennent la matiere de la pierre & donnent tēps à l'endurcissement.

Les causes externes sont des obstructions & produisent la matiere de la pierre, ce sont la bile & les cruditez; l'oisiueté la retient, les alimens & les breuages chauds, les debauches, le sommeil sur le dos, la fiéure & l'excez du trauail l'épaississent & la brûlent. La pierre se fait quelquefois comme vn callus dans la substance du rein mesme, ou dans ses cauitez, elle se grossit de nouuelle matiere qui s'y attache tous les jours ; elle se fait bien souuent dans la vessie de matiere tartareuse & de grauier qui tombe des reins, elle y grossit lors que le sediment de l'vrine, estant tartareux, croupit, s'attache & se durcit à cause de la fraicheur de la partie.

La pierre des reins se fait connoistre par vne douleur pesante & dif-

ficulté de se fléchir, elle s'augmente apres le repas & le ventre estant reserré, la mesme douleur se diminuë par l'éuacuation du bas ventre & de l'estomach en vomissant.

Si la pierre tombe dans l'vretere elle y fait vne extreme douleur à cause de sa delicatesse & sensibilité, elle émeut les humeurs & le vomissement par lequel on rejette de la pituite, de la bile & des humeurs noires. La cuisse du mesme costé s'engourdit, à cause que la pierre presse les nerfs qui la meuuent & prennent leur origine des lombes; on jette du sable jaune qui s'arreste quelquefois de mesme que l'vrine, si ce n'est que la pierre remonte, ou qu'elle tombe entierement dans la vessie, car alors l'vrine deuient époisse & trouble qui estoit claire & cruë par l obstruction de l'vretere. L'exercice fait pisser du sang, parce que la rudesse de la pierre froisse la chair du rein.

La pierre de la vessie à ses marques, l'vrine est visqueuse & blanche, on a souuent enuie de pisser & d'aller à la selle tout ensemble & on ne fait quasi rien encore qu'on a de grandes épreintes, on sent vne douleur piquante au bout de la verge, & d'ordinaire vne pesanteur à sa racine. Si la pierre entre dans l'vretere l'vrine s'arreste tout à fait, ou elle sort goutte à goutte.

Il n'y a qu'vn signe asseuré, c'est de toucher la pierre en sondant les personnes d'âge & mettant le doigt dans le fondement des enfans. Le sel nitre qui est dans l'vrine ne se fige jamais, mais le sel de tartre s'y durcit en forme de grauier ou de sable, quand elle est froide : on les distingue en ce que le tartre se fond en l'eau boüillante & il se redurcit à l'eau froide.

L'Inflãmation du rein se nomme nephritis, elle vient souuent de la pierre qui le froisse & l'offense, elle vient aussi d'autre cause comme de l'abondance du sang, d'vn coup, d'vne cheute, d'vn saut, de douleur & de pressement. Le coït, le trop grand exercice & les remedes acres, comme les cantharides portent le sang aux reins auec les humeurs, il se repand dans leur substance, il bouche les vaisseaux, le mouuement circulaire s'arreste, il enflãme les reins. ART. 3. *De l'inflãmation des reins & de la vessie.*

L'inflãmation de la vessie qui vient quasi de mesme cause produit de mesmes symptomes, ce sont la fiévre continuë, des maux de cœur, la difficulté d'vrine ou sa suppression, la dureté du ventre, la soif, le degoust & le vomissement de bile, le froid des extremitez, l'inquietude & le delire. L'inflãmation du rein se distingue de celle de la vessie, par la situation de la douleur qui est extreme à l'hypogastre & au perinee, celle du rein se sent pesante auec élancement, chaleur & battement, à cause que l'artere s'enflãme auec la partie.

Les vlceres suiuent l'inflãmation, ils se font aussi d'autre cause tant interne qu'externe, comme d'alimens chauds ou de venins & de remedes corrosifs. Ils se fõt aussi de cause interne, car la pierre blesse les reins & la vessie, vne veine se rompt & laisse vn vlcere, les humeurs acres & la bouë qui s'écoule d'vn abscés dãs le rein, en fait de mesme.

On juge de l'vlcere du rein par la douleur qu'on sent aux lombes, on vrine du sang auec de la bouë, & on voit quelquefois dans l'vrine de petites parcelles de chair fort vermeille qui sont de la substance du rein. L'vlcere de la vessie se connoit à la situation de la douleur, on a grand peine à pisser vne goutte, & en suitte on voit vn peu de bouë, ou quelque pellicule corrompuë.

ART. 4. *du pissement de sang.*

ON vrine du sang en plusieurs manieres, il n'en sort quasi point des vreteres, on n'en rend gueres plus de la vessie, l'vretre qui est son col en rend vn peu dauantage, mais quelquefois il en sort des reins vne grande quantité. Les vaisseaux éjaculans & les vesicules seminaires se relachent quelquefois excessiuement par la debauche & font vne insensible profusion de sang, celuy qui vient des reins se mesle exactemẽt auec l'urine & paroit du sang clair: Le sang qui vient du col de la vessie sort tout pur, ou en caillots & auec douleur.

Le pissement de sang qui vient des reins a trois causes, la premiere est la dilatation de l'orifice des arteres qui repandent le sang, à cause de leur force expulsiue, ou à cause de son abondance, ou de sa chaleur & de la prõptitude de son tour qui dilate les orifices. La seconde cause est la diuision des vaisseaux qui vient de playe, de rupture, d'effort, de cheute, ou de coup. Le frappement de la pierre, la plenitude, l'érosion des venins ou des humeurs acres entame aussi les vaisseaux. La troisiéme cause de l'vrine sanglante c'est le suïntement qui vient de foiblesse & de froideur des reins, de relachement & d'humidité des vaisseaux, & enfin de la fluidité du sang qui est sereux comme aux hydropiques.

Ces trois causes se distinguent, car si le sang s'ecoule par suïntemẽt il sort insensiblement, sa couleur est mauuaise & semblable à de l'eau. La diuision des vaisseaux repand beaucoup de sang épois & tout à coup, il vient apres quelque violence, ou apres la douleur du mouuement de la pierre. L'erosion repand peu de sang subtil & auec douleur, & enfin les vlceres se distinguent par la douleur & par la sanie qui sort auec de la bouë. Le sang qui sort des corps plethoriques & au printemps auec pesanteur des reins, en façon de crise & sans douleur vient de la dilatation de l'orifice des arteres.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies qui sont propres aux reins.

LEs reins purgent le sang de ses humiditez superfluës, quelquefois ils y manquent & quelquefois ils les attirent trop, ils rendent le sang sec & dépourueu de l'humidité necessaire à se distribuer : on nomme cette maladie diabete, parce que l'vrine passe impetueusement par les reins, on rend aussi-tost ce qu'on a beu. Art. 1. *Du diabete.*

Trois choses font la precipitation de l'vrine dans les reins, sçauoir leur intemperie chaude & seiche qui se contracte par le frequent vsage des alimens chauds & des épiceries, la seconde est vne humeur chaude, acre ou salée qui altere le rein se repandant dans sa substance : & la troisiéme cause c'est vne chose estrangere, comme vn ver, vne poudre ou vn venin qui produit vne soif violente par l'épuisement de sa substance humide.

Le diabete rend l'vrine aqueuse & cruë, on pisse plus qu'on ne boit, à cause que les parties se fondent, & les reins epuisent toute l'humidité naturelle. C'est pourquoy les entrailles brulent n'estant point raffraichies, le corps deuient aride & se seiche.

CHAPITRE TROISIEME.

Des maladies qui sont propres à la vessie.

L'Action d'vriner est de soy naturelle, & quant au temps elle est arbitraire, elle se depraue, elle s'affoiblit ou elle se detruit entierement & l'vrine s'arreste. Ce symptome s'appelle suppression d'vrine, elle arriue quelquefois encore que la vessie soit pleine, & quelquefois elle arriue parce que l'vrine n'y descend point, & cela vient à cause d'vne extreme douleur, à cause de l'obstruction des reins & des vreteres, ou à cause qu'ils se raffroidissent & retiennent l'vrine, qui produit l'hydropisie. Art. 1. *Des vices de l'action d'vriner.*

Dans les fiéures continuës l'vrine s'arreste aussi quelquefois, sans qu'il y ait aucun mal aux reins, aux vreteres, ny à la vessie & il s'ensuit vn grand frisson, s'est signe d'vne crise qui se va faire par süeur ou par diarrhoee, si ce n'est que les forces manquent, car c'est signe que la mort est proche.

La plenitude de la vesſie ſe connoit en touchant l'hypogaſtre, l'vrine s'y arreſte quand ſon col eſt bouché par quelque corps eſtrange, comme par vne pierre, par vn phlegme, par vn caillot de ſang, ou par vne carnoſité ; le froid, la foibleſſe & l'engourdiſſement de la vesſie retiennent l'vrine tout de meſme. L'action d'vriner s'affoiblit & ſe diminuë par les meſmes cauſes eſtant plus foibles, elle ſe depraue ne s'écoulant que goutte à goutte & auec douleur. La cauſe de ce ſymptome eſt dans l'vrine ou dans la veſſie meſme, comme vn vlcere, vne pierre, vne inflãmation. On voit auſſi quelquefois que l'vrine va goutte à goutte à cauſe de la foibleſſe de la vesſie qui ne la retient pas : & cette cauſe ſe diſtingue des autres parce qu'elle eſt ſans douleur.

SECTION TROISIEME.

DES MALADIES DES PARTIES genitales,

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies des parties genitales qui ſont communes aux deux ſexes.

Art. 1. Du tour du ſang & des eſprits qui ſe fait aux vaiſſeaux ſpermatiques.

Les parties genitales ont des maladies qui ſont venimeuſes & d'autres qui ſont ſimples & ordinaires, celles cy ſe remarquẽt ſeulement en l'homme ou en la femme, ou elles ſont communes aux deux ſexes : les maladies qui ſont communes aux deux ſexes ce ſont l'impuiſſance, les pollutions continuelles & la gonorrhœe.

Le tour du ſang ſe fait euidemment en toutes les parties, il eſt plus lent aux parties froides & ou ſes vaiſſeaux ſont eſtroits, il eſt plus prompt ou ils ſont larges & ſur tout ou la chaleur abonde. Les parties genitales ſont froides de leur nature ; & les vaiſſeaux ſpermatiques des enfans ſont tres étroits, c'eſt pourquoy les enfans ne font point de ſemence. La chaleur s'augmente & ſe répand par tout dans la jeuneſſe, elle dilate les vaiſſeaux, elle reflue de tout le corps, reuenant dans le cœur ou eſt ſa ſource.

Il n'y a que les parties genitales ou le reflus n'eſt pas de meſme,

car les vaisseaux spermatiques s'entrecommuniquent par vne infinité d'anastomoses jusqu'à ce qu'insensiblement ils s'vnissent. On voit que le sang s'y porte par l'artere & il retourne par la veine jusqu'au lieu ou ils sont confus, c'est à l'epidydyme & au dessus du testicule, où de deux vaisseaux il ne s'en fait qu'vn qui est beaucoup plus épois qu'vne artere.

C'est vne conformation particuliere qui engage le plus subtil du sang & des esprits hors de leur cours. Ce vaisseau se nomme éjaculant, le sang & les esprits n'en retournent jamais, ils s'y échauffent & se meslant ensemble par la vertu des testicules & de l'action venerienne, ils s'époississent & font vne escume qu'on appelle semence.

Le sang atrabilaire contracte quelquefois tant d'acrimonie qu'il offense les lieux ou il se porte, il est tres-dangereux & les parties l'expulsent tour à tour, il est chassé par tout comme vn venin pernicieux, & sa vapeur subtile fait de soudains élancemens, elle est coureuse & vague. Lors que l'humeur atrabilaire rencontre vne partie foible de sa nature ou par accident, elle en altere les actions & s'y amassant, elle détruit son temperament & sa structure. Les humeurs veroliques se communiquent & se multiplient soudainement, elles ont la mesme suitte de symptomes pernicieux qu'vne fluxion de bile noire.

Les organes se perfectionnent & se fortifient par l'exercice moderé des fonctions, l'excez & l'oisiueté les affoiblissent. La continence parfaite ou l'oisiueté debilite moins les parties genitales que les autres, parce que leur principale fonction consiste au mélange du sang & des esprits & en l'expulsion de la semence qui ne doit pas estre si frequente, elle se fait suffisamment en songe & mesme quelquefois dans le profond sommeil, à cause que la chaleur se retire au dedans & s'augmente au milieu, où la semence se fait & s'écoule d'elle mesme. ART. ...

Et neantmoins la continence entiere quasi de mesme que l'excez du coït debilite quelquefois notablement les parties selon la diuersité des temperamens & des humeurs, elle fait l'impuissance de la seconde espece, les pollutions inuolontaires & la gonorrhœe. Le continuel exercice du cheual debilite aussi les parties genitales, parce qu'il froisse les prostates glanduleuses & les vesicules seminaires par vne maniere de frappement continuel. Les vices de la structure interne ne détruisent pas moins la virilité que ceux de la structure externe des parties genitales, je l'ay fait voir dans l'explication de l'aphorisme 63. de la 5. section.

On nomme froids & maleficiés ceux ou les humeurs froides dominent, le tour du ſang & des eſprits eſt foible, il ne paſſe point les detours & replis des vaiſſeaux ſpermatiques, car les teſticules & les vaiſſeaux ejaculans n'en ont jamais vne communication ſuffiſante; ils n'ont point de ſemence valide, la matiere y manquant comme aux enfans & aux vieillards, & l'eſprit qui en eſt l'ouurier, la matiere & la forme ne pouuant penetrer tant de détroits.

L'exceſſiue euacuation de ſang & particulierement celle qui ſe fait des veines ou des arteres de la teſte, multiplie les humeurs froides, elle affoiblit le tour du ſang & détruit la virilité. La grande plenitude fait quaſi de meſme, puiſqu'elle diminue le tour du ſang & qu'elle arreſte les eſprits. Tout ce qui raffroidit exceſſiuement les parties genitales ou le cerueau rend auſſi les hommes impuiſſans, les vices des autres parties nobles y contribuent.

ART. 3. *De la gonorrhœe, de la ſeconde eſpece d'impuiſſance & des pollutions inuolontaires.*

La chaleur naturelle s'augmente extremement à dix-ſept ans, elle ſe porte impetueuſement aux parties qui trauaillent, elle les groſſit à cauſe qu'elle dilate les veiſſeaux. Les parties genitales ſe groſſiſſent ſubitement & ſe dilatent beaucoup plus que les autres, à cauſe de leur conformation particuliere. C'eſt pourquoy ſi les jeunes gens s'adonnent excesſiuement à l'amour, ils y deuiennent tres-enclins, à cauſe que le cours du ſang s'y porte de ſoy-meſme & s'y attire, encore qu'ils en ont moins de plaiſir, puiſque la ſemence s'ecoule inſenſiblement ſans eſtre retenüë ni cuitte.

Si vne fluxion de bile noire ſe coule dans les arteres ſpermatiques & dans les vaiſſeaux ejaculans, elle les debilite & les enflamme, elle les élargit excesſiuement, elle continuë d'y tomber & d'y eſtre receuë. Les vaiſſeaux ſeminaires eſtans debilitez contractent l'habitude de receuoir les ſuperfluitez des entrailles, & les entrailles de les y enuoyer: l'impuiſſance, les pollutions inuolontaires & la gonorrhœe ſe font de cette ſorte. La ſemence infectée de bile jaune, ærugineuſe ou noire coule ſans ceſſe en ſi grande abondance qu'on en eſt étonné; les humeurs qui ſe doiuent écouler par les ſelles & par les vrines ſe portant par des lieux tres-nobles, toutes les fonctions s'en offenſent, tout le corps s'amaigrit.

Les pollutions tres-frequentes viennent de ce que les humeurs qui compoſent la ſemence ſont tres-acres, & que la vertu retentrice des vaiſſeaux ſeminaires n'eſt pas entierement détruitte, car la moindre augmentation de chaleur & de mouuement qui arriue au ſommeil & dans les agitations du corps ou de l'eſprit fait couler les humeurs qui s'arreſtent en ces vaiſſeaux auant que la ſemence ſoit cuitte. L'impuiſ-

fance ou l'infecondité de la seconde espece est vn symptome de la gonorrhœe, elle vient de ce que la semence est vicieuse & sans aucune coction.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies des parties genitales qui sont propres à l'homme.

LEs maladies des parties genitales qui sont propres à l'homme sont en grand nombre, je ne parleray presentement que du satyriasme. La gonorrhœe, les pollutions continuelles & le satyriasme viennēt de causes contraires à celles de l'impuissance proprement ditte; car le satyriasme est vne continuelle & douloureuse érection auec enflure de la verge, à cause de l'extreme dilatation de ses vaisseaux; la douleur eteint l'amour, elle s'augmente si la palpitation des arteres y suruient. Art. 1. *Du satyriasme.*

Les parties genitales reçoiuent fluxion de toute sorte d'humeur dans les corps plethoriques. Les vents qui se produisent des humeurs chaudes & visqueuses se coulent dans les arteres & dans les nerfs spongieux qui composent la verge, ils l'enflent & la durcissent. La principale cause du satyriasme c'est la bile noire, car elle est flatueuse, acre & brulante, elle dilate les arteres, elle fait des palpitations, elle enflamme les prostates glanduleuses, elle pique, elle brule; la douleur qu'elle fait attire le cours du sang & des esprits, ils bouffissent les parties genitales où ils se portent, la douleur & le roidissement s'y augmente.

DES MALADIES DV CIRCVIT du milieu du corps de l'homme.



E circuit du milieu est de tres-petite estenduë, & neantmoins il est tres-important & le plus fort de tous, il gouuerne les autres & il en est le centre, il est le siege de l'ame & de la chaleur, il est la source des esprits. Ce circuit contient le cœur & le poumon, & sa force est si grande que

toutes les autres parties ne jouïssent de la santé & ne se releuent de maladie que par ses salutaires influences.

Cette perfection sureminente n'est accompagnée que d'vn deffaut qui luy est propre & naturel, c'est l'excez de la chaleur & l'embrasement de l'humidité radicale, encore que ses maladies se font plustost par sympathie & par le deffaut de raffraichissement que par son propre vice. Les choses qui détruisent le temperament du cœur & qui embrasent sa chaleur sont de deux sortes, sçauoir celles qui empeschent son raffraichissement & celles qui l'échauffent d'elles mesmes, car le cœur n'a besoin que de choses raffraichissantes. Il à des maladies qui luy sont propres, il en à d'autres qui sont communes a toutes les parties de la poitrine, & enfin le cœur à des maladies qui sont communes à tout le corps ; ce sont les fievres.

SECTION VNIQVE.

DES MALADIES DV COEVR.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies qui sont communes au cœur & à tout le corps.

ART. I. *De la nature de la fieure.*

ON appelle la fiéure vne maladie tres-commune, à cause qu'elle se communique à tout le corps, elle offense toutes les actions, elle attaque toute sorte d'âge & de temperament & en tout temps. La fieure n'est autre chose que la chaleur du cœur deuenuë violente & repanduë par tout le corps ; toutes les actions se font mal, puisque la chaleur mesme qui est l'ouuriere vniuerselle s'altere dans sa source.

Toutes les fieures se produisent, lors que les choses ou consiste nostre façon de viure qui doiuent raffraichir le cœur ou dissiper les excremens, font de la bile qui met le feu par tout le corps ; car en suitte de ce pernicieux mélange les humeurs qui sont naturellement humides & raffraichissantes, & ne sont faites que pour la nourriture & le raffraichissement du cœur, au lieu de raffraichir l'échauffent dauantage. Le sang tout échauffé coule dans les vaisseaux & dans

ses cauitez, il y passe & repasse continuellement & plus viste que de coustume; les extremitez & la teste qui le reçoiuent extremement échauffé le renuoient tout de mesme sans estre notablement raffraichi. C'est vne rouë de feu qui retourne sans cesse & qui brule par tout ou elle passe, le cœur n'y resiste point, il s'emporte de soy-mesme à l'excez de la chaleur, l'humidité s'embrase & les esprits s'enflamment, le feu se met par tout & le corps brule.

Le feu se fait different à cause de la diuersité de sa matieré & des lieux ou il s'allume, les fiévres se font tout de mesme car élles sont differentes selon la diuersité des humeurs qui se corrompent & la varieté des parties où elles brulent. L'humeur sanguine, le phlegme, la bile jaune & la bile noire, les esprits & les serositez mesmes venãt à se corrompre font diuerses especes de fiévre, à cause que leurs qualitez sont differentes, la varieté des parties où elles se corrompent en augmente la diuersité & fait vne grande varieté de symptomes. ART. 7. *Des causes de la fievre & de ses especes.*

Les humeurs se corrompent dans la substance des parties ou dans les vaisseaux où est le cours du sang & des esprits, qu'on peut nommer leur voye publique. Quand elles se corrompent dans leurs propres vaisseaux, elles passent & répassent vn grand nombre de fois tout au trauers du cœur & de ses cauitez, elles y mettent le feu, la fievre s'y allume.

Les humeurs se corrompent dans les parties molles & spongieuses, comme la ratte & le poumon, ou dans les parties fermes & solides comme les reins & le foye; celles-cy s'échauffent aisement de peu d'humeur, elles enuoient des fumées par les veines qui alterent les fonctions & mesme quelquefois elles font des fiéures continuës, les parties spongieuses souffrent vne plus grande quantité d'humeur sans s'alterer notablement. Art. 8. *De la fievre symptomatique & de l'inflãmatiõ qui la fait.*

Que si le sang & les humeurs se repandent en grande quantité dans les pores d'vne partie, elles y croupissent & s'y corrompent, elles y font inflammation, les parties brulantes & subtiles se coulent par les veines dans le cœur, ou elles font la fiévre qu'on nomme symptomatique, à cause qu'elle est vn symptome d'vne inflammation.

Les humeurs se corrompent & s'enflamment dans les pores des parties qui s'en échauffent seulement, & cette sorte d'inflãmation s'appelle simple. Il y a vne autre sorte d'inflãmation qu'on nomme systrophique. Le sang & les humeurs se coulent si auant dans la propre substance que faisant vn amas considerable elles s'echauffent

ensemble & s'enflamment, les parties mesmes sont en danger de se corrompre, puisque l'air & les esprits qui conseruent la vie n'y peuuent penetrer. Ainsi les grandes veines contiennent la matiere de toutes les fiévres continuës, elle retourne continuellement. Les fiévres intermittentes se produisent de la corruption des humeurs qui sont dans les petites veines & dans les pores des parties, elles ne s'agitent pas en tout temps. Les fiévres symptomatiques viennent de l'inflammation des parties mesmes. Le mélange de ces trois sortes de fiévres en produit vne infinité d'autres.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies qui sont communes au cœur & a toutes les parties du thorax.

ART. I. Le la difficulté de respirer.

LA chaleur est le premier organe de l'ame, elle doit estre moderée, son excez ou son manquement la rendent inutile, elle se loge auec l'ame dans le cœur, où elle ne peut estre éteinte ni diminuée par le froid. Elle se porte aisement à l'excez & à l'étouffement à cause du grand nombre d'organes qui seruent à la raffraichir & à rejetter ses excremens, si quelqu'vn manque à son vsage elle s'embrase & on étouffe.

La difficulté de respirer à trois causes immediates, sçauoir l'imbecillité des muscles qui remuent la poitrine, l'augmentation de la chaleur & enfin l'étrecissement des passages de l'air. Cette derniere cause produit l'asthme, qui est vne difficulté de respirer auec ralement & sans fiéure : Que si outre le ralement le malade est contraint de demeurer assis on la nomme orthopnœe. Les humeurs époisses & visqueuses, les tumeurs qu'elles font & les serositez contenuës dans la poitrine produisẽt l'asthme estrecissãt les conduits de l'air. La dislocation des os du col, la cõpression de la poitrine & du diaphragme, la froideur & l'aridité du poumon de mesme que sa bouffissure qui vient de vapeurs & de trop grande abondance de sang font les hommes asthmatiques.

L'étrecissement des passages empesche que l'air n'entre à vne fois en suffisance quantité pour raffraichir le cœur, c'est pourquoy la nature est cõtrainte d'y satisfaire par vne respiration plus frequente. S'il'asthme se fait d'humeur époisse & pituiteuse elle tombe ordinairement

nairement de la teste, ses redoublemens sont reglez & ils viennent plûtost de nuit que de jour, vn sentiment de pesanteur respond au deuant ou à l'espine où est l'attache du poumon.

On est sans fiévre encore qu'on à soif, à cause que le cœur manque de raffraichissement, on tire l'haleine de loin & auec plus de peine si on est couché que debout, le détroit où l'air passe produit vn sifflement, la toux seiche tourmente, & on arrache à peine vn crachat gluant & escumeux. Les asthmatiques respirent mieux à jeun & dans vn air serain, mais si le temps est froid & humide & que l'humeur vienne à boüillir, le mal s'augmente, & encor plus si vne fluxion nouuelle suruient.

SVIT à parler des maladies qui viennent de l'augmentation de la chaleur & de l'étrecissement des passages de l'air tout ensemble, ce sont les maux de gorge & de costé. Ces maladies se forment au circuit exterieur, car elles sont aux parties contenantes propres du thorax, je les rapporte au circuit du milieu, puisqu'elles y font la fiéure & la difficulté de respirer. ART. 2. *De l'angine, schynance ou mal de gorge.*

On a donné le nom d'angine à l'horrible tourment qu'on souffre en respirant quand la gorge s'enflamme, encoreque le thorax n'ait aucun mal, il y en a de quatre sortes. La principale angine & proprement ditte est vne inflãmation des muscles propres au larynx auec vne extreme douleur, fiéure violente & étouffement. La seconde est vne inflammation des muscles communs du larynx. La troisiéme est aux muscles propres à la gorge & qui font immediatement la deglutition: & enfin la quatriéme sorte d'angine est l'inflammation des muscles communs au col & à la gorge.

Hippocrate reduit l'angine à trois especes, la premiere & la plus maligne enflamme si fortement les muscles propres au larynx où est le détroit des conduits de l'air, que les malades étouffent, ils sont cõtraints d'estre debout, la voix leur manque, ils rejettẽt le breuuage par le né & ne peuuent rien aualler; la fieure & la rougeur paroit au visage, les yeux sortent de la teste & la langue de la bouche qui est toujours ouuerte, & neantmoins il ne paroit aucune enflure au col ni a la gorge. En la seconde angine la douleur n'est pas moindre, mais l'inflammation se repand, elle paroit au fond de la bouche. Et enfin la troisiéme sorte d'angine paroit au col & à la gorge.

Les causes internes de l'inflammation de la gorge, c'est la plenitude & l'impureté des humeurs, qui arrestent & figent le sang dans les veines par la corruption des esprits. Les causes externes du mal de gorge, ce sont la gourmandise & l'yurongnerie, le froid produit

du phlegme & le fait couler de la teste, & au mesme temps il enferme la bile au dedans & l'éleue à la gorge qui la reçoit plûtost que les autres lieux, estant spongieuse & debile.

ART. 3. *De la pleuresie.* La membrane qui forme le creux du thorax, enduisant les costes & les chairs qui se separent interieurement, se nomme pleure ou costale ; la pleuresie est vne tumeur enflammée & faite de sang répandu dans leurs pores.

La cause interne de la pleuresie, c'est l'abondance du sang ou ses qualitez vicieuses ; la bile le repand, & le phlegme estant échauffé coule & se fond. Ainsi la pleuresie se diuise en quatre especes, puisqu il y a quatre humeurs ; la bile noire fait rarement la pleuresie car elle entre difficilement dans les pores, estant visqueuse & en petite quantité. La pleuresie se diuise encore à raison du lieu où elle est, en interne & vraye & en celle qui est externe & fausse ; elle est anterieure, laterale ou posterieure & dorsale, elle est superieure ou inferieure.

Ce qui engendre trop de sang, ce qui l'échauffe & precipite son cours, ou le repousse impetueusement au circuit du milieu rompt les vaisseaux & le repand dans la substance des plus foibles parties. La grande rigueur de l'hyuer produit la pleuresie dans les corps chauds & plethoriques. La boisson froide & copieuse pousse le sang de l'estomach & du poumon, & son cours estant arresté il se repand dans les parties. Toute sorte de raffroidissement soudain fait de mesme, le vin, les alimens chauds, le bain tiede, la chaleur de l'air, l'exercice violent & la colere poussent le sang plus impetueusement qu'à l'ordinaire.

La pleuresie à ses signes cōmuns de quelque cause qu'elle vienne, ce sont la toux, la difficulté de respirer, vne douleur piquante & la fievre continuë, puisque c'est vne inflammation de la poitrine. La pleuresie externe & fausse fait bien plus de douleur en se couchant dessus le mal que sur le costé sain, la compression l'irrite & on n'ose y toucher, on crache peu, le poux n'est pas si dur & tous les accidens sont beaucoup moindres qu'en la vraye pleuresie, sur laquelle on est contraint de se coucher, à cause de l'extreme douleur qu'elle fait, quand elle est suspenduë dechirant la membrane; la douleur va jusqu'à la clauicule.

La fiévre est violente & continuë puisque le cœur & le poumon ne peuuent manquer de souffrir de l'inflammation qui les touche, elle étrecit leur place qui deuroit s'élargir à cause de la fiévre & de la necessité de la respiration qui en deuient plus frequente, petite & douloureuse. Le poux est dur & sec, à cause de la sympathie de l'ar-

tere, auec la membrane qui s'enflamme, la necessité de raffraichir l'oblige a estre plus frequent & l'oppression le rend inegal.

L'empeschement des parties thoraciques excite vne toux qui est seiche au commencement, à cause de l'époisseur de l'humeur & de la crudité de l'inflammation, en suitte on crache du sang qui en sort, le poumon s'en abbreuue & en toussant il s'eleue dans la bouche pour estre rejetté. On connoit de ce crachat l'humeur qui fait la pleuresie, la rougeur montre que c'est le sang, la blancheur indique le phlegme & la jauneur la bile, enfin la couleur noire fait voir que l'humeur melancholique predomine.

Art 4. Du crachement de sang.

Le sang se vuide de plusieurs parties contre l'intention de la nature il vient de l'estomach en vomissant, il coule doucement des levrès & de la bouche; il se rejette de la gorge en crachant, il ne sort qu'en toussant du larynx & de l'aspre artere, & il ne se tire jamais du thorax & du poumon qu'auec vne toux violente.

Le crachement de sang à trois causes immediates, ce sont l'ouuerture de l'orifice des vaisseaux qui se produit de l'abondance du sang, de sa chaleur & de la soudaineté de son cours qui vient de l'vsage excessif des choses chaudes. La seconde cause du crachement de sang c'est la delicatesse & la subtilité des veines au trauers desquelles il s'écoule. La derniere cause c'est la diuision de ses vaisseaux qui se fait en deux manieres, la premiere c'est la rupture qui vient d'vne cause interne, comme de la plenitude; ou d'vne cause externe, cõme d'vne cheute, d'vn coup, d'vn cri, de colere ou de froid, qui arrestant le cours du sang durcit les veines & les fait creuer. La seconde cause de la diuision des vaisseaux, c'est l'erosion qui se fait par vne extreme acrimonie du sang ou par vne fluxion.

La rupture des vaisseaux ou l'ouuerture de leurs orifices repand beaucoup de sang pur & en peu de temps, l'erosion n'en rend gueres & qui est purulent ou sanieux. La rarefaction fait sortir insensiblement le plus subtil & le plus sereux en façon de rosée. Le sang noir, épois & en caillots qui se crache auec de la douleur vient du thorax, & celuy qui est escumeux, jaune & subtil & qui se crache sans douleur vient indubitablement du poumon.

Art. 5. De la Toux.

IE dois traitter en dernier lieu de la toux, puisqu'elle est vn symptome commun de toutes les maladies de la poitrine. La toux donc est vn effort du thorax qui se serre pour expulser auec l'air ce qui l'offense ou qui empesche la liberté de ses conduits.

Il y a de deux sortes de toux, on la nomme seiche si on ne crache rien, elle vient de l'aridité des conduits de l'air, de leur erosion,

douleur, inegalité, compreſſion, tumeur, échauffement ou froideur. Vne humeur ſubtile irrite ſans donner priſe, & celle qui eſt viſqueuſe ne ſe tire qu'auec violence.

La ſeconde eſpece de toux s'appelle humide à cauſe qu'on rejette quelque humeur. Toutes ces ſortes de toux ſe font par ſympathie ou par des choſes qui d'elles meſmes offenſent le thorax, comme les intemperies, la ſolution de continuité qui vient de choſes acres ou corroſiues; le bouchement des conduits de l'air qui ſe fait par les choſes eſtrangeres qui s'y coulent, comme de l'eau ou du pain; ou par des cauſes internes, comme les humeurs ou les tumeurs qui ſont dans le thorax. La toux ſe fait par ſympathie des tumeurs des parties du bas ventre & de leur repletion, de l'eroſion de l'orifice ſuperieur de l'eſtomach qui vient de vers ou d'humeurs acres: ainſi grattant le dedans de l'oreille on touſſe.

Enfin la toux ſe fait ſouuent d'humeur froide & pituiteuſe, & quelquefois elle ſe fait de bile, on la voit au crachat qui eſt ſubtil, jaune & ſalé auec acrimonie de la gorge, rougeur & chaleur du front & du viſage. L'inſomnie, la ſoif, la douleur de teſte, la rougeur de l'vrine, la fieure & la frequence du poux montrent que la bile fait le rhume. Le temperament du malade, la jeuneſſe, ſa façon de viure & le plaiſir qu'il prent à ſentir la fraicheur preuuent certainement que la toux vient d'humeur chaude. Le rhume, que les humeurs froides produiſent, a des ſignes contraires.

La toux violente continuelle & inueterée a des cauſes dans le thorax & dans le poumon meſme, qui demandent vne diſquiſition particuliere.

CHAPITRE TROISIEME.

Des maladies qui ſont propres au cœur.

Art. I. De la palpitatiõ de cœur.

Le cœur eſt ſi neceſſaire à la vie que les maladies qui luy ſont propres ne peuuent eſtre longues & violentes : la ſyncope eſt la plus maligne & la palpitation eſt la plus violente, puiſque c'eſt vn mouuement par lequel le cœur ſe dilate & ſe reſerre impetueuſement pour rejetter ce qui l'offenſe : ſa dilatation eſt quelquefois ſi forte, qu'il ſe rompt & dechire, & ſa contraction ſe fait comme vn tres-rude & mutuel frappement de ſes parties l'vne contre l'autre.

Les intemperies sont incapables de faire la palpitation dãs le cœur, elles l'y disposent seulement, ce sont ses tumeurs, l'abondance de sang & sa visquosité ou les corps estranges qui bouchent les conduits. L'excez de l'eau du pericarde empesche la liberté du mouuement ordinaire, vn vent qui s'y enferme, vn ver, vne pierre & vne humeur pourrie ou vn caillot de sang, il n'entre jamais rien par les arteres dans le cœur, l'air & le sang y coulent sans cesse par les veines, mais s'il est corrompu les humeurs vicieuses l'offensent & le font palpiter.

Les humeurs visqueuses & brulées sont quelquefois dans le sang en si grande abondance qu'elles entrent ensemble dans le cœur, où elles font vn corps estrange ou vne concretion qui s'attache aux valvules tricuspides; ces manieres de chairs se font souuent en ceux qui ont le poux intermittent auec des palpitations. Le sang se fige quelquefois dans les veines & vn caillot suiuant son cours entre insensiblement dans le cœur, où il se dissout & se fond par l'action de la chaleur, s'il est meslé d'humeur brulée il s'époissit encore plus & il y fait la palpitation.

Le foye, la ratte, la matrice, les reins, l'estomach ou le mesentere contiennent quelquefois des humeurs vicieuses ou des abscez qui poussent des vapeurs malignes ou des sanies dans le grand cours du sang, & entrent dans le cœur où elles font des palpitations. Il y a donc vne palpitation qui a sa cause dans le cœur & vne autre qui vient par sympathie, celle-cy vient de tout le corps, comme aux fieures malignes & à la melancholie, ou de quelque lieu particulier, comme des intestins infectez de vers.

Les causes internes des palpitations se recueillent & s'excitent par celles qui sont au dehors comme les choses vaporeuses, vn air puant & infecté, vn venin, la colere, la crainte, vne surprise, l'amour, le trauail excessif, le vin pur, vne debauche ou la contention d'esprit.

Les palpitations des arteres viennent du vice des parties qu'elles offensent ou des matieres portées de diuers lieux que le cœur y descharge : on les distingue par la disposition des parties où elles arriuent, & par la santé de tout le corps. La pituite, la bile & la plenitude ont leurs signes asseurez. La palpitation qui vient de vapeur est tres-commune, elle prend & quitte facilement.

La syncope est vne soudaine defaillance de la faculté vitale, dont toute la nature dépend; les intemperies n'en sont pas les seules causes, ce sont les vices des esprits influens, car ils s'oppressent, ils se pe- Art. 2. *De la Syncope.*

corrompent ou ils manquent. Les esprits manquent parce qu'ils ne s'engendrent point faute de force & de bonne matiere : ou parce qu'ils se dissipent par l'excez de la chaleur, de la douleur, des veilles, de la colere ou de la joye : toutes les grandes & soudaines euacuations de sang & mesme des excremens & matieres nuisibles, dissipent les esprits; leur subtilité & la delicatesse du cuir y contribuent.

Les esprits se corrompent par les infections de l'air, par les venins & par les malignes vapeurs qui venant de la corruption d'vne partie entrent dans le cœur par les veines. Et enfin les esprits se voient oppressez par la plenitude du sang & des humeurs epoisses, car les conduits se bouchent, ils s'emplissent & les esprits en demeurent étouffez; les fortes passions comme l'épouuante & l'extreme tristesse retirent & ramassent quelquefois les esprits si violemment dans le cœur qu'ils s'y éteignent : la constipation du cuir y contribuë. Ces causes produisent la syncope estant tres-fortes, si elles sont moins violentes, elles font vne simple foiblesse ou lipothymie laquelle a les mesmes accidens, puisque les sentimens, les mouuemens & toutes les facultez cessent ou s'affoiblissent. Mais en la syncope toutes les facultez succombent, parce qu'elles dependent du cœur: la chaleur naturelle se dissipe & l'humidité radicale se resout: on le voit en ce que tout le corps deuient dur & froid comme marbre, & que l'humidité radicale s'enua n'éstant plus retenuë par la chaleur.

CHAPITRE QVATRIESME.

Des maladies qui sont propres au poumon.

Art. 1. De la Phthisie.

LA maigreur ou phthisie a deux especes, la premiere est essentielle & commune à tout le corps, elle vient des fieures continuës ou d'intemperie chaude & seiche : la seconde est symptomatique puisqu'elle vient du vice d'vne seule partie. Cette phthisie à cinq especes, y ayant cinq differentes parties capables d'amaigrir tout le corps, ce sont l'estomach, les reins, l'eschine, les hanches & le poumon : cette derniere dissipe dauantage de sang que les autres, car estant spongieuse & foible & ses vaisseaux formant vn detroit où toutes les humeurs passent, elle en arreste grande quantité qui l'offensent.

Toutes les maladies du poumon se terminent en phthisie propre-

ment ditte, laquelle est vn vlcere au poumon qui fait vne extreme maigreur de tout le corps & vne fieure lente. On en remarque de trois sortes, la premiere vient d'vne fluxion subtile, acre & salée qui tombe du cerueau sur le poumon. La seconde vient d'vne veine ouuerte ou rompuë dans le poumon où le sang se pourrit & se change en bouë qui corrompt sa substance & y fait vn vlcere. La troisiéme espece de phthisie succede à l'empyeme, à l'angine & à la pleuresie, lors qu'elles se changent en bouë qui se répand dans la poitrine & fait vn vlcere au poumon.

Ces trois sortes de phthisie & leurs differentes causes se reduisent à vne seule qui est vne humeur corrosiue de quelque part qu'elle vienne faisant vn vlcere au poumon. Il se rencontre des personnes qui ont le poumon naturellement si chaud & d'vne consistence si molle & si delicate ou facile à flaitrir, qu'ils amaigrissent insensiblement jusqu'à la mort, encore qu'ils ne crachent point de sang & qu'ils n'ont point d'vlcere au poumon.

L'vlcere du poumon a deux signes particuliers, ce sont le crachement de sang & de bouë & vne fieure lente qui s'augmente la nuit & produit à la longue vne extreme maigreur, à cause que le sang s'infecte au detroit du poumon où est l'vlcere. Car les vlceres ont de deux sortes d'excremens, l'vn est subtil & l'autre est grossier, la bouë grossiere se rejette en crachant, & la sanie subtile suiuant le cours du sang se coule dans le cœur où elle fait la fieure lente.

La peripneumonie est vne inflammation du poumon auec vne fiéure violente & continuë ; elle se fait quelquefois du sang & des humeurs que le cœur y envoye, elle se fait aussi de fluxion du cerueau qui bouche les conduits de l'air, elle y croupit, elle s'échauffe & venant à se corrompre elle excite vne inflammation. Art. 5. *De l'inflammation du poumon.*

Le sang pituiteux que le cœur pousse dans les arteres du poumon bouche aussi quelquefois ses vaisseaux par sa lenteur & visquosité. Le sang subtil & bilieux s'écoule & ne fait point d'obstruction, mais la rencontre de l'air qui entre sans cesse au poumon dissipe ses esprits, les humeurs vicieuses & la bile noire les corrõpent, elles figent le sang dans les veinss, elles arrestent son cours & on voit que l'humeur bilieuse fait la peripneumonie & que les eresipeles du poumon sont tres-frequentes.

L'inflammation du poumon succede tres-souuent aux autres maladies, cela se fait en deux façons pernicieuses, la premiere est vn simple transport, comme on voit que la pleuresie quitte quelquefois & sa matiere va faire la peripneumonie. La seconde maniere est vne

augmentation de mal lors que la pleuresie continuë & que l'inflammation suruient au poumon, car le sang des veines du thorax y passe immediatement.

La fieure violente & continuë est le premier symptome de la peripneumonie, parce qu'elle touche le cœur & que le sang enflammé y entre. L'excez de la chaleur etouffe & pese en la poitrine, on est contraint d'estre debout en respirant, l'ardeur de la matiere fait le ralement & la toux, on crache sans douleur du sang escumeux, jaune ou brun selon l'espece d'inflammation. Le visage est bouffi & rouge & sur tout les yeux & les jouës, à cause de leur delicatesse & de l'abondance des fumées brulantes qui s'y portent; le poux est mol, inegal & grand & la soif est extreme, auec vn grand desir de boire frais.

DES MALADIES DV CIRCVIT inferieur du corps de l'homme.

LE circuit inferieur est vne pepiniere de maladies, il en à vn grand nombre de particulieres, il en produit aux autres circuits, il en reçoit aussi reciproquement, il regorge de toutes sortes d'humidités & d'excremés, il en a les égouts puisqu'il fait la cuisine & les coctions pour les deux autres: ses vaisseaux sont petits & situez obliquement, ils sont entrecouppez de diuisions tres-frequentes, ce qui le rend sujet à des obstructions continuelles. Le circuit inferieur est de mediocre estenduë, il contient les parties qui font le chyle & le sang; elles ont esté pourueuës de vertus differentes, celles qui seruent à la chylose & à ses excremens sont toutes froides & membraneuses, celles qui font le sang & rejettent la bile sont plus chaudes.

Des maladies des parties qui font le Chyle.

LEs coctions de l'aliment ont trois differens lieux & trois degrez qui les perfectionnent, ce sont la preparation, la coction mesme

mesme & la perfection de la coction. La chylose est la premiere de trois coctions differentes & necessaires, elle a trois degrez comme les autres coctions : la preparation de l'aliment se fait en la bouche & à l'œsophage; la chylose mesme se fait dans l'estomach, & enfin la perfection de la chylose se fait dans les boyaux.

SECTION PREMIERE.

Des maladies du ventricule.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies de l'orifice inferieur & de l'appetit.

LES maladies des parties qui font la preparation de la chylose appartiennent au circuit exterieur, je parleray presentemét des maladies du lieu de la chylose mesme. L'estomach fait quatre differentes fonctions, il reçoit auec appetit les alimens, il les retient, il les conuertit en chyle, & en quatriéme lieu il enuoye le reste aux intestins. Chacune de ces quatre fonctions s'offése en trois manieres, car elle se depraue, elle s'affoiblit ou elle se pert entierement; ce sont douze symptomes qui viennét de l'intéperie de l'estomach ou de sa conformation, ils se font tous en son orifice inferieur, en son fond, ou en son orifice superieur qui s'appelle proprement estomach. *Art. 1. Du mal de cœur.*

L'estomach est tissu de nerfs tres-delicats & tres-sensibles, puisqu'ils viennent immediatement du cerueau; il est le lieu de l'appetit & d'vne infinité de symptomes, son sentiment est si exquis qu'on luy a donné le nom de cœur, à cause qu'on croit auoir mal au cœur quand il souffre. On void des personnes qui tombent en syncope de la moindre chose qui l'offense: vne vapeur de mere, de ratte, du mesentere ou du ventricule mesme le blesse & produit de grandes foiblesses. Les humeurs froides & cruës eteignent aussi quelquefois sa chaleur & l'oppressent, elles font des langueurs s'attachant à l'estomach.

La troisiéme & la principale cause de cette syncope ou mal de cœur, c'est vne humeur chaude, acre & bilieuse qui surnage & picque l'estomach; on la connoit à l'amertume de la bouche, à l'inquietude, à la soif & à la colere, on en vomit aussi quelquefois. La crudité se connoit au temperament, à ce qu'on mange trop, on

a des rapports & des pesanteurs: & quãd aux vapeurs elles viennent & quittent facilement.

Art. 2. Des symptomes de l'appetit.

L'appetit est quelquefois excessif, il se pert & il se depraue. Les humeurs vicieuses abbreuuent quelquefois l'estomach des fémes, des enfans & des melancholiques, en sorte qu'elles deprauẽt leur appetit & la raison mesme, puisqu'ils rebutẽt les viandes plus exquises & ils recherchent des choses estranges & conformes à ces humeurs.

L'estomach a le sentiment & le goust des humeurs necessaires à tant de differentes parties, il en a l'appetit & les en fournit toutes. Cet appetit se perd en trois manieres: car quelquefois on n'a point d'appetit & neantmoins on gouste quelque chose. Quelquefois on ne veut rien manger & on rebute tout: & en troisiéme lieu tant s'en faut qu'on ait appetit, on ne peut aualer & le cœur leue à tout ce qui se presente.

Ces deffauts d'appetit viennent de ce que les parties ne sont pas epuisées ou de ce que l'estomach en pert le sentiment, à cause de l'excez de la chaleur qui le detruit & fond les humeurs. Le froid dissipe la chaleur qui fait la coction & il amasse des superfluitez vicieuses, dont l'estomach & les alimens s'infectent; & enfin l'appetit se pert quand la nature & ses principes faillent.

L'appetit se rend excessif en la faim canine, ou la gourmandise est si grande qu'on deuore tout & on reuomit aussi-tost comme les chiens, on mange & on n'est pas rassasié. Ce grãd appetit vient d'humeurs froides ou melancholiques qui picquent l'estomach de mesme que le veritable appetit. L'epuisemẽt de tout le corps en suitte de la fieure & des euacuations excessiues en est quelquefois cause.

La boulimie vient aussi de l'epuisement de tout le corps où la necessité de manger est extreme, mais l'estomach n'a pas la force de digerer, & mesme on n'a point d'appetit, car les impuretez le font perdre. La boulimie donc est vne faim veritable & sans appetit, elle est contraire à la faim canine qui n'est qu'à l'estomach.

Art. 3. Du Hoquet & du vomissement.

Le hoquet est vn mouuement de l'orifice superieur du ventricule par lequel il s'efforce de rejetter ce qui l'offense, il est plus difficile que le vomissement; puisque la cause penetre en sa propre substance & le vomissement ne rejette que ce qui est dans son creux. Ce mouuement ressemble à la conuulsion, se faisant par la retraction de ses nerfs. Le hoquet à les mesmes causes que la conuulsion, il viẽt de plenitude, d'inanition & de piqueure des nerfs de l'estomach: il prent par ses propres vices ou par sympathie de tout le corps, comme aux fievres & deuant les crises, il prent aussi par sympathie des parties nerueuses & dans l'inflammation du foye qui touche

& presse l'estomach.

Le vomissement est vne euacuation par la bouche de tout ce que le ventricule contient; il a deux causes, l'vne est la foiblesse de l'estomach, qui vient d'intemperie, de tumeur ou d'vlcere: la seconde de cause comprend tout ce qui l'irrite & l'offense, elle se diuise en trois autres causes. La premiere est la trop grande quantité de breuuage & de nourriture qui charge l'estomach; la seconde est le vice des humeurs qui s'y amassent ou qui s'y coulent de tout le corps ou des parties nobles; & enfin la troisiéme cause ce sont toutes les choses estrãgeres dont la substance est cõtraire à l'estomach, comme les venins, les medicamens & toutes les pourritures; ou le sang mesme qui s'y coule quelquefois des parties voisines, on le vomit & on distingue les parties d'où il vient.

On juge que le vomissement vient de l'imbecillité de l'estomach, si on rend les viandes sans estre corrompuës & sans mélange d'impureté. On voit que le vomissement vient des humeurs, on les distingue par leur goust, par les rapports, par l'espece de douleur & autre sentiment, comme de pesanteur, de chaleur & de froid, on s'en eclaircit par la veuë de ce qu'on vomit. L'estomach est intemperé si l'humeur s'y engendre, si elle y vient d'ailleurs on distingue la partie qui l'enuoye.

Le vomissement est precedé de nausées qui sont des efforts inutils qui ne rejettent rien, à cause que l'estomach est trop foible pour faire vn effort suffisant, l'humeur est gluante & en trop petite quantité pour exciter le vomissement; il est aussi precedé de foiblesses, de crachemens, de vertiges & de trẽblemens de la levre inferieure, à cause que sa membrane se continuë jusqu'à l'estomach.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies du fond du ventricule.

LE ventricule est vn reseruoir qui fournit toutes les humeurs au quatre sources, il a ses flus & ses reflus par vne infinité d'ouuertures, si-tost qu'il a receu sa nourriture le cœur en prend le plus subtil; on voit dans ses membranes vn grand nombre de veines qui ne peuuent seruir qu'à cet office. ART. 1. *De la foiblesse du ventricule.*

L'aliment n'attent point dans l'estomach d'autre coction que la fonte & subtilité, puisque toutes les choses fluides s'y distribuent;

tout à l'instant, elles restablissent les forces, au mesme temps elles vont du cœur dans les reins & on les rend par les vrines. Le ventricule donc est le lieu où les alimens solides se fondent, les breuuages ou les serositez qui refluent de toutes les parties les dilayent, ils y acquierent vne consistence mediocre & la couleur blanche, par le melange des esprits & l'action de la chaleur.

Cette partie si necessaire a ses vices qui dependent de nous & de sa force, sa force consiste en sa structure & en la moderation de sa chaleur qui se corrompt par les excez des humeurs & des qualitez. Les humeurs retournent aisement dans l'estomach, la pituite y retombe de la teste, la bile y refluë de tout le corps & du foye, l'humeur melancholique regorge de la ratte, c'est pourquoy si les qualitez de ces humeurs sont vehementes, il n'y a point de nourriture qui ne se corrompe. L'estomach s'affoiblit par ces mesmes humeurs, puisqu'elles dissipent sa chaleur & qu'elles y font impression. La trop grande quantité d'aliment, ses vices, le mauuais ordre & le contretemps debilitent l'estomach, ce sont des circonstances dependentes de nous.

L'intéperie chaude de l'estomach se cõnoit à la soif & à la digestion qui se depraue; l'amertume & l'ardeur de la bouche, l'inquietude & le mal de cœur, le desir du raffraichissement & l'vtilité de la boisson d'eau fraiche, en sont des marques infaillibles; ce qui est chaud & trop succulent l'offense, les choses dures & difficiles à digerer le soulagent.

L'intemperie seiche se connoit à l'aridité de la bouche, à la rudesse de la langue & à la maigreur de tout le corps. L'intemperie froide & la pituite ont des signes contraires, l'estomach est pesant, on enfle, on n'a point soif, on n'a plus d'appetit que de promptitude à digerer, on ayme les choses chaudes, on crache à force, quelquefois on vomit aigre & doux, les rapports frequens ont le mesme goust.

ART. 2. *Des vlceres, & de l'inflãmation du ventricule.*

Les vlceres, les tumeurs & sur tout l'inflammation corrompent la structure de l'estomach & le debilitent, elles donnent la fieure. L'inflammation qui est grande & systrophique fait la fieure qu'on nomme lipyrie où la soif est extreme, on a enuie de vomir, le hoquet tourmente, la douleur presse, le ventre est douloureux, dur & tendu, les veilles, le delire, & l'inquietude affligent, le dedans brule et les extremitez sont froides, parce que le sang & les esprits se retirent au dedans; le poux est dur & petit et le cœur manque.

Si on échappe de l'inflammation l'abscez succede & la bouë se re-

pand dans le fond de l'estomach d'où elle se rejette en vomissant; on la rend par les selles si l'absces perce dans le creux du bas ventre. L'vlcere reste et fait douleur apres qu'on a mangé, les choses aigres & dures l'irritent, le vomissement continue & on rejette du sang & de la boue, l'appetit se perd, la fieure lente continuë, les forces manquent & le corps flaitrit à la longue.

CHAPITRE TROISIEME.

Des maladies de l'orifice inferieur du ventricule.

LES deux orifices du ventricule s'irritent quelquefois à vn point qu'ils rejettent impetueusement ce qui est contenu dans son fond : on nomme cholera cette maladie, parce que la bile en est la cause, & on la rend en abondance. Les selles sont plus copieuses que le vomissement, parce qu'elle vient par sympathie de l'extreme douleur des boyaux autant que de la nature du mal. Art. 1. *Du Cholera morbus.*

Cholera morbus est humide ou seiche, celle-cy se fait par des fumées si picquantes qu'elles offensent extremement les boyaux, elles font des douleurs aux reins & aux costez, & neantmoins le ventre est dur & on ne rejette rien que des vents. Cholera morbus humorale est de deux sortes, l'vne est vraye se faisant de bile qui refluë dans l'estomach, de tout le corps & des entrailles : la seconde se nõme fausse & se fait de venins, de medicamens & de nourritures vicieuses qui se corrompent en l'estomach.

Cholera morbus est vne maladie tres-violente, encore que quelquefois elle est sans fieure, l'estomach & les intestins font grand mal, le deuoyement par haut & par bas presse sans cesse, & ce qui est puant & fluide sort le premier, le phlegme epois & la bile vont en suitte; la soif tourmente, l'appetit se pert, on ne sçait ou se mettre. Si les tranchées s'augmentent ou continuent le poux languit, le cœur s'abbat, le hoquet prend, la teste sue & les extremitez deuiennent froides, les nerfs de tout le corps se roidissent, l'vrine s'arreste & la mort vient, de la violence des conuulsions & de l'etranglement dans l'effort de vomir & de s'épreindre.

La lienterie est vne maladie de l'orifice inferieur du ventricule qui se relasche, il est toûjours ouuert & il rejette la nourriture corrompuë, ou sans aucune coction. Le flus de ventre cœliaque ne se distingue du flus lienterique qu'à cause que la nourriture a quelque Art. 2. *De la Lienterie.*

commencement de digeſtion & ſe voit blanche.

Ces deux maladies ſe produiſent de meſmes cauſes plus ou moins fortes, ce ſont des excoriations & petits vlceres qui ſe font en l'orifice inferieur du ventricule; où vne humeur pituiteuſe qui s'y attache & le relaſche, en ſorte que rien ne peut s'arreſter dans ſon creux, les alimens coulent ſans ceſſe, & n'ont pas le temps de ſe changer en chyle. Les cauſes antecedentes ce ſont la bile & la pituite qui diſtille du cerueau dans l'eſtomach, car la bile vlcere les parties où elle tombe & la pituite les relaſche; en ſorte que tout ce qui remplit la teſte de phlégme ou de bile & debilite l'eſtomach, produit le flus lienterique ou cœliaque, comme le pauot, les champignons, l'eau froide, les fruits nouueaux pris à contretemps & toutes les choſes huilleuſes & gluantes.

L'humeur pituiteuſe ſe connoit à ce qu'on n'a ni ſoif ni douleur, la langue eſt blanche, l'eſtomach eſt peſant, on a trop d'appetit, on rend la nourriture comme on la priſe auec des cruditez & de l'eau. Les vlceres ſe reconnoiſſent à ce que la bile domine, on a ſoif & la bouche eſt amere, on ſent douleur & picquement ſi-toſt qu'on a mangé, on a de mauuais rapports, des tranchées, des inquietudes, & quelqüefois de la fieure, on rend les alimens ſanieux, corrõpus & meſlez de bile. Ce ſont tous les ſymptomes de l'appetit, de la retention des alimens, de la chyloſe ou digeſtion & de l'expulſion du chyle.

SECTION SECONDE.

Des maladies des inteſtins.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies qui ſont communes a tous les inteſtins.

Art. 1. De la diarrhœe.

L'Eſtomach & les inteſtins ſont vn canal long & large, ou toute ſorte de matieres vont & viennent, il n'y a que les replis qui en empeſchent la precipitation continuelle. Les alimens & les boiſſons y paſſent ſans eſtre digerez en la lienterie, la dyſenterie rejet-

te l'humeur sanguine mesme, la diarrhœe se fait des excremens ordinaires & de toute sorte d'humeur ensemble ou separement, c'est pourquoy la diarrhœe se diuise en quatre especes de mesme que les humeurs, car elle éuacuë la bile, le phlegme, l'humeur melancholique & les serositez.

La diarrhœe vient du deffaut de la distribution du sang, du chyle & des humeurs ou de la precipitation de leur reflus. Le reflus des humeurs se fait soudainement dans le ventre, par la force de la nature d'vne partie ou de plusieurs qui rejettent ce qui les blesse, ou par leur foiblesse & maladie qui corrompt les humeurs loüables. Les intestins y contribuent puisqu'ils se relachent & se debilitent, ils sont irritez par l'acrimonie des humeurs, & par la douleur qui attire.

La distribution manque à se faire par le deffaut des facultez des veines de l'estomach & du mesentere, ou des humeurs. Les humeurs vicieuses se rejettent, elles ne sont jamais desirées, leur quantité charge & oppresse, & celles qui sont aqueuses & fluides s'écoulent d'elles mesmes. Les veines de l'estomach & du mesentere se bouchent par les humeurs visqueuses & par l'inflammation. Et enfin le foye, la ratte & le cœur n'attirent pas les humeurs & ne font pas la distribution quand ils sont foibles. Les selles se font differentes en leur consistence, en couleur, en quantité & au temps qu'elles viennent par la varieté de tant de causes.

Il y a des diarrhœes symptomatiques & d'autres qui sont naturelles, comme la diarrhœe qui est la principale crise en quasi toutes les maladies, & la diarrhœe qui preuient beaucoup de maladies dont elle éuacuë la matiere. La diarrhœe symptomatique vient par la malignité des humeurs ou des maladies, elle abbat les forces & produit la fieure par l'abondance des selles, par leur frequence & par les veilles continuelles.

Art. 3. De la Dysenterie.

Toute sorte d'euacuation de sang par les intestins se nomme dysenterie, elle est symptomatique ou critique dans les maladies de tout le corps ou d'vne seule partie. Le foye & la ratte se deschargent quelquefois vtilement de leur sang corrõpu dans les boyaux: ceux qui sont estropiez rejettent de temps en temps le sang qui nourriroit la partie qui manque : les ordinaires retenus s'euadent en quelques femmes par vne dysenterie qui les deliure de grandes maladies, le mesme arriue quelquefois aux plethoriques & aux febricitans.

La dysenterie symptomatique est de deux sortes l'vne vient de foi-

blesse des veines & des entrailles qui laissent aller le sang corrompu : la seconde & vraye dysenterie est vne vlceration des intestins qui rend les selles sanglantes & douloureuses: La bile qui se fait au bas ventre, à cause des obstructions & de la chaleur des alimens, celle qui s'arreste aux replis des boyaux & celle qui refluë des entrailles & de tout le corps, vlcerent quelquefois les intestins;la bile noire est encore plus maligne. La pituite salée qui pourrit au bas ventre & celle qui tombe de la teste s'attachent quelquefois si fortement qu'elles y font aussi des vlceres, le sang en sort & il s'écoule par les selles. L'excez de la chaleur & du froid, les alimens vicieux, les venins & les corps estranges sont les causes externes de la dysenterie.

L'vlcere qui vuide le sang est aux gresles ou aux gros intestins,on le distingue à la façon des excremens, à leur mélange & à la situation de la douleur ; car les gresles sont en deuant, ils sont aux eines & à la region du nombril, les gros sont tout à l'entour.Si l'vlcere est aux boyaux gresles les excremens sont plus liquides, le sang s'y mesle exactement & ils ne sortent que long-temps apres la douleur. Si l'vlcere est aux gros boyaux la douleur & les selles vont ensẽble, elles sont plus frequentes, les excremens sont épois, le sang surnage & va séparement;on vuide de la graisse auec des raclures de boyaux qui sont plus grosses & plus blanches que celles des intestins gresles.

Art. 3. Des vers. L'homme possede seul toutes les perfections de la vie, il est aussi sujet à toutes les miseres ; il n'y a point de plante qui n'ait son ver particulier,l'homme seul est mangé de tous ; son cœur n'est pas exempt de la generation du crapaut.

On voit des vers par tout & jusque dans ses veines, il s'en engendre ordinairement dans les boyaux, car c'est vn lieu de pourriture où ils se font de cruditez & d'humiditez superfluës; on en remarque de trois sortes. Ceux qui sont longs, ronds & menus s'engendrent d'ordinaire aux boyaux gresles,ils font des flus de ventre accompagnez d'enflure & de tranchées ; ils donnent souuent le mal de cœur,le souleuement & le hoquet, ils ostent l'appetit & donnent vne toux seiche & des foiblesses lors qu'ils s'éleuent à l'estomach : la pourriture de ces vers donne aussi quelquefois la fieure auec des frissons, assoupissement & conuulsion. La seconde sorte de vers est semblable à de la graine de citrouille & se voit dans les gros boyaux, ils affament & donnent la diarrhœe parce qu'ils corrompent le chyle,les vers de la troisiéme sorte sont tres-petits & se font d'ordinaire

au fondement ; où ils demangent, on les nomme ascarides.

On nomme Ileus cette maladie, à cause que le plus entortillé des intestins en est l'ordinaire suiet, il s'étrangle & s'entortille encore plus ; & enfin parce que le mouuement des matieres se change, & on reuomit tout : on l'appelle aussi misereré, parce qu'il est tres-cruel, & on se voit mourir soudainement sans remede, encore qu'on n'ait point d'autre mal.

Le misereré donc est vn rude & douloureux étrecissemẽt des boyaux gresles & qui ne laisse rien descendre, l'étricissement se fait aussi quelquefois aux gros intestins, mais avec moins de peril. La cause de l'étrecissement est au dedans ou au dehors de l'intestin : Ainsi l'étranglement qui se fait comme par vn lien, lors que l'intestin tombe dans les bourses fait cette cruelle maladie : L'intestin se noüe & s'étrangle aussi quelquefois de soy mesme. L'étrecissement de cause interne se fait par inflammation, ou par quelque autre tumeur des boyaux, par les excremens endurcis, ou par du phlegme qui s'y amasse & s'époissit.

Le conduit des boyaux se bouche & rien ne passe au misereré, il s'ensuit d'étranges symptomes, car on a peine à respirer ; on a de cruelles tranchées, des rapports, des envies de vomir & mesme des vomissemens violens de pituite & de bile, avec force vents qui estouffent & il n'en passe aucun par bas. Enfin quand on doit mourir il vient vne sueur froide, on ne peut plus recevoir de lauement ni vne sonde mesme, on n'vrine plus, le cœur manque, on resve, & on entre en conuulsion, le hoquet prend ; on vomit le chyle si l'intestin gresle est bouché, ou l'ordure mesme si c'est le gros boyau.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies des gros intestins.

LE Colon est le plus sensible de tous les intestins, il est le plus nerveux & le plus froid, il est suiet aux corruptions & à la retention des excremens, ses douleurs sont extremes, puis que le phlegme & la bile font les plus grandes alterations ; les vents & les excremens endurcis, acres & salez font les diuulsions & déchiremens. ART. I. *De la Colique.*

Ces deux causes se divisent en cinq ce sont l'inflammation, l'erosion de la bile ; l'attachement & la froideur du phlegme, la dureté des excremens & l'effort des ventositez, elles sont toutes pernicieuses quand elles font la revolution des intestins de bas en haut, qui doit se faire naturellement de haut en bas, pour expulser les excremens, dont la retention augmente la malignité. Les causes externes de la colique c'est tout ce qui engendre de la bile & des cruditez & qui durcit le ventre.

La colique a pour signes communs, vne douleur vague & violente, elle monte de l'eine plustost que de descendre, le ventre est dur & reserré, l'vrine s'arreste quelquefois, on a des maux de cœur & on vomit à proportion de la douleur. La colique pituiteuse est la plus fixe & l'abstinence la soulage, celle qui vient de bile se guerit par l'aliment & par la boisson, à cause qu'on a la fiévre & on a soif; on vomit de la bile, les vrines en sont teintes, on a l'amertume à la bouche & la langue paroit iaune.

Le Colon fait vn tour & s'étrecit à la region des reins, c'est pourquoy la douleur y est plus rude & plus frequente, on la prend pour la nephretique ; & on ne la distingue qu'à cause que la colique change de place, elle monte & elle augmente peu à peu, la fieure est moindre, & les vrines sont chargées. La douleur de la pierre prend soudainement, elle est fixe ou elle descend, la plenitude l'augmente, & la fieure est grande & continuë.

ART. 2. *De l'inflammatiõ du fondement & de l'intestin borgne.*

L'intestin borgne est fait en cul de sac, il est aussi suiet à d'extrémes douleurs, puis qu'il est tres-sensible, & il n'a point d'issuë, la bile & les autres excremens y croupissent, & les vents s'y engagent. L'inflammation se forme souuent en ce boyau, à cause qu'il est proche du foye, & qu'il a beaucoup de veines, elle se fait de plenitude, & de la quantité des excremens, de leur retention & de l'acrimonie de la bile.

La matiere de l'inflammation du cœcum se communique aisément au foye par la veine cœcale, la douleur y monte & descend, elle a plusieurs symptomes qui sont communs à la colique; on la distingue à la situation de la douleur & à la fiévre qui est violente & continuë, elle a quasi la mesme suitte que l'inflammation de l'estomach.

Le tenesme est vne inflammation du fondement qui se fait par l'acrimonie des humeurs qui l'irritent sans cesse ; on pense toûjours aller à la selle, & on ne fait quasi rien encore qu'on s'efforce.

SECTION TROISIESME.

DES MALADIES DES Parties qui ſont le ſang.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies qui ſont communes à toutes les parties qui ſont le ſang.

ART. I. *De l'hydropiſie en general.*

LE Sang qui a ſon cours ſe perfectionne & ſe purifie, le croupiſſement le corrompt, & neantmoins il eſt neceſſaire que ſon tour ſe modere dans les parties ou il ſe fait, car il faut qu'il ſe cuiſe & qu'il reçoive l'impreſſion des viſceres, c'eſt pourquoy la nature y a fait vne infinité de détroits & de vaiſſeaux obliques qui ne ſont point aux autres lieux : Les veines qui portent le chyle y ſont compriſes. Les maladies des entrailles viennent toutes de la corruption de cette ſtructure merveilleuſe, le tour du ſang s'arreſte à tout moment en ces vaiſſeaux & ils ſe bouchent continuellement.

Les fibres du ſang ſe font & s'epoiſſiſſent par ſon eſcoulement dans les viſceres & par l'action de la chaleur, le croupiſſement les corrompt, car le ſang eſtant arreſté ſe raffroidit, puis il ſe fige & en ſuitte il s'échauffe, il ſe fermente & enfin ce meſme ſang ſe reduit en eau qui eſt ſa matiere premiere. Ainſi l'extreme plenitude des vaiſſeaux du bas ventre arreſte le tour du ſang dans ces détrois, il s'echauffe, il ſe fond, il ſe met tout en eau : Et on voit que cette eau meſme s'époiſſit derechef & ſe durcit en diuerſes ſortes de tumeurs, ſelon les differentes diſpoſitions de ces ſeroſitez & des lieux ou elles ſe corrompent.

Le ſang eſt la plus indifferente matiere, il s'echauffe, il ſe raffroidit aiſement, il s'époiſſit il ſe liquefie, & il ſe change en vents; l'hydropiſie ſe fait de ſa corruption & principalement de ſa partie melancholique & brulée, qui luy donne le nom d'hydropiſie. La chaleur exceſſiue des entrailles ou de tout le corps, & le meſlan-

ge de la bile reduisent le sang en eau par la corruption de ses fibres; la froideur l'époissit en phlegme, elle affoiblit son tour & le respand par tout.

On remarque en general de deux sortes d'hydropisie, la premiere se fait par la retention des breuuages, & la seconde par vne generation continuelle d'humeur aqueuse & froide: Celle-cy arriue à cause de la corruption du temperament des entrailles & du cours des humeurs qui empesche que le sang ne se fasse; car si le chyle & les humeurs ne coulent librement ils se corrompent, on deuient hydropique. Ainsi le mesentere; le pancreas, la ratte, ou les intestins estant enflammez l'aliment se corrompt, ou demeure indigest, le ventre & les pieds enflent, la diarrhœe fatigue continuellement, l'enflure augmente & les forces s'abbattent: les reins & la vessie du fiel en font de mesme, ils alterent la masse du sang. Enfin le foye qui est la source & l'ouurier du sang s'altere aussi luy mesme en son temperament & en sa conformation, les humeurs ne s'écoulent pas, elles croupissent & se changent en eau.

ART. 3. *De la leucophlegmatie.*

Il y a trois especes d'hydropisie, à raison de trois differentes matieres, ce sont le tympanite, l'ascite & la leucophlegmatie; celle-cy vient de l'affoiblissement de la chaleur qui ne digere pas la nourriture, elle ne fait que des cruditez au lieu de sang. La plenitude & la suppression d'vne euacuatiõ reglée diminüe la chaleur affoiblissant le tour du sang & des esprits, la chaleur des entrailles & du sang mesme s'aneantit, il se fait vne infinité d'obstructions, tout le corps s'engourdit & ses fonctions se debilitent, le sang s'époissit & se change en phlegme qui se communique par tout. La fiévre, les longues maladies & les excessiues euacuations ont le mesme effet & principalement celle de sang, puis qu'elle dissipe la chaleur; & de-là vient que les conualescens se voyent toûjours bouffis & comme disposez à la leucophlegmatie.

Les leucophlegmatiques ont tout le corps pasle & œdemateux, le doigt s'enfonce & sa marque demeure ou on l'appuye; ils ont vn peu de rougeur aux ioues, à cause que l'époisseur de l'habitude y renuoye les fumées du ventre, ils sont enflez par tout & iusqu'au bout des doigts, ils le sont d'auantage au parties basses à cause de la pesanteur du phlegme & de l'affoiblissement de la chaleur & du cours des humeurs; le tour du sang s'arreste, tous les membres en sont engourdis & on estouffe: La corruption des humeurs qui se fait au dedans donne la fiévre & la soif & oste l'appetit;

le dedans de leur corps est tout en eau & ils ne suent iamais, à cause que la chaleur & les esprits n'ont pas la force de la pousser dehors.

Le phlegme respandu qui bouffit tout le corps s'échauffe quelquefois en croupissant, il se fond & il se change en eau salée qui fait la plus maligne hydropisie, car en son commencement mesme elle est incurable. L'hydropisie qui se fait de la fonte de la graisse & celle qui vient de la colliquation de tout le corps sont moins pernicieuses, encore qu'on a la fiévre & le ventre enflé comme vn sac à la region du nombril, on marche à peine, le ventre est tout éthique & il n'y reste point de panne. La pituite salée est la plus funeste liqueur, elle tüe les malades indubitablement par la corruption des entrailles; on la distingue en ce que la graisse du bas ventre se conserue en cette hydropisie qui se deuroit fondre la premiere. L. de intern. affect. f 199. ỳ. 17. & seq.

La veritable hydropisie qu'on nomme ascite, à cause que le ventre s'enfle comme vn sac, se fait quelquefois en suitte de la leucophlegmatie; elle se fait de la fonte de la graisse; elle se fait aussi de la colliquation de tout le corps, apres les longues fiévres & continuës; car la violence de la chaleur fond & dissoud toutes les humeurs, & les entrailles épuisées de suc ne font plus que de l'eau puante, au lieu de sang. ART. 3. *De l'ascite.*

La rapidité du tour du sang corrompt ses fibres, elle reduit le sang en eau, puis qu'elle empesche les coctions, car les humeurs s'amassent au bas ventre, où elles font l'hydropisie. La plenitude arreste le cours du sang & des humeurs dans les visceres, elle regorge dans le foye, ou elle se corrompt & se décharge dans le creux de l'epiploon; elle fait aussi quelquefois des vessies qui se respandent en sa surface, elles corrompent sa substance & se déchargent tout de mesme.

Les parties qui seruent à la coction du chyle & des humeurs ou à l'euacuation des excremens produisent aussi l'hydropisie; les reins la produisent souuent & moins dangereusement qu'aucune autre, car aussi tost qu'ils manquent à purger les serositez, l'hydropisie se forme & on la voit guerir aussi tost qu'elle s'ecoule & qu'on vrine. Ainsi les voyageurs échauffez sous la canicule beuuant abondamment de l'eau croupie en deviennent hydropiques, lors que le corps la retient & qu'elle s'y corrompt au lieu de s'écouler à l'ordinaire. Le pancreas & la ratte reçoiuent vne partie du chyle immediatement du ventricule, ils se remplissent des breuuages & des alimens

doux & visqueux, quand on en prend auec excés, ils font des obstructions & ils s'enflamment ; le chyle retenu se corrompt & se répand dans le bas ventre.

Les boyaux & le mesentere font l'hydropisie tout de mesme que le pancreas & la ratte, puis qu'ils s'enflamment, ils arrestent le cours du chyle, ils le corrompent & font la diarrhœe qui frustre les entrailles de leur nourriture ordinaire. Il se fait de malignes fluxions de la teste dans les veines qui déprauant le tour du sang corrompent ses qualitez & sa substance, elles reduisent le sang en eau qui se rejette au bas ventre, où elle fait l'hydropisie. La matrice euacüe le superflu du sang & des humeurs, son écoulement est si salutaire que manquant à se faire les impuretez & les vapeurs retournent impetueusement par les veines, elles produisent des maladies de toute sorte & l'hydropisie mesme. La vesicule du fiel & ses conduits ont vn semblable vsage, ils euacuent la bile qui est la plus puissante cause de l'ascite, c'est vn leuain pernicieuse qui fait bouïllir toutes les humeurs, il dépraue leur cours & les reduit en eau.

L'ascite amaigrit l'habitude du corps, & il grossit le ventre, il fait vne pointe au nombril, & quelquefois l'exomphale, les humeurs se corrompent & s'y deschargent toutes; les parties du bas ventre nagent dans l'eau où elles se pourrissēt, les bourses & les pieds s'enflent, & mesme en suitte elle monte au thorax qu'elle oppresse.

ART. 4. *Du tympanite.*

Le tympanite se nomme improprement hydropisie, puis qu'il est sec de sa nature, & qu'il se fait de vents que les cruditez produisent, ou l'extreme aridité de la chaleur & des humeurs brûlées. On voit plusieurs matieres qui ont passé par la violence du feu comme la chaux, dont la chaleur cachée se renouuelle, elle s'enflamme sensiblement, elle fait des brouissemens & des boüillons, car elles poussent vne infinité de vapeurs estant moüillées.

Les choses arides & chaudes se nourrissent & s'augmentent d'vne humidité mediocre qui se conuertit en leur substance; le manquement d'humidité les aneantit & l'excez les esteint. La chaleur des entrailles fait quelquefois de semblables matieres, elles croupissent dans les veines, dans les creux des visceres, & dans interstices; elles s'amassent quelquefois en telle quantité qu'elles ne s'aneantissent point d'elles-mesmes estant estroittement enfermées; elles ne s'esteignent pas aisement par l'excez des raffraichissemens, puis que les lieux n'en sont pas accessibles; mais elles tourmentent infiniment par vne generation continuelle de malignes vapeurs & de fumées brûlantes.

Tous nos breuuages n'arrosent ces chaux viues qui se font en nous-mesmes, que pour estre funestes & produire des vents qui sont d'autant plus acres qu'ils sont subtils, & les matieres qui les font sont tres-grossieres. Les reins, le mesentere & les intestins en sont cruellement tourmentez, & ne sont soulagez d'aucun remede; l'humeur acre & brûlée demeure ferme, & les vents ont tant d'acrimonie qu'ils ne peuuent estre rejettez, puis qu'ils deprauent le mouuement des boyaux.

Le tympanite se forme quelquefois de ces funestes ventositez, il bouffit le bas ventre comme vn tembour & il en a le son, & cependant tout le corps s'amaigrit.

CHAPITRE SECOND.

Des maladies qui sont propres au foye.

LES visceres se composent de sang, ils s'en nourrissent & ils en sont les sources; le foye est le seul ouurier de l'humeur sanguine proprement ditte, puis qu'il est tres-humide, sa structure y est propre & ses détroits qui sont presque infinis sont toûjours libres pour luy donner son cours & le purger de tous ses excremens; sa force consiste en ces deux choses. Le flus hepatique se fait par le propre vice du foye, ou par la sympathie de toutes les parties du bas ventre, puis qu'elle seruent à cuire l'aliment, à le distribuer, ou à purger ses excremens. Les mesmes causes qui font l'hydropisie, font aussi le flus hepatique, elles ne different quasi que du plus & du moins, & à raison des lieux ou elles poussent les matieres. Les vehementes qualitez de la bile & du phlegme deprauent le cours des humeurs, elles affoiblissent le temperament & à la longue les fonctions se debilitent. L'excessiue humidité qui est naturelle au foye le dispose à ce flus & à la pourriture, le cours du chyle & des humeurs s'arreste, les selles sont chyleuses. ART. I. *Du flus hepatique.*

La foiblesse qui vient de cause passagere n'est pas considerable, mais l'impression continuelle des causes morbifiques, les maladies qui s'en ensuiuent & la continuation de leurs symptomes corrompent les facultez & la structure des parties, puis que l'oisiueté seule est capable de les debiliter à la longue. Car encore que les ma-

ladies courtes se guerissent entierement, celles qui sont de longue durée vsent les organes & y laissent des debilitez funestes apres que les causes en sont ostées. Le foye qui est debile n'attire pas le chyle iusques à soy, ou il le corrompt, & il le change en mauuais sang, les parties ne peuuent s'en nourrir, elles le rejettent & il s'ecoule par les selles, il fait le flus hepatique qui est le principal symptome de la debilité du foye.

On connoist que la bile ou la pituite en sont les causes selon qu'elles paroissent aux actions, aux excremens & en l'habitude du corps : la langue est inegale & la bouche amere, les paumes des mains brûlent, le cuir est sec & chaud, & particulierement le nombril, tout le corps s'amaigrit & deuient pasle & iaune, quand la bile domine. Les excremens sont tous bilieux, l'vrine est teinte & iaune, les vomissemens sont vers & gris, & les selles sont liquides, escumeuses & puantes; ou glüantes, acres & saffranées, elles augmentent la nuict, & quand la mort approche on fait du sang épois & noir : Les mouuemens sont soudains, le poux est frequent & prompt, on a soif & la fieure afflige, on n'a point d'appetit. Si le phlegme domine, les signes sont contraires ; on n'a ni soif ni fieure, on a de l'appetit, l'vrine est blanche & claire, les selles ne sont pas trop frequentes, ni copieuses, ni fœtides, mais elles sont chyleuses, ou semblables à de la laueure de chair, c'est la plus propre marque.

Art. 2. De l'obstruction du foye.

Le cours du sang se corrompt souuent dans le foye, à cause que ses veines sont tres-petites & presque infinies, & les humeurs espoisses & crües s'y portent en abondance : ce sont les causes immediates non seulement des obstructions, mais aussi des autres maladies du foye, puis qu'elles viennent toutes de la corruption de sa structure & du tour des humeurs. L'abondance du sang & les humeurs visqueuses s'arrestent à tout moment dans ses destrois, elles ne coulent pas librement, & le battement des arteres n'en facilite point la distribution, puis qu'on n'en voit pas vne en toute sa substance. Les ventositez corrompent aussi le cours des humeurs dans ces destroits, elles y font de grandes douleurs. Les intemperies chaudes & froides sont causes des obstructions : car la froideur du foye n'engendre que du phlegme, & la chaleur attire les humeurs auant qu'elles soient cuittes.

Les causes externes fournissent la matiere des obstructions, comme les alimens astringens, doux & visqueux : elles les produisent par leur mauuais ordre, prenant aux derniers mets & dans la pleniude

nitude les choses aperitiues & chaudes ; ainsi les remedes aperitifs & les eaux minerales sont preiudiciables le ventre estant impur, car elles portent dans les veines les humeurs, qui sont propres à boucher. L'exercice violent & le bain pris à l'instant apres le repas bouche les veines distribuant la nourriture sans estre digerée.

Le sang qui a son cours ne pese point, puis qu'il est en son centre & en son propre lieu, il est porté par les esprits, il rend le corps leger : mais si tost qu'il s'arreste il pese, il enfle, il engourdit, & il offense l'action qui est propre aux parties où il croupit. Le sang qui bouche & fait l'obstruction dans le foye produit tous ces symptomes, elle se connoist certainement à la tumeur & tension de la region qu'il occupe, à sa douleur qui n'est que mediocre, estant sourde & pesante, à la difficulté de respirer qui vient de la compression du diaphragme, au poux qui est inegal & frequent, à cause de l'oppression des forces ; les selles sont chyleuses, fluides & iaunes ou rouges, puis que la distribution ne se fait pas, & la sanguification mesme s'offense. L'obstruction fait les vrines claires & en petite quantité, tout le corps se bouffit, il s'échauffe, on paslit & le cuir se desseiche ; toutes les actions s'affoiblissent le commerce estant empesché.

ART. 3. *De l'inflammation du foye.*

L'inflammation & les autres tumeurs viennent en suitte des obstructions ; le foye y est suiet, puis que l'inflammation ne se fait que de sang dont il est la boutique, il se respand hors des vaisseaux dans sa propre substance ou n'ayant point son cours accoûtumé ; il se pourrit & il s'enflamme. Ainsi l'abondance de sang subtil & chaud qui coule ordinairement dans le foye venant à s'arrester, à se respandre & à pourrir est la vraye cause interne qui l'enflamme.

La seconde espece d'inflammation de foye se fait par sympathie puis que toutes les parties s'y deschargent & l'enflamment, y faisant fluxion des humeurs superfluës & mesme de la bouë des abscez : car on voit quelquefois que les suppurations de la teste & des parties nobles se terminent par l'inflammation de foye : Les humeurs qui s'agitent dans les redoublemens des fieures continuës, se portent souuent du foye dans la ratte, & de la ratte dans le foye qu'elles enflent & qu'elles enflamment alternatiuement. Enfin l'inflammation du foye se fait aussi par rheumatisme & deprauation du courant des humeurs, puis que la retention d'vne euacuation coustumiere la produit. Les causes externes de l'inflammation de foye ce sont les alimens trop nourrissans, doux &

chauds, vne cheute, vn coup ou le ſerrement des habits.

Vne douleur violente auec enflure du coſté droit, la fieure ardente & continuë, l'vrine iaune ou rouge, la couleur paſle ou meſlée de taſches rouges, l'inquietude, l'abbattement de cœur, & le manquement de forces, la rougeur de la langue qui ſe change en noirceur & ſeichereſſe, & meſme le delire ſont les ſignes communs à toutes les inflammations de foye. L'inflammation de ſa partie ronde fait la difficulté de reſpirer auec vne toux ſeiche ou qui reiette vn peu de ſang au trauers du diaphragme & du poumon: la douleur de coſté monte iuſques à la gorge, comme en la pleureſie; mais on les diſtingue aiſement à la ſituation de la douleur & de l'enflure & aux fonctions du foye qui s'offenſent; car il eſt la porte du foye, & rien n'y paſſe. L'inflammation du creux du foye fait vn degouſt extreme; on a des maux de cœur & des ſouleuements auec des hoquets, on eſtrangle de ſoif, & rien ne paſſe à cauſe que tout bruſle. Si on ſe force à prendre dauantage la corruption des matieres ſe reiette en vomiſſant, ou elle fait vne diarrhœe puante & bilieuſe.

ART. 4. *Du ſcirrhe du foye.*

L'inflammation du foye ſe diſſipe quelquefois, elle ſe conuertit en bouë, ou elle ſe change en vne tumeur dure qu'on appelle ſcirrhe, lors qu'elle vient en ſuitte de vieilles obſtructions qui ſe produiſent d'humeurs cruës. Le ſcirrhe ſuccede rarement à l'inflammation, il ſe fait pluſtoſt d'humeurs eſpoiſſes qui bouchent premierement les veines & ſe reſpandent en ſuitte dans toute la ſubſtance du foye qu'elles enflent & ſe deſſeichant, par la diſſipation du plus ſubtil, le corps du foye demeure dur. Il y a des ſchirres de diuerſe nature, ils ſe font de bile ou de phlegme, & ils ont des ſymptomes & des ſuccés tout differens, car le ſcirrhe bilieux vient ſouuent en ſuitte de la iauniſſe, il donne de la fiévre, il a toutes les marques de la bile, & il produit bien toſt l'hydropiſie qu'on nomme aſcite: Le ſcirrhe pituiteux n'eſt pas inſuportable, & neantmoins à la longue il fait l'enflure leucophlegmatique, on a les marques que la pituite domine & que le foye ſe raffroidit.

Les ſignes qui ſont communs aux deux ſortes de ſchirre, c'eſt vne grande tumeur de foye qui eſt dure, peſante, & qui retient ſa figure; on a peine à ſe coucher du coſté gauche à cauſe que ſa maſſe l'emporte; il n'eſt point douloureux, ſi on ne le preſſe rudement, le ventre eſt toûjours laſche, à cauſe que les paſſages de la diſtribution ſont bouchez, & les pieds s'enflent, on eſt paſle & tout le corps languit.

CHAPITRE TROISIESME.

Des maladies qui sont propres aux parties qui preparent le sang.

ART. I. *Des maladies de la ratte.*

LES veines de l'estomach sont en grand nombre, elles vont droit au foye, où elles portent immediatement la nourriture plus subtile & les breuuages, on le voit en ce qu'on vrine aussi-tost qu'on a beu, & l'aliment restablit à l'instant les forces. Les eaux simples ou minerales passent du ventricule dans le foye & de-là dans le cœur qui les poussé aux reins par les arteres; ainsi leur escoulement est soudain. Il n'y a que la veine qu'on nomme vaisseau bref, à cause qu'elle est courte n'allant que du fond du ventricule dans la ratte qui se touchent, elle y porte le chyle, elle est la seule veine qui conduit quelque humeur du ventricule ailleurs que dans le foye.

C'est par ce vaisseau court que la ratte reçoit le chyle grossier du ventricule, puis qu'il n'est qu'en son fond & qu'il a plusieurs ouuertures manifestes qu'on ne voit point aux autres lieux. Le chyle subtil passe dans le foye par les pores inuisibles des autres veines; ou il s'écoule en surnageant au dessus du pylore qui s'ouvre dans les boyaux, & il s'y distribuë. La ratte reçoit le chyle grossier qu'elle digere pour le renvoyer dans le foye par la continuation du mesme vaisseau, qui changeant le nom de bref s'appelle splenique, c'est sa seule veine. La ratte est vn secours du foye, puis qu'elle fait du sang qui se rend à la veine porte, & que la ligature l'arreste de mesme que le sang des autres petites veines qui coule toûjours dans les grandes.

La ratte est vne partie molle & spongieuse qui à plus d'arteres que de veines, elle s'abbreuue de toute sorte d'humeurs, elle en reçoit par les arteres, elle est sujette à toute sorte de fluxions: elle reçoit beaucoup plus d'humeur de l'estomach par les veines que d'aucune autre partie, puis qu'elle en attire le chyle & les humeurs grossieres aussi bien que les plus subtiles. Le vaisseau bref est le plus large, il a plusieurs rameaux & ils s'inserent au fond du ventricule qui ne manque iamais d'humeur grossiere & ne s'euacuë point autrement, ou par les vomitifs. Ce vaisseau regorge quelquefois l'humeur noire & brûlée de la ratte dans l'estomach ou il produit diuers effets selon sa quantité & ses differentes qualitez.

Toutes les maladies du foye sont communes à la ratte, ce sont les intemperies chaudes ou froides, les obstructions, les tumeurs & l'inflammation; elle en a de particulieres à cause de sa foiblesse, de sa structure & des actions qui luy sont propres. La ratte épuise toute l'humidité de la chylose, les excremens s'arrestent & se durcissent & la bile entre dans les veines, où elle fait diuers symptomes.

ART. 2. *Du Scorbut.* La ratte manque à digerer le chyle grossier & à le distribuer aux entrailles, elle en souffre des obstructions & diuerses sortes de tumeurs, elle en produit par tout le corps, car ce meslange infecte le sang, les veines s'affoiblissent & la nourriture se dépraue, puis qu'il est impossible que les deffauts de la chylose se corrigent. Ce mal de ratte est connu par tout, & en Allemagne où il est plus frequent, on le nomme Scorbut; il tourmente également les hommes bilieux & les phlegmatiques; encore qu'il afflige plus rudement les parties basses de ceux-cy, ce qui le fait appeller sceloturbé; il infecte les bilieux à la gorge, & de-là on le nomme stomacacé.

Ainsi le scorbut est vne maladie de la faculté nutritiue affligeant tout le corps & principalement les cuisses & la bouche, à cause que la ratte dépraue la chylose, ne cuisant pas les humeurs cruës. Les aliments grossiers, les eaux froides & pesantes & la vie sedentaire dans vn lieu sombre & maritime, ce sont les principales causes externes; & quant aux causes internes l'humeur melancholique & le chyle grossier venant à se corrompre font les symptomes de la corruption de l'aliment que nous remarquons au scorbut.

La cause donc de tous les signes & des symptomes du scorbut c'est la dépravation de la chylose, car les cruditez corrompuës font des rapports & des vents; ils se portent en haut & en bas, ils brouïssent par tout, on entend des flottemens dans le ventre, l'humidité monte à la bouche & on crache souuent: si la ratte est scirrheuse le costé gauche s'enfle auec pesanteur & dureté; si ce n'est que des vents & des obstructions, la tumeur est lasche & plus estenduë. On respire à peine à cause que la ratte & les ventositez qu'elle produit pressent le diaphragme, la douleur s'eleue quelquefois iusqu'à l'espaule & à la gorge, on a de l'appetit; si ce n'est que l'humeur se corrompe, car alors on est degousté & on a soif.

Si le mal continuë la corruption se répand par tout, elle porte au cœur des vapeurs par les veines qui le font palpiter, elles font des syncopes veritables, elles en font de passageres allant à

l'estomach, la crainte & la tristesse s'emparent des esprits, on a tous les symptomes de la melancholie. La paresse appesantit le corps & l'engourdit, le visage deuient blesme & de couleur d'oliue, le cuir se seiche, il s'infecte de pustules, l'haleine put, & enfin la bouche se corrompt par de villains vlceres & les dents se gastent, ou les cuisses se couurent d'vlceres & d'excroissances de chairs molles qui suruiennent.

Les humeurs vicieuses se respandent quelquefois entre cuir & chair ou elles deprauent la couleur, elles en font trois manieres differentes qu'on appelle jaunisses; le phlegme rend la couleur blanche, la melancholie la noircit, il n'y a que la bile qui fait la vraye iaunisse. La bile se respand au dehors naturellement ou par symptome d'vne maladie du foye ou de sa vesicule; car la vessie du fiel s'épuise quelquefois entierement & s'affoiblit en sorte, par l'inanition, qu'elle demeure toûjours vuide perdant sa fonction de recevoir; la bile se répand par tout & particulierement entre cuir & chair ou elle se rejette. *ART. 3. De la Iaunisse.*

L'extreme plenitude affoiblit tout de mesme la vesicule du fiel, car elle l'élargit excessiuement & la rend inutile, la bile se corrompt en croupissant & quelquefois elle se change en pierre faute de la vicissitude de se vuider & de s'emplir. L'obstruction des conduits du fiel est la troisiesme cause de la iaunisse qui se fait par symptome de ces mesmes conduits. La jaunisse est aussi vn symptome des obstructions du foye, puis qu'elles corrompent le sang & qu'elles empeschent l'éuacuation du fiel; le bouchement des détrois du foye par les tumeurs, comme par vn scirrhe est la seconde cause; & la troisiéme cause c'est la chaleur du foye qui produit force bile.

La iaunisse se voit par tout le corps, & iusques aux yeux dont le blanc deuient iaune, le phlegme s'y meslant on pallit à la longue; elle a plusieurs symptomes, le cuir est sec & inégal, il demange à cause de l'acrimonie du fiel. L'obstruction des conduits du foye rend les pores inutils, puis qu'on ne peut suer, l'appetit se dépraue, le goust se pert & la bouche est amere; la fatigue est extreme & on ne va qu'à peine, on ne peut respirer tout le corps s'engourdit, l'esprit s'abbat & on craint tout, on est triste & souuent sans suiet, le sommeil n'en est pas exempt, puis que les songes y sont inquietes; la bile dissipe les esprits qui sont les vehicules des humeurs & les ouuriers des actions qui se deprauent & s'affoiblissent toutes.

La iaunisse qui vient en suitte de la coction des excremens

& qui guerit soudainement vne fiévre est critique, elle est symptomatique si la fiévre continuë; le costé droit est douloureux, pesant & dur, c'est vne inflammation de foye; s'il y a peu de fiévre c'est vn scirrhe; il n'y a fievre ni tumeur & on voit les selles & les vrines bilieuses, on a soif & dégoust, c'est vne ardeur du foye qui cause la iaunisse: Le ventre se referre, ses excremens sont blancs & les vrines s'époississent par le meslange de la bile qui s'y porte, c'est signe de l'obstruction des conduits qui déchargent la bile dans le ventre.

TABLE DES SECTIONS DES CHAPITRES & des Articles du second estat vicieux, &c.